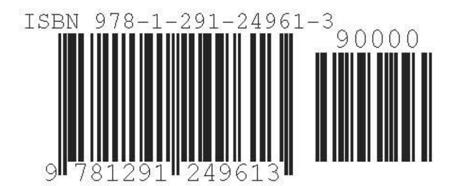
Lotis

Nos noirs miroirs





Couverture : illustrations © Nastasia Damjanovic



À tous les enfants pour qui personne n'était là

À ma nièce pour que son métier leur serve, un jour…

Le spectateur

J’ai laissé parler le silence. Pendant des années. C’était mieux, je croyais, de le subir. Il devait me ronger de l’intérieur. Un beau matin, boum, je me suis réveillé, je me suis dit :
« Il faut continuer. »

Pour qu’elles vivent encore à travers d’autres mémoires, mes fleurs des nuits. Pour qu’elles résistent dans le présent comme elles étaient par le passé. Pour Annabelle. Pour Lina-Rébecca. Pour les morts sur ma conscience de pourri.

Nous voilà, ma copine Cassandre et moi, avec un point commun. Elle victime, moi plutôt dans le camp des bourreaux. Tous les deux avec notre lot de deuils bien personnel à gérer jusqu'à notre dernière heure. Merde. Si j’avais su...

Un jour peut-être, je saurai parler de moi… Rien à foutre. J’ai été du mauvais côté de l’humanité. Pas besoin de psy, j’avais un souci avec mon paternel. Peut-être que je ressemblerais à Mark aujourd’hui. Si je n’avais pas eu un sens profond de l’amitié. Des valeurs qu’il n’a pas. C’est facile, hein, pour un assassin d’en accabler un autre. Mais justement et je ne me soigne pas. Je n'ai pas d’excuse. J’étais à peine sorti de l'adolescence, pas lui. S’il en fallait une, d’excuse, ce serait celle-là. Lui, il savait ce qu’il faisait, il le voulait même. Moi, j’étais seulement un jeune con dépassé par la tournure de ma vie.

Je ne ramènerai pas ceux qui sont morts. Et ô horreur, je ne serai même jamais puni pour mon crime. Là, je vous vois pâlir. Où est la justice, demanderez-vous encore ? Réveillez-vous, nulle part.

C’est pour ça que Michael est mort et que personne n’a levé le petit doigt. Il est mort assassiné. Rassurez-vous, ce genre de type aurait pu s’éclater en bagnole contre un mur, se shooter au crack jusqu’à l’overdose. Parce qu’il avait ses idéaux. Et la planète n’était pas prête pour les idéaux. Parce qu’il était suicidaire quelque part, pour ne pas oser s’affronter.

Mark conservait dans sa paume les doigts de Cassandre. Elle crispait son autre poing. Gémissait. Tremblait, confisquait sa main. Du bout de l’index, il caressait ses fossettes. Il effleurait son front. Il retraçait la ligne de ses sourcils. Elle se tranquillisait.

Il l’avait imaginée parfois ailleurs, à des lieues de lui. Petite lycéenne dans une mare d’élèves, devant ses profs. Dernière de la fratrie, sage à la table des dîners familiaux. Ambivalente, capable d’adopter n’importe quelle attitude. Précise, presque étudiée. Une sorte de caméléon, habituée à se fondre dans les microcosmes qu’elle traversait. Dans chacun d’eux, toujours à sa place. Toujours unique. C’était son âge, et cette capacité, qui l’avait fasciné au début. Elle était là, abrutie par les tranquillisants. Avec des mystères encore qu’elle n’avait pas livrés. Avec ce jeune homme qui la hantait déjà.

MARK : Réveille-toi *baby*.

Les paupières à peine ouvertes, les larmes d'épouvante bourgeonnaient.

CASSANDRE : Tu l’as tué… C’est pas vrai… C’est un cauchemar…

Elle articulait, mais rien ne filtrait, qu’un chuintement. Ses muscles s’engourdissaient au moindre essai de mouvement.

MARK : C’est réel. Comment te sens-tu ?

CASSANDRE : Tu vas me tuer aussi alors.

MARK : Non.

CASSANDRE : On est chez toi ?

La pénombre engloutissait le lit, les chevets, les cadres aux murs. La lueur du couloir fendait à peine l'entrée. Était-ce la chambre aux aquarelles, ce décor alourdi aux volets clos ?

MARK : Exact.

CASSANDRE : Où est Victoire ?

MARK : Chez elle.

CASSANDRE : J'arrive pas à bouger…

MARK : C'est normal. Il faut te reposer.

CASSANDRE : Qu'est-ce que tu m'as donnée ?

MARK : De quoi te reposer...

CASSANDRE : Ça fait combien de temps que je suis là ?

MARK : Suffisamment longtemps. Il faut que tu restes au calme.

CASSANDRE : Non ! Je veux le voir ! Où est-il ?

Les sanglots germaient dans sa gorge, s'empâtaient dans sa bouche. Elle remuait de désolation, de révolte.

MARK : Tu ne le verras plus. Il est mort.

CASSANDRE : Où est Michael ? Il faut que je me lève, je dois le voir, dis moi où il est, il faut que…

Elle rampait sur le lit, ne distinguait rien autour, rien devant. On la secoua. Elle bascula en arrière sur le matelas.

MARK :… Tais-toi ! Je ne peux rien changer, Cassandre ! Je ne regrette absolument pas de l'avoir tué ! Prends-le comme tu veux.

Elle s'agita soudain, se mit à hurler d'un coup, les paumes appuyées sur ses tempes. Elle hurlait de toute la puissance de ses poumons, un cri sordide, aigu, une perte de raison, un non-sens.

Une pure douleur. Il l'attrapa par les poignets. Et la bringuebala de gauche à droite.

MARK : Je veux que tu te calmes !

Le cri s’éternisa, glaçant, strident. Puis s’éteignit.

CASSANDRE : Tue-moi.

Le désir fou, mourir enfin, l’envahissait. Chacune de ses artères se pétrifiait. Se disposaient à se séparer de leur contenu. De la vie.

MARK : Non.

CASSANDRE : S’il te reste un gramme d’humanité, fais-le, tue-moi, achève-moi une fois pour toutes… Je peux plus vivre… Tu comprends pas ?

MARK :… Tu continueras à vivre. Comme tu pourras. Avec tes remords. Sans ton petit ami. C’est tout.

CASSANDRE : Achève-moi.

MARK : Tu savais pour le voyage ?

CASSANDRE : Quoi ?

MARK : Ton petit ami avait prévu des billets d’avion, et d’autres choses encore…

CASSANDRE : Qu’est-ce que tu dis ? Il allait partir, je…

MARK : Tu étais supposée partir avec lui. Apparemment.

Elle était bouche bée. Blême. L’avenir qu’elle n’aurait pas lui pérorait à l’oreille. La rage, froide, celle des désespérés, se nourrit de ce genre de terreau.

CASSANDRE : Je te hais. Écoute-moi bien : si tu me tues pas tout de suite, un jour, je te tuerai, comme tu l’as tué. Tu m’entends ?

MARK : Oui.

CASSANDRE : Alors, qu’est-ce que t’attends ?

MARK : Je n’y arriverai pas.

CASSANDRE : Tu te rends compte que t’es un meurtrier, au moins ?

MARK : Tu ne m’as pas laissé le choix. Je ne veux pas te voir partir.

Il traîna encore près du lit. Elle se décomposait. Vaincue par les médicaments. Par la peine. La culpabilité.

CASSANDRE : Qu’est-ce que vous avez fait de… lui ?

MARK : Il est mort. Il a disparu. POINT.

Il claqua la porte derrière lui.

Elles marchaient. Ne se concertaient plus. Presque épaule contre épaule. Elles n’avaient pas vu le bus les doubler. Les pavillons grisâtres, leurs jardins, creusaient des nids entre les immeubles. Presque le bout du monde au fond, ce quartier, bouclé là par les deux branches de circulation incessante. Une rue populaire typique, reléguée aux abords du stade, de la patinoire, à la lisière du plus ancien centre commercial de l’agglomération. À la frontière Nord de Saint-André. La Blonde tiqua. Elles se campèrent devant chez l’Énervée. C’était la première fois depuis un bail. Annabelle appuya. La sonnerie carillonna son ding-dong. Un grondement vrilla le panneau, le cadre de porte :

« Merde ! Il manquait plus que vous ! »

On leur ouvrit, elles se glissèrent à l’intérieur. La Belle repéra les traces au coin de l’œil émeraude : une larme ? Et cette haleine, elle empestait l’alcool en plein milieu de journée…

LINA : On est passées partout, y’a personne nulle part ! C’est quoi les nouvelles ?

Encore un fait insolite, l’Énervée tremblait comme une feuille. Elle les étudiait l'une après l'autre.

ANNABELLE : Tes parents sont au boulot ?

Un hochement de tête lui donna raison. Elle s'assit dans la cuisine. Un grincement lugubre s’éleva :

« Vous voulez un verre ? J’ai du whisky. »

LINA : Envoie.

Elle s’arrogea une chaise. L’Énervée revint les servir. Une dose de spiritueux s’écoula dans chacun des verres.

ANNABELLE : Est-ce que Baby va bien ?

VICTOIRE : Cassandre va bien.

ANNABELLE : En réalité, on la trouve pas, nulle part. Voilà. Et Mark, Fabrice, Le Vieux, ils ont tous disparu, personne ne répond au téléphone, c’est dingue ! T’es la seule qu’on arrive à choper. C’est quand même délirant, c’est comme si tout le monde avait déménagé en même temps… En plus, Michael est reparti, c’est vide dans le coin, l’horreur…

VICTOIRE : Il n’est pas reparti.

C’était un léger tressaillement sur ses lèvres. Six syllabes voilées, à peine audibles. Un galet sur l’eau.

ANNABELLE : Ben si, comme d’hab’, tu sais comment il est… Je suis passée le voir, et hop, il est plus là, il s’est cassé en Bolivie. Ou je ne sais où…

Le même frémissement la coupa.

VICTOIRE : Il n’est pas reparti. Il avait prévu de repartir.

La Belle et la Blonde ne réfléchissaient plus. Ne respiraient plus. Le bruissement s’écroula, rauque. Sans appel.

VICTOIRE : Il est mort.

La Belle se sentit chanceler. Happée par la colère. Fébrile sans prévenir :

« C’est une blague ? Eh ben c’est pas drôle ! »

VICTOIRE :… Ton pote n’est pas mort, c’est pas Mark qui l’a buté, j’étais pas là, je suis en pleine forme !

Le silence garrotait la Belle, cette scène, elle l’avait déjà vécue, si souvent, elle l’avait devinée, elle avait voulu l’éviter. Elle n’avait rien empêché. Debout, agrippée à la table, elle tentait de déglutir son chagrin, abrupt. Imprévu. Un bris de couteau planté dans son cœur, Michael, son amitié, pourquoi… ?

LINA : Il n’a pas tué…

VICTOIRE :… Pour finir, c’est pas elle qu’il a tuée.

La Belle remâchait sa répulsion face à la traîtresse. Sa colère devant le gâchis :

« Vous savez encore ce que sont des flics ? »

VICTOIRE : Non !

Elle se ravitailla en oxygène. Tomba sur sa chaise :

« Quand il n'y a plus de… cadavre, il n'y a plus de meurtre. »

La Blonde pâlissait. Ingérait une lampée à chaque terme. L'un d'eux résonnait :

« Plus de cadavre ? »

VICTOIRE : Que dalle. Tout a disparu.

La Belle avala du scotch. Les apparences s'effondraient toutes. La traîtrise était patente, le deuil, injuste, la raidissait. Elle ne tiendrait pas…

ANNABELLE : Pourquoi tu nous avoues tout ça ? Puisque c'est toi, petite pourriture…

Elle se dressa. L'autre blanchissait, rougissait, verdissait sous sa masse de touffes violettes.

ANNABELLE : C'est toi ! Tu les as vendus ! Tu es la pire des ordures que j'ai jamais rencontrée ! Tu es pire que tout ! Tu es innommable ! Tu es un monstre !

VICTOIRE : Non, bien sûr que non !

Les sanglots la grippèrent, le déni.

VICTOIRE : J'étais là, c'est tout, je ne pouvais rien faire ! Et même si j'avais cafté quoi que ce soit à Mark, personne pouvait se douter qu'il allait…

LINA :… Là, t'en as trop dit.

Elle ruinait le flacon de whisky. Les larmes, des silencieuses, barbouillaient le teint de la Belle. La Blonde lui offrit un paquet

de mouchoirs. Soudain docile, l'Énervée s'enfermait dans son traumatisme.

LINA : Il est mort. Si t'as fais un millième du quart de la moitié d'un geste, si t'as dit un mot qui a conduit à ça, tu es déjà coupable. Va falloir vivre avec, mon trésor.

Elle s'apprêta comme si de rien n'était. Comme si tout était normal. Alors qu'elle avait sombré sans le savoir, à l'instant même où son ami expirait dans une mare de sang. C'était définitif. Elle n'avait pas été présente pour l'aider. Elle ne lui avait pas tenu la main avant le grand saut. Elle ne l'avait pas sauvé. Elle avait trahi Cédric, elle s'était trahie. Lâche. Naïve. Elle n'avait pas cru Mark capable d'être un assassin. Pourtant, depuis trois ans, elle en avait croisé, des déséquilibrés. Elle s'était décidée. Elle allait appliquer son plan de base, sa vengeance légitime. Celle qui germait en elle depuis des mois.

Lina lui fourgua un sachet de comprimés. Elle le fourra dans son sac à main. Leur chauffeur ouvrit la portière. Ils n'étaient pas comme prévu en centre-ville. Mais dans la banlieue de Solèse. Devant des haies d'aubépines. Sur le talus, Dimitri l'observait :

« C'est moi, ton client ce soir. »

Lina la poussa hors de la voiture. S'étala sur la banquette.

DIMITRI : Ça va faire deux jours, il faut qu'on parle.

La jeune beauté se taisait. Ne le voyait pas. Il l'enroula dans ses bras.

DIMITRI : Viens.

Le moteur vrombit derrière leurs dos. Ils franchirent le portique. Filèrent sur un sentier jusque chez lui. Dimitri la fit entrer. L'aida à ôter son manteau.

ANNABELLE : Convocation ?

Son hôte ne niait pas...

ANNABELLE : Bon, je suis là.

DIMITRI : Tu sais pourquoi.

La Belle se tassa sur le lin du canapé. Ne bougea plus. Bloquée. Elle ne pensait pas à ses cigarettes. Elle ressassait encore, Michael dans une voiture, Michael à la recherche de Cassandre, Michael devant Mark. Michael à l'agonie, Michael mort. Elle avait la nausée à se l'imaginer. Elle avait froid.

DIMITRI : Tu le connaissais bien, si j'ai tout compris. On m'a rapporté que tu es la seule… Qui risque de parler.

ANNABELLE : Et merde.

Elle ne parvenait presque plus à respirer. C'était une première. Elle avait peur.

ANNABELLE : Je m'attendais à crever de mon SIDA pépère.

Elle avait psalmodié presque. Les reliefs engloutis d'une Annabelle récente. Ce qu'elle était encore trois jours plus tôt. Une pute qui cachait son état. Depuis, Michael avait eu une idée carrément folle…

ANNABELLE : Putain, c'est mon ami, Dimitri, le meilleur ami de Cédric ! Tu veux me demander quoi ? Comment veux-tu que j'accepte ? Ce bordel…

Dimitri la pressait contre lui. Fraternel. Il tenait sa main. Patientait.

ANNABELLE : Qu'est ce que je dois dire à sa mère ? À sa sœur… ? Qu'est-ce que je vais faire, mon Dieu… C'est l'enfer…

DIMITRI : Je suis désolé.

Elle, soudain, le fixa. Ses iris verdissaient par degré. S'emplissaient de lames de mépris. De consternation.

ANNABELLE : Je croyais qu'on devait limiter les dégâts, connard…

Elle le repoussa. Se dressa. Retrouva ses clopes dans son sac à main. En flamba une. Toisa son hôte.

ANNABELLE : Je te hais, je hais ce que tu vas me forcer à faire. C'est mon ami quand même…

DIMITRI :… Annabelle, il est mort, il n'y a plus rien à faire. Que protéger ceux qui restent.

ANNABELLE : Si je le fais, c'est pour Cassandre, mais ne me demande surtout pas de protéger cette ordure…

DIMITRI : Fais-le pour Cassandre. Fais-le pour toi. Fais-le pour la famille de ton ami.

ANNABELLE : C'est quoi le deal ?

DIMITRI : Je vais t'expliquer ce que tu dois répondre lorsque la famille viendra te voir. Je m'engage à t'éviter toutes les mauvaises rencontres.

La Belle se mordillait la lèvre. De dépit. De rage. Elle savait au fond qu'elle n'avait pas le choix. Et la nicotine ne pouvait plus dévaler sa gorge. Trop compressée.

DIMITRI : Écoute, c'était un traquenard pour Mark. Ton patron…

ANNABELLE :… Quoi ! Le traquenard, c'est Michael qui en est mort !

Une migraine encore, les images la harcelaient, Michael avait tant souffert…

ANNABELLE : Je me vengerai d'eux, crois-moi, de chacun d'entre eux !

Elle plongeait sur son hôte, frappait son torse, les poings serrés. La douleur entaillait ses tempes, l'obligeait à marteler avec eux, chaque promesse, à se libérer de ses intentions.

ANNABELLE : Je m'engage devant toi, à insuffler de telles idées de vengeances à notre petite Cassandre qu'un beau jour, c'est elle qui butera son mec ! Et ça, toi, tu ne pourras pas l'empêcher !

Elle s'affala, consternée, sur le sofa. Voilà, elle s'était dévoilée. Elle ne serait jamais capable d'effacer la mort de Michael. Elle ne pardonnerait pas. À personne.

ANNABELLE : Je le pense.

Sur la terrasse, derrière la baie vitrée, les rafales d'automne malmenaient un parasol fermé. Il tournait sur lui-même, mal

enserré dans son socle. La jeune femme le fixa. Tapota sa *100'S* sur un cendrier de cristal. Pour la débarrasser du tabac calciné. Qu'elle n'avait pas inhalé.

DIMITRI : Ton ami avait tout préparé pour un départ à l'étranger.

ANNABELLE : Je sais. Il vous a facilité la tâche.

Le spectateur

Qui ne connaît pas certaines formes de souffrances brutales, aiguës, un supplice, un poignard planté dans les entrailles ? Tout ce qui suit, le rejet de la réalité, la révolte, la haine. Pourquoi pas, la folie au bout du chemin. Ce que confie Cassandre quand elle picole trop :

« Un jour, si tout explose en moi, si je me laisse juste envahir par tout ce qui s'est passé, je n'existerai plus. Ce sera la mort assurée…

Je lui réponds à coup sûr :

– Je sais que ce n'était pas facile. »

Se taire, tout garder au fond de soi. Faire semblant. Continuer. Subsister. Je devine aussi, par expérience, elle pense chaque jour à Michael. À ce que l'avenir aurait pu être. Aurait dû être. Ou à ce détail morbide, elle ne l'a jamais su… où a bien pu passer le corps ? De mon côté, je me doute de plusieurs possibilités. Mais je la ferme.

Elle se méfie :

« Toi, tu n'en sais rien, t'étais dans l'autre camp. On coule par pure souffrance. »

Ah, ça c'est faux, j'ai testé, couler parce qu'on a tout perdu, surtout l'envie de vivre. Qu'est-ce qui peut bien nous retenir accrochés à la vie alors ?

Couler. Ou se laisser flotter. Vous n'avez jamais remarqué que des fois, c'est pareil ? La souffrance, ça me rappelle ses théories sur ce qu'elle baptise : le syndrome Martin Gray[1]. En gros : il y a trois catégories de réaction à la souffrance _ à la cruauté, dans le cas du mec qui donne son nom au syndrome. La première : tu lâches tout, tu baisses les bras, tu laisses tomber. Le courant va bien te porter encore un bout. La deuxième : tu ne supportes pas, tu te tires ta neuf millimètres dans la cervelle.

La troisième _ le syndrome Martin Gray _ c'est : plus tu en prends plein la gueule, plus tu te relèves. Plus on te frappe, plus tu as envie de te friter, plus tu as envie de gagner la bataille de ta vie. Parce que le fait d'avoir très mal a généré en toi un putain d'instinct.On n'est pas tous atteints du syndrome Martin Gray. Ou alors pas tout le temps. Alors oui, la souffrance, ça peut être un catalyseur. Ça peut faire naître les bonnes vieilles tentations de suicides, les soifs d'autodestruction.

---

[1] Pour bien entériner l'enseignement d'*Au nom de tous les miens,* M.Gray a continué à écrire. On n'a plus envie de vivre ? On ouvre un bouquin de Martin Gray. Et on se prend en pleine conscience SA leçon de vie…
Au nom de tous les miens : Martin Gray, récit recueilli par Max Gallo – Éditions Robert Laffont 1971.

[...]*But the Raven, sitting lonely on that placid bust, spoke only*
That one word, as if his soul in that one word he did outpour.
Nothing further then he uttered – not a feather then he fluttered
Till I scarcely more than muttered: Other friends have flown before
On the morrow he will leave me, as my hopes have flown before
Then the bird said: "Nevermore" [...]

Edgar Allan POE – *The Raven* – 1844.

La mort était tombée, une remise en cause perverse. Le remords, la lâcheté même étaient de trop. La résignation au deuil aussi. Car il était trop tard, rien, personne n'avait empêché le meurtre. Elle revivait à l'infini, à chaque instant, le soir où elle avait bu avec Michael. Elle avait trop parlé. L'alcool n'excusait rien. Elle était sans aucun doute à l'origine de ce cauchemar.

Devant la mère de son ami, elle avait réussi à convaincre. Michael avait si bien organisé son départ. Il était quelque part à l'étranger, en Amérique latine, ailleurs… Elle avait suggéré une peine de cœur récente. On connaissait tous la sensibilité de Michael. Sa mère s'inquiétait : au début, on ne savait pas où était la voiture. Puis on la retrouva à trois cents kilomètres de Saint-André, au-delà des frontières, garée à proximité d'un aéroport. Le père, là-bas au Brésil, n'avait aucune nouvelle. La police se renseigna pour le principe. Michael était majeur. Il avait bouclé ses bagages gentiment. Avait prévenu sa sœur, lui avait laissé des consignes. Un enquêteur avait interrogé Annabelle vite fait, un

café à la main, le mégot vissé au bec. Et elle de renchérir sur un éventuel besoin de prendre du recul… Non, elle ne voyait pas, quelle fille ? Une cliente de la brasserie peut-être… ? L'enquêteur s'en moquait, pour lui, pas de quoi s'alarmer. Annabelle avait failli craquer devant la sœur de Michael quand elle vint chez elle. Un copain de Michael avait évoqué une certaine Carine ou Charlotte, croisée dans un bar quelques mois en arrière. Annabelle était d'après lui, proche de l'inconnue. La sœur s'effondrait par à-coups. Soupçonnait. Pressentait : « Je m'en veux ! Il a déposé les clés du studio en me demandant de me débrouiller avec les meubles à l'occasion, je ne lui ai pas demandé où il allait, je ne lui ai pas posé une question ! Ça me semblait tellement logique, pour moi, il devait rejoindre papa !

Annabelle avait dû aligner des banalités :

– Non, Carine, Charlotte, je ne sais pas, mais il n'est pas très fiable, le pote de ton frère. Et puis, tu le connais, Michael, il se fait une montagne de si peu… »

La déception sentimentale, encore… Il était trop sensible. Elle aurait voulu hurler : il était si courageux. Si bête. Si con. Elle en pleurait. Mélangeait les antidépresseurs avec l'alcool. S'autorisait les lignes de cocaïne, les ecstas. Elle devait admettre l'effroi au quotidien. Les meurtriers l'épouvantaient. Celui qui avait l'arme comme ceux qui l'obligeaient au silence. Ils lui refusaient jusqu'à son chagrin. Elle ravalait ses larmes. Se taisait. Était-elle censée souffrir ? Une part de son âme avait-elle déjà quitté la Terre ?

Elle exécutait chaque semaine une part de sa vengeance en latence, de celle qui ne se perçoit pas. Elle avait averti Dimitri ; il avait consenti. En échange, elle protégerait Mark de la justice. C'était un jeu de dupe. Elle se prémunissait, elle-même, contre d'éventuelles représailles. Elle serrait les dents. Elle dessinait, obsessionnelle, ses panoramas. Mais une clé de talent s'était tarie au détour de l'injustice. Le drame avait liquidé son inspiration. Pire, autour d'elle, son rempart se corrodait. Elle l'avait cimenté avec patience, son clan. Il s'effritait. Elle-même s'en détournait. À côtoyer encore ses trois amies, elle hésitait entre cafard et répugnance. Parce qu'accepter l'inacceptable, c'est comme vouloir se terrer dans un abîme.

La mort la brassait dans ses énigmes. Les issues étaient précaires ou hermétiques. Elle s'échinait devant elles. Elle ne vivait plus. Elle végétait. Son avenir se pulvérisait, se putréfiait avec le cadavre. Il ne l'attendait plus, à quoi bon continuer… La pauvre incrédulité du deuil était perceptible. Jamais aucune consolation ne pourrait être dispensée. Le vague espoir, être un jour une fille normale, était mort avec lui. Puis à force d'entendre le meurtrier réciter sa part à elle de culpabilité, elle la ressentait presque toujours là, au creux de sa gorge, dans son crâne. Une pieuvre en elle.

COUPABLE, elle avait trahi Mark.

COUPABLE, c'était elle qui l'avait poussé à la folie.

COUPABLE, *il* en était mort par sa faute

Jamais plus elle ne prononcerait son prénom. C'était si douloureux que même lorsqu'elle l'évoquait pour elle-même, elle s'interdisait de le nommer. La vérité, c'était qu'elle aussi, elle aurait dû mourir cette nuit-là :

« Bonsoir Fabrice. »

FABRICE : Pourquoi tu voulais me voir ?

CASSANDRE : Tu m'offres un verre ?

FABRICE : Réponds d'abord, on verra ensuite ma beauté…

CASSANDRE : Je veux voir Yves. Mais il n'est pas disponible. En particulier pour moi.

FABRICE : Et donc, tu t'es rabattue sur moi. Bien. Tu lui voulais quoi, à Yves ?

Une prière tomba. Il eut du mal à la percevoir au milieu de l'agitation du pub :

« Je veux travailler pour lui. »

La mort l'affectait à peine. L'homicide ne la concernait pas. Il ne modifiait en rien sa situation personnelle. Elle n'avait pas eu l'occasion de mieux connaître le mort. Elle ne le regrettait pas. Elle essuyait les larmes de sa meilleure amie. Couvait ses deux autres collègues. Sans commentaire. Quelqu'un devait préserver le clan. La charge lui avait échu, elle se montrait à la hauteur. Le clan dispersé, elle risquait d'être seule. Elle redoutait

trop la solitude. Il valait mieux maintenir une cohésion. Même approximative. Même fragile.

Elle pesait chaque décision. Ses paroles aussi. Elle s'organisait. Elle convoitait un appartement. À Solèse, bien sûr, parce que Yves préfèrerait. À Solèse, aux mille perspectives, elle avait un avenir, elle le sentait. Les mentalités n'étaient pas aussi étriquées que dans son Saint-André natal. Il lui suffisait de convaincre Annabelle. Elles habiteraient, ensemble. Rafleraient de quoi acquérir l'indépendance. Annabelle allait d'abord se rétablir de la disparition de son ami. Et Lina n'avait qu'à se débarrasser de sa mère, de sa sœur. De ce qui l'entravait. Elle empaqueta donc ses affaires en trois jours chrono. Emménagea chez Fabrice. Se forgea ainsi un début d'autonomie, loin de la trop candide Daphné, de la mère surbookée. Elle n'avait plus à dissimuler ses litres d'alcool sous son matelas. À la moindre déprime, elle dégainait les psychoactifs, toujours plus nombreux, avec les bouteilles du bar. Chez Fabrice, pas de guéridon, elle ne s'adonna plus à sa passion. Si par hasard, elle se souvenait d'un crime récent, elle ne se révoltait pas. Si un réflexe de recul s'emparait d'elle au contact de Fabrice, elle le censurait. Parce que Fabrice, lui, n'était pas le meurtrier.

Pourtant, une paranoïa s'insinuait en elle. Lorsque la peur de mourir la suffoquait. Se grevait aux séquelles de séances de spiritisme, à l'angoisse originelle au maintien de la vie, la phobie du non-être. Alors, c'était viscéral, elle évitait la proximité de

Yves. De Mark. De Fabrice. Mais sa meilleure amie l'examinait. Chiffrait le prix de ses nouvelles tenues. Ne la plaignait pas.

La mort tronquait ses statuts. De la madone vivifiante, de l'amie fidèle, plus de trace. Elle s'était métamorphosée en une nuit en traîtresse. Le rôle ne lui plaisait plus. Il la submergeait, il la minait. Elle avait voulu se justifier. Personne n'avait toléré ses jérémiades. Elle recourrait à son amour, l'envers du décor, la came-consolation. Son teint ternissait. Ses pommettes se creusaient. Les ondulations bistre se réajustaient déjà sur sa chevelure. Le Vieux avait insisté pour un retour à une coloration basique. Le violet était si marginal. Les clients plébiscitaient les standards.

Elle était malheureuse. Consciente d'avoir été manipulée. Ses décisions égoïstes avaient entériné le destin. Elles l'avaient condamnée dans la foulée. Plus aucune fille n'osait lui parler. On se méfiait d'elle. Au fur et à mesure des déclics en elle, son insolence se lestait de causticité, de férocité. Les reflets émeraude lustraient moins ses yeux. Son brio aussi se fripait. Elle se sentait sale. Comme jamais auparavant. Un matin, à l'aube, elle s'engouffra dans un bar. Les brumes de nicotine lui piquèrent les pupilles. Elle se faufila entre les tables, à travers les arômes, clopes, café. Cassandre tressaillit.

VICTOIRE : Tu sèches les cours.

CASSANDRE : C'est tentant.

Puis elles arpentèrent Saint-André. Ses troquets pour l'essentiel. L'Énervée puisait du cran dans chaque alcool. Enfin, devant un demi, sa bravoure se solidifia.

VICTOIRE : Comment tu te sens ?

CASSANDRE : Excellente question, vise ma gueule.

VICTOIRE : Je pars d'une bonne intention.

CASSANDRE : Autant le préciser.

VICTOIRE : Tu l'aimais…

CASSANDRE : Tiens, c'est plus une question ?

VICTOIRE : Il faut que je te dise…

CASSANDRE :… Tu te repens. Il se repent. Nous nous repentons. J'avais pigé.

Elle s'interrompit. Attrapa le poignet de l'Énervée sur le formica. Serra les scaphoïdes autant qu'elle pouvait.

CASSANDRE : Mais tu étais là, à chaque fois, dans l'appart, tu te souviens, *Master of puppets*... C'est toi, sale pute, qui as attiré Michael chez le Vieux. Tu croyais que je ne saurais rien ?

Elle pressa encore, de toute sa rancune, sur l'os. L'Énervée ne frémissait pas. Ne cillait plus.

CASSANDRE : Pour toujours, ce sera toi, la balance. Tu es une merde. Pauvre cloche.

Elle relâcha l'Énervée. Qui marmonna un blasphème à l'encontre de ce putain de destin.

CASSANDRE : Tu les as suivis. Je les ai suivis aussi. Je n'ai rien fait pour les retenir. Nous sommes aussi coupables l'une que l'autre.

VICTOIRE : Je te reconnais plus…

CASSANDRE : On est devenues comme eux, voilà.

VICTOIRE : J'préfère encore crever…

CASSANDRE : Moi d'abord, pétasse.

L'Énervée assimilait une de ses pénalités. Sa trahison lui coûtait au moins une amie. Elle devrait souffrir en cachette...

CASSANDRE : Tu vas bien devoir continuer. Même à jouer les sangsues de service.

VICTOIRE : De quoi tu causes ?

CASSANDRE : Je vais bosser pour le Vieux… Toi aussi tu bosses pour lui aux dernières nouvelles ?

VICTOIRE : Je t'aurais pas lâchée d'une semelle même sans ça.

Elle appréhenda les conséquences de l'info. Son amie se commanda un capuccino. Puis paria sur la franchise, peut-être la seule qu'elle pourrait se permettre avant longtemps :

« Tu sais quoi ? Tu m'écœures. »

Saint-André – Le bloc trônait dans la cuisine sur son chêne laqué. Lames fines, dentelées, couteaux à pain, à désosser, à trancher, à découper, Chef, couperet, une panoplie s'enchâssait là. Seuls les manches de formats divers dépassaient de leur loge.

La jeune fille en empoigna un d'un coup. Elle détailla la dimension du tranchant, sa longueur, son vernis. Mémorisa chaque atome, l'irréprochable acier. Les traiteurs, les restaurants, le vouaient à la poussière. Personne ne le maniait jamais. Ne se le représentait tel qu'il était. Les coudes sur le guéridon au fond de la bibliothèque, les paumes soudées sur le manche, elle domptait sa respiration. Hoquetait. À cause des assauts de flash-back, des détonations à l'infini, un jeune homme aux yeux bleus.

Il atteignit le salon. S'impatienta. Mark appelait Cassandre. Elle s'agrippait à son dessein. À son couteau. Un tempo interférait dans son pouls. Des parasites irritaient ses narines, ses joues, les larmes. Les mâchoires de Mark se contractèrent. Il était pâle. Déstabilisé.

CASSANDRE : Si tu t'approches de moi, je te tue.

C'était inintelligible. Avait-il perçu l'ultimatum ?

MARK : Pose ce couteau, Cassandre. Maintenant.

Il se rétablissait de sa surprise, avançait.

CASSANDRE :… Je vais… Je VEUX… TE TUER !

Le verbe était un cri, un séisme, une armure trempée de résolution. Elle se jeta sur lui, la lame en avant. Un fauteuil oscilla.

MARK : Voyons, tu tiens à peine debout…

Il stoppa le poignet, enraya l'offensive. Il la tournait en dérision ? Elle reculait vers une embrasure. Autour du bois, ses métacarpes bleuissaient de la pression.

CASSANDRE : Ne t'approche pas de moi…

La lame trépidait. Flanchait.

MARK : S'il te plaît, pose ce couteau. Tu vas te blesser.

Il tendait une main vers elle, une brèche, un secours. Son réflexe l'embarrassait. Une ambiguïté, comme s'il se devait à présent de la protéger.

CASSANDRE : Je vais te tuer…

Son champ de vision s'acharnait à tanguer. À s'écailler. Le flou s'épaississait.

MARK : Tu n'y arriveras pas. Pas aujourd'hui en tout cas. Donne-moi ce couteau. Maintenant.

Il approcha encore. Le tranchant grelottait. S'abaissait.

CASSANDRE : Je deviens folle… Tu me rends folle.

Un écran devant elle l'épuisait. Il décrochait une à une ses phalanges. Déposait l'arme sur une étagère.

CASSANDRE : Regarde ce que tu me forces à être, c'est pas une vie…

Elle titubait, le sol la happait.

MARK : Ma pauvre chérie…

Il la rattrapa à temps. La serra contre lui.

CASSANDRE : J'en ai marre de toi, j'en ai marre de tout ça…

Il l'empêchait de rouler, de heurter le marbre. Elle ne se débattait plus. Sanglotait. L'insultait.

MARK : Calme-toi…

CASSANDRE : Ouais, je me calme, de toute façon, y'a rien, rien ne changera jamais…

Elle aurait voulu le voir mort. C'était sa revanche. Ses prières, indomptables.

MARK : Tu n'en sais rien.

CASSANDRE : Non, y'a rien qui change, je suis toujours une pute… Je vais travailler pour le Vieux. T'as rien à dire.

Il l'aida à s'installer sur un sofa. Sans un mot. Elle sombrait, pour cuver de ses excès, avec un plaisir au travers du cerveau. Elle l'avait découvert froissé.

Au début, il exerçait encore. Il enrôlait presque par hasard. Testait son pouvoir de séduction sur chacune des filles. Aucune ne lui résistait. Son âge était à son avantage. Il se montrait paternel. Savait recourir d'emblée aux bons arguments. Aux investisseurs aussi. Peu à peu, il élabora des techniques infaillibles pour les attirer, les garder. Son business fructifia. Le créneau, prostitution de luxe, filles mineures n'était pas structuré. Les intermittentes se relayaient sur le sol voisin, à Solèse. La clientèle privilégiait les « amis des amis », les réseaux dûment recommandés, discrets. On exigeait des garanties. Les mafias ne devaient pas se montrer. À force de rencontrer des filles issues de banlieues plus ou moins proches, il eut une révélation. Il évalua que pour chacune d'elle, Solèse représentait une issue. Solèse et

l’argent, deux appâts en un. Saint-André regorgeait d’étudiantes en quête de gains, de reconnaissance. Dans les banlieues de Solèse, le contexte était similaire. Il allait recruter les filles là où personne d’autre ne se serait risqué : à l’écart. Il suffisait de prévoir de les surveiller. De les conduire sur leur lieu de travail puis de les ramener… Au chaud dans son giron. Il prenait soin de vérifier les cadres familiaux, les antécédents. Ne se trompait jamais. On collait à ses filles une étiquette d’occasionnelles haut de gamme. Le Vieux s'en satisfaisait. Il fallait bien payer leurs déplacements. Leurs tenues, leurs caprices. Et il était fier d’elles. Il avait développé comme un label. Elles avaient toutes le même profil : une réputation, de l’éducation, de la culture. Elles débutaient jeunes.

Un temps, pour se divertir, il planifia des soirées. L'idée, c'était de contenter les hommes d'affaires de passage. Il regroupait ses filles, nouvelles recrues et dilettantes, la plupart mineures, dans l'appartement prêté par un partenaire. Les clients en désignaient une ou deux, suivant leur budget, en sirotant leurs cocktails. Les bénéfices étaient stables. Mais l'organisation s'avéra trop lourde. Une seule fois, il ne participa pas au recrutement d'une fille. D’ailleurs, lui, cette fille-là, il ne l'aurait jamais engagée. Très intelligente, mais peu éduquée. Pas diplomate. Fouinarde. Aucune discipline. Plus mignonne que belle. Il n'approuvait pas Mark à son sujet. Il espérait qu’elle disparaîtrait. Qu'il parviendrait à s'en débarrasser. Puis les faux pas se

succédèrent, la jalousie flagrante de Mark, un jeune serveur curieux. Il avait renforcé son influence. Une manœuvre plus tard, Mark lui était redevable à vie. Parfait. Pour se lancer dans des affaires plus lucratives dès que Solèse le permettrait, il rassemblait des fonds. Mieux, Cassandre tombait dans ses filets. Elle le suppliait de l'employer. Il ne spéculerait pas. Il avait saisi qu'avec l'une, on tenait l'autre. Il avait feint d'ignorer le clan fondé par Annabelle en coulisse pour le gêner, uniquement pour qu'un jour, il lui devienne profitable. Il n'avait qu'à tirer les ficelles. Cassandre tenait à son clan et Mark ne pouvait plus se passer de Cassandre.

Son seul souci, c'était son neveu. Il pataugeait encore entre whisky et poudre. Surtout, il séjournait chez lui depuis une semaine pour fuir Lina. Yves, debout devant sa baie vitrée, avec son cubain entre les doigts, détaillait les flots sous le soleil couchant. Mark entrait. Le toisait.

YVES : Ce n'est rien, voyons. Nous trouverons un compromis.

MARK : Je n'ai plus à accepter tes prétendus compromis.

Ses molaires se dessoudaient à peine. Une pensée, en boucle dans son esprit, elle ne se vendrait pas au profit de quelqu'un d'autre. C'était irrationnel…

MARK : Refuse. Empêche-la.

YVES : Il ne lui faut pas une permission écrite de ta part. Apparemment.

Certains clients lui parlaient encore de la petite. On la réclamait. Elle avait un certain succès. Une raison de plus de ne pas s'en priver. Fabrice se disposait à participer. Il contrôla le mécanisme de son oncle avec son cigare. La régularité de l'expulsion des ronds le déconcerta.

MARK : Je ne te dois rien…

Yves déposa son cigare dans un cendrier. Fabrice se secouait. Envisageait une intervention. Était-il temps de s'exprimer ?

YVES : Victoire veillera.

MARK : C'est évident, elles sont indissociables.

Et il ne savait déjà plus s'il énonçait sa certitude ou un regret. Il le remâchait.

YVES : Cassandre mérite des conditions inhabituelles, elle les aura.

Il souriait. Fabrice le jaugeait. Songeait à ses rentrées d'argent. À ses postes d'administrateur de société-écran. À ce que Mark lui avait procuré, en ami. Aux paraphes et signatures à griffonner au bas de documents. Au bureau qu'il occupait parfois à Solèse. Un téléphone tinta. L'oncle s'éclipsa.

FABRICE : Je la surveillerai encore si tu veux.

MARK : Bon, très bien. Mais si j'apprends qu'elle a eu le moindre imprévu avec ton oncle, ou à cause de lui, tu n'auras plus rien.

Peu après, le Vieux réintégra le living. Mark s'était évaporé.

[...]*What shall we use to fill the empty*
Spaces where we used to talk
How shall I fill the final places
How shall I complete the wall. [...]

PINK FLOYD – *Empty spaces* (Roger Waters) – Album «The Wall », EMI Records Ltd 1979.

Un mois puis deux filèrent. Elle était toujours vivante, elle s’appelait Cassandre. Elle n’allait plus vraiment en cours. Elle alternait billets d’excuses falsifiés et certificats médicaux. Le Vieux et son neveu lui fournissaient les certificats, avec la poudre. Elle haïssait le lycée. Les regards des autres élèves sur elle. Ils semblaient l’accuser, partout :
« Tu n’es pas comme nous. »
Elle se réfugiait chez Mark comme avant, dès qu’elle séchait les cours, la journée, les mercredis après-midi, le soir si aucun rencard n'était noté dans son agenda. Il n’était pas toujours là. Alors elle traînait chez lui, de chambre en salon, elle picolait, avec l’espoir d’une ligne dans la tête, pas à écrire, mais à sniffer. Rien dans le cerveau. Le vide. Elle mélangeait tous les produits, une idée fixe, alcool, médicaments, coco, ecstas, n’importe quoi, pour décoller. Pour finir par claquer d’une overdose sur son tapis à lui. À chaque fois, on la repêchait avant l'extrême onction, Mark, Victoire, Annabelle ou Lina, chacun son tour la gardait comme une malade, elle vomissait, on la forçait à se relever, on la

sermonnait, on l’engueulait. Au bout de trois jours, elle récidivait. Elle ne supportait rien, ni les excuses d'Annabelle qui se croyait à l'origine de tout, ni celles de Victoire qui était, elle, aussi coupable qu'elle.

Elle avait même négocié un shoot d’héro, obligé Victoire à la piquer parce qu’elle redoutait la seringue. Victoire ne pouvait plus rien lui refuser, elle avait marché. Le rush, une vague bizarre, bof, elle s’était aperçue dans le miroir de la salle de bains. Elle était vieille. Mais elle n’avait effacé ni le visage du mort, ni la mare de sang. Elle ne s'était pas consolée. Elle dormait la journée, un peu, surtout pour cuver, fermer les yeux l’effrayait. Parce qu’à peine les paupières closes, les images s’enchaînaient, lui interdisaient un sommeil réparateur. Parce que quand elle se réveillait, c’était Mark souvent qui était là. À son chevet.

Quand elle allait bosser, elle se déguisait chaque fois. Toujours avec une perruque, la blonde platine offerte par Annabelle, d’autres au gré de son humeur. Toujours le maquillage forcé, sourcils, cils charbonnés, rouge à lèvres pourpre. Elle soignait son personnage pour s'oublier enfin. Ses réguliers du temps où elle rendait service à Mark tannaient le Vieux pour la revoir. Elle marchandait son prix, sortait le grand jeu à chaque occasion. Le Vieux était ravi, la surnommait sa *petite pro* à cause de son look, de son vocabulaire. Pour ses collègues, elle devenait la salope, pour ses clients, elle avait réintégré son pseudo, Camellia. Mark ne savait plus quoi faire d’elle. Elle en arrivait à

le dégoûter à force de lui décrire ses pratiques avec ses réguliers. Une malice. Il ne la touchait plus de lui-même. C'était elle, ivre ou droguée à l'excès, dans un réflexe de prétention, elle excluait qu'il n'ait pas envie d'elle, elle le harcelait.

Sa sœur, Lydie commençait à s'interroger. Sur ses sorties, sur elle, sur sa mine, sur sa santé. Elle l'évitait la plupart du temps. Collait juste un mot sur la table quand elle découchait. Si elle la croisait, elle répétait, une mécanique, je vais chez des copines, je vois ma copine Victoire, tu sais, je t'en ai parlé. La journée, elle se fardait tellement qu'on ne devinait plus sa vraie carnation. Perçaient au milieu de son visage des pupilles dilatées. Au fond, elle s'en foutait. Si sa sœur l'avait surprise au pieu avec un client, elle ne s'en serait pas voulu. Elle cherchait un suicide, quelque part dans son horizon, elle le loupait, le planifiait, il lui résistait. Elle avait tué. Par action. Par omission. Elle avait cru, une seconde, en son avenir. Quand elle se vendait, elle ne pensait qu'à lui, il la poursuivait. Quand elle planait, elle ne voyait que lui, Michael. Il était partout, il l'obsédait, il la vampirisait, en elle, autour d'elle, il l'appelait toujours sa fleur des nuits. Elle savait trop qu'il était mort pour rien. C'était son enfer, un enfer personnel. L'horreur, l'absurdité d'un meurtre, la honte d'en être la cause, l'impensable surtout, l'indicible. Lorsqu'elle se réveillait sur le canapé en cuir noir, que Mark était là, penchée sur elle, elle se haïssait, d'admettre qu'elle pouvait l'aimer encore.

Saint-André – Martial souvent, l’avait traitée de tordue. Rien ne devenait plus vrai. Il fallait croire qu'à son contact, elle avait appris. Elle était perfide, elle se substituait au hasard. Elle était persuadée d’en avoir eu un. La semaine précédente. Il n’avait même pas pensé au préservatif. Elle était si insoupçonnable. Si lisse. Si bien payée pour être irréprochable. Propre. Elle savait reconnaître sa mégalo en la matière. Jouer à l’ange du destin qui refile le vilain virus. Immoral et vaniteux. Son besoin de se venger balayait ses scrupules. La soif était au-delà de sa maîtrise. Elle voulait semer des morts à retardement dans les rangs de ses clients… Les jours où c'était elle qui retrouvait Cassandre à moitié morte, elle s'excusait. Aussi pour ne pas avoir empêché Victoire de l'engager, plus d'un an avant. Elle ne s'était pas opposée fermement. Sa responsabilité avait débuté là. Elles évoluaient dans un monde où les polarités étaient inversées. Les coupables se croyaient innocents ou légitimaient leurs actes par leur pouvoir. Les victimes endossaient la culpabilité pour eux. Enduraient tout à leur place. Assister à la déchéance de Cassandre lui était plus que douloureux. C'était un message de Michael depuis l'au-delà. Qui la forçait à constater les dégâts qu'elle avait provoqués. À réfléchir. À user sa volonté pour s'acheminer vers une solution. Elle n'en pouvait plus de le revivre en boucle, ce soir où elle avait trop bu. Où elle avait ouvert sa gueule.

Elle s'appliquait, comme avant sur ses panoramas, sur sa vengeance infligée à l'aveuglette. Ne pas se soucier des familles.

Des enfants de celui qu'elle contaminait. Elle avait obtenu le droit de l'exécuter. Elle avait trop souffert. Parfois, pour le bout de plastique. Elle n'avait jamais été amoureuse de Martial. Il lui avait été essentiel. Sa façon de la contempler surtout, un bijou précieux qui le mettait en valeur. Elle s'était même fichée de ses nombreuses conquêtes, de ses sempiternels mensonges. Elle avait compris ce qu'il était. Au fond, elle s'en était servi… Il lui offrait une sécurité, son influence. Jusqu'au jour où elle les perdit pour le bout de plastique qu'il détestait. L'honnête, l'ancienne Annabelle avait voulu espérer. Croire en sa sincérité. Comme si elle pouvait encore éviter son destin. Ils riaient tant tous les deux ce soir-là. Une fois de plus, il tentait d'éviter le bout de plastique. Elle, d'habitude, ne perdait pas le Nord. Ce soir-là, elle s'engourdit. Elle avoua d'un trait :

« Non, je crois que je suis positive… »

Elle lui inspira aussitôt de la répulsion. Tangible. Il se rhabillait déjà :

« Je te croyais forte. »

C'était le mot fin. Il ne disait pas *intelligente*. Elle perçut alors ce qu'il avait de glacial : son âme. Elle se dressa devant lui. Décrocha le téléphone, *au secours Sven*. Elle avait envie de se battre. Pas pour reconquérir Martial. Pour sa fierté. Elle se prépara. Le toisa :

« Mais tu ne l'avais pas deviné encore, que tes petites putes sont peut-être toutes contaminées ?

Ses yeux, des lames, la tranchaient en deux :

– Tu dégages de chez moi. »

Elle le traita comme il le méritait. Ne lui épargna rien, inventa même : elle s'était tapée le Tout-Solèse, il était forcément contaminé lui aussi... Quand Sven l'avait récupérée en bas de chez Martial, elle riait à perdre haleine. En toute impunité, elle ourdissait sa vengeance… Il était trop tard pour que Martial en profite. Tant pis, elle se rabattait sur les autres. Avant la mort de Michael, elle n'avait pas appliqué son plan. Elle s'était laissée attendrir, elle avait le clan, mille bonnes raisons, aucune de valable. Elle avait si longtemps ajourné la prise de sang, pendant des mois, avant sa rupture avec Martial. Le Vieux ne demandait jamais de tests à ses favorites. Il devait compter sur Saint-André pour les maintenir à l'abri, l'imbécile. Le bruit courait, les filles des banlieues devaient se soumettre aux analyses tous les six mois.

Son médecin lui tendit l'ordonnance. Elle pouvait enfin s'arracher à ses griffes. Il lui resservit les prescriptions à la mode. Combiner plusieurs traitements préventifs, bien sûr. Pour quoi faire ? Le virus minerait toujours sa prison du dedans. Il était trop complexe, malin. Elle, elle le connaissait puisqu'il était en elle. Et puis, c'était du chinois pour elle : molécules, prophylaxie, essais thérapeutiques, blablabla… Non, elle ne jouerait jamais les cobayes, c'était décidé. Elle s'abstiendrait d'essayer ce dd quelque

chose[2] sans filet. Les scientifiques s’échineraient en vain longtemps face au virus. Et elle préférait tout miser sur du connu, du barbant, *zidovudine*. Elle ne dormait plus. Elle jonglait avec les vitamines, les autres comprimés, entre le job, son BTS, les insomnies, ses velléités. Souvent, elle s’imaginait en train de rôtir dans un giron de flammes. Dans un paysage traditionnel d’enfer chrétien. Le spectre de Michael l’accablait. Elle se sermonnait. Et son propre murmure perça ses idées pour jaillir :

« Je tiens encore TROP à la vie. »

SVEN : C’est une bonne maladie, ça. Alors, qu’est-ce qu’a dit le docteur ?

Il avait patienté une bonne demi-heure. Elle était enfin là. Et elle lui mentait sans vergogne :

« Devine ? Je me porte à merveille. Les CD4 sont en forme…

L’éphèbe se pencha contre son oreille. Caressa son omoplate :

– Je ne te crois pas, ma princesse. Ton bilan n’est pas si bon ».

ANNABELLE : J’admets. Mais c’est rien d’insurmontable.

SVEN : Il t’a prescrit de l’AZT, c’est ça ?

ANNABELLE : De nos jours, ils l'appellent Rétrovir[3], c’est moins rebutant. Oui. Je vais en prendre. J'espère au moins que ça va m'aider à tenir un peu le choc.

---

[2] DdI, expérimenté en France en 1990 (à Paris).

[3] Rétrovir : il s’agit de la marque commercialisée par GlaxoSmithKline.

L'éphèbe la serra fort contre son torse. Puis la charria dehors. L'antique bâtisse désertée, une rue franchie, une devanture choisie et deux capuccinos plus loin, il se morfondait toujours :

« Annabelle… »

ANNABELLE : Je peux pas leur dire, Sven… J'ai des choses à finir…

SVEN : Ce n'est pas raisonnable, ma princesse… Je suis avec toi. Dimitri est avec toi. Mais tu vas être obligée un jour ou l'autre. Si tu es malade… Ça va finir par se voir un jour…

Il avait tellement de chagrin. Rien qu'à le concéder. La Belle se tenait très droite sur sa chaise. Sa chevelure envahissait son dos. Propageait un halo d'ambre sur les pores de sa peau. L'incarnation de la délicatesse, en plus de la beauté.

SVEN : Vous… vous rapprochez, non ? Avec Dimitri ?

ANNABELLE : Je l'adore. Mais j'ai un problème de santé majeur.

Elle inhalait son tabac en égérie des caméras, les paupières mi-closes. Hésitait.

ANNABELLE : En plus, on est tous super occupés à baby-sitter…

SVEN :… Tu sais, je l'aime bien, la petite. Et Lina, aussi.

ANNABELLE : Je n'émets aucun doute sur ton amitié, mon coco. Mais ?

SVEN : Mais ce n'est pas seulement Cassandre. Vous êtes bizarres en ce moment. Elle, elle bosse pour ce Vieux lubrique…

ANNABELLE :… Ah ! À ton avis, je bosse pour qui ?

SVEN : Toi, c'est pire, tu ne devrais même plus travailler, ma princesse.

Les anges bavaient de jalousie devant la Belle. Ah, s'il avait été hétéro cent pour cent. L'intervalle d'une rêverie, il avait presque occulté l'omniprésence du virus. Et la naissance de leur estime mutuelle, de leur increvable complicité. Grâce à une cliente détraquée. Cette nuit-là, à pleurer, à rire, dans les bras l'un de l'autre. Le Vieux, à l'époque, réservait les pires cas à la Belle. Il testait toujours ainsi la résistance des nouvelles. Quand Sven imaginait ce que les filles du clan avaient pu enduré, il perdait confiance. Le métier était peuplé de fous.

SVEN : Quoi qu'il arrive, quoi que tu décides, tu seras toujours la femme de ma vie…

ANNABELLE : Sauf que t'es homo. Et que je suis…

SVEN : Pour moi, le terme exact devrait être : sexuellement variable. Et pour toi : entêtée.

ANNABELLE : Je ne peux pas arrêter, pas maintenant. Il y a Lina, Baby, et même l'Énervée…

SVEN : Elle ? Elle vendrait sa mère, ses frères, ses sœurs si elle pouvait…

ANNABELLE : Si tu savais à quel point t'es dans le vrai !

L'éphèbe réquisitionna ses doigts de nymphe. Fins, blancs, ciselés :

« Tu as quelque chose à me raconter, toi. »

Sa barbe de trois jours encadrait ses lèvres. Ses yeux se plissaient. Le rayon d'un spot se posa sur ses iris pers. En aigue-marine, ils flamboyèrent.

SVEN : Tu dois me dire ce qui s'est passé.

La Belle se tortillait sur sa banquette. Elle aurait voulu s'enfuir, elle était livide. Et ses phalanges se recroquevillaient.

ANNABELLE : C'est Mark. Il a… Il est…

Un point se nouait dans sa poitrine, dans son larynx. Sven ne perçut que deux syllabes entre les quintes :

« Michael. »

La porte se ferma. Il se tourna. Face à lui, l'ovale de la figure se boudinait sous la colère. La bouche confessait des injures par lot de dix. Les yeux se soudaient presque. Le ton déraillait :

« Tu me dis où il est ! »

Il se figea, stupéfait. Une migraine furieuse s'employait à entailler un à un chaque os de son front.

MARK : Tu ne sauras rien.

Elle n'en finissait plus de déverser sa bile. Puisqu'elle se doutait que la conscience n'était chez lui qu'un symbole inculqué. Une néophyte muette bouffée par ses mœurs.

CASSANDRE : Tu me dégoûtes !

MARK :… D’accord, d’accord, je suis un meurtrier. Il faut que tu l’acceptes, c’est aussi simple que ça. C’est toi, TU as provoqué ce meurtre. Tu n’as rien d’autre à savoir !

CASSANDRE :… Classique. T’as pas autre chose ?

Son deuil avait enclenché un cycle de déchéance, elle se claustrait dans sa camisole, dépendance plus névroses. Elle était devant lui, avec ses démons. Coupable.

MARK : Tu m’as poussé à bout, Cassandre.

Elle se fondait peu à peu dans son abîme, l’incohérence :

« Tu es fou. Complètement taré. »

Elle, elle n’était plus rien depuis ce soir-là. Un grain de sable, une machine. Elle n’avait été ni gagneuse ni ado. Elle n’avait plus aucun refuge. Elle abdiqua.

MARK : TU me rends fou. Cassandre.

CASSANDRE : TU me rends folle. Mark.

Elle se marra. En hystérique. Elle se moqua de la réciprocité du sentiment, vertiges de la démence.

MARK : Tu trouves ça amusant ?

Elle s’effondrait. La crise de nerfs, intraitable, la submergeait.

CASSANDRE : Tu te rends compte ? T’es fou, je suis devenue folle ! On va enfin pouvoir s’entendre !

Un instant, il fut perplexe. Puis il voulut la consoler, la rassurer. Et son instinct de protection envers elle le sidérait. L'engonçait. Il le réprima. C'était ridicule. Elle se calmait. Jacassait :

« Je crois que j’ai besoin de me repoudrer. »

Elle déterra de son sac de cours une poignée de feuilles à carreaux. Les déchira en bandes. Puis tituba sur la route de la salle de bains. Lui, il demeura seul. À réfléchir. À s'interroger. Elle reviendrait d'ici peu, revigorée, éloquente. Les scènes se répétaient. Depuis deux mois, à un rythme effréné. La perspective, elle allait sombrer vraiment. Le pronostic entachait le futur à court terme. Que faire ? Il avait appuyé sur la détente… Elle était seule. Elle voyait à peine sa famille. Elle avait peu d'amis. Elle n'avait personne d'autre que lui. Pour l'empêcher de se saboter. Alors il se précipita. L'accrocha par la nuque dans le couloir.

MARK : Donne moi tout, comprimés, poudre, tout. Maintenant.

Ses iris verts saillaient au milieu de ses traits. Grippés sur le mode résolution.

CASSANDRE : Pour quoi faire ?

MARK : Obéis-moi.

CASSANDRE : Non. Tu vas les jeter.

MARK : Oh, si. Tu vas tout me donner. Tu vas ramener aussi tout ce que tu caches chez ta sœur. À partir d'aujourd'hui, les remontants, c'est terminé.

Elle recommençait à l'insulter.

CASSANDRE : J'en ai besoin, t'as pas le droit, espèce d…

Elle l'assaillait, elle le frappait, les poings serrés. Il ne bronchait pas.

CASSANDRE : Merde, j'en ai besoin, tu comprends pas, pour baiser avec toi, j'en ai besoin… !

Sans faillir, *manu militari*, il l'embarqua.

Le spectateur

Ma copine Cassandre détonait dans le réseau *high standard* du Vieux. Lui, tranquille jusque-là, élevait ses poules au grain à Saint-André, les balançait à Solèse ou ailleurs sur appel. Et les gardait bien au chaud pour d'autres plans foireux. Ce cher monsieur insistait sur leur éducation. Les orientait pile où ça l'arrangeait. Les plaçait comme ses pions en fonction de la conjoncture. En privé, il plaisantait des efforts des associations de défense et de leurs débats. Il avait calculé qu'un jour, ces *putes de gauche* dixit, lui serviraient. Il fricotait sans complexe avec les bordels existants. Et il cirait les pompes de nos amis russes en plein débarquement.

Lui, son type de loisirs nous écœurait tous. À gerber. Il faut pourtant reconnaître, il avait le chic pour recruter. Un même profil de filles : appâtées par le fric. Des ambitieuses aux rêves très tôt perdus. Des victimes qui voulaient virer bourreau. Ah, Yves bienfaiteur des familles. Ami des ménages. Qui embauchait leurs filles sous le manteau. Et c'est sûr, il attisait les talents commerciaux de ses recrues. Elles jouaient les aides aux signatures de contrats, les cadeaux. L'heureux bénéficiaire ne se doutait pas toujours de ce qu'elles étaient. Ah, les aubaines payées par les potes. Moi, j'étais parmi les habitués. C'est moins passionnant… Parce qu'on recense là des gens sans histoire. Avec

un petit cadeau à fourguer en fin de soirée. Ou endormi par le trop-plein d’alcool en cours de nuit.

L’année de la mort de Michael, à Solèse, la prostitution s'imposait comme une activité lucrative de plus. Le flou juridique d'alors était parfait pour ne froisser personne. Mais voilà, un flux de fric se perdait, certains disaient dommage. Avec un cadre légal à l'horizon, on anticipait déjà le jackpot, les filles bon marché qui s’arracheraient tôt ou tard.

Le Vieux ne supervisait pas ses réseaux avec tant de soin pour larguer ses filles dans la rue. Son idée de base, c’était d’en tirer des femmes d’affaires avisées, intermédiaires, tenancières. N'importe quoi qui rapporterait un maximum. Et pour celles qui resteraient à la traîne, le trottoir ou les futurs salons. Les deux reines : Annabelle et Lina. Annabelle à la beauté irréelle, Lina, recruteuse et employée hors pair. Il leur passait tout. Il s’est planté au moins sur l’une d’elles. Annabelle, mon cher ange était en réalité accro à la vengeance.

Saint-André – Les angles du palais sur l'eau tranchaient le canal par son milieu. Les fondations aiguës, une proue rectangulaire, la solennité rappelaient son rôle premier de prison. Une vague de froid avait terrassé la ville pendant quinze jours. Avec le redoux, la neige s'était accumulée sur les colombelles. Après les températures polaires du début du mois, la vieille ville se morfondait sous des flocons détrempés. Les pistes étaient désertées, la neige mauvaise pour le ski. Les touristes s'étaient rabattus sur Saint-André et son lac. L'heure les jetait dans les tavernes et les restaurants. La jeune femme les enviait. Elle aurait voulu les rejoindre. S'attabler, s'amuser, s'oublier. Elle s'emmitouflait sous son bonnet, dans le col de sa canadienne. Elle s'était accordé un répit pour les vacances de février. Plus de client. Plus de patron. Plus de clan. Un coup de fil de temps à autre. Peu de circulation sur l'avenue, elle traversa au rouge. Rejoignit l'hôtel de ville. Fila via les jardins jusqu'au Pont des Amours. Atterrit sur les tapis neigeux et boueux, les hectares devant le lac. Au centre des panoramas qu'elle avait si souvent croqués. Depuis la disparition de Michael, tout autour d'elle s'était vitrifié. Enlaidi. Y compris sa propre face sous ses maquillages. Sa vendetta, menée en secret contre ses clients, perdait de sa superbe. Leur seul crime était de courir les putes. De payer plus cher pour éviter les préservatifs. Elle avait souhaité les *contaminer*. Elle n'avait vu en eux que des copies. Du Vieux. De

Martial. Surtout, de celui qui lui avait volé ses huit ans. Elle avait voulu nier qu'il existait aussi des Cédric.

Un jour, on punirait ce délit d'empoisonnement. Où serait-elle alors ? Elle frissonna. Bientôt, à la rentrée scolaire, elle recouvrerait un peu de punch, au milieu de ses cours d'éco. Elle comme ses collègues, savaient si bien faire semblant. Pendant les vacances de Noël, même Cassandre, shootée aux antidépresseurs, s'était présentée aux fêtes de famille. Mark s'acharnait à la faire décrocher de la cocaïne, mais une rechute suivait l'autre. Cassandre, Mark, responsables à eux deux du bourbier. Aveugles et, quelque part, amoureux l'un de l'autre. En mémoire de Michael, elle ne voulait pas l'admettre. Ils étaient mal assortis. Une réminiscence pour elle. Du couple qu'elle avait formé avec Martial.

« Je te croyais forte. »

La condamnation s'immisçait en elle, avec le gel. Un autre, plus tard lui avait dit l'inverse :

« Tu es forte, Annabelle. »

C'était vers lui qu'elle se hâtait sous les flocons fondus. Elle ne se souvenait plus… C'était il y a un an ? Mark organisait une soirée à la campagne pour Cassandre. Le bois dans la cheminée, Baby qui boudait, l'Énervée qui s'éclatait. Du champagne, des grésils de joie. L'époque où tous pariaient que Mark allait rentrer dans le rang. Et bien sûr, Dimitri, son épaule, sa compassion. Elle avait toujours eu l'impression de le connaître mieux que personne.

Elle n'ignorait rien de ses activités. De sa réputation en affaires. Mais elle ne pouvait pas s'en empêcher : elle l'estimait. Elle avait rayé de sa mémoire le fait qu'il avait été client une fois. Ils se comportaient en amis. Il lui proposa de la raccompagner. Dans sa voiture, elle changea d'avis :

« On va chez toi ? »

À peine chez lui, elle fondit en larmes. Elle n'osait pas, même avec ce fichu bout de plastique, c'était un risque… Elle lui révéla sa séropositivité, déballa sa haine du Vieux, de Mark, de tous. Dimitri ne frémissait pas. Il restait près d'elle. La réconfortait. Lui chauffait du thé. Et sa sentence n'était pas celle de Martial : elle était forte, il serait là pour elle, il la soutiendrait, il la défendrait. Étrange Dimitri. Il avait le même ton que le médecin. Celui qui lui avait confirmé le verdict. Un philanthrope sentencieux. Elle percuta, déçue : il n'était pas amoureux d'elle. Il éprouvait de l'affection, de l'admiration envers elle. Elle se sentit délivrée aussi. Elle n'était plus capable d'amour-passion ou d'amour-tradition…

Pourquoi lui avait-elle indiqué le rivage ? Elle aurait dû le rejoindre au restaurant de l'hôtel-casino, ouvert depuis peu. Non, c'était évident, c'était ici. Pour elle dans ses squares, sur ses sentiers, ils étaient encore présents. Cédric. Michael. Ils lui insufflaient courage et raison. Elle s'était préparée à l'entrevue. Depuis qu'elle avait exposé à Dimitri ses intentions.

Serré dans son manteau trois quart, il marchait droit vers elle. Elle lui fit face, lui tendit sa joue. Reçut une bise. Plutôt tendre. Puis lui présenta de la paume le paysage, les embarcations, les tourniquets, les toboggans, les marronniers, la basilique plus haut.

ANNABELLE : Voici notre bonne ville de Saint-André sous la neige.

DIMITRI : Et Annabelle sous un bonnet.

ANNABELLE : Je te le prête si tu veux, tu me fais pitié.

Elle passa deux doigts sur son crâne nu. Les gouttelettes restèrent engluèrent son index.

DIMITRI : Justement, allons déjeuner s'il te plaît.

ANNABELLE : Nous irons, mais balance tout avant. Ici.

DIMITRI : C'est fini, tu dois arrêter. Un d'eux a découvert… L'un d'eux est…

ANNABELLE : T'arrives pas à le dire. Allez, essaie, séropo – si – tif…

DIMITRI : Je ne peux pas le dire si c'est toi.

… Une fête, trois ans en arrière. Il avait encore ses cheveux bruns, un peu bouclés sur le haut de la tête. Il était paumé. Malheureux, sa femme sortait seule, de plus en plus. Il soupçonnait un amant. Il prévoyait qu'il finirait largué. Sa femme lui annoncerait au détour d'une énième dispute. Lui qui fuyait ce genre de futilité avait accepté une invitation du Vieux. Lui qui évitait les putes, avait capitulé. L'une d'elles le monopolisait.

Raillait le costume sur mesure mal coupé du Vieux. Il se déridait aussi. Elle lui chuchotait :

« Allez, je vous sors de là, vous me faites de la peine, vous avez trop de goût. »

Le fou rire l'atteignait soudain, elle était magnifique, cette Anastasia…

ANNABELLE : Un, j'en ai eu un.

DIMITRI : Les autres ont eu de la chance. Ils n'en auront peut-être pas toujours.

Lui, il n'avait eu qu'une nuit avec elle. Il s'en était contenté… Le lendemain, il ne pouvait plus la laisser partir :

« Attends, écoute, si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là. »

Elle avait rétorqué :

« Je suis déjà avec quelqu'un et je bosse pour Yves. Ça commence à faire beaucoup. »

Puis elle avait hésité encore :

« En fait, je m'appelle Annabelle… »

DIMITRI : Superbe Annabelle, tu es détraquée. Et je t'ai couverte jusqu'à aujourd'hui. Honte à moi.

Largué, le sentiment ne le lâchait plus. Annabelle aussi aurait dû être avec lui. Elle avait choisi la solitude. Il le regrettait. L'amitié qu'elle lui vouait dépassait de beaucoup l'amour qu'elle pouvait donner. Elle l'avait prévenu. Il avait ratifié l'accord. D'autant plus qu'à présent, elle devait mener son combat. La maladie, il le pressentait, n'épargnait pas ceux qui vivaient dans les excès.

DIMITRI : Maintenant, passe à autre chose, tu as eu ta vengeance. Et soigne-toi s'il te plaît.

ANNABELLE : C'est bizarre, j'en ai détruit un. Mais je ne me sens pas mieux.

Il la serra contre lui d'un élan. Fraternel.

DIMITRI : Ils n'ont pas été le crier sur les toits. Mais tu en as peut-être contaminé plus d'un.

ANNABELLE : Tu es d'un cynique…

DIMITRI : Je crois qu'au fond, je n'aimais pas tes clients.

[…]*I'm the man in the box*
Buried in my shit
Won't you come and save me, save me

Feed my eyes, can you sew them shut?
Jesus Christ, deny your maker
He who tries, will be wasted
Feed my eyes now you've sewn them shut […]

ALICE IN CHAINS – *Man in the box* (Jerry Cantrell /Layne Staley) – «Facelift»,Columbia Records 1990.

La couronne verte de Solèse – C'était un genre de fief qu'on rêve de posséder un jour, un château. Le repère à perpétuité d'une catégorie sociale exaspérante. Le parc arborait richesse et

variété. Aux premiers bourgeons, des paysagistes à la Lenôtre métamorphosaient les bosquets en œuvre d'art. Puis la neige envahissait les jardins, un tapis ondoyant. Un site protégé. Dans un patio, le marbre de Vérone fricotait avec des palmiers sous des fresques. De là, on accédait aux serres. Les invités entouraient la piscine intérieure, à l'abri dans son climat artificiel quasi tropical, ses cuvées de millésimes. Certains s'enracinaient contre un foyer sculptural dans le salon attenant. La fin du mois de mars. À peine les vacances terminées, il fallait se coltiner les cocktails. L'Énervée expira. Harponna du champagne au passage d'un plateau. Elle s'indignait. Mark en pourparler, c'était encore son tour de chaperonner. La Belle se soûlait. La Blonde interprétait la présence féminine ornementale auprès du Vieux.

L'Énervée écrasa une chaussure. S'excusa, pointa un œil d'experte sur sa victime. Le possesseur du soulier était aphone. Et mignon. Très séduisant. Cheveux bruns portés en brosse, iris ironiques, noisette, menton prononcé, sourire enjôleur, allure sportive, montre *expensive*, rasage frais, lotion à la fragrance brute. Et un anneau dans le lobe de son oreille droite. Son costard, son col de chemise ouvert au premier bouton, son look tiré à quatre épingles, empêtrait ses mouvements. Et lui décernait un atout, une assurance mêlée à une sorte de discrétion. La frime et le mystère tout-en-un. Du gibier haut de gamme. L'Énervée ne l'avait jamais vu. Elle le regrettait :

« *So sorry*, je suis si désolée… On ne se connaît pas, nous ? »

L’INCONNU : Non.

Avant qu’elle soit en mesure d’entamer une phase d’approche personnalisée, l’énigmatique inconnu la planta là. Coite, elle le vit s’immiscer au milieu d’un groupe.

ANNABELLE : Ouah, la tôle ! Quel succès dis donc !

L’Énervée se vengea mordicus sur l’ongle de son pouce. Tant pis. Un de perdu…

VICTOIRE :… T’es là, toi ?

ANNABELLE : Bois, Lola, ça te fera du bien.

VICTOIRE : J’entrave que dalle aux mecs, ce soir…

ANNABELLE : Y’en a une qu’a l’air de tout piger aux mecs, par contre.

Sous les hélices d'un palmier, l’inconnu et Mademoiselle liaient connaissance. L’Énervée grogna dans sa barbe. Conclut :

« C’est hyper injuste. J’ai jamais de coups comme ça, moi… »

ANNABELLE : C’est le Bon Dieu qui te punit.

VICTOIRE : On peut pas les laisser seuls. Master va pas aimer.

ANNABELLE : Son contrat, c'est avec Yves.

VICTOIRE : Je suis au courant. Mais là, on est en public.

ANNABELLE : Bon. On fait quoi ?

L’Énervée la snobait. Elle dégainait toutes ses gencives. Slalomait entre les serveurs, les invités, avec sa flûte au niveau de la hanche. Les doigts de l’inconnu avec une chevalière en argent se retirèrent de l’épaule de sa conquête.

CASSANDRE : Tiens, Lola… Tu passes une bonne soirée ?

L’inconnu mitrailla l'intruse des yeux, ombrageux. L’Énervée l’aurait volontiers dispensé des politesses d’usage et sevré des autres filles dans la foulée.

VICTOIRE : Ex cel len te. Et toi, Camellia ?

CASSANDRE : Troublée.

Les deux gênés désenchantèrent. Ils semblaient aspirés l’un vers l’autre, l’un contre l’autre. Motivés d'emblée à l’idée de se voir en privé. La connivence était trop nette. Indisposait l’Énervée. L’énigmatique ne perdait pas confiance :

« Je peux vous parler encore une minute.

Ce n’était pas un souhait. Pas un ordre. Le constat, l’évidence. Un geste sans écho, sans préalable. Mademoiselle ébahie bégaya :

– Une minute, d’accord. »

L’Énervée les examina. Lorsqu’ils s’écartèrent vers l’est, elle orienta son conduit auditif en fonction…

L’INCONNU : Je voudrais vous revoir.

La sonorité empruntait à la gravité, à la survie presque. Tintait, hantait. Ondoyait en suspens. Lancinante, une tristesse les unissait. Ils la pressentaient, une analogie dans leurs passés. La proximité si neuve, un épiderme frôlé, les anesthésiait.

CASSANDRE : Pourquoi pas ?

L’électricité entre eux, un aimant hors de contrôle ne se rompait plus. Ils se rencontraient pour la première fois.

L’INCONNU : Votre nom, c’est ?

La jeune fille réfléchit. Ne se prononça pas. L’inconnu lui était familier. Sa chaleur lui était confortable. L'emmitouflait. Et elle ne devrait en faire qu’un client. C’était dommage.

CASSANDRE : Vous connaissez Yves ?

L’Énervée bâillait d’ennui derrière le cristal de son verre.

L’INCONNU : Un peu…

CASSANDRE : Demandez-lui Camellia, alors.

Elle était dingue, elle ne devait pas se cramponner ainsi. À cet individu. À une légèreté mal placée, un paradoxe de plus. Elle s’estimait au-delà d’une quelconque quête de sentiment, d’attirance. Pas besoin d'autres déboires.

L’INCONNU : Bon. Quand ?

Il était vexé. Il avait espéré autre chose. Bien sûr, il savait qui elle était. Il l'avait vue, perçue. Une réplique à son expérience grondait face à lui, il fallait qu'il lui parle. Ils devaient se connaître. D'une autre existence, d’autres plans. Son binôme l'avait averti. Il avait foncé.

CASSANDRE : Je ne peux pas dire, ça dépend de mon agenda…

L’Énervée ruminait. À la longue, elle ne pourrait plus les dégluer l’un de l’autre :

« Camellia, s’il te plaît, nos amis doivent nous attendre. »

L’INCONNU : Elle est… collante, votre… ?

D’un signe, sa conquête prit congé.

CASSANDRE : À bientôt, alors ?

L’Énervée la tractait ailleurs.

VICTOIRE : Oui, allez, à bientôt.

Elle soupira, tout son écœurement. Pourquoi toujours son amie et pas elle ? Voilà, l'inconnu la cataloguait illico dans ses ennemis jurés. Et il se faufilait en direction de l'âtre.

VICTOIRE : Il est potable, lui. C'est qui ?

Mélancolique, Mademoiselle se crashait après son trip dans l'espace :

« J'en sais rien, l'Énervée, j'en sais rien. »

VICTOIRE : Dommage qu'il soit pour Cammmmellllliaaaaaaaaa.

À l'autre bout de la piscine, son meilleur ami accueillait Joachim avec conviction :

« Un canon, cette meuf'. Un peu trop surveillée, je trouve. »

Saint-André – La psyché lui prodiguait toujours le même reflet. Le tableau était coutumier. Le procès verbal, prévisible. Ses traits étaient inchangés. La Belle brossait sa chevelure, le flot s'électrisait. Elle l'attachait presque à la verticale dans une pince conique, sous un nuage de spray. Depuis le sommet de sa tête, la queue-de-cheval s'insinuait jusqu'à ses omoplates. Elle se maquillait fissa. Elle balançait une grimace à sa chambre. Déguerpissait sans regret. Poursuivie par cette image, la sienne, glacée. Un jour ou l'autre décatie. Dimitri lui avait imposé une date butoir. Il l'avait assurée de son éternel soutien, mais elle devait divulguer son état. Le déploiement dans ses veines. Plus de

recul possible. Elle avait quémandé un mois de plus. Le mois était écoulé. C'était peut-être la fin de son clan. Un gros risque. Elle validait la méthode douce. Le message transmis par personne interposée. Elle misait, bien sûr. Victoire allait s'empresser de colporter le scandale aux patrons. Mais Cassandre ? Mais surtout, Lina ? Allait-elle la dégoûter ? Elle espérait continuer à les voir.

Le jour où elle avait appris lui revenait. Elle pouvait se souvenir du moindre détail. Quel chandail elle portait. Quel rouge à lèvres. Le tissu gris souris des sièges… Elle était sûre du résultat. Elle posa un rendez-vous lors de sa prise de sang à l'hôpital. Elle voulait qu'on lui annonce. Pas recevoir un papier impersonnel. Elle ne supporterait pas un sursit supplémentaire. Le stress si sa mère ouvrait le courrier à sa place. Le médecin portait des lunettes rondes. La trentaine, il avait une voix douce. Il vint la chercher dans la salle d'attente. Puis :

« Je crois que vous savez déjà ce que j'ai à vous annoncer… »

S'ensuivit le discours sur l'espoir : une vie plus longue, des traitements adaptés. Elle intercala deux questions. La première, le nombre de morts sur l'année précédente. La seconde, le pic de l'épidémie était-il atteint ? Il répondit sans détour : environ mille. Non, on pense que non. Ensuite, il l'adressa à un confrère, plus informé sur les infections opportunistes. Elle préféra...

La croix, un cadeau de ses parents, quittait peu son coffret. La Belle pensait à elle pourtant. À l'appétit laconique, croire. À un

miracle, mourir sereine. Se forger une Foi jusqu'au dernier sursaut. L'or fin du bijou flamboyait sur son écrin.

La Belle l'étudia. Elle ne serait pas en retard à son rendez-vous. Lorsqu'elle aborda la rive une demi-heure après, la croix paradait. S'évadait sur son pull, contre le col synthétique de sa canadienne.

Cassandre descendit du bus. L'avenue longeait le lac. Un soleil frisquet, de la brume au loin, l'après-midi était hivernal. Le printemps se refusait à percer. Il était en berne pour le mois d'avril. Elle, ébahie découvrit le spectacle de l'eau… Le givre enclavant les barques. Elle flottait à dix mètres, sur un pédalo, avec lui. Elle se baladait contre lui sous la neige en janvier… Son disparu. Son cœur palpitait. Elle fuyait depuis des mois les environs. Trop de souvenirs s'étaient imbriqués, palpables, au détour des allées, devant les pins. Plus que partout, elle le revoyait. Ses boucles, de l'auburn incrusté autour des yeux bleus, la sincérité. Son atoll de stabilité, ses joies fugaces, le havre qu'elle avait cru gagner. Et le cadavre immobile dans une mare de sang à cause d'elle. Elle gambergeait trop…

VICTOIRE : Mademoiselle est perdue dans ses pensées ?

CASSANDRE : J'suis en retard ?

VICTOIRE : Négatif. Reste à dégoter la vieille et…

ANNABELLE :… La vieille est là… Mes enfants.

Une gaieté, une vivacité clignaient sur son visage rougi.

VICTOIRE : Elle est où la blondasse ?

Toutes les trois dégagèrent des clopes de leurs poches. Tilt, les briquets claquèrent. La fumée s'envola en parallèle.

LINA : Coucou les macchabées ! En pleine activité ?

VICTOIRE : Bon. C'est quoi l'itinéraire ?

ANNABELLE : Un endroit discret ?

CASSANDRE : Mark n'est pas chez lui. Si vous voulez.

VICTOIRE : On dira tout ce qu'on veut. Mais y'a un côté pratique à se taper un gibier riche et souvent absent.

L'appartement n'était pas loin. Le parcours se déroula en silence. Elles s'essuyèrent à peine les pieds sur le paillasson. Se ruèrent à l'intérieur pour se servir à boire dans le bar...

ANNABELLE : L'antre du bourreau.

LINA : Tu deviens théâtrale avec l'âge.

ANNABELLE : L'âge… La donnée est faussée dans mon cas. Dans vos cas aussi d'ailleurs, mes cocottes.

Son clan se tassait au fond du canapé en cuir. Un spleen ricochait de l'une à l'autre, balle de ping-pong sans socle, ni filet.

VICTOIRE : On en a marre. C'est bon, abrège.

La Belle exhala sa nicotine. Debout, elle entonna :

« C'est l'enfer, depuis la mort de Michael. Vic, t'es de plus en plus pourrie. Lina, tu te fous de tout, rien de grave. Cassandre, t'empiles les TS, ça te fait une sacrée collection… »

LINA : Je ne me fous pas de tout…

ANNABELLE :… Si ! Vous n'avez pas des regrets, des envies de crier ? Vous ne voyez aucun sens dans ce qui se passe ?

CASSANDRE : Un sens… ?

ANNABELLE : Là, c’est beaucoup te demander, mais bon. Vous ne pensez jamais à votre avenir ? Vous ne voulez pas un jour larguer vos putains d'enveloppes ?

LINA : Ben, élabore. Je comprends que dalle.

ANNABELLE : Moi, je ne peux plus me permettre de faire semblant. J’ai plus qu'une option : je dois réorganiser ma vie.

LINA : Tu vas pas arrêter de bosser quand même ?

ANNABELLE : Écoute, j’ai pas le choix, je suis atteinte…

VICTOIRE :… Ça, on le sait, que t’es atteinte…

ANNABELLE :… Le virus dont personne ne veut. Ben c’est moi qui l’ai.

LINA : Non ! C’est impossible !

C’était le chaos, le cauchemar, son alter ego allait l’abandonner. Ses larmes roulaient dans un mouchoir, balayaient au passage son fond de teint monochrome.

LINA : Ça fait combien de temps ?

Elle se souvenait d'une foule de détails anodins. Elle n'avait pas voulu les interpréter... Sa meilleure amie avait dû…

ANNABELLE :… Assez pour que l’AZT me barbouille l’estomac. Je te l’ai caché. Je t’ai menti, bichette…

La confession était douloureuse. Son nez fin rosissait. Des éphélides singulières se plantaient sur ses tempes. Sa queue de cheval trop haute la dénudait. Elle ne pouvait pas se planquer. Ses amies traduisaient l'évidence. La contamination était ancienne.

Elle les avaient trompées. Des hoquets, un dégoût latent, les blâmes à formuler, la déception aussi, ébranlaient la Blonde. Elle écrasa son mouchoir en papier. Manqua de l'émietter. Brailla :

« Je te déteste ! Comment tu as pu… ? »

Puis se précipita vers la salle de bains. Personne ne la rattrapa. Les deux autres, consternées, se muaient en statues.

ANNABELLE : Elle le prend pas trop mal, finalement.

VICTOIRE : Euh. Et les chefs ?

ANNABELLE : Je voulais encore m'amuser...

CASSANDRE : T'amuser ? Dans un cas comme ça ? C'est quoi, s'amuser, pour toi ?

ANNABELLE : Tiens, Baby est parmi nous ? T'es encore en vie ? Je commençais à en douter...

CASSANDRE :… Ben oui, je suis en vie.

ANNABELLE : Tu déconnes ? Tu t'es vue ? Tu vis comme un zombie… Enfin, moi, je veux garder les yeux ouverts. Jusqu'au bout !

Deux couronnes noisette mâtinées de vert, ses iris s'affaissèrent sur le tapis.

ANNABELLE : La vérité, c'est que depuis l'accident de Cédric, je voulais crever. Tout ce que j'ai fait depuis, c'était des prétextes. Maintenant, Michael aussi est mort…

Cassandre tressaillit.

ANNABELLE : Je sais, faut pas prononcer son prénom. N’empêche qu’il est mort… Rappelle toi, c’est pour ça que toi aussi, tu veux crever…

Cassandre tiquait, se crispait à chaque syllabe. Traumatisée.

ANNABELLE : Moi, je vais crever tôt, c'est sûr. Mais j’aurais réglé quelques comptes. Faites chier : on le savait toutes…

La Blonde jaillissait du couloir. Tremblait de rage… :

« TU N’AVAIS PAS LE DROIT !

La Belle se dressa face à elle, bomba la poitrine :

– Moi, j’avais pas le droit ? Toi, tu te traînes entre tes cachetons, ta picole, plus ta coco, c’est mieux ? T’es complètement incohérente, ma pauvre Lina ! »

Sa queue-de-cheval cessa de s'ébrouer. Les trois autres la scrutaient. Admiratives, inquiètes. En cercle autour d'elle. La Belle se comprenait enfin. Elle savait à présent pourquoi elle avait voulu le clan. Au-delà des apparences, des caractères, malgré les combines, elles étaient unies. Soudées.

CASSANDRE : Et quand… tu seras vraiment… malade ?

ANNABELLE : J’aurais plus rien à regretter. Je prendrai bien sagement tous mes médicaments.

LINA : Ils disent qu’il y aura des traitements, ce truc, la bithérapie…[4]

---

[4] La possibilité est évoquée dès 1990, mais il faudra attendre 1995 pour concrétiser : la bithérapie (essais ACTG 175 et Delta), puis la trithérapie, et cetera...

ANNABELLE : Un ramassis d'incapables… Il n'y aura pas de vaccin avant des siècles[5]… J'ai large le temps de mourir ! Garde tes espoirs pour toi. Je veux juste mes amies. Comme elles sont, elles toutes seules.

L'Énervée repéra la chaînette au creux du cou, contre la laine du pull.

VICTOIRE : Elle est chouette, ta croix. T'as changé de religion ?

ANNABELLE : Autant crever léger, non ?

L'Énervée s'aplatit sur le canapé. Se gratta l'arête du nez, allégea son paquet d'une unité. Le Chauffeur l'agrippa par le coude pour lui offrir du feu. Elle le toisa. S'empara du briquet.

VICTOIRE : T'as pas zappé de laver les bagnoles ce soir ?

Il haussa les épaules. Il lui pardonnait tout depuis qu'il l'avait rencontrée. Elle était franche, inclassable. Une énergie à toute épreuve et une poitrine de rêve. Son anatomie, son tempérament de feu le subjuguait. Il lui était impossible de s'ennuyer en sa compagnie. Il aimait sa présence, son aura. Il taxait même sa morgue de mignonne. Il exigea :

« Quelle est la raison de ta visite chez moi ? »

VICTOIRE : Une révélation. Qui a un prix.

FABRICE : Tout a un prix pour toi, Victoire. Pourquoi tu n'attends pas de voir mon oncle ?

---

[5] Des décennies auraient suffi, Annabelle.

VICTOIRE : C’est une révélation de type urgent.

Elle se levait. Ses yeux, des émeraudes pénétrantes, s’apitoyaient :

FABRICE : Elle concerne qui, ta révélation ?

VICTOIRE : Une de tes employées.

Le Chauffeur blêmit.

VICTOIRE : Relax, c’est pas Mademoiselle. Tu peux ranger ton flingue.

Le Chauffeur sonda l’allusion, en décoda le sens puis ricana.

FABRICE : Tu seras payée, tu sais bien… Comme d’habitude.

VICTOIRE : On se sent mieux direct, avec du cash entre les pognes.

FABRICE : Je ne connais personne d’aussi intéressé que toi !

Il arracha son portefeuille du vide-poche. Recompta l’avance. Apprécia un temps la caresse des billets. L’Énervée encaissa la modeste liasse sans ciller. Gling, le fermoir de son sac imita le tiroir-caisse.

VICTOIRE : Tu sais ce que je te souhaite ? D’avoir réalisé tous tes fantasmes avec Annabelle. D’être bientôt six pieds sous terre. S plus I plus D plus A.

Le Chauffeur évalua l’image, assembla les lettres. En deux bonnes minutes.

FABRICE : Annabelle est… ?

Il inventoriait ses propres souvenirs. En tout cas, ceux à disposition. À l'affût d’une faille.

VICTOIRE : Elle a continué sans rien dire. En sachant qu'elle l'était. Si tu l'as coincée dans un coin sombre, il vaut mieux ne pas avoir foiré sur l'essentiel. Sinon, joyeuse mort.

Le Chauffeur se targua d'un rictus. Rien de suspect n'avait été décelé dans sa mémoire. Enfin, il notait quelques trous de-ci, de-là…

VICTOIRE : T'as vérifié l'étanchéité de tes capotes, j'espère ?

[...] *I am just a new boy*
A stranger in this town
Where are all the good times
Who's gonna show this stranger around?
Oooooooh I need a dirty woman
Oooooooh, I need a dirty girl
Will some cold woman in this desert land
Make me feel like a real man
Take this rock and roll refugee
Oooh, Babe set me free
Oooooooh I need a dirty woman
Oooooooh, I need a dirty girl [...]

PINK FLOYD – *Young Lust* (Roger Waters/ David Gilmour) – Album «The Wall », EMI Records Ltd 1979.

Fléchère, faubourg de Solèse – Le taxi la déposa devant le restaurant. Un des charmants italiens de Solèse. Une note de Naples au détour d'une ruelle austère. Les parfums de cuisine sécrétés jusqu'au trottoir d'en face. Elle huma les aromates, les aïolis et les tomates. Débarqua dans le décor grenat et ses panneaux de sapin. Le patron la salua en italien puis la détailla en

coin. Pas de doute, c’en était *une*. Bottes à semelles compensées en daim, porte-jarretelles apparents, perruque rousse. Elle ôta ses gants longs, son manteau. Le patron se détourna. La jeune fille s’assit. Médita.

Annabelle s'inquiétait pour elle. Elle lui avait fourgué le numéro de Sven en cas de pépin avec un client. Lui avait martelé : « Tu l'appelles à n'importe quelle heure, pigé ? »

Elle n'avait pas subi de violence. Au contraire. Mais elle avait peur. Un peu d'elle-même. N'avait pas voulu regagner Saint-André en plein milieu de la nuit. Une serveuse brunette, la vingtaine, vêtue d'une robe noire et d'un tablier blanc freina, se pâma. Gonfla son quatre-vingt-cinq A. Dispensa une risette avec une main sur la hanche, telle une pin-up. L’homme en costume beige ne lui accorda qu’un bonsoir...

SVEN : Hey, ma puce, tu es déjà là ? Tu as fait vite.

CASSANDRE : Je ne pouvais plus rester.

Il la riva d’un biceps puissant contre ses pectoraux. Lui délivra deux bécots sonores sur les pommettes. Une rêveuse, la serveuse italienne reluquait l’éphèbe. Elle craquait sur les barbes de trois jours. Celui-ci en avait une qui insérait de l’or sur ses joues…

SVEN : Tu as bien fait de m’appeler. Tu veux manger ?

Il s'installa. Son accent du nord au sud chantait dans sa voix de baryton. Son amie le jugeait magnétique. Et gracieux, une aile d’oiseau sur une mer azurée.

SVEN : C’est encore tôt.

CASSANDRE : Spaghettis bolognaises, c’est bien.

La commande expédiée, l’éphèbe expira. Lorgna sur une de ses bagues massives, la fit pivoter autour de son annulaire. Aucune confidence à l’horizon. Rien ne descellait les maxillaires englués de son invitée.

SVEN : Alors, ma puce ? Tu es tombée sur un fou ? Tu n’as pas l’air abîmée, au moins…

CASSANDRE : Je ne sais pas sur quoi je suis tombée, Sven.

SVEN : Là, par expérience, je te dis : fais attention.

Un chianti heurtait leur nappe.

SVEN : Tu vas voir : ce n’est pas la grande cuisine, mais c’est exquis.

CASSANDRE : En fait, je préfère les restos comme ici.

Elle dépiautait le manège de la serveuse en train de déboucher. De dandiner son popotin. De se damner pour une attention de l'éphèbe. Amoureuse et au désespoir, la serveuse remplissait les ballons. Ne détonait pas sur le pourpre du breuvage. Puis sortit enfin du périmètre.

SVEN : Ce n'est pas à ta réputation qu'on pourrait le deviner.

Il évalua les seins de sa consoeur presque nus dans la dentelle. Elle rougit sous son fond de teint opaque.

SVEN : Entre nous, cette robe te va à merveille.

CASSANDRE : Méfie-toi, avec tes compliments. Tu vas faire renaître mes fantasmes te concernant.

SVEN : J'admire seulement ta beauté, ma puce. Rien que du politiquement correct. Tout peut passer sous l'œil de Mark. Sous son oreille, pardon.

Il goûta le Chianti aux relents de Sud. Fit claquer sa langue.

SVEN : Tu sais, ce qu'on raconte sur toi…

CASSANDRE : Ah je fais ce job pour le plaisir. Concurrence déloyale… En fait, je suis une vraie bourgeoise et je m'éclate avec mon petit ami.

Il la jaugea. Il pensait qu'elle n'était au courant de rien. Qu'il se devait de la mettre en garde. Et il n'avait plus de scoop pour elle.

SVEN : Tu sais, moi, je ne connais rien aux vins.

Il la surprenait. Elle le dévisageait. Interloquée.

SVEN : Ça donne l'air cultivé pour la clientèle. Mais en réalité, les vins français, par exemple, je n'ai jamais saisi leurs différences.

Cassandre gloussa. L'aveu lui plaisait.

SVEN : On joue tous nos personnages avec toute notre conviction… Alors, qu'est-ce qui se passe ce soir, ma puce ?

La puce s'enquilla une gorgée. S'éclaircit le larynx. Les idées. Débuta son aventure d'un ton haut perché en soprano d'opéra :

« Je me pointe au bar, il m'offre un verre, on monte, tout est normal… Mais c'est après que ça cloche. »

SVEN : Tu veux dire après… Après ?

La serveuse, lascive, ne loupait pas un détour vers son idole. Elle apporta une carafe d'eau au plus près d'une manche de chemise nacrée. Se goinfra sans en avoir l'air d'une vue sur le pantalon.

Tangua avant de s’éclipser, à cause d’une chair de poule tenace. Elle spéculait sur ce couple bizarre. Un si bel homme, si romantique, si tendre ! De quoi pouvait-il bavarder avec la call-girl ?

SVEN : Tu ne parles pas de pendant pendant ?

CASSANDRE : Parce que j’ai rien à te dire, vicelard. Secret professionnel, tu connais ? Bon. Si tu veux. Il est du style inexpérimenté.

SVEN : Ça, c’est palpitant, tu leur apprends tout. Mais alors après ?

CASSANDRE : Je lui demande si Joachim, c’est son prénom, il me dit non, bien sûr que non. Du coup, il me demande si c’est mon prénom, Camellia. Je lui réponds : c’est un secret. Lui : tout le monde a ses secrets.

SVEN :… J’ai dû entendre ça des milliers de fois…

CASSANDRE : J’ai pas fini. Il me sort : je veux être autre chose qu’un client, tu vas dire que ça arrive souvent aussi. Je lui réponds : pourquoi pas, puisque c’est une réponse banale !

SVEN : Ce qui est moins banal, c’est que tu nous en fasses une montagne…

Les assiettes alléchantes avec leurs monceaux de sauce accédaient aux napperons. La serveuse se déhanchait. Se concentrait sur son idéal masculin. Il l'ignorait… Elle se tournait vers les cuisines, déçue.

CASSANDRE : La serveuse va nous taper une scène... Tu m'horripiles. Essaie de te mettre en veilleuse, je sais pas, fagote toi en papy.

SVEN : Jalouse ? Toi, tu es *my one and only love*[6]. Et alors ? Ton Joachim ?

CASSANDRE : Il devait partir, il va se changer, et là, réflexe, j'ouvre la penderie, il y avait un sac…

SVEN :… Mais ma puce, il faut arrêter de fouiller partout ! Tu as ouvert le sac ?

CASSANDRE :… Si tu savais, j'ai eu la trouille de ma vie…

SVEN : Ça se voit, ma puce.

Elle avala une bouchée. Il l'imita. Elle déposa sa fourchette dans un ding.

CASSANDRE : C'est délicieux, mais j'ai même pas faim…

Elle but une ration de son Chianti. Le pied de cristal tapa sur la porcelaine. Ne se renversa pas. Atteignit sans encombre sa place contre les couverts.

SVEN : Il va bien falloir que tu me dises ce qu'il y avait dans ce sac.

CASSANDRE : C'était rempli d'armes, et des trucs… Je sais même pas ce que ça peut être...

SVEN : Oups.

---

[6] John Coltrane and Johnny Hartmann.

Sa fourchetée pleine permuta autour des spaghettis avant d'être déchargée.

SVEN : Soyons francs. À mon avis, ton Joachim n'est pas un saint. Et tu veux le revoir, c'est ça ?

La puce mâcha au ralenti une part de spaghettis. Puis engouffra du Chianti. L'éphèbe se languissait.

CASSANDRE : Qu'est-ce que tu ferais ?

SVEN : Si un jeune et beau spécimen surgissait dans ma vie, même s'il était louche, moi, je le suivrais au bout de la terre. Moi, je suis libre de le faire. Mais toi, ma puce, tu n'attires que les hommes dangereux.

CASSANDRE : Oui, d'accord. J'adore les mecs dangereux ! D'accord…

Pensive, elle repérait un bouquet de cassis, de mûre dans son nectar.

SVEN : Même ton idole, Morrison…

CASSANDRE : Ouais, il était tordu, tendance à l'alcoolisme, à la colère…

SVEN : C'est pour dire, tu les aimes et tu les aimantes.

De l'intérieur du ballon, le Chianti tournoya. Et fondit sur ses papilles.

SVEN : Tu te balades toujours avec ton cœur d'artichaut bien visible en bandoulière. Ils te repèrent. Alors, si tu crois que tu vas pouvoir te servir de celui-là…

Ses iris pers se figèrent.

CASSANDRE : Okay, je le laisserai client. Tu ne diras rien ?

SVEN : Ce n’est pas écrit Victoire, ici, je crois ?

Il appuyait un index sur son front, entre deux épis dorés.

Puis, après une autre bouchée de pâtes, un peu sinistre ou avide, il s'enquit :

« Alors ce dangereux mâle, physiquement, comment est-il ? »

Saint-André – Dehors, la vague de froid persistait, quelques flocons valsaient. Un recueil d’Eluard reposait sur le bar. Encore une étourderie de Cassandre. Elle allait le chercher partout ailleurs, chez ses parents, chez sa sœur. Elle finirait par le retrouver ici, chez lui. Dans une semaine.Il feuilleta le livre. La strophe buta sur ses rétines. Une rime intrépide :

« Qui ne veut mourir s’affole, qui se voit mort se console. »[7]

Il referma les pages. Le Chauffeur venait.

FABRICE : Annabelle est en bas.

La Belle se débarrassa de sa canadienne dans le salon. La légua à un fauteuil. Se logea sur le sofa. Sereine. Elle paraissait toujours sage.

MARK : Je t’offre un verre ?

Il se résolut à écourter l’entretien. Derrière le masque de beauté, il calculait la progression de ce virus, un poison.

---

[7] Paul ELUARD – *Mourir* – Les lettres ouvertes.

ANNABELLE : Du jus d'orange, s'il te plaît.

Elle avait conservé ses attraits. La sensualité, la lumière dans sa chevelure aux nuances d'ambre. Elle portait son prénom à merveille. Mieux que ses pseudos. Pourtant, il la méprisait. À peine se toléraient-ils. Ils avaient instauré une distance respectable entre eux. Pour ne jamais avoir à dévoiler qu'ils se haïssaient. Mark lui apporta un verre de jus d'orange. Annabelle avait tissé son règne, assidue, sans raison. Peut-être pour les embarrasser tous, lui, ses employeurs, pour contrecarrer leurs tutelles. Son influence sur Cassandre le gênait.

La Belle affichait son sacro-saint sourire. La liste de tous les alcools du bar pleuvait dans ses souvenirs. Les bouteilles que son clan avait vidées, aux frais du propriétaire. Elle n'avait jamais digéré les manières de Mark, sa mégalo. Après les mésaventures de Lina, elle ne s'était pas privée de le haïr. À l'époque, elle respectait encore son charisme proche de l'hypnotique, son portefeuille. Sa faculté à régenter son monde. Son ascendant incroyable sur les femmes, son allure. À présent, quand elle le voyait, elle ne retenait que le meurtre. L'apanage des disjonctés, des faibles. L'outrage aux sociétés. L'injustifiable, la mort inutile de Michael. Mark avait bouleversé sa vie. Sa haine était exponentielle. Parce qu'elle savait que le meurtrier ne serait jamais puni. Grâce à elle. Le pire, elle avait peur. Pour Cassandre. Et s'il finissait par la tuer un jour ? Si elle ne se ratait pas la

prochaine fois ? Leur couple bancal n'était plus une énigme. Ce mec détruisait son amie. Elle résista à ses réflexes. Se lança :

« J’ai besoin de ton aide. »

MARK : À propos de ta séropositivité ?

La jeune femme lui rappelait une ancienne icône hollywoodienne. Un air de Lauren Bacall sans aucun doute. Mais il ne comprenait pas que Dimitri se soit entiché d'elle au point de la défendre envers et contre tous. Ils n'abordaient pas le sujet ensemble, en général. Dimitri et lui se respectaient depuis toujours. Aucun d'eux ne s'immisçait dans les choix de l'autre. Ils s'épaulaient en cas d'absolue nécessité.

ANNABELLE : Victoire ?

Elle encaissa la trahison. Elle l’avait anticipée… Elle se promit de régler ses comptes à l’occase.

MARK : Quelle importance ?

ANNABELLE : J’ai besoin de… reprendre ma liberté.

MARK : Cessons de faire semblant. Je ne t’apprécie pas. Tu ne m’apprécies pas non plus. Tu recherches mon soutien parce que tu n’as pas d’autre choix.

La Belle s’asphyxia avec sa nicotine. Il lui parlait franchement ? Elle aussi, allait déballer :

« C’est vrai. Tu es un manipulateur, l’échec, la banalité, c’est au-delà de toi. Tu es un lâche doublé d'un mégalo qui tue pour le plaisir. »

MARK : Eh oui.

Il était indécrottable. Augurait de la poursuite des insultes sans la moindre hostilité.

ANNABELLE : Tu te prends pour qui ?! Tu te comportes comme un sale gosse teigneux avec ses jouets ! Mais les autres autour de toi, ce ne sont pas des jouets, merde !

MARK : Tu as terminé ?

ANNABELLE : Non ! Je te dérange parce que moi, j'ai jamais marché, moi, tu ne m'as jamais impressionnée, tu n'as jamais eu un chouya d'emprise sur moi, moi, je ne suis pas une petite ado qu'on manipule, et moi, tout en toi me dégoûte : tu me répugnes !

MARK : Tu as autre chose à ajouter ?

La Belle reçut sa tranquillité de plein fouet. Les yeux aux reflets de jade ne consentaient à aucune émotion. À aucun compromis.

ANNABELLE : Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

Elle ne se remettait guère de l'affrontement avorté. Sa *100'S* conclut sa course folle dans un cendrier.

MARK : Je dois admettre que ta présence dans l'entourage de Cassandre ne va absolument pas me manquer.

La Belle bravait l'arrondi des jades. Elle l'agaçait. Elle lisait sur lui la loyauté de Cassandre envers elle. Elle discerna que Victoire n'avait peut-être rien révélé à Mark directement. Cassandre avait balisé son terrain.

ANNABELLE : Cassandre, c'est toi qui la fout en l'air. Elle a pas besoin de moi…

MARK : Tu as la chance d’avoir des amis. Yves ne s’opposera pas plus à ta décision. Quant à moi, je n’ai plus aucun intérêt dans ses affaires. Pour résumer, tu es déjà libre.

La Belle pensa à Dimitri. Son protecteur. Puis un reflux, irréel, lui aussi, son hôte, acquiesçait à sa liberté.

ANNABELLE : Mais… Tu me reçois ici… Tu m’as soutenue ? Comme ça, dans le vent… ?

MARK : Disons qu'il s'agit d'un remerciement de ma part.

Il dévoilait ses crocs blancs parfaits. Il la remerciait, lui, le meurtrier, d'avoir aussi veillé sur Cassandre. La Belle se sentait prise d'un malaise. Interloquée.

ANNABELLE : Ce n’est pas possible…

Leur entrevue n'était plus logique. Elle était grotesque. Lui, il la toisait, l’impassible.

ANNABELLE : D’accord, je me tairai. Sur tout. Je peux reprendre ma liberté. Mais…

MARK :… Tu n’obtiendras rien de plus que ta liberté.

La Belle détaillait en intégral son costume chic griffé couturier. Sa prestance de Don Juan.

ANNABELLE : Au point où j’en suis, tu crois que le blé peut encore quelque chose pour moi ? Mais…

Il coupa la phrase d’un tranchant de main :

« Pour le reste, suppose ce que tu veux. »

Le spectateur

Son pseudo, c’était Anastasia. Sur ses cartes de visite, le Vieux avait consenti à faire imprimer : *Call me for a Wild Time*. On connaissait tous son vrai prénom : Annabelle. On le colportait même. La fille dont on rêvait. Certains se l'offraient. Sa vengeance envers certains de ses clients n’a pas pu être prouvée. Peut-être que je suis l’avocat du diable. Je mets de l’huile sur la rumeur.

Elle avait raison, au fond, Annabelle. De ne voir en moi, et en tous les autres, que ce que nous étions. Eh oui. Personne n’a jamais su l'aimer sans doute, autant qu'elle le voulait, telle qu’elle était. Une extravagante, une folle. Une fille hyper sensible sous un masque. Qui a voulu tenir Solèse par la queue. Et qui y est parvenue, un temps. Une fille qui ne savait inspirer que de la tendresse. Je les imagine, les bien-pensants. Ne pas saisir pourquoi j’adulais Annabelle. Pourquoi je crache sur Victoire. Je m'en fous qu'on m'approuve ou pas. Annabelle, la moitié de sa vengeance était déjà consommée et on apprenait qu’elle était séropo. Moi, j’aurais encore vendu ce qui me restait d'âme juste pour l’apercevoir.

C’était une période triste. Pour tous, elle était la légitime de Dimitri. Plus aucune possibilité de l'approcher. Des temps sombres. Comme nos costards qu’on portait pour paraître plus

vieux. Joachim, moi, d’autres, on « montait » à Solèse. Pour sa tune. Pour ses filles. Elles avaient la classe. Elles se payaient à la nuit. Sauf qu’il ne fallait pas compter décoller les sbires qu’elles avaient aux fesses plus longtemps que l’intervalle de l’hôtel. Les garants de leur sécurité, précisaient les employeurs. Des commères et c’est tout. C’est mon opinion.

[…] *La nuit t'habille dans mes bras*
Pâles rumeurs et bruits de soie
Conquérante immobile
Reine du sang des villes
Je la supposais, la voilà

Tout n'est plus qu'ombre, rien ne ment
Le temps demeure et meurt pourtant
Tombent les apparences
Nos longs, si longs silences
Les amants se perdent en s'aimant […]

FREDERICKS GOLDMAN JONES – *Nuit* (M. Jones–J.-J. Goldman/J.-J. Goldman) – Album Fredericks Goldman Jones, CBS 1990

Saint-André — Le Chauffeur lança un regard ému à sa montre. Vingt-trois heures. Il s'enfonça dans la boîte. Se fraya un chemin parmi les danseurs.

VICTOIRE : Hello ! Qu'est-ce que tu deviens, toi, à part larbin ?

FABRICE : Toi, t'es toujours au mauvais endroit…

Mademoiselle se nichait contre le comptoir, à deux pas. Négligeait le vacarme, l'allégresse. Elle n'était pas seule. La Belle et la Blonde l'encadraient. De sa rêverie, Cassandre percevait leurs conciliabules… Une chaste soirée avec Joachim l'avant-

veille la chamboulait encore. Leurs discussions, leurs baisers. Elle priait pour le revoir bientôt…

FABRICE : Il faut rentrer, Mademoiselle.

Elle agrippa sa pochette séance tenante. Deux mines critiques collaient à ses manœuvres.

ANNABELLE : Ta politesse n'a d'égal que ton tact. Chauffeur. Pourquoi devrait-elle te suivre ?

FABRICE : Intéresse-toi plutôt à tes traitements, toi. On s'en va, Cassandre.

Ils eurent tôt fait d'évacuer le lieu de divertissement. Les deux filles les virent s'évanouir vers l'extérieur. Plus loin, l'Énervée crevait toujours le plancher à force de danser.

LINA : Mark fait sa crise.

ANNABELLE : Le mystérieux inconnu de Solèse, tu crois ?

LINA : Et puis quoi ? C'est juste un client, non ?

ANNABELLE : Eh ben, c'est pas ce qu'on m'a racontée…

LINA : Qu'elle le voie régulièrement, c'est une chose, ça ne signifie rien, un habitué, c'est rien… C'est encore une embrouille de Yves pour échauffer tout le monde.

La Belle l'attrapa par la nuque :

« Parce que toi, t'as déjà eu un habitué qui passe une nuit avec toi en public, sans rien faire d'autre que te complimenter sur tes yeux ? »

Le bec de la Blonde tordit un sifflement. Sur une dernière folie, l'Énervée débarrassait la piste.

LINA : N'empêche, quel imbécile, ce Fabrice.

VICTOIRE : Tel maître, tel clébard.

Le Chauffeur conduisit Cassandre chez Mark. Au sortir de la berline, elle lui témoigna toute sa rancune :

« T'as mis de l'huile sur le feu ? »

FABRICE : Pas encore. Mais je ne me gênerai pas.

CASSANDRE : Tu sais ce que tu es ?

Une puanteur d'after-shave l'escortait hors de son siège, elle se dépêchait pour la fuir.

FABRICE : Tais-toi et rentre, ma beauté. Ton mec t'attend avec impatience.

CASSANDRE : T'es un mollusque.

FABRICE : Tu ne vaux pas plus, alors. D'ailleurs, tu ne vaudras bientôt plus rien.

Il la contempla, gaiement. La jeune fille le maudissait et s'exilait en direction de l'immeuble.

Elle fit irruption dans l'appartement. Avec le souffle court, bridé par une inquiétude. Elle scruta le hall. Le perfecto rejoignit le portemanteau.

CASSANDRE : C'est moi.

Les frissons la parcouraient. Devoir lâcher ses amies au milieu de la nuit sur son injonction. Obéir à sa moindre exigence, elle

l'appréhendait. Il se manifesta, le sourire machinal sur les lèvres. Celui qui ne dévoilait jamais rien.

CASSANDRE : Tu voulais que je vienne.

MARK : Entre, je t'en prie.

Elle se conforma à l'invitation. Il lui emboîta le pas. Elle s'accouda contre le bar.

MARK : Où étais-tu avant-hier soir ? Ne me réponds pas que tu dormais chez ta sœur. S'il te plaît.

CASSANDRE : J'ai un avocat ?

MARK : Nul besoin si tu peux t'expliquer.

CASSANDRE : Avant-hier… J'ai vu un client. Donc, ça ne te concerne pas.

MARK : Une fois de plus. C'est un client ou c'est quelqu'un d'autre ?

CASSANDRE : Dois-je te rappeler que pour moi, toute possibilité de quelqu'un d'autre est mort ?

Sa tonalité un peu rauque se sacrifia à l'émotion. Elle défit le nœud de son foulard. Retira ses gants longs. Posa le tout en vrac sur le merisier.

MARK : Je te connais trop, Cassandre. Tu me mens.

Il rafla son paquet à elle. Tassa une cigarette. Elle mentait. Le sentiment ne le desserrait pas. Il se percevait esclave de ses mensonges. De la jalousie, de la trahison. Elle devait avouer. Elle, elle défaillait. Victime à la dérive, de sa soirée ludique. Des abus de son légitime. Elle évoluait sur le fil de rasoir. Qu'elle ose le

démenti ou la sincérité… Les torts seraient pour elle. La révolte s’incrustait, elle ne pouvait l’empêcher, l'alarme, le ras-le-bol.

CASSANDRE : Qu’est ce qu’on t’a raconté, encore ?

Elle récupéra aussi sec ses clopes et son briquet. Se percha sur un tabouret. Le contexte était absurde. Il fumait une de ses longues. En théorie, il était encore non-fumeur.

MARK : Tu passes des soirées au restaurant sans moi.

CASSANDRE : C’est un client un peu spécial, c’est tout.

À son tour, elle embrasa son tabac. Des iris de jade, une surprise palpita. Se déploya.

MARK : Pourquoi ? Tu lui fais un prix ?

CASSANDRE : Non. Et si tu as le moindre doute là-dessus, tu es un imbécile.

Elle savoura la nicotine sur ses papilles. Quoi qu’il arrive, elle serait impuissante à le raisonner. Elle ne pourrait que subir.

MARK : Alors que nous arrive-t-il ?

CASSANDRE : T’es parano. Tu écoutes trop tes amis. Au choix.

Elle écrasa la blonde, blasée. Elle s'engourdissait. La mélancolique.

MARK : Si je suis parano, tu en es responsable.

La fureur s’égrenait d’une syllabe dans l’autre. Il se contenait encore. Elle capta ses yeux ancrés dans les siens.

CASSANDRE : T’as tout pour toi. Mais tu n’es qu’un pauvre type.

Il savait qu’elle ne pensait qu’à l’absent. Que le reste, même ce client mystérieux, n’était que chimère. Rien. Le mort avait un

privilège au-delà de tous les autres. Un avantage sur lui et sur n'importe qui. Il n'était plus là. Sa disparition avait nettoyé tous ses défauts. Ne demeurait que son image empreinte de perfection. Pour l'éternité. Il avait perdu.

MARK : Tu es devenue une incroyable petite pute.

Son exaspération s'aggravait. Elle analysa le degré de violence. Patent sur son visage. Multiplia les anxiétés. Après tout, que pouvait-elle ?

CASSANDRE : Si je suis responsable de ta connerie, vas-y, frappe-moi. Je m'en fous.

Le chaos fondit sur eux sans prévenir. Il ne mesura pas un de ses gestes. Son poing partit. Elle bascula, chuta du tabouret. Se cogna contre l'angle du bar. Une fois puis une seconde. Il s'apprêtait à continuer. Se penchait sur elle. Agrippait une poignée de cheveux. Elle ne se débattit pas. Le menton claqua contre le marbre. Il lâcha les anglaises. Elle était inerte, assommée. Du sang dégoulinait d'une de ses narines. Éraflait aussi une arcade sourcilière. Il blêmit. L'installa sur le canapé. S'évada. Il se munit de désinfectant. De compresses dans la salle de bains. Dans la cuisine, il prépara des glaçons. Respira enfin. Il revint près d'elle. Appliqua la glace sur son minois. Endigua les saignements. La bouche dodelina. Émit une insulte. Il la cala contre lui en douceur. Chuchota :

« Qu'est-ce que j'ai fait ? Cassandre, *baby*, je suis désolé. »

L'œil non atteint se dessoudait. Il s’assit contre elle. L’enlaça fiévreusement.

Le matin crucifia la nuit. À genoux dans la salle de bains, elle pleurait à la vue de son reflet. Ses larmes coulaient pour certains mots prononcés en trop. Pour la parodie d’elle-même. Ce qu’elle donnait en spectacle. L’humiliation, une effrénée, lui flanquait une gifle bien plus cuisante que ses meurtrissures. Mark avait saccagé l'illusion. Il avait dérogé à la règle tacite. Un mirage, son apparence était ruinée. Elle avait envie de se rejeter, de se vomir. Une douleur, une rage contre elle-même à se pendre. À se taillader les veines. Comment se montrer à présent ? Elle remisa l’idée de lunettes noires. Insuffisantes de toute façon. Elle affronterait les intrusions et les moqueries. Sans déguisement.

La salle vibrait de sommeil. Des bâillements rôdaient çà et là. Le prof s’amusait à disséquer les rangs. Avec l’habitude de l’acharnement, il entreprit de débiter son cours. Malgré l’heure, il embusquait des touches d’humour insolites dans la guerre. C’était un prof apprécié. Il le ressentait. Peu d’absences le sanctionnaient. Ses élèves venaient avec plaisir pour ses blagues débonnaires, ses instants de nostalgie. De philosophie. Il avait l’art et la manière d’attirer l’attention sur lui. Un bien précieux pour un enseignant. Il se considérait comme un prof heureux. Une exception.

On frappa. Des retardataires débarquaient. Il leur lança un bonjour rayonnant. Les nouvelles venues se casèrent à leurs pupitres. Le prof attendit leur bon vouloir. Reprit sa guerre. Les deux filles s’affalaient près du radiateur, au fond. C’était rare de les croiser l’une sans l’autre. Une des deux dissimulait son œil droit. Le prof sursauta presque. À la vue du coquard avec l’arcade sourcilière tuméfiée, derrière la main. Il tergiversa. Il n'avait rien de tangible. Pas de preuve. Une impression. Il se disait :

« Merde. Il serait temps de faire quelque chose. »

Il ressassait *in petto* les phrases du directeur :

« On ne s’occupe pas de la vie privée des élèves de cet âge. S’ils ont un problème, ils peuvent prendre rendez-vous, soit avec l’assistante sociale, soit avec l’infirmière. »

Le prof n’était pas le responsable de la section. Il crevait de honte. On le faisait taire. Il fixait les adolescents. Ânonnait ses dates. Il se décida à infliger un contrôle-surprise à ses élèves. Intima les impératifs de rédaction. Les soupirs consternés s'élevèrent. Puis les stylos grattèrent les papiers.

La fille au coquard était intelligente. Elle assistait aux cours en touriste. Par pur intérêt culturel pour les sujets abordés. Elle ne participait pas. Elle ne bûchait pas. Quand elle était présente, ses résultats n’étaient pas dans la moyenne. Soit ils étaient catastrophiques, soit ils étaient excellents. Pas de juste milieu. Son inséparable copine était du même acabit.

L'excessivité des propos en sus. Le prof espérait la pause. Le besoin de nicotine le titillait :

« Mais que puis-je faire ? »

La sonnerie éclata. On rendit les copies, on marmonna.

LE PROF : Bon, une cigarette et un café, maintenant.

Chaque jour, durant les récréations, le prof s'offrait le luxe d'un rituel bien établi. Une partie des lycéens_ pas les plus intellos_ se groupait autour de la machine à café. On débattait politique. On fumait, on plaisantait[8]. Le prof ne se formalisait de rien. Défendait chaque élève pendant les conseils de classe. C'était la pierre d'angle de sa popularité. La fille au coquard se tenait à l'écart. Le museau au-dessus de son gobelet, sa copine contre elle.

LE PROF : Il est réussi, ton œil au beurre noir, Cassandre.

CASSANDRE : Comme vous dites.

Elle différa. Psalmodia le refrain bien appris :

« C'est vraiment stupide, j'ai fait tomber des feuilles, je me suis baissée pour les ramasser, et en me relevant, je me suis cognée contre la table. »

À ses côtés, l'Énervée ruminait le culot du barracuda.

LE PROF : Tu devrais le faire examiner. Chez l'infirmière.

Sa clope tournait encore entre son index et son pouce. Son élève l'étudiait.

---

[8] Il fut une époque de liberté où les élèves fumaient avec leurs profs…

LE PROF : C'est bizarre. On dirait que tu t'es cognée deux fois contre la même table.

La fille au coquard ne répondait rien. Ébranlée par l'immixtion dans sa vie privée.

LE PROF : Tu ne trouves pas que tu es un peu jeune pour vivre ce genre de connerie ? Il faut que tu te décides à te réveiller.

Il se réprimanda. Et s'il avait tort ?

CASSANDRE : Vous ne savez RIEN.

LE PROF : Non, je ne sais rien. Mais ce dont je me doute est assez chiant pour que je te le fasse remarquer.

Il suspecta qu'il était sur la bonne voie. Il sentit la vérité, l'insoupçonnable.

CASSANDRE : Ne vous mêlez pas de ma vie.

Le ton était menaçant. Effrayant dans la bouche d'une jeune fille. Le prof perçut la complexité de l'affaire.

LE PROF : D'accord. Mais laisse-moi te dire qu'il faut que tu réagisses…

CASSANDRE : Je vais vous faire une confidence : pour ça aussi, c'est trop tard.

Elle agrippa sa musette couchée dans la poussière. Sa copine, les canines affichées, s'arrimait à son coude. Le prof usa son mégot. Les regarda partir. Il se traita sur-le-champ de vieux con. Elles se tiraient. Séchaient sa deuxième heure.

Un crescendo émergea du silence. Se rompit. Un appel fébrile. Son prénom, des injures. Elle prononçait, elle titubait. Elle frôla celui qu'elle cherchait. Elle se paralysa devant lui. Il ne s'anima pas. Il la considéra seulement. Ce désespoir incandescent le désorientait. Alors, elle chancela et sa raison avec elle…

CASSANDRE : Ça suffit : tue-moi. Je serai enfin tranquille.

Elle n'avait que la rage en tête, derrière l'écran de supplication. Que l'idée de mourir comme espoir.

CASSANDRE : Tue-moi.

Son inflexion l'assiégea. Il frémit. Elle le croyait capable de lui ôter la vie ? Il voulut l'enlacer pour la réconforter. Pour la protéger d'elle-même. Pour lui montrer qu'il ne pourrait plus la blesser. Qu'il ne pourrait jamais la tuer. Elle recula.

MARK : Je ne pourrais jamais te tuer.

Elle l'entendit. Déroba un flasque de *single malt* dans le bar. Engouffra trois gorgées au goulot. Insulta son cœur d'artichaut. Qui s'entêtait à battre.

MARK : Qu'est-ce que tu as pris ?

Sa voix s'envola au loin, l'enveloppa dans un tourbillon, elle avait pris, non, elle ne savait plus, un cadeau du Chauffeur, un peu trop, et des cachets avant, que dalle… Elle roula sur un tapis. Embarqua la bouteille avec elle dans sa chute. Elle suait, elle était transie. Et elle n'était toujours pas morte. Il la secourut. Elle dédaigna son mouvement. Elle pouvait tenir sans lui.

CASSANDRE : Tu ne veux pas me tuer ! Je peux le faire toute seule !

Le whisky ruisselait sur elle, sur la laine, sur le marbre. Arrosait ses vêtements. Elle essaya d'esquiver. Il la bloqua contre lui. Il lui parla…

Elle allait cesser de travailler pour Yves, c'était une évidence, il fallait qu'elle accepte. Il retraça ce qu'incarnait sa personnalité, rêveuse, idéaliste, combative, il lui souffla ce qu'il voyait en elle, le courage, ce qu'elle oubliait, elle n'était pas seule, elle tenait à la vie, il ne fallait pas mourir si jeune. Et sans doute un jour, tout irait mieux, elle s'en irait ou il serait guéri, elle avait des projets à concrétiser, elle verrait autre chose, elle avait encore à apprendre, il ne fallait pas abandonner, il fallait vivre, elle aimait vivre, et lui, il l'aimait, au-delà de ce qu'il connaissait, alors ils trouveraient un moyen ensemble, elle irait mieux, elle vivrait…Elle finit par se blottir dans ses bras serrés sur elle. Elle se réfugia là, parce qu'il n'y avait personne d'autre. Parce que derrière les faux-semblants, il était présent pour elle, lui seul la comprenait. Il la délivrait de son isolement. Il savait la démence, la solitude, aussi bien qu'elle. Ses phrases l'abritaient. Et elles ravivaient toute son âme. Combien de temps ce pus avait-il gonflé en elle, autour d'elle, combien de temps avait pu durer le flou partout, la perte de conscience, le mal depuis la mort de Michael ? Un mois, deux mois, dix mois, la perpétuité, des folies agglomérées entre elles, plus de journées, que des nuits, avec les

silhouettes au loin, les corps trop distants pour l'atteindre… Si longtemps, dans son vide, dans n'importe quel comprimé pour gommer la cocaïne, dans le souvenir pour briser l'absence. Sans plus aucune saveur, sans aucune vie, une mécanique bien huilée, parée pour s'auto détruire. Des actes à la chaîne. Simplement, à être là, à pleurer contre lui, elle se réveillait, elle percevait le phare près des rivages. Elle ne se souvenait plus des saisons écoulées, mais enfin, on la libérait de ses lests, de sa mémoire trop lourde, de sa culpabilité. Enfin, elle ressurgissait de son coma. Enfin, elle était en vie. Il la berçait. Il savait désormais, aussi excentrique qu'était l'idée, elle restait avec lui pour lui. Elle se moquait de l'argent. Elle niait son avenir pour lui. Il puisait dans sa volonté à elle : elle était une prise de risque sans filet. Sa raison unique de changer.

La Blonde en Chanel, dans l'élégance, le raffinement du tweed, éructait ses griefs. L'Énervée balbutiait la suite :

« Sac de muscles sans cervelet ! Ramassis de pourriture ! Pauvre putois puant ! »

On s'amusait de leurs gesticulations.

MARK : Vous pourriez commencer par dire bonjour.

Les filles en abdiquèrent leurs injures.

LINA : T'es un taré.

MARK : Lina. Charmant, ce tailleur.

Les impromptues se posèrent autour de la table. Vexées, assourdies par tant d'aplomb.

MARK : Pouvez-vous m'expliquer calmement ce qui vous amène ici ? Ce qui provoque cette… crise ?

LINA : Tu as vu dans quel état elle est ?

Son index pointait l'œil bleui, ce label foncé sur la face de Mademoiselle.

CASSANDRE : C'est arrangé, blondasse.

La Blonde ravala un monceau d'insultes. Puisque c'était arrangé. À ses côtés, c'était curieux, l'Énervée n'en démordait pas.

VICTOIRE : Ah ouais, t'es arrangée ! Je te rappelle que tout un lycée a remarqué ton coquard ! Et tes parents, et ta sœur, alors ?

CASSANDRE : C'est arrangé aussi. Occupe-toi de ce qui te regarde.

Elle se glaçait.

VICTOIRE : Pas un pour rattraper l'autre.

Elle tressaillait d'indignation. Le Chauffeur absorba son café d'une traite. Se calcina le palais.

MARK : Maintenant Victoire, tu sors.

VICTOIRE : Je sors quand je veux. Et là, je veux rester. J'ai pas fini.

LINA : Si, si, si, tu as fini. Fabrice, tu vas la raccompagner.

L'Énervée braqua son nez un poil cassé sur sa meilleure amie. Qui lui désigna le hall. La sortie.

VICTOIRE : Toi, l'écervelée, tu me demandes plus jamais rien !

MARK : Sors, Victoire.

VICTOIRE : Toi, le mégalo, j’attends avec impatience le jour béni où une âme charitable va enfin te buter.

Des muscles masculins la ceinturaient et la charriaient…

FABRICE : Allez, Victoire, on s’en va. Je t'accompagne.

VICTOIRE : T’as raison. Ça daube trop ici.

La Blonde sélectionna un croissant dans la corbeille. La viennoiserie distribua quelques miettes sur son tailleur :

« Sinon, mes trésors, qu’est-ce qu’on raconte ? »

Riex, faubourg de Solèse – Elle était son ange. Déséquilibré et opportuniste, mais précisément. Elle était le sien. Elle le chamboulait, l'émouvait et le transformait. Dès sa première soirée avec elle, où il était largué, il avait su qu'elle le touchait. Plus que n'importe quelle autre femme. Grâce à elle, il révisait son opinion sur les call-girls. Sur bien d'autres sujets, il avait évolué. Il s'intéressait à la peinture, à la culture. Avant Annabelle, il n'utilisait des termes que pour meubler une conversation. Il s'enlisait. Avec elle, il était lui-même. Elle l'avait séduit, longtemps. Jusqu'à ce qu'elle lui annonce sa séropositivité. Il avait refoulé ensuite l'attirance physique. Il se préparait déjà à la voir mourir. Elle n'était pas encore malade. C'était une constante. Un besoin d'anticiper sur tout. Il aimait calculer. Il négocia sa liberté avec Le Vieux, lui-même. Il fallait éteindre les rumeurs. Les doutes de certains clients. Les ragots de Martial à propos de son

ex. Mark lui venait en aide. Un geste qu'il appréciait. Annabelle lui remit son pager[9]. Il l'écrasa aussitôt sous son pied dans un accès de colère, viscérale. Comme si sur l'objet, tous les réseaux du Vieux, tous les clients de la jeune femme se matérialisaient. Il fuyait autant que possible les proxénètes. Les autres trafics, le blanchiment ne le rebutait pas. S'il s'agissait de vendre un être humain, il ne pouvait que réprouver.

Annabelle voulait qu'il protège ses amies. Il obtempérait. Les amies d'Annabelle, donc Cassandre, pouvaient s'avérer utiles. Mark ne l'écoutait plus. Mais Cassandre gardait un ascendant incroyable sur lui. Grâce à Cassandre, Mark s'était délivré des idées grotesques du Vieux.

La jeune fille accompagna le majordome. Elle détestait être amenée ici. Une convocation de plus. Tous voulaient décider à sa place. Le givre tapissait la terrasse et la piscine. Les arbres sous les glaçons derrière la baie vitrée lui donnaient froid. Bientôt le mois de mai. Il ne se déploierait peut-être jamais…

DIMITRI : Bonjour Cassandre.

CASSANDRE : Tu m'offres un thé ?

L'homme au crâne rasé la devança dans la cuisine. Sous les poutres apparentes de la structure, elle se campa, droite, sur un fauteuil d'osier. À cinquante centimètres derrière elle, une horloge comtoise égrenait ses tics tacs. Elle examina son hôte

[9] Un pager : l'ancêtre du téléphone portable.

occupé avec le thé. Les feuilles séchées laquées dans un bocal de verre. L'hôte dévissa le couvercle, piocha deux cuillérées. Une casserole rejoignit le gaz.

DIMITRI : Très joli, ton maquillage. C'est la mode du moment ?

CASSANDRE : Tu voulais me voir pour ça ? Tu vérifies que je suis toujours vivante ?

Son œil au beurre noir virait avec le temps au vert olive. Encore bouffi, mais moins tapageur. Une cicatrice fine écharpait l'arcade d'une traite. L'eau frémissait.

DIMITRI : Je t'adore, j'adore ton sale caractère.

Il ébouillanta le thé. Ce n'était pas le genre de fille pour Mark. Elle avait de la répartie. De la jugeote. Son maquillage restait naturel. Mark aimait les femmes sophistiquées, les femmes objet, soumises et de bonne famille. L'infusion coula à travers la passette. Brouilla la théière sous ses buées. Rejoignit les deux céramiques émaillées. L'hôte se plaça face à son invitée. Mark avait perdu la tête une fois à cause d'elle, à la mort de ce serveur. Le pire ou le moins pire, les savoir ensemble et gérer Cassandre ou les savoir séparés et incontrôlables, l'un, l'autre. La solution, c'était que Mark se lasse. Mark pouvait-il devenir raisonnable ? Il fallait négocier. Une trêve.

DIMITRI : Pourquoi tu ne veux pas arrêter de travailler pour Yves ? Alors que tout le monde te le demande ? C'est ton esprit de contradiction ?

CASSANDRE : T'es au courant de tout, tout le temps, d'accord…

DIMITRI :… Mais tu n’es pas faite pour cette vie-là, voyons ! Tu devrais te construire un avenir !

CASSANDRE : Mon avenir, ma presque vie, ça ne te regarde pas !

DIMITRI : Je refuse que tu sois la seconde Annabelle. Je ne veux pas que tu prennes de risques.

Avec la borne bigarrée de l’œil droit, elle ne leurrait pas. Elle respirait la fragilité. Rien de superficiel. C'était ce qu'elle ressentait qui la rendait irrationnelle. L'influence de Mark sur elle.

DIMITRI : Tu pourrais retrouver un cours de vie normal, te sortir de là, pourquoi pas ?

CASSANDRE : Ou non.

Elle enflamma une de ses *100'S*. Sa révolte l'enivrait.

CASSANDRE : Tu trouves que je ne suis pas assez bien pour lui ? Le mec qui me cogne. Qui manque de me buter. Un meurtrier. Parfait. Jackpot, Cassandre.

Elle lui clouait le bec. Surprenante jeune fille.

DIMITRI : Non. Ce n’est pas du tout ce que je pense.

Il se dirigea vers un placard. En extirpa des biscuits. Déchargea le paquet sur la table. Il tempêtait. C’était flagrant. Il s’assit contre un coussin écru. Inspira à plein poumon.

CASSANDRE : Tiens donc.

DIMITRI : Je n’arrive pas à comprendre comment tu as pu te laisser entraîner dans ces… Ces conneries. Comment une fille intelligente, lucide comme toi, peut se prostituer. Je méprise Yves, ses activités me rendent malade, les idées qu’il a pu donner

à Mark sont pour moi des aberrations et tes choix là-dessus… Tes choix me dépassent totalement ! Je ne te comprends pas, je ne comprends pas Mark, je voudrais, si c'est possible, réparer ce qui peut l'être. C'est tout ce qu'il y a à savoir sur mes motivations !

CASSANDRE : Y a-t-il encore des choses réparables ? Des meubles à sauver ?

Elle se concentrait sur le rythme de l'horloge comtoise. Sa présence massive, rassurante derrière son dos.

DIMITRI : Oui, j'ai tardé à réagir…

CASSANDRE : La dernière fois, tu n'as rien sauvé. Du tout.

Ses pouces se contorsionnaient d'anxiété.

DIMITRI : Je suis désolé pour ce garçon.

CASSANDRE : Moui. Ça, tu peux le faire croire à Annabelle…

La diplomatie n'était pas son fort. Elle ne savait pas jongler entre ses sentiments, ses élans, sa raison.

DIMITRI : Je n'avais pas tout prévu.

CASSANDRE : Admettons. C'est pour ça que tu veux que j'arrête de bosser, pour ta conscience ?

DIMITRI : Je fais ce que je peux.

Il absorba une gorgée. La nicotine s'exhala entre les lèvres ourlées de son invitée. Les poses se voulaient sexy. Même avec un coquard.

DIMITRI : Quand j'étais enfant, Mark était mon seul copain, mon meilleur ami. Nos parents se connaissaient, tu vois ?

CASSANDRE : Non. Je ne vois pas.

DIMITRI : On a pris des routes… différentes, mais on a beaucoup de points communs.

CASSANDRE : Dimitri, mon chou. Je me fous de vos histoires d'enfance, de vos histoires de fric, t'as besoin de lui, il a besoin de toi, tatati, tatata…

DIMITRI : Tu es ici parce que je souhaite _ réellement_ que tu arrêtes de faire partie de ce… ce réseau. Simplement, toi, tu ne veux en faire qu'à ta tête !

Il se dressait. Il observait son invitée en chien de faïence. Sous un tissu bordeaux, derrière un col mao, la pomme d'Adam tremblait.

CASSANDRE : Là, j'ai loupé le pourquoi du comment.

Elle le fixait. Il griffonna sur un bloc-notes.

DIMITRI : Je te donne mon numéro. Appelle-moi pour me tenir informé. Pour l'instant, promets-moi que tu vas réfléchir.

Saint-André – Elle aurait dû s'abstenir. Fumer dans son état n'était pas raisonnable. Elle tenait une demi-journée puis craquait. Elle entra d'un bond dans le tabac-presse. Un panneau publicitaire à sa gauche. Le tabloïd numéro un des ventes la houspilla. C'était Martial. Avec sa jeune épouse, leurs deux enfants. La famille souriait à l'objectif en dessus d'un titre :

« Enfin, le bonheur ! »

Elle acheta vite son paquet pour pouvoir fuir le tableau. *Enfin le bonheur*… Elle avait cru un temps que ce serait elle.

Celle qui paraderait dans les magazines à ses côtés. Puis elle avait appris qu'il avait une légitime. Elle l'avait lu en couverture, à la une aussi. Martial lui avait menti. Elle n'en avait pas souffert. Elle n'était pas fille de diplomate. Ses parents n'étaient pas fortunés. Elle n'était pas celle qu'on épouse. C'était la parodie qui la heurtait. L'air naïf de l'épouse sur la photo. Les deux enfants si beaux. Comment un être aussi glacial peut fonder une famille aussi lisse ? L'épouse ne savait rien des loisirs de Martial. À l'évidence. Elle ne regrettait plus de ne pas l'avoir contaminé. Apercevoir les deux enfants par hasard sur un canard annihilait ses dernières pulsions de vengeance. Martial paierait. D'une autre façon, plus tard. Peut-être à travers eux.

Chez ses parents, elle passait des heures avec ses souvenirs. Le rempart d’amour cimenté autour d’elle avant la faille de ses huit ans. Elle le remodelait. Déballait les albums photo, les jouets du fond des cartons. Elle déterra un ours. Fondit devant son air renfrogné. Son oreille partiellement décollée, ses pattes râpeuses, ses blessures de guerre le réhabilitèrent. De nouveau, après ses ères d’exil, l’ourson placide veillait sur Annabelle. Depuis son aveu au clan, elle gardait autour du cou son pendentif, une croix d’or, le symbole de son combat. Elle distribuait ses bouquins. Ceux qui ne la concernaient plus. Elle allait à Solèse encore. Pour rigoler avec Sven, pour discuter avec les anciennes, pour déjeuner ou dîner avec Dimitri. Elle narguait

les rumeurs à propos d'eux. Ne les démentait pas. Dimitri lui téléphonait :

« Allez, je vais te sortir… »

Puis l'amadouait :

« J'en ai assez de manger seul chez moi. »

Ils échangeaient des confidences, elle sur Martial, lui sur son ex-femme. Leurs rendez-vous, toujours très chastes, lui plaisaient. Elle se prenait à penser :

« Et si je n'avais pas été positive… »

Elle se posait autour d'un café avec les filles du trottoir certains après-midi. Elle avait toujours porté attention aux associations. Maintenant, elle n'appartenait plus à un réseau. Elle n'était plus l'esclave de personne. Elle pouvait se renseigner, considérer comme solides les arguments de ceux qui prônaient le libre choix du métier. Sans a priori. Elle aimait épier en douce Gisèle, écrivaine et prostituée, porte-parole du droit des personnes prostituées, des travailleurs du sexe. Elle traversait le rire et les larmes à la lire. L'admirait. Ne l'abordait pas. Elle aurait voulu être ainsi, du même bois : une militante. Une figure incontournable. Intimidante. Elle voulait progresser. Sa vie pourtant sonnait creuse. La faille de ses huit ans, lancinante, s'imposait. Avec qui la dénouer ? Auprès de qui s'en débarrasser ? Personne n'avait à savoir. Le coupable, lui, avait été muté à l'autre bout du pays depuis une décennie. Elle s'était vengée de lui bien des fois. Lorsqu'elle avait souhaité contaminer les cons. Elle

devait s'initier à construire. À se pardonner. Et c'était comme si la maladie toquait déjà à ses tempes. L'empêchait d'avancer.

Elle avait enchaîné avec ses parents. L'annonce encaissée, ils avaient désigné un coupable à son état : le destin, il était fou, le virus, une invention de ce siècle maudit ! On ne la laissa plus seule, face au sursis dans ses veines. En échange, elle n'assena pas d'autre traumatisme à ses proches. À jamais, elle demeurerait pour eux une fille aimable. Une honnête, victime de sa naïveté, trahie par un inconnu puis larguée. Sa mère en pleurait bien sûr, un peu de honte. Son père, accablé, se contentait de discrétion. Un couplet :

« *All your life, all you asked*
When is your Daddy gonna talk to you
But you were living in another world,
Tryin' to get your message through[10]»

La dégaine du fabuleux Jon Bon Jovi, sur la pochette de l'album, la tignasse sur ses épaules de hard rocker, son moyen infaillible pour sourire. Un regret, ses chances de rencontrer le beau gosse s'amenuisaient au fil de l'invasion du virus. Parfois, elle se sentait prête pour la sérénité. Lorsqu'elle pensait à Cédric, à Michael. Partout avec elle. Leurs empreintes, leurs jours éteints ne pourraient jamais s'effacer. Elle avait cessé de dessiner. Elle allait encore en cours. Elle couvait son clan de mille soins. Organisait

---

[10] BON JOVI – *Runaway* (Jon Bon Jovi/George Karak) – Album «Bon Jovi» – Mercury Records 1984

des rencontres. Le clan, sa cohésion, méritait ses efforts. Parce qu'au-dehors, les fossés enclavaient ses ex-collègues. Les mentalités évoluaient à Solèse. La violence renaissait après l'accalmie. On réservait la nuit aux escorts protégées. Ses amies, un jour ou l'autre, devraient choisir leur camp.

Solèse, le plan foireux – Le piano au fond de la salle égrenait les standards. Improvisait sur *Fly me to the Moon*. Une femme assez jolie, la quarantaine, vêtue d'un smoking jouait. La jeune fille s'adossa au bar. Elle percevait chaque nuance, chaque note. Elle les devançait aussi. La partition gravée en elle : *do si la sol fa sol la do si*… C'était un mauvais soir. Elle devait être un cadeau. Un de ses réguliers voulait offrir une nuit à un de ses potes. Résultat : elle allait devoir rendre des comptes au Vieux. Elle avait pourtant testé la discussion, la proposition nette, les caresses à peine dissimulées. Le client était émoustillé, mais l'avait repoussée. À chaque essai. Il ne marchait toujours pas :

« … Les professionnelles ne m'intéressent absolument pas. »

Elle remisa sa main. Qui se baladait sous la chemise du mec, version basse. Plus d'une heure chez une maquilleuse pour camoufler les vestiges de son coquard. Au naturel, du jaune il permutait doucement vers l'extinction Pour la coiffure, elle avait opté pour une perruque platine. Des efforts pour rien. Le mec était peut-être impuissant. Elle incendia une *100'S*. Se hissa sur un

tabouret. Pas déçue. Embêtée. Vannée. À quoi bon continuer à se vendre si elle cumulait les cas ? Ce devait être un signe. Après Joachim, le supposé tueur, elle se coltinait l'imperturbable du coin.

CASSANDRE : Vous plaisantez ?

Elle suçota une gorgée de champagne. Le barman guignait sur ses gestes. Compatissait.

CASSANDRE : Je suis une occasionnelle.

Elle dégaina le plus coquin des regards. Posa sa clope. Ses doigts dévièrent encore, en vadrouille sous la chemise du mec… Qui saisit son poignet et lui rendit. Presque dégoûté.

L'HOMME : Lâchez-moi, ça suffit, vous me faites perdre mon temps.

La jeune fille écarquilla ses yeux marron. Son nez mutin rebiqua. Elle distinguait *Over the Rainbow* sur le clavier. Réanimait les paroles, rien que pour elle, *there's a dream*… Le barman retenait un franc sourire. Elle cligna de l'œil dans sa direction. Ré-entreprit son client.

CASSANDRE : Vous êtes homo ?

Elle lui tendit une cigarette de son paquet. Il hésita. Déclina. Impitoyable.

L'HOMME :… Vous êtes ravissante, et je ne sais pas ce qu'on vous a demandé…

CASSANDRE : Oh que si, vous savez….

L'HOMME : Je suis marié.

CASSANDRE : Et alors ?

L'HOMME : Fidèle.

CASSANDRE : Ça, ça peut changer.

L'HOMME : En plus, vous êtes très jeune… Probablement mineure.

Le barman sursauta. Il avait entendu.

CASSANDRE : On me l'avait encore jamais faite celle-là, le coup de la moralité…

Elle soupira. Se leva. Harangua le barman pour une autre coupe.

LE BARMAN : Je vous l'offre, madame.

CASSANDRE : Ouf, merci…

Elle s'affala contre le bar. Miteuse. Près d'elle, son plan foireux s'éternisait…

CASSANDRE : Bon, ben, j'ai plus qu'à mettre une croix sur mon enveloppe.

L'HOMME : Vous n'allez pas avoir des ennuis si…

CASSANDRE : Non, ça ne risque pas. Mais changez d'avis, comme ça vous serez sûr.

Elle grimaçait une moue. Lui aussi croyait les filles comme elle esclaves d'un règlement. Alors qu'elles n'étaient au fond que prisonnières de leurs propres démons. De leurs défauts. Elle frôlait son épaule, ses cuisses, un peu défaitiste, un peu vexée, un peu gaie aussi, d'en avoir déniché un…

CASSANDRE : Je vais vous dire, moi : y'a pas une femme qui vous mérite. Quant à moi, je n'ai plus qu'à finir aux Pâquis pour boucler mon budget.

Le barman se contenait. Absorbait en douce une gorgée d'alcool. Elle se pencha vers lui.

CASSANDRE : S'ils étaient tous comme lui, clé sous la porte, mon pote…

Le barman l'approuva du menton. Et elle s'éloigna vers la cabine téléphonique. L'homme en profita pour payer les consommations, déguerpir. La jeune fille reparut vingt minutes plus tard. Les rétines noyées dans la cocaïne. Le barman la resservit. Elle s'enquilla ses bulles. Le piano l'attirait à lui. Elle s'inclina sur le clavier. La pianiste s'interrompit. Embraya sur *Les Amants d'un jour*, de Piaf. La jeune fille s'adapta. Un timbre haut perché, expressif. Un trop-plein d'émotion qui épuisait ses cordes vocales. Elle vivait la moindre syllabe, mimait le verre et le torchon, absorbée :

« *Moi, j'essuie les verres au fond du café*

J'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver… »

Certains s'approchaient. Écoutaient la complainte. La magie engloutissait la robe en dentelle, les bottes hautes, la perruque de la prostituée. La chanson expédiée, elle disparut aux toilettes. Quand elle revint, la pianiste, triste, scruta ses pupilles dilatées. Puis entonna un autre Piaf. Elles se complétaient, se coordonnaient soudain. Deux femmes à l'opposée. Dissemblables.

Une pute, une artiste. Autour d'elles, les tables rondes se peuplaient. Le charme opérait. La pianiste s'en étonnait : la voix était sensuelle. Sans aucune technique, ni rigueur. Elle se cassait parfois, fragile. Puis aérienne, s'élançait. L'interprète compensait les accrocs par sa présence, un charisme. Par son investissement profond. Entre deux standards, entre deux pauses pour sniffer, la jeune fille buvait toujours plus. Elle s'appuyait contre la ceinture[11]. La pianiste la détailla. Elle était belle. Très jeune. Droguée, excessive. Une talentueuse qui foutait sa vie en l'air. Quel dommage. Avec du travail, elle aurait pu devenir…

LA PIANISTE : Tu connais *Honesty*[12] ?

CASSANDRE : Tu peux transposer en si bécarre ?

La pianiste opinait. Entamait son intro.

« *If you look for tenderness,*
It isn't hard to find
You can have the love you need to live… »

Entre le hall et le piano-bar, la Belle pinça le bras de son chevalier servant :

« Elle est là, tu l'entends ? »

Ils entrèrent. Dimitri se figea. Une fille dans une robe de dentelle noire, transparente, avec une perruque platine se cambrait sur le piano :

« *Honesty, is such a lonely word*

---

[11] Le coffrage.
[12] BILLY JOEL – Honesty (Billy Joel) – 52nd Street – Columbia 1978.

Everyone is so untrue

Honesty is hardly ever heard

And mostly what I need from you ... »

Dimitri ne cillait plus. Ne pensait plus. La Belle lui prit la main. Elle frissonnait aussi.

DIMITRI :… Elle est… magnifique.

ANNABELLE : C'est vrai. Si elle pouvait s'en souvenir…

Elle lui tirailla la manche. Il devait se rappeler. Les motifs de leur excursion. Il s'aperçut que la jeune fille contre le piano était ivre. Ou pire…

DIMITRI : Qu'est ce que tu veux faire ?

ANNABELLE : La ramener à Mark. T'as une meilleure idée ?

DIMITRI : Il est chez lui… Il va être ravi... De son état.

ANNABELLE : Dis-toi qu'il vaut mieux que ce soit toi qui lui amènes.

Elle se glissa à tâtons près de la chanteuse. Sven l'avait bien renseignée. La chanteuse n'aurait pas tenu toute la nuit. Mais concluait son show en vraie pro :

« And mostly what I need from you… »

Un ou deux applaudissements imprimés dans son cerveau, la jeune fille rapatria sa coupe. Avisa, au radar, un fauteuil sous un spot. Un homme au crâne rasé la stoppait. La Belle félicitait la pianiste, la remerciait. Lui remettait un large pourboire.

CASSANDRE : *Haven't I called Sven*[13]…?

DIMITRI : On était dans le coin.

La Belle rappliquait. Les lèvres pincées. Elle empoignait Baby. La délestait d'un fond de champagne.

ANNABELLE : Allez, viens ma grande, on va aller faire un gros dodo.

Le piano s'était tu. La pianiste allait rentrer chez elle. Il était tard. La Belle calait son amie contre elle. Un peu écoeurée.

CASSANDRE :… *Worthless*… Je me suis pris un râteau, c'est moche…

ANNABELLE : Je sais, je sais, c'est pas grave, on est là…

Baby se cramponnait à elle.

CASSANDRE :… Le sexe, c'est des mensonges, de la domination et de la manip, si tu savais…

ANNABELLE : Toi, t'as appris ça avec ton mec…

En coin, elle remarquait la gêne de Dimitri. Elle avait l'impression de bien le connaître. D'être proche de lui. Pourtant, elle ne l'avait jamais vu sur lui, cet air-là.

Le décollage de la fusée Ariane lui vrillait les tympans. Elle devait être à deux mètres des réacteurs. La bouche pâteuse. Des litres de sueurs suintaient par chaque pore de sa peau. L'explosion n'était que le moteur d'une balayeuse au loin. Et les

---

[13] Traduction : Je n'ai pas appelé Sven…?

flashs de sa soirée ressurgissaient devant ses paupières. Il fallait qu’elle se réveille. Elle allait mourir. De nausée. Et de faim aussi. Elle devait être à Saint-André. Sûrement. Le matelas, les draps, étaient les mêmes. Le parfum aussi, reconnaissable entre mille. Elle tenta de s’étirer. Des enclumes scellaient ses mollets. Le polo d’homme qu’elle portait était trempé. Café, douche, lycée. *Presto*. Elle devait être en cours de… D’allemand peut-être. Elle voulut se traîner hors du lit. Son front emboutit un meuble. Un chevet, ici ? Le choc désobstrua ses yeux. Merde, elle n’était pas à Saint-André, chez Mark. La poisse. En plus, le soleil perçait les stores. Il devait être tard. Elle était en tailleur sur le lit. Hébétée. Encore un réveil douloureux. Elle perçut une sorte de plainte dans le lointain. Une mouette ? Elle était à Solèse. Du côté des rives. Elle se massa l'occiput. Anxieuse. Elle se sentait perdue. Malade. Parce qu’elle ne savait pas comment elle avait atterri ici. Ni comment ou avec qui elle avait terminé sa nuit. Le froid mouillait sa nuque. On aurait pu essorer le tee-shirt. En tirer un seau d’eau. Il fallait trouver l’interrupteur. Tendre le bras pour l’atteindre. La lumière la télescopa. Elle roula en boule sur le lit. Elle avait entrevu un attique. Des murs nus. Des portraits en noir et blanc. Une ouverture à gauche. Des fenêtres partout. Des pas cognaient les marches d’un escalier. Elle devait se lever. Ne pas avoir l’air trop conne. Ou à l’agonie. Sur qui allait-elle tomber ? Elle ne parvint pas à se concentrer. Elle allait faire semblant de dormir.

C’était plus sûr. Et puis, les yeux ouverts, elle ne voyait que du flou.

MARK : Tu es réveillée ?

Elle faillit s’étrangler. De soulagement. Elle se mit à rire. Il s’assit à côté d’elle sur le lit. Elle hoquetait, riait, la nervosité, la joie.

MARK : Finalement, le café n'est peut-être pas approprié...

Il souriait à force de la voir rire. Sans savoir pourquoi. Peut-être parce qu’elle était en vie. En bonne santé après ses heures de confusion.

CASSANDRE : Je suis contente de te voir… Tu peux pas savoir.

Elle guérissait de son fou rire, la tête contre son épaule. Ouf. Au moins, elle n’était pas isolée chez des étrangers.

CASSANDRE : C’est chez qui, ici ?

Il lui caressa la joue.

MARK : Tu ne te souviens pas ?

Elle grimaça. Remâcha. Vomir, ne pas sombrer, son cœur qui explosait dans sa poitrine. Non, elle n’avait que des bribes. Il lui manquait l’essentiel.

MARK : C’est chez moi.

Elle se blottissait contre son torse. Se remettait à grelotter.

Elle avait piqué un drap de bain. Elle snobait la baignoire d'angle par peur de glisser. Et se douchait dans une cabine, se lavait les cheveux. Se décrassait de sa nuit. De sa sueur. Qu’est-ce qu’elle avait encore bien pu faire ? Son maquillage avait coulé

partout sur les draps. Et en longues traînées sur elle, du noir, du rouge, des paillettes de fond de teint sur le polo d'homme. Elle se démaquilla au savon, frotta les yeux endoloris, bouffis. Le coquard en voie de disparition regonflait sous la friction. Elle se haïssait, de ne pas se souvenir. Le flou débutait sur le « non » glacial de son client. Le principal, Mark ne lui en voulait pas. Il paraissait même bizarre. Détendu. Summum de l'étrangeté, il lui préparait un petit dej'. C'est-à-dire qu'il savait à quoi servait une cuisine. Plus l'eau ruisselait sur sa peau, plus le flou se dissipait autour d'elle. Même si le déroulement de sa nuit lui échappait toujours. Au-dessus de son crâne, la pente douce du toit, les poutres étaient peintes en jaune pâle. Les lavabos à deux pas s'enchâssaient dans une roche brune veinée.

Son fourre-tout, sa perruque, sa robe du soir précédent traînaient sur une desserte. Sous ses pieds, les tapis laineux couvraient le marbre blanc de Carrare. Elle s'enroula dans sa serviette. Derrière elle, un battant vitré s'ouvrait sur un espace buanderie, une penderie. Elle le poussa. À l'intérieur, les costumes d'arts martiaux étaient alignés sur des cintres. Ce genre de sport la barbait. Elle sortit de la salle de bains, sapée. Sans artifice. À l'autre bout de la pièce, en face d'elle, cinq marches menaient à la chambre en attique où elle avait dormi. À sa gauche, entre deux fenêtres, les bibliothèques recelaient des bronzes animaliers, panthères, chevaux, des livres anciens, des vidéos. À sa droite, le mobilier minimaliste dénonçait un occupant célibataire, canapé

cosy, télévision de dimension standard, magnétoscope. L'odeur du café lui parvenait. Elle se fia à elle. Descendit cinq marches le long d'une main courante en métal. Puis, dans le living, devant un buffet laqué, elle s'immobilisa. Les photos, Mark petit, d’autres gens. Ses parents, sa sœur. Ils se ressemblaient, c'était incontestable. Elle n’en avait jamais vu. Il n’y en avait nulle part. Ni dans l’appartement de Saint-André. Ni dans le faux manoir. Il ne laissait jamais de part de lui là où il s’installait. Ou d’indice. C’était l’endroit où il habitait. Un triplex moderne, lumineux, avec un panorama sur le lac. Elle pivota vers la baie vitrée. Une verrière, des plantes agrémentaient la terrasse. Elle dénombra à peu près cinq étages en dessous d’elle…

MARK : Viens manger.

Elle opina. Un peu hésitante. Engoncée dans sa robe en dentelle. Ridicule. Comme d’habitude. Elle s’assit. La table haute se combinait au bar. Acier trempé et chêne. Pas de salle à manger chez lui. Elle n’avait pas concédé au petit déjeuner depuis une éternité. Plus le temps. Plus envie de se nourrir. Les grésils dans ses tympans, elle devait avoir faim. Elle se jeta sur un toast.

CASSANDRE : Alors ? Tu en as beaucoup des chez-toi comme celui-là ?

Il hésitait.

CASSANDRE : Tu as raison de te méfier. Peut-être qu’un jour, je saurai. Qui tu es vraiment.

Le spectateur

Vous ai-je déjà dépeint cet agrégat de mentalités opposées qui constitue Solèse ? Solèse a poussé tant de poètes au lyrisme, tant de créateurs au génie. Solèse, patrie de la philosophie. Solèse et ses monuments, arrêt sur image, le temps figé sur les montres de ses horlogers… Je ne suis pas de là-bas. Moi, j'ai grandi dans une ville aux facettes multiples. Cités, banlieues, quartiers, arrondissements chics, populos, tous mêlés pour les bonnes causes. Pour les mauvaises aussi. On évitait d'étaler son blé.

Bienvenue sous le ciel de Solèse. Ici, les fossés ne dérangent pas. Les esclaves des ambassades côtoient dans le bus les costards cravates. La prostitution est un mal nécessaire, contrôlé, réglé, permis dans une main, les travailleurs du sexe se sont battus pour payer des impôts. Les cabarets pullulent, les « bars à champagne » aussi. Ici, on se targue de ne pas connaître les influences mafieuses. Normal, elles ont pignon sur rue.

Le business, à Solèse, on ne connaît que lui. On brasse, on blanchit. Bien couverts à l'ombre des organisations internationales. Solèse, renommée pour sa liberté. Pour sa saleté, beaucoup moins. Pourtant le secret bancaire comme fondement d'un pays, ça me semble, à moi, suspect. Les sociétés-écrans par centaine classées en dossiers suspendus dans des bureaux chicos,

aussi. Et puis la délation, institutionnalisée depuis des lustres. Dès qu'il s'agit d'un règlement bafoué, d'une bagnole mal garée. Mais pas en ce qui concerne les crimes financiers.

Je ne suis pas né à Solèse. J'en suis fier. D'accord les fortunes y sont solides. Mais elles sont les résultats des compromis. Des vols. Des arnaques. Du labeur des autres. De la souffrance des pauvres. Des trafics en tout genre. Et parfois, de la frontière, permissive, perméable. Les clampins de base, le nez dans leur journal local aux diatribes libérales depuis toujours refusent de croire qu'ils cimentent le système. Puisque chacun fait vivre l'autre. Qu'il en a toujours été ainsi, sous le ciel de Solèse, cité commerciale *d'échanges*.

Non, je n'aime plus Solèse. Je l'ai aimée passionnément. Puis j'ai découvert sa misère. L'autre côté de ses choix. Et la belle courtisane, la culture que j'admirais s'est muée en une pute de bas étage. Mais elle est bien conservée. Elle le restera longtemps. D'autres se damneront pour elle.

Saint-André – Le coquart n'était plus qu'une bévue estompée par les semaines. Contre toute attente, une cicatrice s’était imposée, inesthétique. Elle avait modifié d’un poil l’arcade, la ligne de son sourcil droit. Du coup, la pupille semblait agrandie. Sans la présence dérangeante de l’Énervée, entre quatre yeux, autour de leurs capuccinos, elles se chuchotaient leurs confidences. La Blonde planifiait de renoncer aux excès. Programmait une thalassocure. Se bâtissait un autre avenir avec ce maître mot : libre-choix. Cassandre fléchissait :

« C’est à cause de ce qui arrive à la Belle… »

LINA : Bien sûr. Je ne me cache pas. Je veux vivre… Depuis la mort… La disparition, j’ai du mal à réaliser, mais oui, je veux vivre.

CASSANDRE : Toi ? T’en as jamais rien eu à cirer…

LINA : Ce qu’on montre et ce qu’on est, dans ce job, c’est pas pareil. On simule. Je vis avec Fabrice. Je te rappelle.

Cette actualité-là, toutes ses amies l’occultaient. Elle en expira son amertume.

LINA : Bon, je sais pas si c’était la bonne stratégie. C’est vrai.

CASSANDRE : Qu’est-ce que tu vas faire si tu veux le quitter ?

LINA : Je suis en pleine phase d’étude des risques…

La solution germa en simultanée. Un prénom :

« Dimitri… »

LINA : Mais c’est un pote à toi et à Anna, moi, je le connais pas bien…

CASSANDRE : Alors, un : la Belle et lui sont plus que potes, crois moi. Deux, en ce qui me concerne, c'est pas un pote. C'est juste Dimitri, l'hermétique fait homme.

La Bonde trempa ses lèvres dans la crème. Réfléchit. Annabelle ne lui mentirait pas.

LINA : Pour parler d'hermétique…

CASSANDRE :… Oh non, pas ça…

LINA : Si, si, si, ce mystérieux inconnu…

CASSANDRE :… *No comment*…

LINA : L'Énervée dit qu'elle t'a vu avec lui. Qu'il est canon…

CASSANDRE :… Elle cherche surtout à savoir son nom, oui…

LINA : C'est à cause de lui que t'arrêtes pas ? Ou à cause de Mark ?

Il devenait urgent de convaincre Cassandre. Pour tous. On souhaitait de tout côté que Mark se range. La clé se nommait Cassandre. Yves tenait Mark par son point faible.

LINA : On te protège tous. De ta réputation, de tes clients. De Mark. De toi-même. Mais on ne pourra pas continuer ad vitam aeternam. Un jour, tu tomberas sur un…

CASSANDRE :… C'est déjà fait.

LINA : Okay, il est pas net…

Elle voulait surtout que Cassandre survive. Et dans l'immédiat, elle ne pouvait qu'avoir peur pour elle.

Souvent, elles en parlaient, la Belle et elle. Aucune d'elle ne savait à quoi s'attendre. Est-ce que Cassandre se suiciderait ? Est-

ce que Mark finirait par tuer Cassandre ? Pouvaient-elles protéger leur amie ? Elles en avaient conclu que le mieux, c'était de, un, soustraire Cassandre de la clique de Yves. Deux, eh bien, on aviserait…

LINA : Je crois que ce qui m'a toujours horripilée dans vos histoires, c'est… votre complicité. J'en suis encore jalouse. Tu vas dire, vu tes coquards, c'est un peu déplacé.

CASSANDRE : C'est carrément déplacé.

LINA : Tu cherches à fuir la possibilité que ça peut marcher ?

CASSANDRE : Ah parce que Fabrice et toi ça marche peut-être ?

LINA : Tu cherches à le déstabiliser ?

CASSANDRE : T'as bien retenu ta leçon ?

LINA : Pose toi la question : et si ça marchait ?

CASSANDRE : Où avons-nous le choix … Nous sommes poussées dans la seule direction possible pour nous…

Elle s'accrochait à l'anse de sa tasse. Les larmes aux yeux. La Blonde frissonna. Elle la palpait presque, l'absurdité. Ce qu'elle prenait pour sa décision, n'était-ce pas depuis le début, celle de Yves ?

LINA : Regarde-moi Cassandre. Qu'est ce qu'il y a ?

Baby, aphone, déterra de son sac un morceau de post-it. On avait noté au stylo bille, d'une écriture géométrique :

« Notre grande sœur a eu une petite fille ce matin à 4 h 50. Elle s'appelle Aurore. Elle pèse 3,950 kg. Appelle les parents. »

La Blonde examina le bout de papier, béate. Les naissances, les bonnes nouvelles, elles étaient si rares autour d'elles…

CASSANDRE : C’est ma nièce, la première, elle est née il y a trois jours.

LINA : Que c’est chou !

Baby récupérait son bien et l'emmitouflait avec précaution dans son agenda.

LINA : Mais pourquoi tu déprimes ?

CASSANDRE : Parce que je n’aurai pas le temps de la voir grandir.

LINA : T’en sais rien. Essaie, ça vaut la peine.

Elle lui saisit les mains. Les compressa, autour des deux tasses. L'arrivée d'un petit être sur Terre, c'était un signe, une promesse de renouveau, une magie. Elle aurait voulu, elle, avoir dans son entourage un bébé tout neuf à câliner.

LINA : Elle n'aura pas la même vie que nous. Tu l’en empêcheras.

Elle était née, avait grandi dans un carcan de campagne profonde. Pas d’école à moins de deux kilomètres. Pas de boulangerie. Rien. Les vaches sur des hectares de prairies vallonnées. Les forêts partout autour. Les ruisseaux sauvages. Trois ou quatre pâtés de maisons semés à flanc de coteau. Là-bas, on laissait pousser des enfants sans tuteur. Sans treillis. Elle s’était échappée à quinze ans, en internat. Son frère cadet l’avait imitée. Ils revenaient le week-end, on lavait leur linge. Ils

déguerpissaient le dimanche soir avec plaisir. Les parents ne savaient pas communiquer. N'évoquaient jamais leur jeunesse à eux. Elle en avait souffert un moment. Puis négligé de leur imposer ses questions. Voilà où étaient ses racines. Ancrées au milieu de nulle part. Dans une famille atteinte de mutisme. Où on taisait surtout les doutes. Les échecs. Celui de sa mère en particulier, en dépression nerveuse avérée depuis cinq années. Lydie avait réussi ses études, un peu pour lui montrer qu'elle le pouvait. Obtenu les diplômes qu'elle désirait, les uns après les autres. Systématique. Organisée. Elle s'était construit une vie en milieu urbain. Elle était ingénieure en génie civil. Son père était fier d'elle. Elle le lisait sur lui. Sa mère, sous antidépresseurs, considérait les succès de ses enfants comme acquis. Son dû à elle.

Un beau jour, Lydie avait hérité de la petite dernière. Une originale. Renfermée à l'extrême depuis sa plus tendre enfance. Passionnée d'art, de musique, de littérature. Elle avait cru pouvoir l'apprivoiser. Se rapprocher d'elle. Elle n'avait pas pu. À cause de son travail. De ses horaires. Par timidité peut-être. Puis sa jeune sœur avait changé. Peu à peu. C'était insidieux. Elle ne recevait plus ses bulletins scolaires. Elle la voyait de moins en moins chez elle. Lorsqu'elle était présente, elle ne décrochait plus un mot. Cassandre était une extra-terrestre. Elle était même revenue de cours avec un œil au beurre noir. Elle s'était cognée à une table en ramassant un cahier.

Lydie n’avait ni le temps, ni l’envie de panser les chagrins d’amour, de mater les révoltes ou les crises de sa petite sœur. Elle l’avait soudain admis. Le matin où un relevé de notes s’était égaré parmi ses factures. Elle ne pouvait plus l’héberger. Mettre son appartement à sa disposition une année supplémentaire. Elle préférait se rétracter. D’une part, elle n’avait aucune confiance en sa petite sœur. Elle soupçonnait même qu’elle était voleuse. Ou pire. D’autre part, elle avait envie de suivre la voie de sa sœur aînée : fonder une famille. Elle avait rencontré quelqu’un six mois plus tôt. La relation était devenue sérieuse. Ils emménageraient ensemble à la fin de l'été.

Cassandre passait en coup de vent, en retard. Dix-sept heures trente au lieu de dix-sept. Lydie était rentrée. Elle était assise dans la cuisine, à grignoter des biscuits. La benjamine devina que sa sœur avait à lui parler. Elle l’esquiva, fila dans sa chambre, planqua son perfecto. Machinale. Elle soupira. Cette fois, il fallait affronter les reproches. C’était une première depuis qu’elle vivait à Saint-André. Elle pénétra à pas de loup dans la cuisine.

LYDIE : J’ai trouvé un paquet de clopes dans ta chambre.

Elle tripotait une tasse de thé vide.

CASSANDRE : C’est bon, je le planque pour une copine.

LYDIE : Prends-moi pour une conne.

Le premier choc s'abattit sur Cassandre. Un nœud enserra sa gorge. Elle était découverte.

LYDIE : Il y a un bulletin de notes qui a échappé à ta vigilance. T'es pas maligne.

Cassandre la dévisageait, foudroyée, fébrile. Bataillait pour surnager et paraître.

LYDIE : Je l'ai pas donné aux parents. Je ne veux pas les inquiéter avec tes conneries.

CASSANDRE : Je…

LYDIE :… Si tu veux foirer tes études, c'est ton problème. Et je ne veux pas savoir ce que tu fais en dehors de chez moi. Mais pense aux parents, au moins.

Cassandre se remettait. Ouf, sa grande sœur ne se doutait de rien de plus. Elle allait s'en sortir sans encombre… avec du bol.

LYDIE : J'ai discuté avec Maman, moi, j'en ai marre, ils te récupèrent l'année prochaine.

CASSANDRE : Mais où je vais aller en cours, moi ?

Soudain, sa présence à Saint-André perdait son sens. Elle n'avait plus à fréquenter Mark, ses amies. On lui ôtait ce à quoi elle se raccrochait depuis des mois.

LYDIE : Ah, ça t'intéresse maintenant.

Cassandre digérait le coup du sort. Se haïssait de ne pas l'avoir anticipé. Remâchait son dédain. Sa froideur. Encaissait que jamais, personne dans sa famille ne se soucierait d'elle.

LYDIE : Excuse-moi de t'annoncer que tu vas redoubler, de toute façon.

Une famille adepte d'aphasie. Pour ménager les apparences. Une sœur qui ne voulait pas d'elle dans ses pattes. Il ne lui restait que Mark et ses amies. Elle se blindait contre ceux qui lui avaient donné la vie, élevée, nourrie et logée. Parce que sa place n'était plus au milieu d'eux.

LYDIE : Tu vas aller à Beauval, Sarah était là-bas, c'est très bien.

Cassandre grimaça. Beauval était une petite ville industrielle, à trente minutes de Solèse, du côté banlieues misérables. Le Vieux avait ses réseaux là-bas aussi. Le clan, lui, serait à Saint-André.

LYDIE : Tu ne devais pas aller dormir chez ta copine Victoire ce soir ?

Sa benjamine la toisa. Marcha hors de la cuisine sans un mot.

Le sursis s'épelait. Bientôt, elle devrait déménager. Retourner chez ses parents. Elle ne s'entendait pas avec eux. En moins de deux ans, tout ce qu'elle avait été était mort. Elle était une autre Cassandre à la vie privée trop compliquée. Elle avait lu l'autobiographie de Gisèle. N'avait pas adhéré. Annabelle s'était entichée du personnage. Les soulait avec les principes, le libre-choix, la liberté. Il lui était facile, maintenant, de se montrer sous son vrai jour. De pousser ses amies à l'indépendance d'esprit à défaut de celle du corps. Elle n'avait plus personne sur le dos.

Cassandre, elle, n’avait pas l’impression d’avoir atteint l'âge de s'émanciper ou de persister. Prostituée ou pas, elle ne savait pas qui elle était. À s'user avec eux, dans le flou des cachetons la plupart du temps, elle avait appris à connaître les clients. Elle les méprisait. Elle les utilisait pour s'offrir ses caprices, des lignes sans que Mark la dérange. Elle leur servait à combler leurs vides affectifs abyssaux. Elle imitait à la perfection la confidente. Et en bonus, elle consentait aux pratiques sexuelles que bobonne ne se coltinait plus depuis belle lurette.

Certains jours, chacune de ses pensées se dispersait. L'une, originelle, voyageait vers un fantôme. Le remords, la culpabilité, la harcelaient. Elle se répugnait. Elle sentait son âme se déchiqueter. Puis l'ensemble, elle-même, recouvrait sa cohérence… Elle se réanimait. Grâce à la présence de Mark près d’elle. Sur son fil d’équilibriste à elle, il lui tenait la main, il était son ancrage. Elle ne tombait plus, elle ne coulait plus. Elle s’en voulait parfois, quand il ne lui inspirait rien que du dégoût. Elle s’en voulait surtout de ne pas pouvoir lui pardonner. Parce qu’il la reconstruisait, elle aurait du savoir occulter le passé. Sa convalescence était périlleuse. Une succession d'étapes. Mais lui, il se montrait patient. Prévenant. Depuis la soirée mémorable, il l’emmenait sans problème avec lui. Dans son chez-lui à Solèse. Leur étrange complicité ressuscitait. Il lui réapprenait même à faire l’amour. Il l’avait deviné, elle n’avait jamais été nette au moment de passer à l’acte. Sa mémoire escamotait au moins

quatre-vingt-dix pour cent de ses expériences sexuelles. Les alcools, les drogues, le stress, ses obligations annihilaient en elle le moindre désir. Elle était une machine. Le responsable à l'origine de son état lui révélait ce que pouvait être la tendresse, la douceur. La planète changeait d'axe. Si elle se souvenait de leurs rapports l'année précédente, elle s'étourdissait. Plus aucune brutalité entre eux. Il ne lui demandait rien. Que de baisser sa consommation de cocaïne. De l'éviter quand elle était avec lui. Elle galérait. Faire l'amour sans remontant était un supplice. Au fond, elle ne supportait pas qu'on la touche. C'était viscéral. Depuis l'enfance. En plus, avec le job, le sexe n'était que de la baise pour le fric. Mark ne voulait plus qu'elle prononce le mot « baise ». Et elle, elle essayait de se corriger aussi.

Elle reposait les pieds à tâtons dans la réalité. Elle pouvait presque retenir la date du jour. À quoi bon les clients alors, puisqu'elle redevenait elle-même ? Joachim avait encore payé une nuit pour elle. Il avait un côté dangereux qui lui plaisait. Il venait d'une autre ville, d'un milieu social différent. Elle s'émouvait à son contact. Un écho, du fond des âges, d'un siècle à l'autre, ils se reconnaissaient. Puis il s'était révélé, pareil. Il la vaccinait contre les belles rencontres. Indiscrétion, possessivité, une presque dispute, il commençait à vouloir s'imposer. Elle ne le reverrait plus.

Elle entrait dans le hall. Son Chanel s'évadait jusqu'au salon. Elle troquait dans la chambre aux aquarelles son patte

d'éléphant infâme contre une tenue féminine. Elle parcourait le bureau, la salle de sport. Elle l'embrassait. Elle tournoyait vers un lecteur de disques. Enclenchait n'importe quel morceau. Parce qu'elle, sans sa sacro-sainte mélodie, sans ses accords, sans ses notes, elle ne se régénérait pas. Ce jour-là, elle n'esquissa aucun des rituels. Elle le dévisagea. Son perfecto toujours sur elle. Son jean trop large s'usait aux chevilles. Et les bracelets de cuir, avec leurs clous d'inspiration sado maso, décoraient ses poignets :

« C'est bon, vous vous y mettez tous… J'arrête de bosser pour le Vieux. »

Il ne répondit pas. Il s'était douté du changement. Il la bloqua contre lui, joyeux.

CASSANDRE : Je veux autre chose… La tranquillité.

Sa crinière noire tanguait contre le torse. Le blouson jurait sur le costume.

MARK : Tu me surprends… Aurais-tu encore des rêves ?

CASSANDRE : Mes rêves… C'est volatile, c'est de la poudre, ça rend même plus dépendant. On ne peut pas s'en passer.

MARK : Métaphore intéressante. Tu reviens dans la réalité, *baby*…

CASSANDRE : Dans ta réalité. Dans ma réalité, sans rêve, je meurs…

MARK : Si tes rêves te perdent…

CASSANDRE :… Oh non, c'est ta réalité qui me perd.

Elle plongea dans ses iris de jade. Et les modulations, son timbre de soprano, cristallin, résonnait.

MARK : Et tes rêves tiennent compte de moi ?

À l'intérieur du perf', la doublure gémissait des frottements du bracelet. Autour du col de chemise.

CASSANDRE : De ta tombe, oui…

MARK : Quand cesseras-tu de…

CASSANDRE :… Respirer ? Pas avant toi, *dearest*...

MARK : Ton bavardage m'exaspère…

CASSANDRE :… Tu m'aimes ? C'est ça qui te fout en rogne ?

MARK : Soigne ton langage…

CASSANDRE : Je soignerai mon langage le jour où tu te reconvertiras dans l'humanitaire.

La joute s'exerçait au quotidien. C'était leur routine. Ils étaient l'un contre l'autre, l'un face à l'autre. Ils se moquaient des réparties, même si elles les exposaient au fond. Désormais, plus de tabou, ils partageaient certains secrets.

MARK : Je savais que tu finirais par devenir sensée...

Vissée contre lui, elle brutalisait un de ses boutons de manchette :

« De toute façon, ça n'arrange que le Vioque, ce système… »

MARK : Et il trouve que tu deviens trop chère ?

CASSANDRE : Non… Mais j'ai un client gluant.

MARK : Je ne suis pas…

CASSANDRE :… Du tout informé, tu m'étonnes.

Ses phalanges nerveuses se tortillaient sur la manche. Entamait mine de rien un déboutonnage.

MARK : Tu vas l'arracher à force…

CASSANDRE : Il me fera de l'argent de poche, monsieur le V.R.P.

MARK : Reste avec moi. Et tu n'auras pas besoin de voler un bouton de manchette.

CASSANDRE : Trouve un moyen. Je veux rester à Saint-André.

MARK : Tu n'auras pas le choix.

La conviction, celle qu'ils deviendraient tous les deux un couple rangé, s'imposait à lui. C'était ce coup du sort, la situation future, qui lui permettrait de la garder. De couper les ponts avec Yves. Il prévoyait de vendre l'appartement de Saint-André. Sans elle dans la ville, un pied-à-terre ne lui servait plus à rien.

[…]*Qui est concerné ? Tous ceux et celles qui ont été exposés ne serait-ce qu'une fois à la contamination par le virus VIH depuis 1980 : les hommes qui ont eu ne serait-ce qu'un rapport sexuel avec un homme ; tous ceux ou celles qui ont eu recours une fois au moins à des drogues injectées par voie intraveineuse ; tous ceux et celles qui ont eu une transfusion de sang ; tout homme ou femme qui a eu au moins une relation sexuelle avec l'une des personnes désignées ci-dessus ou avec une personne, homme ou femme, ayant résidé longuement en Afrique sub-saharienne. Il va de leur vie de savoir si ils, elles, doivent dès aujourd'hui, en l'absence de tout symptôme visible pourtant, commencer un ou des traitements qui les protègera de ce qui arriverait*

si rien n'était fait contre. Dans les cinq ans à venir, c'est à quelques 20 000 ou 30 000 résidents de France que cette prévention du SIDA-maladie s'adressera. […]
Jacques LEIBOWITZ – Prévention du SIDA en 1990 : traiter les porteurs de virus menacés.

Hôpital de Saint-André – Ni la chute des CD4, ni l'opportuniste n'avaient prévenu de leur arrivée. Les deux se manifestèrent d'un coup. La Belle, entre la multitude d'analyses, la baisse de la fièvre, les thérapies, l'évolution, rouillait. Son punch s'atrophiait pour de bon. Son ennemi, les professionnels l'étiquetaient : pneumocystose. On l'amadouait en chœur : on savait soigner l'affection, elle avait été détectée au stade le plus précoce. Pour la carence dans ses poumons, ils jargonnaient insuffisance respiratoire modérée. Malgré tous les paramètres favorables, elle le détectait en elle, son avenir.

L'hospitalisation en urgence avait éprouvé son entourage aussi, sa famille, Lina. Personne ne l'escomptait là. C'était encore tôt, la Belle ne respectait pas les conventions, et la moyenne non plus. Quelle idée, ne pas honorer les pourcentages, les probabilités cliniques, le taux de morbidité. La Belle, elle, discernait le contrecoup dans la déclaration de guerre. Le stade SIDA, déjà. On lui rabâchait : il ne faut pas perdre espoir, la recherche progresse… Mais les mentalités évoluaient elles assez vite ? Une grenouille de bénitier _ grand-tante par alliance du côté paternel _ s'était hâtée de sermonner ses parents. Virus, châtiment

divin, Annabelle, âme pervertie et égarée. Rien n'avait manqué à ses arguments. Ses parents en étaient sortis immunisés contre la religion. Athées pour le restant de leurs jours. Ailleurs, dans les médias, on dispensait un peu plus d'infos sur l'épidémie. Au-delà de toute attente, la contagion enflait. On accédait à la vérité brute : le virus n'avait jamais été réservé à un type de comportement. On purgeait l'Occident des débris d'une homophobie chronique. Chacun se sentait un peu plus concerné. Au fond, la société se réveillait-elle ? La Belle se permettait un espoir devant les magazines. Peut-être qu'un jour, les associations, les chercheurs, le public, tous se réuniraient dans le seul but de vaincre. Peut-être qu'un jour, les télévisions diffuseraient de vrais témoignages ? [14] Elle, elle n'estimait pas appartenir à une population représentative de victimes. Elle, elle s'infligeait sa fatalité. Elle était consciente d'avoir participé de son plein gré à sa contamination. Dimitri lui téléphonait sans arrêt. Hésitait à lui rendre visite, de peur de la fatiguer. Ou de croiser ses parents. Elle avait enfin osé glisser une bête phrase dans une de leurs conversations. C'était plus facile, à distance :

« Si je n'avais pas été séropositive… »

---

[14] Note de l'auteur : Désolée, Annabelle… Dans la réalité, en France, on attendit un peu. En avril 1994, les chaînes de télévision françaises — toutes — donnèrent une grande soirée Sidaction. Je retiens l'image, grâce à la magnifique et émouvante jeune fille, Barbara Samson, devant des millions de téléspectateurs, avec son vécu. Mais depuis ? Les initiatives ne rapportent plus assez, et les ados de notre temps en sont convaincus : pas la peine de se protéger puisqu'on ne meurt plus du sida. Faut pas se prendre la tête…

Il s'était tu pour ne pas la blesser. Elle savait au fond. Dans ses amours à elle, il y avait eu tellement de : « Si ». À l’heure du bilan, elle les récapitulait aussi :

« Si Cédric n’était pas mort… Si Sven n’avait pas préféré les hommes… Si je n’avais pas été séropositive au moment où j’ai flashé sur Dimitri… »

Une infirmière, à peine plus âgée qu’elle la ravitaillait en disques, en bouquins. Elles dissertaient ensemble dès que les soins leur accordaient un instant. Quant à l’ours, un peu fripé, il trônait à côté de la malade, contre le montant du lit. Il contrôlait avec dignité les passages dans la chambre. Une fois sa vilaine toux calmée, la Belle lui confiait à quel point elle allait mal. Ballottée au centre de sa haine envers la gent masculine. Sa soif de vengeance rejaillissait.

Un brin émues, trois membres du clan traversèrent les couloirs en cours d'après-midi. Des jours à patienter. Puis une secousse, un haut-le-cœur, la laideur de la maladie les frappèrent. Une perfusion nourrissait la Belle en antibiotiques. Le cathéter déboîtait le pli de son coude dans une ecchymose. Sa chevelure déclinait de la soie vers le jute. Le chignon se diaprait d’ocre, de cuivre autour des oreilles. Sous les draps, son buste se recroquevillait contre son ventre, matelassait ses abdominaux. Et sur chaque pore de son épiderme, sur ses paupières, sur sa bouche

cyanosée, on mesurait les séquelles des douleurs, les examens invasifs, l'amorce d'une longue lutte.

ANNABELLE : Mon clan vient me faire ses adieux ?

LINA : Je ne m'inquiète pas pour toi. Têtue comme t'es, t'es pas encore morte.

ANNABELLE : Là, c'est pas moi qui décide, j'ai pas les clés.

CASSANDRE : Je propose une converse plus gaie.

VICTOIRE : Celle là était excellente. J'en ai une autre, d'excellente, pour la grande malade…

LINA : Lâche là, elle est au courant de toutes les exclusivités.

ANNABELLE : Ah, elles parlent de toi, Baby ?

VICTOIRE : Elle est pas au courant du clash ?

ANNABELLE : Eh, développe, quel clash ?

VICTOIRE : Notre Blonde est maîtresse des lieux chez elle, tu l'savais pas, ça fait une bonne semaine…

ANNABELLE : Ah bon ?

CASSANDRE : Ah oui.

VICTOIRE : Le Chauffeur a disparu. Comme ça.

Un claquement de doigts renchérit sur l'annonce théâtrale.

LINA : Là-dessus, je t'avais demandée…

VICTOIRE :… La discrétion, mais tu rêves ou quoi ?

ANNABELLE : Disparu ? Où encore ?

LINA : C'est rien, il doit avoir flairé le cul d'une fille quelque part. Tu sais comment il est. Enfin, j'ai l'appart. Pour moi. Et Baby…

VICTOIRE : Ça, c'est le plus salé. Ouais, la pouf', tu vas pas en revenir : Mademoiselle et Master sont trop épris l'un de l'autre alors, pour les séparer, on leur jette des seaux d'eau…

CASSANDRE :… T'abuses…

VICTOIRE : Moi ? Ah non, je bluffe pas, rappelle nous avec qui t'es venue jusqu'ici ?

CASSANDRE : C'est… Exceptionnel.

ANNABELLE : Il t'a accompagnée ? Ah oui, c'est exceptionnel !

LINA : Sauf que t'es jamais tranquille pour une petite ligne…

ANNABELLE : T'as que ça dans la vie, toi ?

LINA : Baby et sa coco, on ne peut pas dire que c'est une passade.

ANNABELLE : Toi et ta collec' de cachetons, on peut dire que c'est la passion. Et ta cure ?

LINA : J'ai été amenée à repousser…

ANNABELLE : C'est bien, très bien. Foutez-vous en l'air, suicidez-vous, shootez-vous et surtout soyez fières de vous ! Vous êtes si parfaites ! Vous pouvez tout tenter…

VICTOIRE : Dis, madame moralité, t'as tout tenté aussi.

ANNABELLE : T'as vu où ça me mène ? Bon. Contrairement à toi, j'ai vendu personne d'autre que moi. Imagine ce qui t'attend si on paie au pro rata toutes nos erreurs là-haut.

Elle se retenait de pouffer pour conjurer la toux. Son ours l'interrogeait, léthargique.

VICTOIRE :… Tu dois morfler ici. C’est vrai, t’es dans de jolis draps. Au sens propre, j’veux dire. Bientôt le linceul, le cercueil…

ANNABELLE : J’ai vécu mieux que toi. Plus intensément que tu ne vivras jamais. Parce que j’ai connu des sentiments. Moi.

VICTOIRE : Un point pour toi. Ton petit copain accidenté, c’est de lui dont tu causes. Mais il est mort jeune, lui aussi. Et un point pour moi.

ANNABELLE : Il est mort jeune. Mais je n’échangerai pour rien au monde les moments que j’ai passés avec lui. Je n'échangerais rien.

VICTOIRE : Ouais, moi, les balourds sur la douleur qui rend plus vivant…

ANNABELLE :… Mais tu piges rien à rien, toi. La douleur, c’est simplement humain. Toi, pétasse, tu n'es qu'une caricature…

Une brûlure sciait ses sinus. Toujours prudentes, la Blonde, Baby, surveillaient l’Énervée en coin.

VICTOIRE : Pan dans les chailles. T’aurais dû être philosophe.

Plus tard, elles abandonnèrent la Belle. Avant de reprendre son service, l’infirmière rendit visite à la malade. Constata son malaise. Son moral en berne. Elle l'écouta en silence entre un plateau-repas ridicule, une prise de comprimés et trois quintes de toux.

ANNABELLE : Il y a des crétins partout, qui vivent heureux… Pourquoi pas moi ? Ils ne servent à rien, ces gens. Et moi, je ne

peux pas être comme eux ? Médiocre, en bonne santé ? Pourquoi je suis malade justement maintenant ? J'aurais pas pu attendre leur putain de vaccin ?

Elle ressassait, ses anciens clients, ceux qu'elle n'avait pas contaminés, une bobonne à la maison, un clébard qui bave et deux mioches mal élevés. Soudain, une houle se souleva au creux de sa poitrine. Le souvenir du soir où elle avait trop bu. Lorsque ses mots avaient dépassé sa pensée…

ANNABELLE : J'ai tout foiré dans ma vie…

L'INFIRMIÈRE : Tu n'es pas la seule malade à cause de ce virus.

ANNABELLE : Tu crois en Dieu, toi, franchement ?

L'INFIRMIÈRE : Franchement ? Quand ça m'arrange.

ANNABELLE : T'as pas le mode d'emploi ?

L'INFIRMIÈRE : Invente le tien.

Il était l'heure. Elle partit se charger des soins un étage plus bas. Groggy par les antibiotiques, la Belle somnola. Les accès de panique l'empêchèrent de dormir. Alors, elle enlaça son ourson. Lui déclara qu'elle refusait de mourir. Qu'elle avait trop peur.

RN 206 – L'élégante allemande filait vers le faux manoir. Cassandre rivait son nez sur la vitre teintée. Elle grimaçait. Elle n'allait plus en cours en ce moment. Pas la peine, elle allait redoubler. À Beauval en plus. Mark s'amusait de la situation

d'ailleurs, il l'horripilait. Il lui proposait de rencontrer ses parents. Elle n'imaginait pas la tête de son père. Sa honte à elle.

Le lecteur sifflotait un air de jazz. Au bout d'un morceau, sans pitié, elle éjecta la cassette. Échangea les notes sirupeuses contre les torsions de corde du réputé Slash[15]. Dès la première salve, Mark sursauta. il tendit un index machinal vers le poste. Trancha net les dérives. Elle appuya à nouveau sur Marche. Axl Rose aboya au quart de tour :

«*Whoa, oh, oh, sweet child o' mine*
Whoa, oh, oh, oh, sweet love of mine[16] »

Un coup de volant brusque, les pneus abjurèrent le goudron pour une piste terreuse, entre deux plantations d'orge. Les freins crissèrent. Il interrompit les râles de la guitare et du hurleur. Grippa l'objet de son grief. Se lança hors de l'habitacle avec la cassette dans une paume. Là, il l'expédia. La soixante minutes voltigea par delà les pousses, enterrées sous la boue. La propriétaire de la relique grognait, vociférait :

« Tu devrais avoir honte de faire une chose pareille ! »

Elle se ruait entre les mottes. Ses talons aiguilles s'embourbaient en rythme. Le vent des montagnes balayait les cimes, les pommiers à l'orée, le champ de part en part. Prodiguait des épis sur sa crinière. Son trésor émergeait d'un monticule. Elle

---

[15] Guitariste du groupe Guns n'Roses.
[16] GUNS N'ROSES – S*weet Child O' mine* (Axl Rose/Slash-Izzy Stradlin) – Geffen Records 1987.

l’exhuma. L’emmaillota dans des mouchoirs en papier. Émigra vers la berline. Le conducteur avait coupé le moteur. Se déridait. Et fumait.

CASSANDRE : Et en plus, tu me taxes mes clopes, maintenant !

Elle scandait son indignation. À deux doigts des larmes.

CASSANDRE : Cette cassette est un souvenir, j’y tiens !

Toujours la vexation allumait des étincelles d'œil-de-tigre dans les prunelles marron. Chromait les taches de rousseur sur ses joues.

CASSANDRE : Et toi, ça te fait rire !

Elle nettoya encore en maniaque compulsive le sujet du conflit.

CASSANDRE : T’as vu dans quel état sont mes pompes !

Tout à coup, elle concéda une moue. Elle arborait un look emprunté à Lina. Tailleur écru classieux à la limite de la prétention, avec des escarpins trop hauts. Et on aurait dit une bergère, avec sa peau rosée par la brise, les herbes des rafales dans ses anglaises, les marques de boue imprimées sur sa veste par la cassette. Elle se munit d’un tas de terre qu’elle propulsa sur lui.

CASSANDRE : C’est cadeau, mon V.R.P, je suis plus la seule à puer le terroir.

Il essuya une trace sur sa joue. Puis réinvestit sa place devant le volant. Elle le rejoignait :

« La Blonde va me faire la gueule au moins dix jours pour l'état de ses pompes... »

MARK : Tant mieux.

CASSANDRE : Déjà qu'elle fait la gueule parce que l'autre est réapparu.

[...] *Well I feel lying and waiting is a poor man's deal*
And I feel hopelessly weighed down by your eyes of steel
It's a world gone crazy
Keeps Woman in Chains

Trades her soul as skin and bone
Sells the only thing she owns
Woman in chains
Woman in chains

Men of stone
Men of stone [...]

TEARS FOR FEARS – *Woman In Chains* (Orzabal) - Album «The Seeds Of Love»– Virgin Music Ltd 1989.

Saint-André – La Blonde sentait ses pas se dérober sous elle. La fatigue, la déprime la grignotaient depuis le retour aussi subit que son départ, de son colocataire. La vérité lui sautait aux yeux. L'Énervée et Fabrice ne couchaient pas seulement ensemble. Ils avaient une liaison. C'était déstabilisant. Constater qu'elle avait mal joué en comptant sur le Chauffeur pour la soutenir. Devoir supplier Yves de se presser pour lui procurer un

appartement à Solèse. Tandis qu'Annabelle resterait à Saint-André. Rien ne se déroulait comme prévu. Elle n'en voulait pas à Victoire. À n'importe quel autre moment, elle aurait été soulagée. Avant, il arrivait que Fabrice ne consomme rien. Il se montrait alors doux, généreux. Le problème, c'est qu'il ne touchait presque plus terre. Il était imprévisible. Avec l'Énervée dans les parages, en revanche, il se contrôlait toujours.

À peine dépêtrée de l'hôpital, la Belle lui assenait ses diatribes, le libre-choix de la profession. La Blonde ne tolérait plus ses reproches sous-jacents. Il ne lui était pas possible de limiter ses activités. Ou de s'émanciper. Sans son réseau. Sans Yves et son paternalisme envers elle, elle n'avait pas de structure. Parfois, le week-end, Baby lui lançait un coup de fil depuis son nid familial. Elles mettaient en commun désirs et efforts d'organisation. Désormais, en cas de pépin ou de tracas, elles se contactaient. La semaine, elles écumaient les magasins ensemble. Renflouaient leurs garde-robes. La Blonde classait par coloris une robe bustier, une jupe fendue, une droite, trois chemisiers, dans sa penderie. À deux pas derrière elle, Fabrice insistait :

« Fais-le pour me faire plaisir. »

Elle ronchonnait encore et toujours sa réponse :

« Non, ça ne me dit rien. »

Au terme d'une cinquième proposition, il s'éloigna. Elle le découvrit ensuite avachi sur le sofa. En transe.

FABRICE : Je ne te trouve plus très drôle.

Elle se contraignait au silence. Pas la peine d'en rajouter.

FABRICE : Vraiment, tu n'es pas drôle.

Elle l'inspectait. Peu à peu, des tréfonds de son plexus, naissait l'aversion. Envers ses rétines saillies par des veinules, sa façon de rougir dès la première ligne. Envers les effluves de son after-shave parasite.

FABRICE : Tu ne veux même pas t'amuser un peu ?

Elle perçut un incendie dans ses vaisseaux, les tissus de ses joues, dans la jugulaire à son cou.

LINA : Tu me fais pitié…

FABRICE : Tu t'es regardée, toi, sale petite garce ?

Il se leva. Choqué par son aplomb. Elle ne s'empêcha plus de déverser ses contrariétés sur cet…

LINA : Espèce de toquard, tu passes ta vie à te répéter sans arrêt, on est toutes des sales petites garces pour toi, c'est tout ce que tu sais dire !

Le Chauffeur semblait tombé du lit. Avec ses iris d'acier cerclés de couperose. Un air hagard, dépenaillé.

FABRICE : Mais t'as pas le droit de me parler comme ça. Personne n'a le droit de me traiter de…

Sa figure virait dangereusement rubicond.

LINA :… Toquard ? T'as mal entendu, je voulais dire : clébard !

Fébrile, elle inspira. Elle se prépara à n'importe quel apaisement. Ne rumina que sa hargne...

FABRICE : Je ne suis pas un clébard !

LINA : Je ne resterai pas une minute de plus avec une loque !

FABRICE : Quoi ? Tu ne supportes pas ton double ?

Il expédia un vide-poche et son contenu sur elle. Elle s'écarta avec grâce d'un entrechat sur le côté, en petit rat de l'opéra.

LINA : Tu crois que tu me fais peur ?

Elle repéra les cristaux de roche dans leur vitrine. L'un après l'autre, ils lui servirent de munition. Et elle pirouetta entre les chaises. Barra la route derrière elle. Elle s'appliquait en matador avec une muleta.

LINA : T'es qu'un trouillard, une mauviette, une merde !

Dans la précipitation, elle se tordit la cheville à côté de la table. Miaula un aïe. Se vengea de l'entorse. Une neige étalée s'éparpilla. Le détenteur en suffoqua de rage. L'insulta. Toréa entre les plantes vertes. Galopa dans tout l'appartement pour la punir. Renversa les meubles. Mugit :

« Je vais te tuer ! »

La Blonde décrocha un combiné sans fil dans la cohue. Composa tant bien que mal un numéro…

... À l'autre bout, Mark reçut un tonnerre de cris, les voix de Fabrice et de Lina.

MARK : Cassandre, je crois que c'est pour toi…

Elle s'empara du téléphone. Blanchit.

CASSANDRE : On devrait peut-être y aller, là.

MARK : Je ne pense pas que c'est nécessaire.

CASSANDRE : J'insiste.

MARK : C'est sans doute malvenu, Cassandre.

CASSANDRE : OK, si tu ne veux pas t'en mêler, moi, j'y vais. Et je sais qui appeler.

Vingt minutes après, elle jouait les négociatrices. Sans témoin. Les bâtisses séculaires dans la vieille ville étaient étroites. Le Chauffeur n'avait pas de voisin de palier. Derrière la porte close, il lui jappait étape par étape la position de Lina. Et la progression d'une corde. Il comptait se pendre. Non sans avoir assassiné la diablesse au préalable. À travers le bois, Mademoiselle l'incitait à se calmer. À ouvrir. Le déséquilibré ne comprenait pas. À force, la jeune fille s'assit dans l'embrasure. Pria qui de droit. Pour que Lina soit récupérable. Enfin, le secours jaillit de la cage d'escalier. Lui destina tout son altruisme en un sourire. Deux grands gaillards l'escortaient. Cassandre se détacha du sol. Les détailla l'un et l'autre. Les connaissait-elle ?

DIMITRI : Alors, ça va, toi ?

CASSANDRE : C'est pas moi le problème pour une fois. T'as remarqué quand même ?

DIMITRI : C'est un changement appréciable.

Il était soulagé. Pas fier. Ils n'avaient pas respecté les limitations de vitesse. Du coup, le trajet Solèse-Saint-André s'était abrégé d'un quart d'heure.

DIMITRI : Ne t'inquiète pas, tout ira bien. Ton cher et tendre t'attend en bas.

CASSANDRE : Ah bon ?

Cordial, l'homme au crâne rasé fit oui de la tête. Ses auxiliaires franchissaient le seuil. De l'extérieur, on discerna du cliquetis, du tohu-bohu, du vagissement, du tollé.

DIMITRI : Reste ici.

Mademoiselle se précipita sans délai. À l'intérieur, elle se pencha sur son amie. La Blonde respira, émit un chuintement. Ses paupières se levèrent.

CASSANDRE : Je te croyais HS !

LINA : J'ai fait semblant. J'aurais vachement aimé le voir se pendre.

Son amie lui tendait les mains et l'aidait à se relever.

L'Énervée s'escrimait sur une voie aux virages ardus. De la souffrance à la vengeance, des remords aux frousses. Entrecoupée par ses soleils, son pognon ou l'amitié. Débuter le job à quatorze ans l'avait brûlée. Corrompue. Elle avait cru dicter ses lois. Souvent, en opportuniste, l'adolescente qu'elle aurait dû être la titillait. Elle aurait pu être légère, joyeuse, une agréable canaille. Existait-elle, l'autre Victoire, dans d'autres dimensions ?

Le hasard, étrange, la ramenait vers Fabrice. Avec lui, moins de cuirasses, pas de façade. Elle y réfléchissait. Le séisme, le verdict

des tests de dépistage changerait-il la donne ? Elle espérait que non. Elle exerçait toujours sur les autres son insolence. Sa décadence. Le voile sur sa personnalité. La provocation était sa vocation. Elle se taxait parfois de sinistre. Démolissait alors tout en elle, autour d'elle. Sa nouvelle folie se nommait héroïne. Depuis le jour où Cassandre et elle y avaient goûté. À Saint-André, on la dealait peu. Elle se la procurait à Solèse. Résultat : une consommation en dents de scie. Elle ridiculisait les speechs *première dose, accro à vie*. Aberrations pour les moutons, patin-couffin, la drogue c'est mal. Son fardeau, c'était la dépression nerveuse, enfouie en elle, la situation, nocive. Le meurtre dont elle avait été le détonateur. Son obsession. Il était là, le disparu, pour toujours. C'était sa faute. Elle n'était pas apte à se camoufler le pire : s'il le fallait, pour son clan, elle serait capable de récidiver. De rejouer une trahison similaire.

Elle avait misé gros une fois de trop. Elle n'avait ni compassion, ni impartialité pour son erreur. Elle examina la Belle. Plus d'antipathie entre elles. Leur fidélité ne variait pas. Les antithèses, leurs principes les opposaient. Leurs tempéraments les liaient. C'était la base de leurs prises de bec constantes. Érodée par ses gammes de médicaments, entre AZT et remèdes prophylactiques, la Belle manquait d'autorité. L'Énervée commanda un demi. La Belle l'imita.

VICTOIRE : Avec ton pneumo machin, t'as le droit de… ?

ANNABELLE : Tu te poses des questions sur ma santé maintenant ?

Elle ironisait. Pourtant, devant la prévenance de l’Énervée, elle reporta à plus tard le plaisir de fumer. Malgré les conseils des médecins et leurs protocolaires : un bon état de santé général est la meilleure des armes contre le virus, elle ne voulait pas se sevrer du tabac. Ni de ses alcools favoris, d’ailleurs. Puisque le virus s’attaquait autant aux forts qu’aux faibles. Puisqu’il s'inventerait encore pour la vampiriser.

ANNABELLE : Qu’est-ce qui peut bien te tracasser au point de te rendre aimable ?

VICTOIRE : Demande à ta copine infirmière de me réserver un lit à l’hôpital, à l’occase.

Les apartés, les pas assourdis, l’odeur de détergent tapaient en cadence dans sa mémoire. L'angoisse. En avant-première, elle avait le scoop, ce qui la frapperait rongeait son amie. Si ces sacrés chercheurs ne se magnaient pas pour fabriquer leur vaccin.

ANNABELLE : Si tu veux. T’as besoin de vacances ?

VICTOIRE : Non. Mais je vais avoir besoin d’AZT un jour ou l’autre.

Le museau dans les paumes, la Belle flanchait. Gémissait.

VICTOIRE : Tu vas te faire remarquer.

La Belle se redressa. Une trace rougie tailladait ses cernes. Et contre l’encolure de son pull, l'Énervée distinguait les ciselures de sa croix en or.

ANNABELLE : Moi, je ne te vendrai pas. Tu le sais ?

VICTOIRE : C'est bien pour ça que je te le dis à toi. J'aurais pas voulu confier un secret pareil à une pétasse comme moi.

Cassandre lambinait depuis la pile de magazines datés jusqu'à la machine à cafés. Une femme, la quarantaine bien tassée, lui souriait. Elle lui renvoyait la politesse. Elle frissonnait un peu. Peut-être à cause de la climatisation mal réglée. Peut-être parce qu'elle, elle était négative. En vérité, plus son entourage était atteint, plus ce virus, l'intelligence du monstre, la désarçonnait. Son cerveau appréhendait la complexité des défenses immunitaires. Mais appliqués à Victoire ou Annabelle, les termes étaient insipides. Horribles. Entre deux essais sur des cobayes volontaires, on pariait sur la bithérapie et les vaccins. Les paroles consolaient. En surface, on y croyait à fond. Sous le manteau, la recherche n'avait pas assez de ressources. Les contaminés effrayaient, scandalisaient, indifféraient. Trop d'homos, trop d'hémophiles, trop de putes… On récitait en chœur le :

« Tu as encore des années devant toi. »

Mais on pensait en filigrane à ces cadavres ambulants, avec sarcome de Kaposi tapageur, aperçus au détour des mouroirs. On insistait, c'était bien fini, révolu, ce genre d'erreur. On était humain. Grandiloquent et féru de progrès : la médecine avançait.

[17] Puis, on voyait ceux qui évitaient de serrer la main d'un séropositif. Les entreprises discriminer des employés. Les écoles exclure des enfants. On propageait des légendes infâmes sur le mode de transmission. Les mœurs stagnaient.

Elle cueillit son amie qui zigzaguait hors du cabinet. L'Énervée lui ôta son coude. Tomba sur un siège dans la salle d'attente. Mademoiselle inséra de la monnaie dans la machine.

La femme lui offrit encore un sourire. Elle lui livra le sien en échange. La femme dévisagea la grande brune. Puis la seconde, plus petite, vissée sur son postérieur. Qui s'apitoyait sur son sort.

LA MALADE : Mais secouez-vous, voyons ! Il faut vous battre !

L'Énervée la scruta sans rien saisir. Elle lança un œil, un signal de détresse sur son amie, à deux doigts de déglinguer l'appareil. Allait-il lui obéir, oui ou non ?

LA MALADE : Vous êtes jeune, voyons. Vous pouvez trouver la force de vous battre !

La grande brune revenait de sa quête avec ses deux gobelets. En attribuait un à la désespérée.

LA MALADE : Croyez-vous en Dieu ?

Le gobelet chavira. Ne se renversa pourtant pas.

VICTOIRE : Lui ? L'absent ? Le seul et l'unique à être complètement absent ?

LA MALADE : Où vous mènera le désespoir ?

---

[17] Note de l'auteur : Elle avance la médecine… 2012 : on touche au but, pour le vaccin ?

VICTOIRE : Mais le désespoir chez moi, c'est une clause du contrat, j'ai rien d'autre ! Vous croyez que votre Dieu s'intéresse à vous, hein ? Visez-moi bien, je suis la preuve tangible qu'il s'en fout royal, de l'humanité.

Elle s'arrachait à sa posture. Se persuadait d'épargner l'intruse. Le mépris se coinçait sur ses lèvres. La femme l'étudiait en retour. Innocente.

VICTOIRE : Vous savez quoi ? Si votre Dieu existe, il a aucune morale. Il ne vous aime pas. Il ne vous comprend pas. Il ne vous attend pas. Il ne vous soulagera jamais.

Elle invoquait Satan. Pour obtenir le droit de cogner. La clémence ne s'atténuait pas.

LA MALADE : Vous avez tort. Il est là, pour mon cancer. Je suis plus proche de savoir s'il existe que vous. Je pense.

La grande brune bougonna une excuse et un au revoir, occulta les cafés, s'empara de l'Énervée. Elles s'évadèrent ensemble des murs de l'hôpital. Dehors, au bout d'un carré de verdure, à l'abri sous la bonhomie des platanes, dans une aire de jeux, Victoire se plombait les ailes sur la grisaille de son avenir.

VICTOIRE : Et voilà, un jour, ce sera mon tour…

CASSANDRE :… À part un plus au mauvais endroit, tout va bien, ton bilan est bon. Sinon, tu serais déjà en train de chialer dans les bras de cette pauvre femme.

VICTOIRE : Tu me connais, toi, dis-moi.

CASSANDRE : Alors, tu peux me le dire, tu crois pas ?

VICTOIRE : Quoi ?

CASSANDRE : Combien t'ont rapporté tes prises de risques. Si t'en as bien profité.

L'Énervée la jaugea. Un clic ébranla son briquet. Une nuée s'évanouit dans l'atmosphère.

CASSANDRE : Ils étaient beaux, tes speechs sur les capotes…

VICTOIRE : Mais tu t'imagines quoi, Poupée ? Tout le monde n'a pas eu des habitués triés sur le volet, un meurtrier pour se couvrir d'oseille, quoi que c't'oseille, tu préfères cracher dessus, à cause de tes idées, ta putain d'éthique. Ouais, la morale, ça te va bien. Toi, t'es une salope, une poule, moi, j'suis une pute. Belle différence.

CASSANDRE : Je ne te plains pas…

VICTOIRE : Je te demande de me plaindre ? Non. Mais c'est quand même chouette de m'avoir accompagnée à l'hosto. Ton bon cœur te perdra. Ton éthique encore. Fais gaffe, tu vires comme la vieille, salope.

CASSANDRE : À quoi elles vont te servir tes primes, maintenant ?

VICTOIRE : Je mets de côté pour les traitements.

Et ses craintes, les assauts du futur, dissipaient les brumes de la fatigue dans ses neurotransmetteurs.

La campagne – Un jardinier assurait une fois par semaine l'entretien des roses, des rangs de pensées, d'arums, de dahlias,

des chèvrefeuilles sur les pergolas et des pelouses. La plupart du temps, il était seul, à sarcler, bêcher, élaguer. Parfois il croisait le propriétaire, ses invités. Des gens de Solèse, sans histoire. Lui, il avait été engagé par un cabinet comptable. Il lui arrivait parfois de pouvoir admirer les cylindrées, des Jaguars, une Testarossa par ci, une Countach par là. Une fortune alignée sur le gravier.

Une Porsche aujourd'hui se garait laborieusement. Une manœuvre après l'autre. En biais contre le bassin. Les pneus se figèrent. Le jardinier soupira. Une femme conduisait le bijou. Une blonde. Une autre, sublime, vêtue de blanc, s'extirpa de la place passager. Sa chevelure d'ambre flottait libre, jusqu'à ses épaules.

Lina claqua sa portière, ne verrouilla pas. Brailla un bonjour au jardinier. Sifflota. Avec sa mentholée entre deux doigts, la lanière de sa dernière trouvaille autour du cou, le kaki de son ensemble, elle semblait en plein grand reportage, immergée dans la jungle. Épuisée par la trouille, la Belle souriait au jardinier. Se posait sur le rebord de la fontaine.

LINA : Arrête, je conduis pas si mal…

ANNABELLE : Non, non, laisse-moi juste me remettre une demi-heure. J'ai bien cru que j'allais crever tout de suite.

ANNABELLE : Franchement, bichette, ça fait un bail que tu passes ton permis, mais ils n'auraient jamais dû te le donner… Tu lui as fait quoi encore, à l'inspecteur ?

LINA : Ben rien. Ce que je fais aux autres.

Son mégot vola par terre, rageur.

ANNABELLE : Ça explique tout. Je sais même pas si t'es au courant qu'ici, on n'est pas en Angleterre ! T'as failli nous planter au moins trente fois, soit une fois tous les kil…

LINA :… T'exagères, là. Bon, j'admets, j'ai pas calculé les deux priorités, mais…

ANNABELLE :… Deux ? Et en plus tu sais pas compter ? Tu m'étonnes que tu saches pas conduire…

LINA : Y'a des dangers pires que moi, quand même !

ANNABELLE : Pire que toi ? Non, y'a pas.

LINA : Yves dit que je conduis très bien.

ANNABELLE : N'empêche, il n'a pas voulu monter dans ta bagnole…

LINA :… Si tu continues, je ne te ramène pas !

Elle crispait ses poings très fort.

ANNABELLE : Allez, c'est pas grave, bichette. Je suis sûre que d'ici quelque temps, tu conduiras très bien…

La Blonde lui pardonnait déjà ses mouvements d'humeur. Et la Belle pensait :

« Si tu ne t'es pas tuée avant. »

LINA : Je vais faire un tour dans le jardin, tu veux poser ?

ANNABELLE : Moi ? Tu m'as bien assez immortalisée ces temps-ci.

La porte du faux manoir s'entrebâillait. Des talons aiguilles frappèrent l'escalier.

VICTOIRE : Z'êtes déjà là ?

ANNABELLE : C’est normal, Lina connaît pas encore les limitations de vitesse. T’en jettes aujourd’hui, dis-moi…

VICTOIRE : Comme d’hab, pouffiasse. Alors, blondasse, il est chouette ton appareil photo…

LINA : Celui là, tu peux toujours ramer pour que je te le prête…

VICTOIRE : J'm'en balance, moi, je veux juste les clés de ta 911.

ANNABELLE : La débarrasser de ce monstre, c’est un acte de salubrité publique.

LINA : Oh, toi… Ils sont pas arrivés, encore ?

VICTOIRE : Ben si. Ils fricotent quelque part vers la piscine. Tu vas les déranger ?

LINA : Je vais me gêner.

Et elle s’empressa d’exécuter la sentence.

Devant les pergolas, le gazon était ras. Les chênes et les noisetiers en bordure du parc, la piscine à la lisière de la maison traçaient comme une clairière sous le soleil de la fin-juin. Un soudain besoin de soleil, après de longs jours de froid, les avait amenés là. Les paupières presque closes sous ses lunettes noires rondes à double verre de baba cool, la nuque adossée à son thorax, la tête contre sa gorge, elle savourait les rayons sur sa peau, ses biceps autour d'elle. Sans broncher.

MARK : Tu verras, tout ira mieux.

Ses solaires aux montures strictes, il les relégua sur le haut de sa tête.

CASSANDRE : Il est bien, pourtant, ton appart à Saint-André.

MARK : Je n'en ai plus besoin. Celui de Solèse ne te plait pas ? Et cette maison ?

CASSANDRE : Y'a pas que mon changement d'adresse là-dessous. Tu changes de projets, c'est ça ?

MARK : Tu devines toujours tout.

CASSANDRE : Bon. Ce n'est pas mon affaire. Mais quand même, t'as raison de retourner à une certaine normalité.

MARK : J'ai raison de te garder avec moi.

Sur la terrasse, à l'arrière du manoir, l'Énervée poussa la Blonde du coude :

« Qu'est-ce qu'ils sont mignons, tout de même… »

Monsieur la classe portait une chemise blanche à manches courtes et un pantalon clair. Mademoiselle se convertissait à un look de hippie à la moindre occasion, haut fleuri décolleté et pattes d'eph' dans les tons crème. Ensemble sur la pelouse, ils ne détonaient plus. La Blonde régla minutieusement le zoom. S'approcha à pas de loup.

CASSANDRE :… Chérie, va jouer ailleurs !

Et elle remisa aussitôt ses lunettes sur le haut de son front. En prévision du flash.

MARK : Lina, pas de photo !

LINA : Allez, quoi, ne bougez pas, sinon elle va être ratée. Une seule. S'il vous plaît.

CASSANDRE : Une seule ?

LINA : Juré.

VICTOIRE : Franco, faites gaffe, une vraie blonde, c'est pire qu'un chewing-gum sous une godasse…

En retrait derrière la photographe, la Belle se frottait les yeux. Expirait aussi. Oui, ils étaient mignons, tous les deux. On les aurait presque assimilés à un couple officialisé. Coquets devant leurs rosiers. Comme si l'heure du romantisme pouvait encore sonner. Elle se mordit la lèvre inférieure. Elle les éprouvait trop, cette aberration, la vérité, le spectre de Michael. Ces pantins ne s'engageraient jamais sur la voie de la normalité. Un vrai couple, c'est tout sauf un mégalo qui joue au proxénète, et une fille naïve qui s'est prostituée. Ils en étaient au troisième cliché. La Belle ne digéra pas plus. Contourna les margelles et chancela. Dimitri la rattrapa.

ANNABELLE : Mais t'es là, toi ? Ah, je comprends mieux pourquoi je suis invitée.

DIMITRI : Bonjour aussi. On m'a dit qu'il y avait une fête.

L'été, on se réunissait sous le pavillon en bois exotique, autour d'une table basse rectangulaire. C'était une pièce supplémentaire du faux manoir, avec ses chaises confortables aux coussins ocre et bruns, sa balancelle, son plancher isolé de la terrasse en basalte.

VICTOIRE : Qu'est-ce qu'on fête ?

YVES : Nous pouvons fêter le permis de conduire et la nouvelle voiture de ma petite Lina.

Il veillait sa favorite chaque jour plus. Elle s’était enfin débarrassée de son neveu. Il en avait profité pour se faire prier un temps. À présent, entre la Porsche et un loft rien que pour elle à Solèse, il la couvait jusqu’à l’étouffement. Il l’avait vissée à ses côtés. La Blonde lui était reconnaissante pour l’autonomie. Pour les gains confortables. Le comble du bonheur, c’était l’absence à la réunion de Fabrice, en cure depuis deux semaines. Le Vieux marquait sa préférence pour sa Lina. La Belle au fond de la balancelle contre Dimitri, nota un bémol, son cavalier atterré. Elle n'aimait pas le voir sérieux. Savait d'instinct qu'il devait se maîtriser en présence du Vieux. Elle agrippa la manche de Baby au passage. Chuchota :

« Et son enterrement bientôt. »

Cassandre s'affalait près d'Annabelle. L’homme au crâne rasé se pencha de leur côté.

ANNABELLE : Franchement, vous êtes mes amis, je vous préviens : y’a une blondasse givrée au volant d’une Porsche sur les routes de la région.

CASSANDRE : Elle conduit si mal ?

ANNABELLE : Le jour où tu dois monter dans sa bagnole, vérifie d’abord testament et assurance vie…

DIMITRI : Cassandre, à ton âge, tu n’as pas d’assurance vie, quand même… ?

CASSANDRE : Tu déconnes, comment je ferais avec Mark si j'en avais pas ?

DIMITRI : Vous êtes deux langues de vipères…

ANNABELLE : Pragmatiques et réalistes, c'est tout…

On les avait surpris, on les espionnait… La Belle tiqua. Non, ce type ne passerait jamais. Il affichait sa bonne humeur.

MARK : Cassandre, j'espère que tu n'as pas oublié de renouveler ton contrat…

CASSANDRE : Je risque pas d'oublier, Mark. Puisque moi, je suis la passagère dans ta voiture. Je t'ai comme chauffeur.

Elle ne rangea pas toutes ses affaires chez ses parents. Elle planqua au milieu de ses jeans deux vêtements couture qu'elle affectionnait. Ses perruques et le sac à dos noir qui lui servaient avant ses rencards du temps où elle bossait. Le reste, elle le confia à Mark. Sauf son perfecto. Elle se séparait de lui pour la bonne cause.

Mark avait fait aménager un dressing au fond d'une des chambres à l'étage, dans le faux manoir. Pour elle. Lorsqu'elle entrouvrait la porte coulissante, elle constatait qu'elles étaient là alignées, rangées, par kilos, ses fringues, les robes de cocktail, les jupes, les hauts, les pompes, les tenues sexy et les dessous assortis. Elle les avait toujours dispersés à gauche, à droite. Roulés en boule. Pour la première fois, elle les voyait réunis.

Impeccables, au sortir du pressing. Elle avait peur, bien sûr. Être chez ses parents, c'était un pas en arrière. La promiscuité avec eux, les inconnus, elle n'avait plus l'habitude. Ils la traînaient avec eux en vacances quinze jours en juillet. Elle cédait bon gré, mal gré. Pour ne pas leur faire de peine. Elle organisait son retour pour passer deux semaines avec Mark entre juillet et août. Une « copine » l'invitait chez elle. Elle ne voulait pas avouer à ses parents l'existence de cet homme. Plus âgé qu'elle et surtout, issu d'un autre milieu social. Pas avant sa majorité. Elle avait à peine dix-sept ans. Il fallait tenir un an. Un sens des convenances qu'elle ne soupçonnait pas en elle l'empêchait. L'inconnue, c'était sa réaction à lui si elle appliquait sa décision jusqu'au bout.

C'était sa destinée, d'être amoureuse d'un meurtrier au double visage. Elle ne voulait pas infliger les écueils à ses proches. Et puis, elle avait ses interrogations, ses cauchemars. Elle s'efforçait de percer les mystères. D'assimiler les règles du milieu où Mark évoluait. De savoir où était enterré Michael. Elle devrait un jour par un moyen ou un autre, avertir l'entourage de Michael qu'il ne reviendrait pas. Elle se le promettait. Elle le lui devait. Peut-être qu'elle mettrait des années. Un jour, Michael aurait une sépulture.

Elle s'inquiétait pour le clan. Pour Victoire surtout. Lina installée à Solèse, Annabelle souvent hospitalisée, l'Énervée désespérait. Elle dissimulait encore son état à ses employeurs. La crise se précisait. Le Vieux, après la trahison patente d'Annabelle

et sa vengeance que personne n'osait évoquer, écartait les risques. Il pensait réclamer des tests négatifs à toute sa peuplade d'employées. Elle pesa le pour et le contre. Demanda de l'aide à Mark. Il se débina un peu. Puis obtempéra. Quoi qu'il arrive, l'Énervée comme Lina ou Annabelle appartenait au clan. Elles resteraient amies.

Le spectateur

C’est à peu près à ce moment que je les ai rencontrés tous les deux. Précision : Mark et Cassandre. J’accompagnais mon paternel. Mark était un de ses cousins éloignés, selon la version officielle. Je n'ai jamais su de quel côté, de quelle branche, mais enfin… Le cadre, c’est restaurant chic, cuisine fine. Pas beaucoup de monde, un soir paisible. Quand ils entrent, mon père me met au pli :

« C’est lui.

Je pense que sa copine a l’air jeune, plutôt de mon âge, en fait. Je murmure :

– Elle est plutôt de mon âge, celle-là.

Mon père me supplie :

– Tais-toi, s’il te plaît.

Elle, elle porte une robe rouge, satinée, maquillage foncé, le look du moment, des talons vertigineux, et des jambes… ! Un peu clairvoyant des fois, mon paternel me chope sur le fait :

– Arrête de la regarder, il est très jaloux…

Ils avancent vers nous, ils nous saluent. Les présentations sont torchées. On s’assoit, je bave quand même. Mark me fusille du regard. J’essaie de lier connaissance par pure politesse :

– Et quelle école vous fréquentez ?

Elle papote université d’archéologie. Je n’écoute pas, j’ai l’œil dans son décolleté, et je gamberge, cette minette ne va sûrement pas en fac. Ce n’est pas son style. Elle ressemble plus à une fan de Madonna version *Like a Prayer*,[18] qu’à une férue de sciences. Mark commande pour elle sans rien lui demander, sans la consulter. Elle s’égaye. Lui aussi. Elle :

– Il fait attention à ma ligne.

Un couple très amoureux. Il la dévore des yeux sans se lasser. En abrégé, il se fout du plaidoyer de mon père. Pour aider, je me concentre sur la pimpante copine en rouge. Sur ses études imaginaires. Elle continue à broder, à sourire. Et elle est un peu curieuse en retour. Pas ravi, Mark se tourne vers elle :

– Cassandre, ton décolleté est trop profond, ce jeune homme est incapable de regarder ailleurs. »

Je pâlis. Mon père rougit. Cassandre dégaine sa fameuse moue taquine. Sort un foulard de son sac à main. Prévoyante. Elle m’enlève l'espoir de profiter encore d'une vue dégagée. Un sacré numéro, cette meuf'. Mark est énervé, interpelle le sommelier, il lui ordonne de changer la bouteille, il trépigne, c’est impressionnant. Je suis mal à l’aise. Mon paternel prend la défense du vin, je me souviens plus, un Bourgogne peut-être. Pas sûr. Mais non, Mark a ordonné : il VEUT une autre bouteille. À ce moment précis, je sens à quel point, un jour, je vais le haïr.

---

[18] MADONNA – *Like a prayer* (Madonna/P. Leonard) – Sire Records, Warner Bros 1989 : une période où Madonna était brune.

Mon paternel qui s'écrase devant lui, c'est une expérience embarrassante. La fille en rouge flambe une clope. Il la fixe deux secondes : elle l'écrase tout de suite. Le sommelier ne revient pas. On se tait tous.

La fille reprend une clope. Pose la main sur son genou à lui. Et là, miracle, aussi sec, il bloque, il ne trépigne plus. Il se calme. Et il allume lui-même sa cigarette. J'entends mon père qui fait ouf. En conclusion, c'était une excellente soirée, la cuisine était parfaite. Franchement, je les ai même trouvés très sympas. Tous les deux. Quand je pense aujourd'hui à ce soir-là, ça me laisse perplexe. Je n'arrive plus à y croire.

[..]*Busted in two*
Like a brittle stick
I can not drink
Because my throat constricts
Lovesick from you
That will never do
Open my mouth
I couldn't make a sound
I could not scream
I could not shout
It out to you
Nothing to do
Walk away and taste the pain
Come again some other day
Aren't you glad you weren't afraid
Funny how the price gets paid[..]

RED HOT CHILI PEPPERS – *Taste the pain* (Kiedis, Frusciante, Flea, D.H. Peligro) – Album «Mother's milk», Capitol Records 1990.

N'importe où, pourvu que ça mousse… – Elles n'iraient plus au lycée toutes les deux. Elles ne seraient plus côte à côte sur les mêmes bancs. Victoire devenait une exclue, seule, à Saint-André, reléguée aux employeurs et à la garde d'Annabelle. Elle n'avait pas les moyens, à dix-sept ans donc mineure, de s'émanciper. De se dégoter un appartement. Son blé, elle le gardait pour ses loisirs. Elle en avait bien besoin. Le Vieux

envisageait de la balancer sur le trottoir. Elle l'avait su par Fabrice. Elle n'était pas choquée. Elle avait de la veine. Le Vieux n'avait pas encore découvert le pot aux roses. La situation aurait pu être pire. L'été s'ensanglantait de soleil. Elle s'aventurait dehors même la journée, avec passion, dans l'étuve des températures. La Terre était somme toute séduisante.

La Blonde la rejoignit dans son bar préféré un après-midi. L'entraîna d'emblée à Solèse. À barjaquer potins et principes dans la Porsche, l'Énervée s'égaya. À l'arrivée, dans son loft, la Blonde lui remit un paquet. L'Énervée déballa le perfecto de son écrin. Dans la doublure de manche, un papier était épinglé :

« Mon énervée d'amour, ma Victoire disjonctée… Alors, c'est vrai, il paraît que tu vas habiter à Solèse aussi ? Tout est arrangé avec ces messieurs. N'oublie pas les perfectos. »

Elle crut défaillir de joie.

VICTOIRE : Mais pourquoi elle est pas venue, elle ?

LINA : Elle est en vacances avec papa maman.

VICTOIRE : C'est pas vrai ? Et elle m'offre son perf ?

LINA : Mark n'aime pas le style que ça lui donne, faut croire.

VICTOIRE : C'est toi et ma Poupée, vous avez…

LINA : On peut dire ça. Je sais que c'est rapide, mais tout est prévu : tu es inscrite dans une école où tu pourras passer le bac. Ton appartement n'est pas très loin, je vais te faire visiter… Bon, eh bien, tu continueras à bosser pour Yves mais évidemment pas sur le trottoir, et si tu suis bien tes cours…

Son invitée éclata d'un sanglot inopiné. Une pièce unique à répertorier dans les annales du clan. La Blonde se munit de gentillesse :

« Attends, c'est pas ce que tu voulais ?

Entre deux hoquets, l'Énervée saccageait les cuticules de ses ongles :

– Je pouvais plus le supporter, tu piges pas ? »

La Blonde buta sur la confidence. Parce qu'elle le soupçonnait souvent, ce détail-là. Pour se délester, elle visualisa simultanément la tronche du beau-père et une Beretta. Puis se mit à sourire. Le beau-père, à son âge, ne devait pas connaître les préservatifs.

L'Énervée entassa donc ses affaires. Son beau-père croisait les bras sur son bas-ventre. Assistait au remue-ménage sans bouger depuis la cuisine. Le nez devant son téléviseur, une femme de quarante ans, les traits prématurément vieillis fumait clope sur clope. Sa fille partait. Derrière les brumes de son cerveau, elle se doutait qu'elle ne la reverrait plus.

Victoire alignait ses balluchons dans le couloir. Sa mère se hissa hors de son fauteuil. Elle songeait au père de Victoire, son deuxième mari. À son caractère si enjoué, pétulant. Bien longtemps avant. La mère s'appelait Emma. Même pour l'aîné, un fils, avant son départ. Même pour sa fille. Parfois, elle percevait

qu'elle n'était pas une mère pour eux. Alors elle se servait d'office au goulot.

VICTOIRE : Voilà, je suis prête.

EMMA : C'est sérieux, ce travail, j'espère.

Les syllabes s'organisaient ce jour-là comme tant d'autres, avec difficulté. Elles titubaient.

VICTOIRE : Baby-sitting, je te dis. Je suivrai des cours à côté.

EMMA : Ouais. Logée, nourrie, blanchie, mieux qu'ici.

VICTOIRE : On en a déjà causé, Emma. C'est comme ça.

EMMA : T'as besoin de rien, ma chérie ?

VICTOIRE : De rien. Je m'en sortirai.

Emma acquiesça. Ou réfléchit. Puis embrasa une nouvelle cigarette. En proposa une à sa fille. Victoire accepta la blonde trop corsée.

EMMA : Dis au moins au revoir à ton père.

VICTOIRE : Pas mon père, Emma. Je ne lui dirai pas au revoir.

La sonnerie brailla ses ding-dong.

VICTOIRE : J'y vais.

Sa mère la retint par le poignet. La jeune fille décrocha la porte. Cria : « Une minute ! » à son interlocuteur dehors.

EMMA : Pour ta santé, tu vas faire comment ?

VICTOIRE : Je vais me débrouiller. Il y a des traitements maintenant.

Elle ravala la suite des bobards. Se déroba à l’embrassade maternelle. Ramassa quelques valises. Effectua un premier voyage à l’extérieur.

Lorsqu’elle vint transporter le reste, sa mère s’adossait contre le mur dans le hall. Elle ne remua pas. Émit juste un espoir, brouillé :

« Tu donneras de tes nouvelles ? »

VICTOIRE : Je ne sais pas.

Elle déposa les clés de la maison sur un meuble. Saisit le dernier chargement.

EMMA : La faute à qui, si tu finis mal, Victoire ?

VICTOIRE : La faute à qui si t'as mal fini, Emma ?

Elle remorquait une mallette et un sac de sport vers le seuil.

Toujours contre le crépi, Emma laissait des cendres tomber sur le carrelage, près d’un tapis. Le battant claqua derrière sa fille. Dehors, Fabrice chargeait les bagages. Il s’illumina pour l’arrivante.

VICTOIRE : Chouchou, c’est la pleine lune, ce soir. Je suis en super forme.

Elle l’aida à empiler. Pivota contre lui.

FABRICE : C’était bien, les au revoir ?

VICTOIRE : Facile.

La dernière besace rejoignait les autres. Le coffre se scellait. Le Chauffeur ouvrit la portière côté passager. L’Énervée s’engouffra sur le siège.

FABRICE : Convaincant ?

VICTOIRE : Même pas la peine.

Et puis la mélancolie se haussait sur un piédestal parfois. Certaines blessures ne cicatrisaient pas. À l'abri dans sa chambre d'hôpital, la Belle se défendait encore contre un parasite niché dans ses poumons. Elle s'interdisait de compter les lésions sur ses gencives. Le diagnostic le rappelait : son SIDA à elle était déclaré. Derrière son masque, un sourire pour la vie, sa tristesse enflait. Parce que d'un côté, elle ne comprenait pas pourquoi la maladie s'acharnait. Que de l'autre, Cédric devant chez elle, un soir d'hiver, lui adressait un signe. Michael, sur les hectares ensoleillés de pelouse devant le lac, lui parlait de sa Cassandre. Toujours les mêmes scènes, un supplice continuel, la faille dans ses huit ans, les morts et les vivants, ses amours en forme de si, ses échecs la harassaient. Sa masse musculaire fondait un peu, absorbée par la lutte dans ses veines. Elle s'effrayait ainsi. Rien qu'à s'observer, elle pensait cachexie, mort. On lui remontait le moral. Son alliée l'infirmière lui procurait des livres. La famille, les amis, les ex-collègues, Dimitri, ils lui téléphonaient tous.

Elle avait fini par présenter Dimitri à ses parents. Elle l'avait bombardé comptable d'une multinationale rien que pour eux. Ils ne s'étaient pas formalisés de son look. Il avait adoré les rencontrer. Il avait un don pour se fondre dans n'importe quel

milieu. Il mentait à la perfection. Il avait parlé avec sa mère pendant une heure. Elle, ragaillardie, avait décrété :

« C'est sûr, il est très amoureux de toi. Avec tout l'amour que tu as autour de toi, tu vas guérir. »

Dans la bouche du médecin, l’évolution était toujours favorable. Elle, elle notait bien les commissures contre ses lèvres. Son attitude pour s’inquiéter de son appétit ou devant une radio. Elle le flairait sur lui. Les statistiques auraient dû lui ménager encore plus de cinq ans de vie. Il l’avait dévoilé aux parents. Rien ne se déroulait comme prévu. Elle était jeune, solide. Et elle était déjà abonnée chez le radiologue. Oui, elle avait même corrompu les pronostics.

Les bords du lac, alentour de Saint-André – Un jazz sirupeux s’échappait du salon. Envahissait les étages. La soirée débutait en avance, dans la tiédeur, sous une brise déployée par le lac. En bordure du parc, un bateau à moteur s'arrimait au ponton privé de la propriété du Vieux. Les deux filles squattaient sous les branches d’un noyer. L’Énervée piailla trois ou quatre actualités, le trottoir, les collègues qu'elle côtoyait chaque jour entre deux bronzettes sur la plage à Solèse…

CASSANDRE : T’es consternante. T’as intérêt à suivre tes cours en septembre…

VICTOIRE : Pourquoi ? Parce que madame l'a décidé ? Le savoir, c’est l’arme des vivants. Les bientôt morts ont besoin d’autres trips. Vive la décrépitude en liberté. C’est que de la jubilation, je vais m’éclater un max...

CASSANDRE : Ta mère ne t'a rien demandé de plus ?

VICTOIRE : Tu veux qu’elle demande quoi ? Elle se doute, ça lui suffit. C’est peut-être une ancienne, va savoir. C’est peut-être même un bonus génétique. Comme l’alcoolisme.

CASSANDRE : Génétique ? Un job comme le tien ?

VICTOIRE : Eh, comme le nôtre… Parce que t’es pas la moralité en pleine action, toi…

CASSANDRE : Je me rachète une conduite, je t’ouvre avec Lina une voie vers Solèse, et toi…

VICTOIRE :… Oh, c’est du louche, tes preuves de moralité. Je peux toujours te signaler des trucs que t’oublies salope, style sur Mark, sur ta façon de le mener par le bout de…

CASSANDRE :… Mark et moi, ça ne te concerne pas. Et même si c’est toi qui m’a embauchée à la base, pétasse, maintenant, c'est moi qui mène le jeu…

VICTOIRE : C'est moi qui mène le jeu ? Un défi de l’élève à son maître ?

CASSANDRE : Responsabilité, culpabilité, ça t’évoque quelque chose ?

VICTOIRE : T’insinues quoi, là ?

CASSANDRE : Tu t'es servie de Michael, maintenant tu te moques de nous. On t'aide et toi, tu nous snobes.

VICTOIRE : OK, tu veux savoir ? Mon seul sentiment, ma réponse, c'est : cupidité. Garde ça dans ta sale caboche. Ouais, toi, c'est sûr, tu t'en tamponnes, de la valeur d'un salaire…

CASSANDRE : Pourquoi tu passes ta vie à te mentir ? Ça t'amuse d'être la pétasse de service ?

VICTOIRE : J'vais te dire : peut-être qu'on a été amies, mais j'ai jamais eu besoin de mademoiselle Cassandre…

Elle rougissait de rage.

CASSANDRE : Non, t'as raison, tu te débrouilles assez bien toute seule pour gâcher ta vie !

Cette fois-ci, elle ne pouffait pas, du tout.

VICTOIRE : Franco ? Tu m'arraches de ma candeur avec ta touche de frimeuse, tu me décalques l'humeur avec ton éthique de merde que t'appliques même pas, tu me taris le cervelet avec tes jolis conseils, en gros, pour faire court : tu me fais chier ! Jamais j'aurais dû t'adresser la parole au bahut, jamais même j'aurais dû te voir, t'es la pire des calamités, la pire des Berezina que je me suis coltinée, à côté de toi, même Vanessa Paradis qui chante, c'est excusable !

CASSANDRE : Toi, tu dis ça ? Mais même ta mère, elle ne veut pas de toi, l'Énervée ! Faut dire, elle aussi, tu l'a vendue quinze fois sans sourciller !

Elle l'aurait volontiers muselée sur-le-champ. Puis garrottée ici, à trois mètres des invités. Elle frémissait. En un réflexe ultime de diplomatie, l'Énervée s'élança jusqu'à la terrasse. Cassandre pivota vers les flots. S'adossa à un tilleul. Les tressaillements de colère se dissipaient un à un. Les bras croisés, elle imitait la créature de cire. Paralysée. Avec sa robe bustier drapée, fendue sur le devant, parsemée de dessins de roses. Le voilage de mousseline sur le côté. Ses talons, des échasses, la grandissaient de dix centimètres.

JOACHIM : Salut, Miss, ça faisait longtemps.

CASSANDRE : Hey, t'es là toi ? Comment vas-tu ?

L'instant d'avant, elle se heurtait à un mur. Maintenant, elle revoyait un ami, ne cherchait pas plus loin. Elle constatait que cet ami lui avait manqué.

JOACHIM : J'ai essayé de te revoir…

CASSANDRE : Ce n'est plus possible. J'ai arrêté de… travailler.

Avaient-ils même le droit de se parler ? Que pouvaient-ils se confier ? Ils ne savaient plus. Les invités se groupaient assez loin d'eux. Pourtant, ils n'étaient pas à l'aise.

JOACHIM : Alors, tu t'appelles Cassandre…

Il n'avait que son authenticité, un compliment hasardeux à lui offrir. Sa vie, en ce moment, c'était un chaos. Sans son alter ego, il aurait sombré. Sans le souvenir de Cassandre, il serait mort.

JOACHIM : C'est le plus beau de tous tes prénoms.

La jeune fille haussa les yeux au ciel. C'était nerveux. Elle soupçonnait autour d'elle, dans les parages, la présence de l'Énervée.

JOACHIM : On ne peut pas… se revoir ?

Elle l'intimidait. Elle cherchait à le définir. À deviner ce qui se tramait en lui. Il ne s'opposait pas. En réalité, la curiosité, une impérieuse, la torturait. Un tilt : qui de mieux qu'un tueur pour lui révéler ce qu'on faisait des cadavres ? Démêler les pans de mystère, ce que Mark lui interdisait. Appréhender les activités de Dimitri à travers ce jeune homme en face d'elle, puisqu'ils semblaient se connaître aussi. D'un autre côté, elle ne devait pas se tromper. S'il n'était pas celui qu'elle croyait, elle prenait un risque pour rien. Le danger de parler avec Joachim, la possessivité de Joachim, semer les chiens de garde, un rendez-vous avec Joachim… Elle ne voulait pas se mettre en danger, elle.

CASSANDRE : Mieux vaut être très discret. Tu comprends ? Bon, ça, c'est le numéro d'une copine…

Elle griffonna presto le numéro de Lina. La Blonde la soutenait dans tous ses plans. Les plus foireux aussi. Guérie de ses émois, rétablie du litige, l’Énervée se pointait.

CASSANDRE : Casse-toi très vite…

Et elle fourra le papier dans la paume de Joachim. Pressa un doigt au passage, un index avec une chevalière. Le visa. Il se faufila en direction d’un buffet.

VICTOIRE : C’est qui, ce type ?

CASSANDRE : Personne. Un ancien client, je crois.

VICTOIRE : Arrête ton cirque, j'l'ai déjà vu !

CASSANDRE : Premièrement, je ne te dois pas d'explication. Deuxièmement, je ne suis pas assez bête, je ne te confierai plus jamais rien !

VICTOIRE : Tu… Je… Je ne veux pas que t'aies des soucis, c'est tout. En plus, je suis mal pour tout à l'heure. J'avais pas à m'emporter comme ça.

CASSANDRE : Moui. Et un pardon, ça t'écorcherait le palais ? Tu m'as quand même traitée de Vanessa Paradis.

Dans sa robe noire à dos nu, elle surveilla un par un les véhicules sur le parking. Repéra le jeune homme entre ses acolytes. Puis, convaincue, elle rallia l'intérieur de la maison. Évalua la localisation d'une brune, d'une blonde. Sollicita une audience privée. L'obtint. Elle s'obstinait à ronger la cuticule de son auriculaire droit. Entre deux coups de dents, elle émettait son analyse sur ce mystérieux…

MARK : Tu ne connais pas son nom, tu es sûre ?

VICTOIRE : J'ai rien pu apprendre de plus sur lui. Figure toi que je sais même pas si Cassandre connaît son nom, c'est pour dire. J'ai même demandé au Vieux, on est chez lui… Mais il dit qu'il sait rien.

MARK : Et tu penses qu'elle va le revoir ?

VICTOIRE : J'en mettrai ma main à couper.

Elle se racla la gorge, puis :

« Bon, tu me les avances, ces cinq cents balles ? »

Solèse – La jeune fille sirota une gorgée. Réprima un désir de fuite. Ou une envie terrible de rester dans le pub. Puis l'anxiété la submergea. Tout s'orchestrait sans elle, en dehors de sa volonté. Tout était truqué d'avance. Rien n'avait de sens. L'illogisme, sa vie, la dérisoire, la percutait. Elle n'aurait jamais dû venir. Mark avait une réunion avec son chargé d'affaires, cet après-midi. Elle lui avait susurré :

« Bon, eh bien, je vais faire du shopping avec Lina, alors… »

Lina était la seule parmi ses amies et ex-collègues, que Mark tolérait. Elle les charriait à ce sujet. Les traitait d'amnésiques. Ils auraient pu jurer qu'il n'y avait jamais rien eu entre eux. Elle, elle avait le même genre de réaction vis-à-vis de Joachim. Il n'avait plus rien de commun avec celui de leurs rencontres. Comme si on massacrait sa sensibilité. Ou qu'on l'anesthésiait. Elle récapitulait les enjeux de sa présence. Ce qu'elle risquait. Une seule considération s'approchait de la vérité. Elle ne pouvait pas s'en empêcher. Il fallait qu'elle le voie, qu'elle se renseigne. Elle devait être ici et aujourd'hui.

JOACHIM : Salut, ma belle.

Elle se remémora avant, la chaleur sur ses traits, même lors de sa crise de jalousie. Compara encore avec son austérité, la froideur d'apparat. Il avait tant changé. C'était dommage.

CASSANDRE : Salut. Bon, je ne sais pas si je fais bien de te voir. Je… Nous risquons des… Des ennuis. On va rester très conventionnel, OK ?

Elle ingurgita une lampée de sa Tequila sunrise. Pour maquiller son trouble.

JOACHIM : Tu as des problèmes ?

CASSANDRE : Non, ça va, vraiment, mais c'est le fait d'être là…

Il lui faucha soudain les phalanges droites.

JOACHIM : Écoute, j'ai bien réfléchi : largue le, viens avec moi.

Elle s'en étouffa aussi sec à coup de cocktail.

JOACHIM : Je sais, c'est peut-être dingue, mais tu peux te sortir de là, largue le, ça peut marcher, on disparaît…

CASSANDRE : Mais pour aller où ?

JOACHIM : Avec moi, c'est tout ce que t'as à savoir, tu me fais confiance, non ?

La jeune fille remisa sa crinière, léonine sous les spots, derrière ses oreilles. Elle cogitait sur l'arsenal partout avec lui. Sur Mark. Sur un fantôme aussi.

CASSANDRE : Je te fais confiance. Mais je suis amoureuse de lui et je…

JOACHIM :… Tu ne dois pas rester avec lui. On peut y arriver. Tu n'es pas faite pour… Il est dangereux, d'accord ?

La jeune fille pouffa.

CASSANDRE : Tu parles de Mark ? Parce que toi, t'es un enfant de chœur, peut-être ?

JOACHIM : Moi, je… Je tiens à toi, tu comprends ?

CASSANDRE : T'es légèrement illuminé, tout de même.

JOACHIM : Alors, ta réponse ?

Cassandre les aperçut alors. Ils entraient. Elle souffla :

« Ma réponse est non. Surtout, pas de scandale, s'il te plaît… »

Elle agrippa sa pochette. Elle se leva, la nuque écrasée par l'appréhension. Et elle se dirigea droit vers eux. Elle avait perdu un après-midi. Et gagné beaucoup d'ennuis.

MARK : Que fais-tu ici ?

CASSANDRE : J'ai besoin de… De sortir un peu.

Elle se frotta les cervicales. Endolorie. Mark étudiait le jeune homme contre le comptoir, impassible. Et le jeune homme le jaugeait en retour. Avec exactement le même froncement de sourcil.

MARK : Qui est-ce ?

Elle improvisa, ignorance, surprise, à la perfection. Son minois s'en écarquillait.

MARK : Réponds. Maintenant.

CASSANDRE : Ah, lui ? Personne, il était ici, on a échangé trois mots, c'est tout.

La suffocation clôturait le moindre avenir. La terreur se scandait, interminable. Elle se bornait là, mourir. Le capital d'endurance rétrécissait, des à-coups désagrégeaient le tempo d'un cœur, un flux précaire qui s'encrassait. L'oppression

torpillait les cellules. Forait la vitalité, un visa pour l’autre côté, mourir. Le débat, l’instinct, vivre, gigotait. Encore par pics, l’insoumission débordait. Puis s’anéantissait d’elle-même.

Il faut résister, il faut céder ? Et les circonstances, elles s’affinaient, elles n’en pouvaient plus de s’ordonner. Leurs procédés se nettoyaient tous avec la perte de conscience. L’asphyxie, la paralysie assaillaient. Encore une convulsion, ultime, sèche, rebondissait. L’oxygène se pulvérisait. La mort se condensait sur elle. Déclarait le cercle clos. Elle lui appartenait. Il n’y aurait plus de combat. Plus de respiration. Il n’y avait plus de Cassandre. Elle devait être morte une seconde. L'éternité. La seconde se gondolait comme une délurée. Elle n'avait pas mal. Elle était confiante. La lumière était ouatée. Délectable. Michael la grondait :

« Non, ce n'est pas l'heure, repars… »

Sa grand-mère décédée, derrière une vibration :

« Tu as tant à accomplir, repars… »

La Blonde était entrée dans le bar. Avait trouvé Fabrice attablé. Elle avait couru jusqu'à sa Porsche. Sur les tronçons, dans les bourgades, sur la nationale, elle avait croisé peu de monde. Heureusement. Elle ne pouvait plus lever le pied. Elle savait qu'ils habitaient dans le faux manoir pour leurs deux semaines ensemble. Le portail du parc béait. Elle abandonna sa Porsche devant le bassin, sonna. Personne ne lui ouvrit. L’intuition en rafale la propulsa. Elle gravit les escaliers jusqu'à la terrasse.

Passa par la baie vitrée grande ouverte. Mark lâcha prise. Le corps inerte s'échoua sur la table en verre dépoli.

LINA : Oh, mon Dieu…

Et elle se rua sur Cassandre.

Elle disséquait du regard l'aisance de Master. Un essai de synthèse, une énigme aussi, l'agaçait. Elle se demandait :

« Mais comment j'ai pu supporter un type pareil, c'est grave. »

La parole prolongea la pensée.

LINA : Tu es le pire névrotique que je n'ai jamais connu.

Dire qu'elle l'avait trouvé fascinant. À présent, il ne symbolisait plus rien pour elle. Un degré sur l'échelle de son dégoût. Un irascible. Avec ses yeux de jade sans fond. Sans âme.

MARK : Tu es bien placée pour définir ce terme, Lina.

LINA : T'as l'expérience en plus.

Elle inventoria dans ses souvenirs le nombre de taloches qu'elle avait reçues. Il aimait le chantage et la violence par-dessus tout.

MARK : Et toi, l'hypocrisie pour combler tes lacunes.

LINA : Je te le certifie, tu paieras tes conneries un jour. Et tu le sais très bien.

Son sentiment pour lui n'existait plus. Du coup, elle encaissait des vérités pénibles auparavant. Les années pallient parfois certaines folies.

MARK : Qu'est-ce que tu fais ici ?

LINA : Pourquoi tu veux savoir ? Tu restes sur ta faim ?

Elle se mordilla un ongle. Nickel, cette histoire foutait en l'air sa manucure. Le froncement de sourcil, si caractéristique, se figeait devant elle.

LINA : Tu aurais préféré que je te laisse l'étrangler ? Tu veux la tuer ? Et tu restes calme, comme s'il ne se passait rien. Mais dis-moi ce que tu attends ? Qu'est-ce qui t'as pris encore ? Ce n'est pas possible…

Elle avait touché une fibre. Une de ses faiblesses peut-être. Mark s'écroulait dans un fauteuil. Il se courbait.

LINA : On ne peut pas vous laisser seuls une minute. C'est dingue. Si je n'étais pas venue, tu la laissais sur le carreau. Tu te rends compte ? Je ne sais même pas si tu décodes la donnée… J'ai peur, j'ai peur que tu la tues un jour.

Face à elle, les iris verts perdaient leur panache. Ils s'humanisaient presque.

MARK : J'ai peur de la tuer un jour. Je ne me contrôle pas.

LINA : Mais pourquoi tu réagis comme ça ?

Elle ramait. Sa voix tiédissait. Son vernis trinquait encore.

MARK : J'aimerais le savoir.

LINA : Soigne-toi, c'est un conseil. Ou alors… Tu la tueras. Ou elle partira. Dans les deux cas, tu la perdras, toi.

Leur liaison la hantait parfois. Elle le savait, cependant. Elle ne la comparait plus à la relation de Mark avec Cassandre.

LINA : J'hallucine sur ce que je vais dire, mais bon, je sais que tu l'aimes. Mais c'est pas une façon d'aimer, ça ! Les gens normaux,

ils ne tuent pas leur petite copine par amour. Je sais pas, cours chez un psy, t’en as besoin.

Une sonnerie, celle du portail se déclencha. Cingla le hall.

LINA : Vu que t’es un danger aujourd’hui, on va soigner Cassandre ailleurs.

MARK : Tu as raison.

Un embrun de tristesse le heurta. La Blonde le laissa.

La nuit tombait. Il devait être tard. Les passants désertaient la petite rue. La jeune femme gara sa Porsche sur une place handicapé à cinq mètres du bar. L’enseigne se situait au cœur du quartier chaud de Solèse, à un emplacement discret. Des façons de mosaïques creusaient la devanture noire. Des arbustes en pot délimitaient un semblant de terrasse. Ici, ne venaient que des habitués et des filles du métier. Dedans, le vert dominait. La tenancière, Déborah, soutenait qu'elle voulait donner un air irlandais à son établissement. Elle rouspétait ce soir-là. Son cuisinier était absent. Malade. La Blonde lui assena une bise sur chaque joue. Lui fit remarquer que sa carte était limitée. Que personne dans le coin, ne savait qu'elle proposait autre chose que des croquemonsieurs. Déborah haussa les épaules. L’Énervée rappliquait.

LINA : C’est sympa d’être venue. Parce que j’attends ton explication. Tout de suite.

DÉBORAH : Allez vous asseoir, les filles. On ne règle pas les différends au bar.

Elles obtempérèrent. Baissèrent d'un ton.

VICTOIRE : T'attends mon explication sur quoi ?

LINA : Joachim. Tu vois qui c'est. L'ex-client de Baby.

VICTOIRE : Ben non. Je vois pas…

LINA : Pas de ça avec moi, Victoire. Cette fois, t'as allumé une mèche, c'est grave.

Leurs deux bières se posaient devant elles. La tenancière prêtait un tympan au passage. Pas par indiscrétion. Plutôt comme un mécanisme.

DÉBORAH : J'ai pas vu Sven de toute la semaine.

VICTOIRE : Lâche-nous avec le bellâtre…

LINA :… Il est aux Bahamas, il t'enverra bien une carte.

DÉBORAH : Je vais pouvoir agrandir ma collection.

Elle s'éclipsa de leur périmètre. Alla s'exposer derrière son comptoir.

LINA : Qu'est ce que tu as encore été baver à Mark, alors ?

VICTOIRE : Pourquoi ce serait moi ? Ce type, Joachim, il fouine trop, il pose des questions partout sur elle, et sur Mark, voilà, il s'est fait remarquer…

LINA : Je ne te crois carrément pas.

VICTOIRE : À la soirée du Vieux, il était là, on l'a bien invité, hein ?

LINA : Mais ça ne te regarde pas, ça !

VICTOIRE : Je veux dire, ils avaient l'air vachement plus proches que pute et client. Elle le reluquait pas comme un gibier…

LINA : Et alors ?

VICTOIRE : On le connaît pas, ce mec. On m'a dit qu'il était dangereux.

La Blonde ne put endiguer un ricanement nerveux.

VICTOIRE : Ben quoi ?

LINA : T'es une sainte, moi aussi, et Mark est un angelot ?

VICTOIRE : Ben ouais, p't'être bien, à côté de ce type…

LINA :… Heureusement que t'étais là ! Ou dois-je dire malheureusement ?

VICTOIRE : J'allais pas la laisser toute seule avec ce type qui casse des bras !

LINA : Charrie pas, à mon avis, elle ne risquait rien de plus qu'un tour dans les fourrés. T'arrondis surtout tes fins de mois, oui. J'ai un coup de fil à donner.

L'Énervée sangla son poignet.

VICTOIRE : Ne l'appelle pas, s'te plaît…

LINA : C'est trop tard, trésor. Mark a failli la buter, on l'a emmenée directement chez lui. Bien obligés. Sven est loin, et on n'allait quand même pas la rendre à ses vieux à moitié morte.

Les émeraudes dans les pupilles de l'Énervée désarmaient, l'interrogeaient.

VICTOIRE : Y a une chance pour que tu caftes pas trop ?

La Blonde marmonna :

« Aucune. »

Riex, faubourg de Solèse – Elle ne pouvait plus tourner la tête. Ses épaules se soudaient à ses joues. Léonore l'examina. Compétente et discrète. Dans une chambre du premier, où Lina et Dimitri avaient monté ses affaires. Elle s'en alla. Toujours silencieuse. Elle était de nouveau seule. Elle descendit dans le living. Avec l'impression d'être une tortue sans carapace. Le regard dans le vague. Les courbatures chevillées à son âme. Voilà ce qui arrivait quand Mark et elle cohabitaient plus d'une semaine. Leurs vacances s'achevaient. Leur relation sans doute aussi.

DIMITRI : Comment te sens-tu ?

CASSANDRE : Bien. À peu près bien. J'en sais rien. J'ai pas les idées claires. Je suis désolée.

Les cordes vocales pinçaient les notes une à une. Les hachaient menu. Elles détonaient, rocailleuses, désaccordées. Elle avait cru pouvoir percer des mystères, ceux du milieu où elle évoluait. Il l'avait tuée pour ça. Elle percevait ce frôlement contre sa peau. Un ami. Elle avait besoin d'un soutien. Dimitri était un homme paisible, malgré ses activités. Elle pensa à Annabelle et à lui. Au couple harmonieux qu'ils formaient, malgré la maladie. Annabelle avait présenté Dimitri à ses parents. C'était émouvant. Troublant dans le contexte qu'ils traversaient.

DIMITRI : Dans quelques jours, tout sera oublié. Tu ne garderas pas de séquelle...

CASSANDRE : À force que ton pote la tanne, j'ai la peau dure. C'est l'esprit de contradiction. Plus il en fait pour que je crève, plus moi, je refuse de crever.

Lina lui avait conseillé de se reposer. De rester chez Dimitri. Ou chez elle, si elle préférait. Elle l'accompagnerait à la gare de Solèse. Ses parents, de toute façon, l'attendaient dans trois jours. Ils la récupéreraient comme prévu à sa descente du train à Beauval. Ses amis, leurs présences, c'était sa béquille pour l'assister, pour lutter contre l'infini des possibilités. Contre Mark.

Elle ne le craignait plus. À présent, elle savait l'autre côté. La plénitude de l'après-vie. Elle se sentait en colère contre lui. Contre ses accès de violence. Contre ce qu'il lui infligeait. Elle imaginait un avenir sans lui. Sans ce milieu oppressant, le Vieux, les amis partenaires en business. Et c'était plaisant. Doux. La main que Michael lui avait tendue. Le tant à accomplir révélé par sa grand-mère.

DIMITRI : Bon. Tu vas dormir ici ce soir. Et demain, on verra.

Elle leva les yeux vers lui. Non, elle n'avait plus envie de s'efforcer à paraître à sa place. La comédie avait assez duré. Elle ne devait plus subir. Elle devait profiter de la crise de Mark pour agir.

DIMITRI : Est-ce qu'un restaurant en particulier te tente ?

Quand il était seul ou parfois avec Annabelle, dans les murs du Belle-Rive, il préférait dîner à l'Avenue, la brasserie du

palace. Il appelait les serveurs par leurs prénoms. Il se souvenait à l'ingrédient près des menus. S'il rencontrait Mark ou s'il s'agissait d'affaires, il réservait une table au Marquis de Carabas, le restaurant gastronomique de l'enseigne. Il ne savait pas où emmener son invitée. Elle n'était ni sa conquête, ni son amie. Mais il voulait lui faire plaisir. Guérir pour un soir ses angoisses. Il ne se croyait pas altruiste. Annabelle insistait pour qu'il veille sur Cassandre. Elle le soupçonnait d'être attiré par son amie. Il ne niait plus quand elle le tarabustait à ce sujet.

Il posa la question à la jeune fille. Lui soumit plusieurs adresses. Elle, sans connaître ses habitudes, choisit l'Avenue :

« Mark me traîne toujours dans des endroits plus chicos. »

À l'apéritif, elle l'interrogeait sur ses voyages à l'étranger. Rêvait de Grande-Bretagne. De musique. Une adolescente typique, un peu timide. Pas vraiment à l'aise en public. Elle rougissait pour un rien. Elle avait en commun avec Annabelle la franchise, le vocabulaire. Un charme qui ne pouvait pas le laisser indifférent.

DIMITRI : Tu m’as fait très peur.

Il déstabilisait son invitée, sciemment. Elle tortilla son foulard. Ses cervicales, une jugulaire dessous, endolories.

CASSANDRE : Je n’aurais jamais cru ça, mon chou.

Elle l'examina. Elle n’avait jamais remarqué son style si particulier. Il ne portait que des chemises à col mao, dans des teintes foncées, souvent bordeaux ou marine, des pantalons cintrés. Ses joues étaient rasées avec la même minutie que son

crâne. Et surtout ses yeux très bruns se complaisaient toujours dans leur chaleur.

CASSANDRE : Tu veux faire une escapade avec une blessée ?

Elle voulait blaguer. Dimitri resta bouche bée. Gêné.

CASSANDRE : Normalement, là, tu dois rigoler un petit peu. À moins, bien sûr, qu'une escapade ne te tente vraiment.

Dimitri lança un signe à la serveuse. Cassandre se mordit les lèvres. Une fois encore, elle en avait trop dit. Un sanglot s'envasait dans sa gorge. Tant d'épreuves en si peu de temps. Sa mort, son manque de tact. Odieux. Elle confondait tout. Dimitri commanda du filet de bœuf, du vin. Elle se prononça pour un tournedos de canard, sans conviction. La serveuse nota les commandes. Repartit sur la pointe des pieds. Puis Dimitri décrivit à son invitée un quartier de Londres qu'il aimait beaucoup, Soho.

Ils rentrèrent tôt. La douleur tenaillait la jeune fille. Elle s'installait sur le plus grand des sofas de lin. Elle voulait avertir son hôte avant de s'isoler dans sa chambre. Elle comprenait. Elle ne changerait pas Mark. Elle ne s'expliquerait pas le crime. Le meurtre de Michael était un non-sens. Elle était une fille ordinaire, égarée dans une histoire qui n'était pas la sienne. Elle avait dû mourir pour l'assimiler.

L'homme au crâne rasé reparaissait avec un plateau. Les tasses émaillées et la vieille théière clignaient sous un luminaire à côté d'un pot de miel. Il mélangea le miel au breuvage dans une porcelaine. Lui tendit.

DIMITRI : Bois, ça te fera du bien.

On s'exécuta.

DIMITRI : Tu crois au destin ?

On lâcha l'anse sur le hêtre.

CASSANDRE : Aujourd'hui, j'aurais du mal à te dire non. Si Lina n'avait pas eu le réflexe de nous suivre… J'étais morte, c'est vrai. J'ai vu… J'ai senti. C'est différent de ce qui existe.

Sa voix déraillait toujours. Et le constat cornait plus effrayant à cause d'elle. Étranglée. Elle avait failli crever. Sans aucune raison, que sa curiosité.

DIMITRI : Tu n'es pas une fille banale, tu sais.

Il se déridait enfin. Mais il évitait les iris marron, trop poignants. Il la croyait.

CASSANDRE : Eh si. Beaucoup de choses viennent des circonstances. Tu me croiserais dans la rue, tu ne me calculerais même pas. Je me fonds dans la banalité…

DIMITRI : C'est faux. Les gens comme toi ont un destin. Écrit d'avance…

Ce n'était pas l'heure. Elle était repartie. Dans son corps. Dans sa douleur chronique. Sa trachée encore s'obstruait d'un bourdon. Elle le considéra.

DIMITRI : Qu'est-ce que tu as fait encore, cette fois ?

CASSANDRE : Concours de circonstances habituels. Au mauvais endroit, au mauvais moment. T'es au courant de quoi ?

L'homme au crâne rasé craqua et lui releva le menton en douceur.

CASSANDRE : Je ne jouerais pas les sentiments à ta place. Tu vas perdre.

Il rompit le signe de tendresse en cours de route. Réintégra le lin de son fauteuil. N'en bougea plus.

DIMITRI : Joachim.

CASSANDRE : C'est un ancien client, en fait.

DIMITRI : Mais pourquoi tu l'as revu, alors ?

CASSANDRE : Il était à une soirée, chez le Vieux et je l'ai vu dans ce bar, mais pas plus, je veux dire…

DIMITRI :… Bon. Que comptes-tu faire maintenant ?

Cassandre se leva. Vérifia la mobilité de ses muscles. Le goût croupissait dans son palais. Comme du sang. Sa propre mort, contrecarrée de justesse. Merci Lina. Non, elle n'avait rien à faire dans ce milieu. Elle n'appartenait pas à l'univers de Mark.

CASSANDRE : Je vais arrêter de voir Mark.

Elle n'avait pas non plus sa place avec un Dimitri ou un Joachim. Joachim ne la renseignerait pas. Dimitri était hermétique en dehors de sa relation avec Annabelle. Le pire, c'est qu'elle, longtemps, avait accepté leurs règles tacites.

CASSANDRE : Je ne veux pas revivre… Assister à un meurtre.

L'hôte la rejoignit. Se figea droit devant les iris, deux tâches immenses.

DIMITRI : Mark ne sait même pas qui il est. Toi, tu n'en sais pas réellement plus.

CASSANDRE : En fait… Je voulais lui poser des questions.

DIMITRI : Il est particulier. Reste éloignée de lui.

CASSANDRE : Tu le connais… Donc.

Son hôte s'installa contre elle et soupira.

CASSANDRE : Tu ne me le diras pas. Bien sûr.

Pourquoi se sentir concernée ? Elle aspirait tant à la normalité. Le choc, sa mort, avait semé un changement en elle.

CASSANDRE : J’en ai marre de risquer ma vie pour des clous. Je jette l'éponge.

Elle le voyait tel qu'il était. Elle savait. La mort de Michael, un dommage collatéral, les jeux d'influences, les mensonges. Malgré son apparente bienveillance, son hôte ne valait pas mieux que Mark.

CASSANDRE : Toi, mon pote, ta part d'humanité, c'est Annabelle. Mais moi, je ne suis la part d'humanité de personne. Merci. Dimitri. Pour le resto aussi.

Sans un regard vers lui, elle renonça à sa tasse. Puis courut se coucher.

[…] *J'ai comme envie d'une fin torride*
Comme on en voit qu'au cinéma
J'ai comme envie qu'ce soit terrible
Et qu'ça se passe juste en bas de chez toi
Je peux très bien me passer de toi

J'ai comme envie de tourner le gaz

Comme envie d'me faire sauter les plombs

Comme envie d'expliquer comme ça

Ton indifférence ne me touche pas

Je peux très bien me passer de toi […]

MANO NEGRA – *Pas assez de toi* (Manu Chao) – «Puta's Fever» Virgin France S.A. 1989.

La rase campagne, seize heures – L'été au zénith déposait les ombres des frênes sur les collines brûlées. Au détour des broussailles et des haies, au pied d'une pente, les anciens avaient planté un promontoire caillouteux et une croix. Les habitants des hameaux voisins la fleurissaient souvent. La chaleur avait ravagé les reliques. À gauche, les forêts orangées se mêlaient au pourpre des champs, à droite, la brise malmenait le sainfoin. Avec la sécheresse, les vaches assoiffées se cantonnaient aux réservoirs. Les grillons se doraient la pilule. La Provence de Pagnol s'était invitée plus au nord pour une saison.

Elle avait besoin de se dégourdir les jambes. De ne plus ressasser les images, les mains de Mark autour de son cou, elle contre la table à suffoquer. Elle voulait annuler ce calvaire, récurrent. Le chien la pistait, docile. Un bon bâtard de berger, six mois à peine au compteur. Il avait la maigreur, les pattes longues et fines des chiots de son âge, les coussinets proéminents. De grandes oreilles aux aguets. Des pupilles amoureuses, presque jaunes, phosphorescentes. Un drôle de nom aussi, Kant. C'était

elle qui l'avait baptisé. Elle l'avait récupéré dans une ferme voisine. Ses parents voulaient un bon gardien. Elle leur en avait trouvé un. Parmi les chiots de sa portée, il avait su paraître unique. Il s'était jeté sur ses orteils. Ne l'avait plus lâché depuis. Elle l'éduquait au maximum. Le dressait à aboyer peu. À montrer les crocs aux inconnus. Elle le câlinait aussi. Il dormait sur sa descente de lit. Elle aimait partir à l'aventure avec lui. N'en avait jamais eu le temps. Ni l'énergie. Sa vie de dingue. À dix-sept ans, n'attendre plus rien. Que de pouvoir jogger sur des kilomètres avec son chien.

La sportive était garée plus loin à l'embranchement entre un chemin et la route cahoteuse. Flirtait avec le fossé. La jeune fille pouffa. Freina. Le chien l'imita. Puis, au pas, ils s'orientèrent côte à côte vers la jeune femme blonde.

LINA : Eh, salut ! Il est à toi ?

CASSANDRE : Il sait repérer les cons à dix mille.

Kant flaira les tibias de l'intruse, sans se gêner. Du parfum, des baumes, beaucoup de crème. Il réintégra sa place contre le genou de sa maîtresse.

LINA : Mark veut te parler.

CASSANDRE : Pourquoi c'est toi qui vient ?

LINA : T'as rien compris encore… T'es devenue comme une sœur pour moi. Pour nous. À force de devoir te ramasser à la petite cuillère, on s'attache.

Elle contourna sa voiture. Sur les cailloux, ses talons dérapaient. Elle extirpa de son sac à main un étui à cigarettes très propret en étain. Elle le disposa sur le capot. Dedans, cinq roulées étaient prêtes.

LINA : Il a besoin de te voir. Il n'est plus le même.

CASSANDRE : Raté.

Le chien s'ennuyait. Partait humer dans les fourrés. Furetait à droite, reniflait à gauche. La Blonde tendait à son ami une de ses roulées.

LINA :… Préparées spécialement pour toi.

Baby s'arrogea le joint et l'enflamma.

LINA : Qu'est-ce que tu fous, Cassandre ?

CASSANDRE : C'est simple : j'en ai marre.

Elle rendit à la Blonde son cadeau. Et toussota.

CASSANDRE : Le prends pas mal. Je ne veux pas devenir comme toi.

LINA : Ah bon et pourquoi ? Je suis très heureuse, moi !

Elle s'esclaffait. Quelle bonne idée de stocker les roulées avant de venir… La discussion se parait de couleurs.

CASSANDRE : Ne le prends pas mal. Mais tu as beau devenir différente, indépendante, la la la. Au fond, tu bois toujours les mêmes whiskies que lui.

La Blonde atterrit soudain. Redonna sa clope à son amie. Elle se sentait perplexe. Elle n'avait jamais admis que Mark l'avait traumatisée à ce point. Ou alors, dans un passé lointain.

LINA : T'as remarqué ça ?

CASSANDRE : Je remarque tout ce qui le touche. Ce n'est pas forcément un bien.

LINA : C'est dingue. T'es dingue. Et tu vis dans un trou.

Elle montra d'un geste inquiet les kilomètres d'arbres répartis dans la vallée. Les pâtures pour les vaches.

CASSANDRE : Tu vas rentrer dans cet état à Solèse au volant de ton bolide ?

LINA : Oh que oui.

CASSANDRE : Qui est dingue en fait ?

LINA : Serre-moi dans tes bras, petite sœur…

Beauval s'étendait des surplombs du fleuve jusqu'au plateau, des forêts jusqu'au massif ancien. Rompait les paysages à coup d'usines, de cités. Au centre, l'ère industrielle avait enchâssé la gare, toujours hyperfréquentée et sa passerelle de style Eiffel. Il fallait compter une demi-heure de train pour passer de la banlieue minable à Solèse. Beauval, dernière étape avant la frontière d'un autre pays. C'était l'argument de la jeune fille pour se remonter le moral. Elle pourrait rendre visite à la Blonde aussi souvent qu'elle le voudrait.

Au tournant des années soixante-dix, en réponse à la population croissante, le groupe scolaire avait été érigé sur les hauteurs. Autour, les pavillons avaient éclos, plus loin les cages à

lapins tristes à pleurer. Les façades, de l'internat au collège, du lycée professionnel au lycée d'enseignement général, étaient grisâtres, vieillottes. La jeune fille avait jeté un œil dans les couloirs aux mosaïques fanées. En était ressortie déprimée.

Elle arpenta la cour. Sous un soleil facétieux rescapé du mois d'août, une nuée d'élèves lisaient avec attention les listes de classe. Déjà, deux ou trois garçons de son âge la sifflaient. Ce n'était pas sa place. Une vie d'ado ordinaire, alors qu'elle s'était si bien fondue dans l'univers de Mark. Elle angoissait ici. Remâchait l'impression d'avoir reculé dans le temps. Deux années en arrière exactement. Elle respira à fond. S'assit sur des escaliers. Pour envisager au calme la composition de la foule. Ou pour se mettre à sangloter, la tête entre ses mains. Une brise amicale souffla sur son visage. Elle se jura de ne pas sécher ses cours. De participer le plus possible. Elle ne verrait plus Mark. Elle ne ferait plus le mur. Elle ne mentirait plus. Son avenir se jouait là…

UNE FILLE : Cassandre, c'est toi ? Tu ne te souviens pas de moi ? On était au collège ensemble ! Je ne t'ai pas reconnue tout de suite !

L'interpellée marmonna des banalités : oui, elle se souvenait, le collège, bien sûr et *qu'est-ce que tu deviens*. Le cynisme de la réalité boxait ses bonnes résolutions. Le postérieur toujours à même le béton, elle analysa. Elle voulait persévérer. Se préserver du sort d'Annabelle. Ériger sa fierté en instinct devant l'adversité.

Oublier Mark. Ses erreurs. Là, le hasard la plantait face à elle-même. Enfin, face à ce qu’elle aurait dû être. Du coup, dès le premier jour, sécher la tentait.

LA FILLE : Viens, je vais te présenter, tu me suis ?

Elle se redressa. Soudain, une jeune femme, les bras chargés de livres, s’interposa entre elles deux.

FA : Salut Cassandre.

Elle était grande et élancée, de type asiatique. Cassandre lui souriait. Sa camarade de collège se fondait à travers des essaims avec un dernier signe de main.

CASSANDRE : Merde, t’es d’ici ?

La bombe asiatique hocha la tête. Elle craignait toujours, depuis le soir en boîte, les réactions de la poule de Master. Sa réputation d'être incontrôlable. Comme son mec. Yves avait insisté pour qu'elle la surveille de près. Avait su trouver les arguments.

FA : J’suis en terminale. Langues étrangères. Enfin, tu connais le Vieux…

Il n'empêche, elle s'interrogeait. Comment allait-elle pouvoir surveiller une fille aussi étrange ? Cassandre n'était pas comme ses autres collègues. La preuve. Au bahut, elle s'habillait un brin débraillé, se maquillait à peine. On disait d'elle que c'était une vraie bourgeoise. Là, quelque chose clochait. Elle n'aurait pas dû atterrir à Beauval…

FA : Ici, par rapport à Solèse, on est super bien placées.

Bourgeoise ou pas, elle était sûre que Cassandre était une détraquée. Elle n'était pas rassurée. Elle l'avait vue à l'œuvre l'année précédente. Un flingue au poing, elle avait défendu Annabelle.

FA : Me voilà désignée ton binôme.

CASSANDRE : Je bosse plus. Je ne suis plus avec Mark.

FA : Ah, je sais, mais tu fais partie de notre grande famille.

Elle rattrapa un de ses bouquins. Il menaçait de s'écraser par terre sur le bitume.

CASSANDRE : Vous êtes combien, ici ?

FA : Une de moins que l'année passée. T'es au courant, une copine a eu un accident. On lui a malencontreusement tiré une balle dans le pied.

Cassandre pâlissait. Elle n'aimait pas se remémorer la scène. En avait honte.

FA : T'inquiète pas, elle boîte juste un peu… Elle crèche à Solèse, c'est tout.

Cette banlieue reculée et sinistre était un labyrinthe. La Blonde s'était égarée vingt fois dans les sens uniques et les sens interdits. Aucun panneau indicateur. Qui pouvait avoir envie de visiter d'ailleurs ? Dans l'artère principale, de nombreuses boutiques de fringues, pas une qui valait la peine. Par endroits, les

rues étaient si sales, les immeubles si vétustes, qu'elle avait paniqué.

Elle était fière d'avoir détecté le lycée dans cette jungle. Elle était vannée. Elle s'était levée tôt. Elle devait être à dix heures pile sur place. Gara sa Porsche à neuf heures cinquante-sept dans une ruelle tranquille, à l'écart, au milieu des pavillons. Elle ne voulait pas se faire remarquer. L'habitude de la discrétion aussi était tenace. Elle nota la présence d'un bar au passage. Les étudiants contre le juke-box ou au baby-foot. Elle observa les enceintes vides derrière les portiques. Le temps, soudain, lui noua la gorge. Elle avait abandonné ses études sans préavis. Quitter trop vite le cocon de la scolarité. Au fond, les copines BCBG, les prises de tête sur les interros, les critiques de profs lui manquaient. Ses années lycées et BTS étaient terminées. Affaire classée. Pour sa mère, sa sœur, ses proches de Saint-André qui ne savaient rien d'elle, elle avait décroché un job dans une régie immobilière de Solèse. Yves lui prêtait une voiture, une Porsche rien que ça, pour la dépanner. Officiellement, elle n'en avait pas encore. Rien que de très naturel. Si elle se pointait au déjeuner dominical, elle mentait avec aplomb. Aimait le contexte. Elle était décomplexée par rapport à son activité. Protégeait sa sœur Daphné. Comme elle l'avait toujours voulu. Elles ne se fréquentaient plus en dehors de chez leur mère. Pas le même caractère. Rien en commun.

La solitude lui pesait. Le clan lui manquait. Annabelle souvent malade. Cassandre mise de côté. Victoire, qui sombrait, lointaine. L'indépendance, Lina l'acquerrait, mais seule et pour elle-même. Sans Annabelle avec elle, sans le clan, la liberté n'avait aucune saveur. Plus d'importance. Bien sûr, elle avait des amis. Mais ils ne remplaçaient pas son clan. Elle avait Sven. Mais toutes et tous s'épanchaient sur l'épaule de Sven.

Elle avait répondu au coup de fil de Mark l'autre soir. Il lui demandait comme un service. Et elle, elle avait approuvé. Sans ciller. C'était le clan qu'elle voulait réanimer. Elle s'en foutait de lui. Même lorsqu'elle entendait sa voix. À la sonnerie d'intercours, deux ou trois élèves la reluquèrent. Elle détonnait. Elle avait pourtant choisi une simple robe vermeille. Elle n'avait plus un jean chez elle. Ou alors dans un carton. On dévalait les marches, on l'apercevait derrière les grillages. On franchissait le portail. On galopait vers elle.

LINA : T'as combien de temps ?

CASSANDRE : Tout le temps jusqu'à quatre heures et demie.

La Blonde s'arrimait à son bras.

LINA : Petit un : shopping, petit deux : déjeuner, petit trois : reshopping. Mais pas dans ce trou, hein, chez moi, dans une vraie ville !

Lorsque la brune claqua la portière de la Porsche et attacha sa ceinture de sécurité, la Blonde lui annonça :

« Victoire mange avec nous à midi. »

Solèse centre – Lina avait réservé dans une brasserie chic sur une place célèbre. Elle entraîna d'abord son amie sur le chemin obligé : la rue des enseignes huppées sur la rive gauche. Là s'exhibaient les fourrures, la joaillerie, les boutiques de haute couture parisiennes, ou celles locales, des bijoutiers. À l'époque, les Rolls des émirs, les voitures de sport italiennes, stationnaient encore sur les trottoirs. C'était le must, l'endroit où il fallait acheter. Le passage obligé de celui qui avait réussi. Du clinquant à l'extérieur, des décors feutrés à l'intérieur.

La Blonde l'incitait à se renseigner sur les articles. Insistait pour qu'elle essaie, un tailleur, une paire de pompes. Les vendeuses s'activaient. Cassandre ne voulait rien. La Blonde acheta quand même. Elle brandit une carte de crédit. Pas la sienne.

CASSANDRE : C'est pour ça que tu m'as invitée… Pour m'acheter. C'est lui qui t'a demandé…

Elle murmurait. Pâle. Mal à l'aise dans son jean.

LINA : Oh, ne le prends pas mal. Il te doit bien ça après tout.

Pour elle, un cadeau ne se refusait pas. Elle ne saisirait jamais les scrupules, même la moralité.

CASSANDRE : Je ne peux pas les ramener chez mes parents…

LINA : C'est pas perdu, je te les garde au chaud jusqu'à…

Elle se rabroua. Son amie, immobile, savait soudain pourquoi elle était venue. Elle voulait revoir Mark. La prise de conscience était

douloureuse. Elle était incapable de s'adapter à une vie sans lui. Sans eux. Elle devait s'avouer vaincue.

CASSANDRE :… Jusqu'à ce que tout rentre dans l'ordre.

Un car de touristes japonais mitraillait la Tour de l'Horloge. C'était un ancien ouvrage militaire cousu d'armoiries au fil des siècles. Une étape obligée des tours operators. Un relief sculpté à mi-hauteur depuis 1920 proclamait : *Solèse, cité de refuge*. Représentait un homme placé sous la protection de la République. Paradoxe, l'homme arborait les traits de Vladimir Ilitch Oulianov, exilé là avant sa gloire. Lénine à l'orée des enseignes de luxe. Les touristes s'indiquaient la gravure. Une curiosité locale que beaucoup d'habitants feignaient d'ignorer. Les filles tranchèrent les essaims en deux. Elles s'assirent à midi trente pile à table.

LINA : Bon ben. Elle va arriver. Tu lui démonteras pas la gueule ici, quand même ?

CASSANDRE : Non. Promis.

L'Énervée n'était pas en retard. Elle cognait le bout de sa bottine contre le paillasson. Ouvrait la porte vitrée. Mugissait son injure coutumière. Entrait. Elle maugréa un bonjour. Les rejoignit. Le perfecto ripa contre le montant de sa chaise.

VICTOIRE : Hello…

CASSANDRE : Je peux mettre deux choses au point d’abord ?

LINA : Vas-y. Je t’en prie.

CASSANDRE : Si tu t'obstines à te renseigner sur Joachim, je te promets que tu vas perdre au moins un orteil, pétasse…

VICTOIRE : Ouh, j’ai la frousse, salope…

LINA : Tu sais, trésor, Joachim, c’est une armurerie à lui tout seul…

CASSANDRE :… On n'a pas bavé sur ton anomalie sanguine. On t’a même toutes couverte. Mais là, j'ai failli crever. Je suis plus tatillonne. Alors, décode : tu me titilles, plus de job, plus de salaire…

LINA :… Enfin, juste pour conclure, si tu t’acharnes à pourrir les idées de Mark avec ton venin, Dimitri va vouloir te revoir. Pour une seconde explication…

VICTOIRE : Quoi, j’croyais que t’étais plus avec Mark, toi ? Que tu nous lâchais ?

Elle s’empourpra. Son masque de madone du seizième siècle se fissurait.

LINA : Et même ? Tu es sûre, toi, de vouloir la mort du clan ?

Le clan maintes fois ressurgi s'éteignait sans doute avec Annabelle. Elle ne pouvait le tolérer. C'était ses souvenirs, son passé, sa bouée dans le présent. La preuve qu'elle pouvait se soucier de ses amies autant que d'elle-même. En face d'elle, elle sentait l'Énervée touchée.

VICTOIRE : Non. Le clan… C'est toute ma jeunesse.

Cassandre se tourna vers elle et la scruta. Blasée et vieille à dix-sept ans. Le constat d'échec qu'elle se permettait elle aussi souvent.

LINA : Annabelle est en train de mourir à petit feu. Je ne laisserai pas le clan mourir avec elle.

Elle retenait ses larmes. Puisa un mouchoir dans son sac au motif de V et L entrelacés. Lorsqu'elle posa sa main à plat au centre de la table, une autre main vint la rejoindre. Puis une autre.

LINA : Je n'ai plus de famille. Je n'ai plus personne. Que vous, les filles.

VICTOIRE : On t'aime aussi blondasse.

La gorge nouée, elle flamba une longue. Un serveur approchait.

Un maître d'hôtel prenait leurs vestes. Lina lui précisa qu'elle accompagnait, puis repartait. La jeune fille humait les fumets qui dérivaient depuis les cuisines, qui s'éparpillaient jusqu'au hall. La Blonde la poussa en avant. Elle esquissa deux pas. Le chef de rang les précéda.

MARK : Bonsoir.

LINA : Bonsoir.

Près d'elle, Baby ne pouvait plus émettre le moindre son. Presque deux mois. À se guérir de la terreur, du traumatisme physique aussi. Du tant à accomplir gravé en elle, de la torpeur de sa mort prématurée. Et rien ne se gommait. Les prunelles marron se

dépliaient sous l'émotion, synchrones avec les sourcils, dont le droit, à la ligne arquée. Avec sa cicatrice à peine visible.

LINA : Cassandre, *wake up*.

Sans le chef de rang planté entre elles avec sa chaise, elle l'aurait giflée. Baby imitait le glaçon. Rien à en tirer.

LINA : Mark, excuse-nous une minute.

Elle allait tracter son amie dehors pour la ranimer. Une manifestation advint.

CASSANDRE : C'est bon, Lina, ça va.

Elle s'installa enfin. Le chef de rang, libéré, put s'esquiver. Le courage naissait, une provocation. Voilà, je suis en vie, tu vois.

MARK : Est-ce que tu es sûre que ça va ?

La prévenance bête dopa une moue. Fortuite et effrontée.

CASSANDRE : Bon, y'a quoi à bouffer ici ?

Ses neurones enroués ressassaient leur mécanisme : je suis toujours en vie, voilà, regarde, pourtant j'étais morte. Lui, debout, reconduisait Lina.

MARK : Merci, Lina.

LINA : De rien. J'espère que tu vas prendre soin d'elle à l'avenir. Parce que je ne serai pas toujours là pour recoller les morceaux.

Saint-André – Une fillette enjouée d'environ cinq ans lançait un ballon de volley. Ses couettes brunes virevoltaient autour d'elle. Deux barrettes, des museaux d'oursons s'y

perdaient. Par vagues, dans la cour de récréation, des cascades de rires se relayaient. Les gosses couraient, jappaient dans tous les sens. Devant le préau, un blondinet polarisait l'admiration de ses camarades. Un autre môme, assez poupin, lui posait des charades que la Belle, derrière la grille, ne distinguait pas. La contiguïté de l'avenue ne distrayait aucun des écoliers.

Parfois, la jeune femme s'agrippait aux fils de fer pour se soutenir, pour se stimuler. À se tenir de l'autre côté de cette cour de récréation, la liesse lui incombait par procuration. Elle était dehors au grand dam de ses parents. Le mois d'octobre commençait, il était froid. Elle s'oxygénait. Trop besoin de poser un pied dans la vie courante. Dans le vrai monde. Le vaste monde.

CASSANDRE : Drôle d'endroit pour un rencard, la Belle.

On la serra très fort, on demanda où était Lina.

CASSANDRE : Elle récupère notre Énervée à la gare.

ANNABELLE : Tu les as vus ? Ils sont beaux comme tout. Ils sont l'avenir.

Ses cernes indélébiles, sa peau diaphane, pourfendaient son maquillage. Ses bras flottaient entre ses manches. Elle avait maigri. Pourtant, les hospitalisations, les médicaments épargnaient sa beauté. Sa chevelure vivace aux nuances d'ambre chatouillait encore le milieu de son dos. Ses traits fins respiraient le punch. Et elle exhibait autour de son cou une chaînette avec son pendentif, sa croix.

CASSANDRE : .. Et si on allait se poser au Calypso ?

ANNABELLE : On a le temps, on reste encore un peu ?

CASSANDRE : Okay.

Elle se posta contre son amie. Décortiqua les singeries avec elle.

ANNABELLE : J'aimerais être encore comme eux ! Pas toi ?

CASSANDRE : Pour rien au monde !

ANNABELLE : Ils sont innocents, ils sont vrais.

Son amie enraya un ricanement. Désigna le blondinet : il tirait les oreilles de son copain.

CASSANDRE : Surtout celui qui harcèle l'autre, là-bas.

ANNABELLE : Oh !

Du coup, elle se détacha de la grille. Elles déambulèrent l'une contre l'autre.

ANNABELLE : Je crois qu'ils ont la vérité en eux. Ça pétille au fond de leurs yeux…

CASSANDRE : Idéaliste invétérée que tu es…

ANNABELLE : Non, je pense que je deviens croyante.

CASSANDRE : Aïe. Tu l'étais pas jusqu'à maintenant ?

ANNABELLE : Ben si, un chouya, mais maintenant, la vie m'épate. Rien qu'un arbre, c'est beau…

CASSANDRE : Mets-toi à la poésie.

ANNABELLE : À force, j'ouvre les yeux, c'est tout.

Elle s'essoufflait. Son amie l'attrapa par le bras et la força à s'asseoir sur un banc.

ANNABELLE : Nous, on ne nous a pas laissées rester comme eux.

Son amie l'entendait à peine. Elle lui prit les mains et s'agenouilla à ses pieds.

ANNABELLE : Personne ne nous a laissé le choix de rester des gamines comme les autres.

Son amie fronçait les sourcils. N'osait ni démentir, ni confirmer.

ANNABELLE : Moi, c'était un instit'. Et toi ?

CASSANDRE : Quelqu'un qui passait dans le coin… T'as rien dit ?

ANNABELLE : Qui m'aurait crue ? Et puis… j'avais Lina à protéger de lui.

Son amie secouait la tête, les lèvres pincées.

ANNABELLE : Toi avec je ne sais qui, moi avec un instit. Victoire avec son beau-père. Voilà une belle brochette de filles qui ont débuté tôt.

CASSANDRE : Il t'a menacée… Pour Lina, je veux dire ?

ANNABELLE : Un moyen de pression comme un autre.

Des sanglots s'étranglaient dans sa trachée. Elle révélait son secret pour la première fois. Dimitri s'en doutait bien sûr. Mais elle n'avait jamais cédé.

CASSANDRE : Maintenant, le principal, c'est de penser à l'avenir…

Elle sortait des mouchoirs et les proposait.

ANNABELLE : Dis-moi que tu n'y penses pas tous les jours ? On sait toutes les deux qu'on vit mal avec ce genre de faille…

CASSANDRE : C'est vrai, mais il faut essayer de ne pas ressasser, tu te fais souffrir.

ANNABELLE : Souffrir, on a pris l’habitude. J'ai mes croyances, c’est le seul remède au bout du compte. Ça atténue la souffrance…

Elle se leva, se raidit, se voûta. Récupéra de l’air. Un tribut de la zidovudine, des crampes bombardaient ses abdominaux. On lui vouait attention et compassion.

CASSANDRE : Allez, on va tout de suite au Calypso…

La Belle foulait le sol, désirait parcourir des kilomètres. Elle n'en avait plus le courage. Ses pommettes rosissaient.

CASSANDRE : Tu ne te reposes pas assez, Annabelle.

ANNABELLE : À cause de tout ça, de tout ce qui t’est arrivé, tu as déjà perdu espoir, sans même pouvoir ni reculer, ni accepter de souffrir ? Cru être là sans but ? Sans aucune consolation ?

Son amie replongeait dans sa propre mort. La douleur et l'absolution. Le retour brutal.

ANNABELLE : Souffrir, ça mène toujours quelque part. Il y a toujours quelque chose devant toi, Baby. Au bout du compte.

Comment accomplir après un black-out ? Comment s'expliquer les épreuves humaines, l'incertitude ?

ANNABELLE : Tu n’as jamais remarqué, tout est facile, tout, pour ceux qui sont portés par leurs idéaux, la Foi, des courants d’air... ?

CASSANDRE : La Foi, c’est un courant d’air ? Jolie, l’image…

ANNABELLE : Eh oui, ça s’infiltre partout où on ne l’attend pas.

Elles débarquaient enfin dans la brasserie. S’arrogeaient une banquette. Cassandre se jeta sur une *100'S*. Inhala la nicotine. Apaisante.

ANNABELLE : Et il est passé souvent… Dans le coin ?

CASSANDRE : Et pourquoi tu te sentais obligée de protéger Lina de lui ?

ANNABELLE : On était déjà dans la même classe, elle et moi. On avait le même instit’.

CASSANDRE : Une fois, c’est trop souvent. Il est passé trop souvent.

ANNABELLE : Tu ne l’as jamais dit. Moi non plus. Qui aurait à le savoir, à ton avis ?

CASSANDRE : Je ne te suis plus du tout, Anna, je m’excuse…

Alors, un sourire triste, une élégie, l’enveloppe charnelle d’une âme sublime de pureté, lui renvoya la dérision de la vie en pleine face.

ANNABELLE : Décrispe. Je ne te demande surtout pas de me suivre.

La pureté, un rayon singulier perçait et nettoyait les traces de lutte sur son visage.

ANNABELLE : Parce que moi, je n’aurais jamais d’enfant. Tu vois.

CASSANDRE : Tiens, voilà ma chauffarde.[19]

---

[19] Compromis entre chauffeur et chauffard.

Deux bécots plus tard, la Blonde s'installa devant ses amies. Elle salua la serveuse, extirpa une mentholée de son paquet, commanda.

ANNABELLE : Je suis fière de toi, bichette. Tu me l'as amenée en entier !

CASSANDRE : L'écoute pas, j't'adore, grande sœur.

ANNABELLE : T'as peut-être un chouya tendance à adorer tout le monde, Baby.

Elle ingurgita du chocolat chaud. Elle grelottait. Même dans cet environnement de fumée, vapeur et chaleur. Une brunette apparaissait près d'elle et l'enlaçait soudain.

VICTOIRE : Tu m'as manqué, la Belle…

ANNABELLE : Toi aussi, l'Énervée. J'ai plus personne à qui botter le cul.

Elle s'esclaffa. Plaqua un bisou sur l'occiput de son amie. Cassandre, attristée, guignait son perfecto sur le dos de l'Énervée.

VICTOIRE : Ben fais pas la gueule. J'en prends soin de ton blase de marque…

LINA : Oui, montre-nous plutôt les photos…

VICTOIRE : Bon il arrive mon caf' ou ils vont le cueillir et le moudre ?

On s'extasia pendant dix minutes sur les clichés d'un beau bébé blondinet, potelé. Et d'un chien de berger. On se renseigna sur la vie à la campagne, sur le lycée de Beauval. On interrogea sur Solèse, sur la déco d'un loft, la surface d'un appartement. Puis, on

se donna des nouvelles des clients. On rigola. Ensuite la Belle déposa un carré de tissu sur le formica.

ANNABELLE : On est aussi là pour notre cérémonie du souvenir.

Elle ménagea le suspense. Déplia la soie avec précaution. La pièce de deux francs parada à la vue de son public. Mille neuf cent soixante-dix-neuf. L'année de sa première fêlure.

VICTOIRE : Mademoiselle, on te présente l'arme du crime. Symbole de notre déchéance. À nous trois, je veux dire.

LINA : Eh, un peu de respect, t'as une serpillière à la place des méninges ou quoi ? J'aurais pu être la seule…

CASSANDRE :… Tu ne l'as pas été.

VICTOIRE : Eh, arrêtez de gémir ! Y'en aurait eu d'autres !

ANNABELLE : Bon. Lors de la cérémonie, ce fétiche indigne va aller rejoindre nos chers poissons.

La Blonde se rua sur son sac. Se redressa avec un agenda entre les mains. Le dégrafa. Apposa une photo devant chacune.

LINA : C'est pour qu'on n'oublie jamais… Qui on a été.

C'étaient elles quatre, deux en vinyle rouge, deux en noir, chacune coiffée d'une perruque blonde platine. Le clan qu'avait voulu Annabelle, plus d'un an et demi auparavant.

LINA : *La vraie lumière n'est pas celle du vitrail…*[20]

CASSANDRE : *N'oublie jamais le revers de la médaille…*

VICTOIRE : Eh, les sen-ti-men-ta-les…

---

[20] Daniel BALAVOINE – *Soulève-moi* (Daniel Balavoine) – « Vendeurs de larmes » – Barclay 1982.

CASSANDRE : Tu t'es vue, l'Énervée ? C'est pas mon perf que t'as sur le dos ?

Une pièce de deux francs de mille neuf cent soixante-dix-neuf aux bords élimés s'évanouit en cercle au sein de l'eau. Importuna deux carpes en pleine causerie. Roula encore, finit embourbée dans les algues au fond du lac de Saint-André. Immobile entre ses amies, sur le ponton, la Blonde se remémora ce qu'elle reniait en général. C'était bien avant la maladie d'Annabelle. Le verdict du destin, les éclats argentés, le bonnet phrygien de la semeuse avec son arbitrage, elle l'avait tant convoité…

LINA :…. On devrait jamais se fier à la ferraille.

VICTOIRE : Ouais, les grosses coupures, c'est mieux.

ANNABELLE : Nous, avec notre argent facile.

VICTOIRE : Argent tranquille.

ANNABELLE : Et tu continues à bosser sans rien dire, pétasse…

VICTOIRE : Moi ? Je sais rien faire d'autre, en fait. T'es passée par là aussi, pouffiasse...

LINA : Vu que je suis indépendante, je fais des économies. Et après, bye, bye, les cons.

VICTOIRE : C'est beau de rêver, blondasse.

ANNABELLE : Non, c'est bien, elle a raison. Vous êtes plus de la première fraîcheur, ils vont devoir vous recycler. Vous n'allez pas jouer les ados toute votre vie.

Elles se dirigeaient peu à peu vers le pont des Amours.

VICTOIRE : Merde, j'ai même pas dix-huit balais. Et j'me sens toute âgée.

ANNABELLE : C'est le marché, ça plombe l'énergie. Visez-moi.

LINA : Figurez vous qu'ils me proposent une reconversion. Des voyages.

CASSANDRE : Sincèrement, ça pue ton plan…

VICTOIRE : C'est quoi, une mission en intérim ?

CASSANDRE : Le Vieux te mijote un de ses petits plats bien à lui.

LINA : Attends, j'ai pas encore dit oui.

CASSANDRE : Ma main à couper que tu vas recruter.

ANNABELLE : Et toi, Baby, c'est le droit chemin ?

CASSANDRE : Presque. Je planche sur mon avenir, nouveau lycée, chez papa maman. Mais je sèche les cours, je traîne encore avec des mecs très dangereux. Et mes anciennes collègues pas fréquentables.

LINA : Elle ne veut toujours pas présenter Mark à sa famille…

VICTOIRE : Je te rappelle qu'il a voulu la buter. Bon, t'as tenu combien sans lui, un mois ?

CASSANDRE : Presque deux.

ANNABELLE : Tu vas rester avec lui ?

VICTOIRE : Elle est accro à lui, non ? Pas comme avec ce…

ANNABELLE :… Et toi, pétasse, t'es pas accro ? T'es pas amoureuse ?

LINA : De Fabrice, peut-être ?

VICTOIRE : Ah non, de mon compte en banque.

LINA : Peut-être qu'un jour, on se rangera…

VICTOIRE : Ils ont bien réussi à trouver des glandus pour pondre *Pretty Woman*[21]…

CASSANDRE : La *latche*[22].

ANNABELLE : Inhumain. Quelle chieuse, Julia Roberts !

Alignées contre la balustrade de la passerelle, elles soupiraient.

LINA : Bon, je vous fais visiter mon loft… ?

ANNABELLE : On va jamais tenir toutes dans ta Porsche.

CASSANDRE : T'inquiète pas, elle a la BM d'Yves.

La Blonde brandit les clés de la berline. L'inévitable.

ANNABELLE : On a le temps de se confesser avant ?

[…]*I walk the thin line for you*
Do just what you say to
With fear as my friend
I walk the thin line one more time for you

Addictive face pretending, don't speak the word
Forbidden sin relenting, I barely heard...
Screams of entry blur my vision
Wake my fear of divine intervention

---

[21] *Pretty Woman :* film américain de Garry Marshall, 1990, avec Julia Roberts dans le rôle d'une prostituée et Richard Gere dans le rôle du prince charmant.
[22] La *latche* : version locale de la honte.

Crawl away and bleed forever, if you dare

Hand on mouth the game goes on

Love, our stage to play upon

Are you happy now? […]

QUEENSRYCHE – *The Thin Line* (DeGarmo, Tate, Wilton) – Album «Empire» – EMI America, 1990

Solèse – Un soir, ils flânaient sur les hauteurs désertées au gré des pavés humides. La cité endormie se maquillait à l'horizon de brouillard. À leurs pieds, la masse du lac aux confins des écluses du fleuve reflétait les lumières. Les drapeaux martelaient leurs pylônes sur les hôtels de luxe. Depuis le point de vue, elle en recomposait un, sur les quais. Avec ces pierres antiques, sa façade massive. La Blonde devait turbiner, là, quelque part, au centre des ténèbres. Petite fleur des nuits internationale. Trilingue. Le constat la passionna un instant. Tant de merde sous de si beaux atours.

CASSANDRE : C'était classe, ce restau. Toi et ton fric, monsieur le V.R.P.

Dans son manteau en authentique fausse fourrure, elle regretta le temps du perfecto. Il avait voulu lui faire porter de la véritable peau d'animaux innocents. Sans succès. Être snob, d'accord. Mais avec une parcelle d'humanité. Berk, de la vraie fourrure, c'était à vomir. Tout juste bon pour les mémères de Sven.

MARK : Toi, tu cracherais sur mon fric ?

CASSANDRE : Les temps changent. *dearest*. Je dois vieillir.

Elle se cambrait contre le muret. Inclinée presque sur Solèse la magique, et les branches des cours d'eau. Derrière eux, du côté de la basilique, un tintement ondula. Solèse la nuit, c'était un joyau. La sérénité. L'inverse du Solèse de la bureaucratie. Double, prestigieuse et populaire, arrangeante comme une ancienne, conservatrice comme une bourgeoise, la ville détenait un secret, la longévité d'une démocratie. L'un et l'autre de ses deux peuples ne se fréquentaient que rarement. À la croisée du soir ou du matin.

CASSANDRE : On ne pourra pas continuer. Tu le sais, ça ne marchera pas.

Il s'approcha d'elle. Détailla les résilles, le short en cuir noir, ses cuissardes coordonnées entre les deux pans du manteau blanc. Une tenue rock'n'roll. Anticonformiste. Tout à l'heure, à l'entrée du restaurant, un employé avait manqué défaillir en aidant la demoiselle à ôter sa fourrure.

MARK : Je refuse. J'ai besoin de toi, *baby*.

CASSANDRE : Moi, je… Tu me fais vraiment peur, parfois.

MARK : Je te veux pour moi. C'est tout.

Il s'assit sur le parapet. La dévisagea dans la pâleur de la lune.

MARK : J'ai cru devenir fou, quand tu as vu ce…

CASSANDRE : Rectification : tu es devenu encore plus fou.

Une anglaise rebiquait sur son minois. Il la disciplina.

MARK : Ne recommence plus.

Il ne lut aucune réaction face à lui.

CASSANDRE : J’en ai rien à cirer de ce type. C’était une coïncidence, bête, mais une coïncidence quand même.

Ouf, la feinte circulait. Sans ambivalence. Et puis, ce n'était pas vraiment un mensonge. Elle aimait bien Joachim. Mais ce qu'elle avait voulu, c'était percer les mystères. Celui de Mark. Celui de la mort de Michael.

MARK : Évite les coïncidences. Parce que je ne veux ni te perdre, ni te partager.

CASSANDRE : T’es au courant que la démocratie existe ?

MARK : Pas pour toi. Toi, tu m’appartiens.

Ses canines immaculées se révélaient. Le timbre de soprano modula une aigreur, insista.

CASSANDRE : T’es complètement atteint.

Et elle ne guérissait pas du bilan, du diagnostic.

MARK : Sans doute. Mais tu es là, avec moi.

Il voulut l’embrasser. Elle se déroba. Sa crinière gigota. Spontanée, sur ses lèvres, une malice se pendit.

CASSANDRE : Trouve nous ne serait-ce qu’un point commun et je te promets que tu passes la nuit la plus torride de toute ta vie.

Elle le narguait avec son défi, avec sa conclusion, si insoluble. Il se pencha contre son oreille. Et lui chuchota :

« C’est facile. Tu ne connais absolument rien aux cylindrées. Et, en toute franchise, moi non plus. »

L’avenir, après les méandres, se colorait de touches d’espoir. Les altercations se raréfiaient. On s’attelait à les effacer encore et toujours. Kant devenait un bon gros berger solide et musclé. Il pistait sa maîtresse partout où il le pouvait. Mark, sous la contrainte, devait le laisser monter avec eux dans sa voiture. Il se résolut à venir chercher Cassandre en berline. Dans les sportives, Kant manquait d'espace. Les touffes de poils fauves et noires tapissèrent la banquette arrière. Un après-midi, la jeune fille apporta deux grosses couvertures. Elle protégea la banquette avec l'une, installa la seconde dans le faux manoir, devant l'âtre, au pied des deux étranges sculptures. Kant devait se sentir comme chez lui. Quand Cassandre était au lycée, les jours où Mark descendait avec elle à Solèse, il réintégrait son rôle de gardien pour la maison familiale. C'était un chien placide de la campagne. Il haïssait la ville.

Dimitri les croisait parfois en milieu de semaine en centre-ville. S'étonnait. Ils se promenaient main dans la main. Mark admettait tous les compromis, le chien, rester discret jusqu'à la majorité de Cassandre. Cassandre s'était sevrée de la cocaïne. Le couple atypique rentrait dans le rang.

Elle ne touchait plus aux antidépresseurs non plus. Débordait de projets. Elle bûchait en cours, voyait Mark. Conservait des heures avec Lina pour les boutiques et les instituts de beauté. S'activait, ménage, repassage et cuisine chez ses parents. Gardait parfois sa nièce. Promenait son chien, joggait le

matin à cinq heures et demie deux fois par semaine avec lui. Parce qu'elle n'avait pas le temps sinon. Quand elle ne supportait plus ses profs, elle séchait. Téléphonait à Mark d'une cabine. Buvait un café au bar du coin en l'attendant. Ils dînaient ensemble le vendredi ou le samedi soir. Elle serinait à ses parents qu'elle était chez sa copine de Beauval. Fa s'occupait désormais de ses alibis. Ses parents étaient contents. Ils avaient retrouvé leur fille. Même si elle était beaucoup avec sa copine, elle se montrait affectueuse envers eux. Étudiait.

Pour rien au monde, elle n'aurait échangé sa double vie d'alors contre une plus rangée. Elle adorait le paradoxe. Être d'un côté la fiancée de Mark, de l'autre la fille de ses parents. Une future arriviste, une amoureuse de la nature. Elle ne voulait pas se souvenir que Mark pouvait être violent. Qu'elle s'était prostituée. Qu'elle avait expérimenté la mort. Le passé avait été cauchemar. Se noyait dans le déni.

Le jour du premier anniversaire de la mort de Michael, elle se cloîtra chez ses parents. Prétexta un virus. Réfléchit longuement à sa situation. Pleura beaucoup. Appela Annabelle. Elle reconstituait sans arrêt l'autre début d'automne. Le soir où elle s'était pointée chez Michael, où Annabelle était avec lui. C'était plus facile ainsi, Annabelle à Saint-André, elle chez ses parents :

« Même si tu n'avais rien dit ce soir-là, les choses se seraient passées ainsi… »

Les sanglots d'Annabelle répliquèrent aux siens. Elles se soulagèrent de leur chagrin, par leurs pardons en parallèle.

« Les coupables, répéta Annabelle, ne sont pas les victimes. Nous sommes les victimes. »

Puis elles se remontèrent le moral. L'aube boosta Cassandre. Elle se sermonna. Elle devait croire en elle. En ceux qu'elle aimait. Y compris en Mark.

L'automne glacial déboucha sur un hiver indécis. La neige cédait à la pluie, la douceur à une vague de froid. La Belle fut hospitalisée deux semaines au moment des fêtes. Dimitri la couvrit de bouquets de lys. De boîtes de chocolat. Ses parents s'extasiaient sur lui. Un homme si courtois. Qui prenait des après-midi de congés pour s'occuper de leur fille. Ils en plaisantaient tous les deux en aparté.

Elle ne se fiait plus à son miroir. Si elle espérait une visite, elle appliquait en douce trois couches de fond de teint à l'aveuglette. L'ennemi de son apparence se nommait dermatose. Elle voulait épargner à ceux qui l'aimaient la vision de sa déchéance physique. Elle manquait mourir de frousse à chaque hospitalisation désormais. Son cœur s'épuiserait un jour à force de lutter. Elle estimait qu'il lui restait, à vue de nez, un an et demi. Elle avait peur de se tromper. Si l'échéance était plus courte, parviendrait-elle à se préparer pour le grand départ ? Dimitri lui tenait compagnie pendant des heures. Elle se confiait à lui. Elle

aurait voulu être incinérée. Ses parents éludaient, puis contestaient son choix. Ils lui destinaient un enterrement chrétien. Argumentaient, elle serait avec Cédric. Elle aurait une messe. Lasse, elle ressassait qu'elle ne serait plus là. Qu'ils feraient bien ce qu'ils voudraient.

Michael avait disparu depuis plus d'un an. Parfois, elle aurait pu jurer que c'était hier. Parfois, elle avait l'impression qu'une éternité la séparait de cette autre elle-même. Celle qui avait trop bu un soir. Celle qui avait frappé à la porte de Victoire. Celle qui avait voulu se venger. Elle savait. Les coupables inoculent à leurs victimes leur responsabilité. Un virus rampant. Un mal à propagation lente comme le SIDA. La culpabilité.

Cédric s'était tué sur la route cinq ans avant, à la même période. Elle essayait de meubler le vide. De se prémunir contre le froid sibérien en elle. Contre sa propre désillusion sur la vie. Cruelle, celle qui se dissimule sous la joie pour mieux frapper ensuite.

Sven, toujours fidèle, vint lui rendre visite cinq fois. Il lui offrit pour Noël une écharpe en laine. Lina débarqua le vingt-quatre décembre, avec une montagne de cadeaux inutiles, sac à main de marque, robe griffée, parfum dernier cri. Elle ne voulut pas la vexer. Joua la fille comblée.

La Blonde ne pouvait plus endurer. Les couloirs interminables de l'hôpital. Les effluves de javel. De douleur.

Pousser la porte de la chambre. Trouver son Annabelle dans cet état. Elle ne tenait pas. Elle luttait bien sûr. Son instinct lui criait de s'échapper. Elle finissait par inventer n'importe quel prétexte. Conduire jusqu'à Beauval-la-sinistre pour récupérer Cassandre lui paraissait un loisir par rapport à ses visites à Saint-André.

On l'occupait sans cesse. Yves chargeait son agenda. Il la traînait en voyage. Lui expliquait comment recruter et surtout, qui. Elle multipliait les réguliers à Solèse. Mais aussi dans les stations de ski de la jet-set. Dans les capitales européennes. Quand elle vérifiait l'état de son compte en banque, elle manquait défaillir. De joie. Elle avait réussi. Seule. D'accord, le job la bouffait à petit feu. Elle consommait un peu trop d'alcool. Le mélangeait souvent avec les tranquillisants. Une séance de fitness, un cours de dance, un tour chez l'esthéticienne et hop, elle se sentait toute neuve.

Beauval – L'hiver s'était affirmé d'un coup. La bise tapissait les vallées et les forêts de frimas, les routes de verglas. Le matin, de sa campagne au lycée, il fallait deux fois plus de temps. Elle prenait le car. Ses parents ne pouvaient plus se permettre le détour pour la déposer. La matinée du lundi la barbait, un supplice. Le cours de biologie durait deux heures. Puis, math, deux heures. Elle lâcha à la mi-temps. Il avait une réunion importante avec ses comptables. Elle lui téléphona de la

cabine. Composa le numéro de la fiduciaire. Tomba sur la secrétaire, qui transmit l'appel. Fritures sur la ligne et Mozart en musique d'attente, ses phalanges se congelaient sur le combiné. Il s'était ennuyé ferme. Autant qu'elle. Vu l'état des chaussées, il comptait une bonne heure pour arriver.

Au bar du lycée, elle s'installait à sa table contre la vitre. Elle commandait un café, extrayait *Si c'est un homme* [23]de son sac de cours. Se plongeait dans sa lecture, page seize. Elle terminait la page trente lorsque deux jeunes entrèrent. Elle les connaissait peu. Fa se fournissait chez eux. Parfois, bien obligée. Les produits qu'ils fourguaient étaient de basse qualité par rapport à ce qui circulait à Solèse : de la coke trop coupée, de l'héro pour les junkies minables et beaucoup de shit. Ils s'incrustèrent, un à sa gauche, un à sa droite. Cassandre rangea son livre. Accepta un capuccino et leur taxa une cigarette. Elle ne fumait plus tous les jours. Appréciait d'autant plus la saveur café-tabac. Les garçons discutèrent d'abord des cours. Elle leur répondait avec parcimonie. Puis l'un d'eux lui proposa un truc pour se détendre. Elle ne put se contenir, pouffa :

« Non, mais franchement, c'est lourd comme approche. Tu vas faire fuir le peu de clients que tu as. »

Les garçons la dévisageaient. Pantois.

LE PREMIER : Ah bon. Parce que toi, tu t'y connais mieux… ?

---

[23] Primo LEVI — éditions Julliard pour la traduction française, 1987

CASSANDRE :… Je suis une pro de la consommation et des lois du marché.

Elle se concentra sur sa montre. Elle n'avait pas vu l'heure défiler. Il ne devrait plus tarder.

LE PREMIER : Tu pourrais nous filer des tuyaux alors… Pour qui tu bosses ?

CASSANDRE : Moi, bosser pour quelqu'un ? Tu charries…

Elle avala un fond de mousse dans sa tasse. Se leva. Enfila écharpe et manteau. Elle préférait aller dehors. Faire le pied de grue sous les assauts du vent.

LE PREMIER : Non, mais attends, tu vas pas partir comme ça, on est pote…

CASSANDRE : Ah non, mes potes ne sont pas des petits joueurs comme toi.

Elle se dirigea vers la porte. Un homme de haute stature entrait au même moment.

MARK : Ah, te voilà. Je perdais patience.

Deux garçons le dévisageaient. Stupéfaits. Cassandre pivotait dans leur direction.

CASSANDRE : Lui, c'est mon style de pote. C'est même mon fiancé.

MARK : Ils t'ont importunée ?

CASSANDRE : Non. Ils voulaient jouer les grands.

Ils sortirent du bar, serrés l'un contre l'autre. Les deux garçons s'affalèrent sur leurs chaises.

LE SECOND : On devrait écouter Fa. Cette meuf', c'est qu'une source d'ennuis.

La berline aux vitres teintées était garée une rue plus loin, en zone pavillonnaire. Les pépites de sel crépitaient sous leurs pas.

CASSANDRE : Tu ne dois pas te montrer, tu sais ça…

MARK : Je voulais voir ce que tu faisais quand je ne suis pas avec toi. J'ai vu. Tu taquines de pauvres garçons sans défense.

CASSANDRE : Là, ils l'ont cherché.

MARK : Sans doute.

Ils marchèrent encore. Il lui ouvrit la portière passager.

MARK : J'aime beaucoup être ton fiancé.

Il referma derrière elle. Puis s'installa au volant et démarra le moteur.

CASSANDRE : Ça fait classe d'avoir un fiancé comme toi à montrer aux merdeux.

MARK : C'est tout ? Je te sers à pavaner dans ton lycée ?

CASSANDRE : Ah, chacun son tour, *dearest*. Tu as pavané dans tes soirées, moi je pavane à Beauval. Nous ne sommes décidément pas du même monde…

MARK : Est-ce que tu voudrais venir dans mon monde aux prochaines vacances, *baby* ?

Les roues progressaient *lento*.

CASSANDRE : Tu sais ce que ça a donné la dernière fois…

MARK : Nous pourrions partir en voyage. Nous échapper de Solèse. Rien que tous les deux.

CASSANDRE : Ouh, tu vas presque me convaincre à force… Où irions-nous ?

MARK : En station, à Londres, je ne sais pas. Ce que tu préfères.

Solèse – À la coutume du Consul, le café des rendez-vous matinaux, du clan, ne se ralliaient qu'une grande et belle blonde avec son binôme, une brune aux charmes outranciers. Lina ne passait plus que pour Victoire. Il se murmurait qu'elle n'avait plus besoin d'assurer les rencards. Qu'elle était une femme d'affaires. L'éphèbe se surprit à déprimer devant le tableau. La Belle à nouveau hospitalisée laissait sa place bien vide. Pour tout le monde, malgré les incohérences de ses amitiés.

Il avança entre les tables. Une nuée de filles, dans une ferveur homogène, l'analysa, lui sauta au cou, caqueta Sven par ci, Sven par là… L'idole parvint au bout du compte à se faufiler. Il simula une humeur massacrante :

« C'est à Rébecca et à Lola que je veux parler. »

On ne renchérit pas. Les présences inutiles vaquèrent à leurs potins.

LINA : C'est du radical, dis-moi.

SVEN : Comme toi au volant, mon poussin.

Il n'en rajouta pas. La renommée de la conductrice blonde, sa veine prodigieuse aussi de s'en tirer toujours, franchissaient les barrières du milieu. Menaçaient l'Amérique centrale et le Japon.

VICTOIRE : Alors, le bellâtre, t'as bossé en free-lance cette nuit ou quoi ?

SVEN : Je n'ai pas besoin, moi, mon carnet de rendez-vous est bondé. Pas comme d'autres.

LINA : T'as un truc à dire ? Ou tu viens en touriste ?

SVEN : Je viens vous gronder.

Il commanda son expresso au serveur.

SVEN : Vous êtes des lâcheuses. Surtout toi Lina, elle est ta meilleure amie !

LINA : Justement, tu crois que c'est facile pour moi ? De la voir comme ça ?

SVEN : Tu es une égoïste, Lina. Tu ne penses pas à elle.

VICTOIRE : Eh, et la Poupée, elle peut pas aller la voir, entre deux collés serrés avec son bonhomme et son cher lycée ? Pourquoi toujours nous ? Basta, on est déjà surbookées !

SVEN : Toi, surbookée ? Non, ta côte est en baisse. Tu as une bouche trop expansive, ce n'est plus à la mode. Les hommes n'aiment plus ça.

VICTOIRE : Les vrais mâles aiment ma bouche. Mais tu n'en es pas un.

SVEN : Je n’ai pas inventé ta réputation, comment dire, gorge profonde, les hommes aiment ta langue seulement quand elle est très occupée. Tu te tais seulement à ce moment-là.

L’Énervée jugulait son irritation. N’abîmait pas l’éphèbe. Trop offusquée pour réagir. Soudain, l’absence mitrailla la Blonde sans prévenir, pile dans le cœur.

LINA : Bon, on y va quand ?

Hôpital de Saint-André – C’était encore le même visage parfait. Avec des linéaments un soupçon flétris, des taches sur les sillons du nez, des croûtes à la racine des sourcils, sur les paupières assoupies. L’onde d’une chevelure ligotée en arrière dégageait les pommettes et jaunissait le front. Le buste, les jambes se dissimulaient en entier sous les draps. Un coude s’échappait, si grêle, presque transparent, avec son tube de perfusion. Le virus embrigadait d’autres opportunistes, se liguait à une anorexie. Il semait des affections cutanées sur la Belle. Des contingents de parasites dans ses poumons.

Une infirmière leur avait imposé les masques antibactériens. Elle s'était empourprée. Une colère qui les avait peinées : on ne donnait pas de place à ces malades-là, on ne les respectait pas dans cet hôpital. Alors c'était aux familles et aux amis de se montrer présents. Annabelle se sentait seule. Recevait peu de visites. C'était une honte. En plus, on ne contrôlait pas ceux qui entraient. On ne prenait aucune précaution. Inadmissible.

Les visiteuses se soudaient l'une à l'autre. Inflexibles. Dans leurs deux crânes, après les reproches de l'infirmière, elles étaient prêtes à s'évader. Loin de la fatalité, de leur Annabelle trop métamorphosée, si chétive, sabotée, à peine reconnaissable. Un enrouement les délivra.

ANNABELLE : Salut, mes jolies.

Ses yeux s'entrouvraient, deux perles avec des reflets verts. En simultané, la gaieté s'ancrait dans son sourire. Elle voulut se redresser, d'un élan un peu hâtif. Ses invitées volèrent à son secours. Transgressèrent leurs malaises, leurs attitudes guindées. Actionnèrent le lit, arrangèrent les oreillers.

ANNABELLE : Ah, c'est mieux. Là, je vous reconnais.

Elle identifiait l'ambiguïté, la crainte et les indignations, en dilettante sous les civilités. Calée dans ses coussins, elle les observa.

ANNABELLE : Vous ne voulez pas vous asseoir, il y a deux chaises ?

Les ex-collègues se secouèrent. Obtempérèrent.

LINA : Je suis désolée, je n'ai pas pu venir avant.

ANNABELLE : Je vois bien. Je suis si contente que vous soyez là toutes les deux.

LINA : J'ai sérieusement galéré, et l'Énervée… Elle ne peut pas se libérer.

ANNABELLE : Tu me mens toujours aussi mal. Elle ne veut pas voir ça parce qu'elle risque la même chose.

Elle s'agita. Souffla, brossa le calque de son ancienne allure, la plus belle. La cible d'une jalousie des anges.

ANNABELLE : Vous ne voulez pas enlever vos masques ? Ça me casse le moral, ces machins…

Ses amies hésitèrent. Repensèrent à la jeune infirmière.

ANNABELLE : Ah vous êtes tombées sur Sylvie. Je lui dirais que je vous ai suppliées.

Ses amies se consultèrent d'un regard. Abaissèrent les masques sur leurs cous.

ANNABELLE : Et la silencieuse, comment elle a fait pour se libérer ?

CASSANDRE : Je ne lui ai pas demandé son avis.

LINA : Il t'a dans le pif, c'est vrai, Anna.

CASSANDRE : Je n'ai jamais bien pigé pourquoi.

La malade aurait aimé traverser les rideaux. Être dehors, sous la pluie, dans sa canadienne préférée. Patienter jusqu'au printemps, au soleil.

ANNABELLE : Si je vous l'apprends, vous garantissez de ne pas me trucider ?

Elle anticipait sur le dénouement. Sur sa solitude. Tout à l'heure, quand le clan la quitterait. En prévision, l'effervescence des retrouvailles, elle la buvait, elle s'en nourrissait.

LINA : C'est pas du tout décent, alors ?

Ses lèvres dessinaient le cou d'un cygne. Enfin le clan, la complicité, les secrets se dénouaient, comme avant.

CASSANDRE : J’en étais sûre. Vous êtes deux putains de menteurs. Depuis le début, vous mentez. Alors, c’était quand exactement ? Et qu’est-ce qu’il a bien pu te raconter pour te détester à ce point ?

Elle mimait l’indiscrétion, un tympan tendu à l’oblique vers l’extrême.

LINA : J’hallucine… Non, je n’y crois pas. Anna, dis-moi que je rêve…

Elle rigolait de sa naïveté passée. Et du bonheur présent aussi, être ensemble face à l’adversité.

CASSANDRE : Arrête de faire ta blonde. Martial lui a pas suffi, il lui a fallu un autre gibier de lusque[24] à dépouiller, à notre tombeuse…

La malade toussa soudain. Les oppressa.

ANNABELLE : C’est bon, ça va.

Ses deux amies guignaient l'éclaircie sur elle. Elle se manifesta à tâtons, emmêlée dans les cordes vocales. Brimée. Éraflée.

ANNABELLE : Il a été client chez moi. Une fois. Juste une, avant qu’il te voie, bichette.

CASSANDRE : Tu veux me faire croire qu’il n’est pas revenu ?

Sur les joues de la malade, les grains rosissaient le teint trop livide. Estompaient les écailles de dermite. La vivacité se libérait enfin du carcan, l’hôpital, l’asthénie, et cette pâte dans le palais.

---

[24] Elle veut dire luxe, bien sûr…

ANNABELLE : Figure toi que j'étais un cadeau et que ton mec m'a trouvée trop grande gueule pour me revoir. Quand je vois ce qu'il a avec lui maintenant, je me dis que le destin m'a vengée.

La maison – Une chaleur boisée émanait de la cheminée. Dans le vestibule, il faisait doux. Fa hésitait même à traverser la cour pour rejoindre son taxi. Se cailler dehors alors qu'on était bien ici. Trimer la nuit où elle n'avait pas le moral…

FA : Bon si tes vieux appellent, je leur dis que tu les rappelles.

CASSANDRE : Ben oui, ce n'est pas compliqué. Mais ça m'étonnerait, tu sais bien. Je leur ai dit qu'on allait au ski.

FA : C'est la première fois que je te couvre autant de temps…

CASSANDRE :… Même pas dix jours. C'est pas la mort.

Elle attrapa son ex-collègue par le coude. Depuis cinq mois, elle apprenait à la connaître. Fa, sous son masque, était une anxieuse. Une fille franche, qui appréciait à leur juste valeur ses amitiés. Comme Annabelle, Victoire et Lina, Fa était une tactile avec ses amies. On aimait se câliner entre filles. Rien de sexuel. Un énorme manque d'affection.

FA : C'est beau ici.

CASSANDRE : C'est un peu chez moi. Tu verras, en été, la piscine, les pergolas, c'est génial.

Elle extirpait de la poche de son jean une liasse. La déposa au creux d'une main fine et élégante.

CASSANDRE : Un petit dédommagement pour toi. Chut, c'est entre nous. Le Vieux, il est pire que le fisc.

La belle Asiatique, par habitude, recompta. Siffla. Balbutia un merci. Cassandre l'embrassa sur les deux joues. La regarda rejoindre la berline avec chauffeur. Mark lui tomba dessus. La serra dans ses bras.

MARK : Incorrigible *baby*, tu dilapideras tout mon argent.

CASSANDRE : Et toi, t'es un incorrigible menteur.

MARK : De quoi parles-tu ?

CASSANDRE : Je suis allée voir Annabelle hier avec Lina.

Il la libéra. Évinça un agacement ou un sourire un peu trop franc.

CASSANDRE : Elle m'a enfin expliqué pourquoi tu la détestes.

Ailleurs, si le monde pouvait m'appartenir… – Ils n'avaient pas su choisir. Les trois premiers jours, ils skièrent dans une station huppée à deux heures de route. Le matin, elle dormait. Il s'entretenait sur les bancs de musculation du palace. Lorsqu'elle se réveillait, elle filait au centre de beauté. Ils dévalaient les pistes en fin de matinée, déjeunaient à une heure. L'après-midi, lorsqu'ils sortaient de leur chambre, ils se baladaient en traîneau, ils allaient au sauna. Profitaient des jacuzzis. Se gardaient les soirs pour eux. Elle téléphonait à ses parents vers sept heures. Leur inventait des bobards. Elle était supposée être en moyenne montagne avec sa copine de Beauval.

Loin de Solèse et sa région, le passé s'était évaporé. Ils redevenaient un couple d'amoureux. Sans cesse à se bécoter. Impatients de se retrouver seuls. Complices et aux petits soins l'un pour l'autre. Elle s'interrogeait souvent sur son dédoublement de personnalité. Ou son trouble bipolaire. Il n'était plus le même. Le redoux s'amplifia. Allécha les fortunes du monde entier. Elle s'indignait contre elles, leur exhibitionnisme. Persifflait, l'hélicoptère comme moyen de transport, jamais, les parures clinquantes, faute de goût. Ils se lassèrent de la montagne. Elle n'était jamais venue avec lui à Londres. Ne connaissait pas *Carnaby Street*. Il avança le séjour qu'il avait prévu d'une journée. Ils s'envolèrent par le premier avion en *first class* depuis Solèse.

Il l'accompagna dans les boutiques, les pubs. Au début, elle lui interdit de lui offrir de nouveaux vêtements. Elle en avait assez, répétait-elle. Et lui, il avait assez dépensé pour elle pendant les vacances. Il insista. Elle les aurait, plus tard. Quand elle emménagerait avec lui. Depuis qu'elle ne se droguait plus, il l'avait redécouverte. Il pensait à elle le matin au club de sport du palace sur *Park Lane*. Était-il amoureux ? Il ne pourrait jamais admettre qu'elle rompe. Il essayait maladroit de la garder. La comblerait de bijoux. Si elle en émettait le désir. Elle, une marque de tendresse de ce type la gênait.

Elle le déroutait. Ce qui attirait les autres la rebutait, elle. Il ne devait pas évoquer ses affaires devant elle. S’il transgressait la règle, elle lui manifestait son dégoût. S'isolait. Elle était

excentrique. Fière de son idéalisme. Bien loin de la réalité. Au moins, elle ne lui donnait plus l'impression de le craindre. De l'aimer pour son argent. Quand elle l'appelait de Beauval, il accourrait toujours. Il s'ennuyait sans elle.

Elle n'était pas comme les autres. S’il lui parlait d'un appartement à Solèse, elle ripostait qu'elle ne dépendrait pas de lui. Qu'elle devrait avoir un travail sérieux. Elle le déstabilisait souvent. Par sa modestie. Il adorait l'entendre chanter. Il l'encourageait à s'inscrire à des cours de chant, de danse. Avait déjà contacté tous les professeurs. Elle refusait aussi. Elle se paierait les cours par ses propres moyens. Quand elle le pourrait. Ce matin-là, elle se glissa dans la salle de sport. Elle avait enfilé une création Vivienne Westwood, un achat du jour précédent sur *Davies Street*. Un tissu rouge et or d'inspiration chinoise. Elle voulait le surprendre. Il la vit entrer.

MARK : Eh bien. Avoue que j'ai un goût excellent en matière de mode.

Elle se jeta sur lui.

CASSANDRE : Bon, la robe aussi est bien. Mais le mieux, c'est ce qu'il y a à l'intérieur.

[...] *And all I ever got from you*
Was all I ever took from you
Yeah, the world could die in pain
And I wouldn't feel no shame

And there's nothing holding me to blame

Makes you wanna feel

Makes you wanna try

Makes you wanna blow the stars from the sky

And I'm taking myself to a dirty part of town

Where all my troubles can't be found

I said yeah yeah yeah yeah yeah

And I'm taking myself to a dirty part of town

Where all my troubles can't be found

Makes you wanna feel

Makes you wanna try

Makes you wanna blow the stars from the sky [...]

PIXIES – *Head on* (reprise de The Jesus and Mary Chain : Wiliam Reid/Jim Reid) – « Trompe Le Monde » – 4AD 1991.

Riex, faubourg de Solèse – L'homme au crâne rasé déglutit. La robe en dentelle noire, les cuissardes en skaï aux talons vertigineux, le look, tranchaient sur le traditionalisme des autres. Il ne se décida pas à décrocher ses yeux de la demoiselle. À l'instar d'autres convives. Il réprimait un souvenir récent, la fragilité. Il se rabroua. Dépité, il planta là son interlocuteur. Adressa un bonsoir aux arrivants. Mark clouait la perle à son avant-bras. Cassandre suppliait son cavalier en coin :

« Ne me lâche pas. Avec ces putains de talons, je vais me rétamer par terre… »

Dimitri les avait invités pour le samedi soir. Ils avaient dû regagner Solèse à contrecœur le matin. Ils avaient déposé leurs valises dans le faux manoir. Elle avait réussi à caler un rendez-vous chez une esthéticienne avec Lina. Elles avaient disserté mode, sourcils épais, teintes pures et rouge brique. De retour dans son dressing, elle avait opté pour un classique de chez Chanel.

DIMITRI : Tu veux du champagne, Cassandre ?

Les deux noyaux marron triomphaient sous leurs fards. Il éplucha les manières. Mesura sa spontanéité. Juste à propos, quelqu'un fondit sur Mark. Le détourna. L'aubaine. Il lui attribua une coupe.

DIMITRI : Tu es magnifique.

CASSANDRE : C'est magnifique que tu veux dire ou c'est autre chose ?

Elle était à l'aise. Elle se fichait de lui. Bien consciente de sa séduction.

DIMITRI : Restons corrects.

En impromptu dans le cliché sexy, l'ironie l'attendrissait. Elle était troublante de naturel. Déconcertante.

DIMITRI : Alors, quand as-tu vu Annabelle ?

Il éludait le panorama, le skaï sur ses cuisses.

CASSANDRE : Il y a un peu plus d'une semaine. Mais tu le sais. Ne change pas de sujet, mon chou.

Elle piqua une lampée de bulle. Essuya de l'index le pied de son verre.

DIMITRI : Je suis ton premier fan, Cassandre.

CASSANDRE : J’étais dans tes prix, pourtant, non ?

Elle se divertissait, taquine. La base de sa gorge sous la broderie le fascinait.

CASSANDRE : Un jour, il va falloir qu’on parle sérieusement.

La maison – À peine rentrée, elle se précipita sur les alcools. Dans sa cuissarde, l’emballage n’avait pas bougé d’un millimètre. Elle tâta mine de rien à travers la matière. Lina lui avait fourni pour fêter les vacances. Rien de conséquent, un cadeau d'amitié. Elle l'avait emballée entre deux couches de plastique, prévoyante. L'avait dissimulé contre sa peau au moment d'enfiler les cuissardes. Plaqué dans une boucle, il ne se devinait pas. Elle versait une ration de Martini blanc pour elle. Un *single malt* pour lui. Elle enclencha la chaîne stéréo imbriquée dans le granit. Avec un de ses CD dedans.

MARK : Viens t’asseoir.

Elle posa les verres. Se campa devant lui. Le poussa en arrière dans un fauteuil. S’égara dans le jade des iris.

CASSANDRE : Un jeu, ce soir, ça te tente ?

MARK : Pourquoi pas ?

CASSANDRE : Promets-moi de participer.

MARK : Je promets.

Les reflets verts se distrayaient. La caressaient presque déjà.

CASSANDRE : On va faire un jeu de la vérité, *dearest*.

Ses fesses glissèrent sur l'accoudoir blanc contre lui.

MARK : Je commence.

CASSANDRE : Ah, non, c’est moi. Parce que j’ai un élixir.

Sa colonne vertébrale se cambra, un frisson d'étoffe. Elle déboucla le fermoir. Brandit la neige.

CASSANDRE : *Let it snow, let it snow, let it snow*[25]…

La cuissarde droite s'échoua sur le marbre mat nacré.

MARK : Qui te l’a fournie ?

CASSANDRE : Le jeu commence ici ? Cap ? Ou pas cap ?

La dentelle noire étincelait devant lui. Il se détachait peu à peu de sa réticence.

MARK : Bon très bien. J’en prendrai plus tard. Mais je commence.

Elle se débarrassa de la cuissarde gauche. Pieds nus, fouilla dans son sac. Dans sa trousse à maquillage. Elle revint. Hacha sa poudre sur son miroir de poche. Le bassin serré contre lui, la crinière en avant.

MARK : Tu as continué à en prendre ?

CASSANDRE : C’est occasionnel. Vraiment. Les hasards de la vie. À mon tour.

Elle s'écarta, espiègle, lorsqu’il tendit la main vers son échine. Elle réajusta sa robe sur ses bas autofixants.

CASSANDRE : Annabelle, elle n’a aucun charme, mauvaise influence, patati, patata…

MARK : J’en étais certain.

---

[25] Chanson de Frank Sinatra.

CASSANDRE : Que ça ne t’empêche pas de répondre.

MARK : Tu connais d’avance ma réponse. Je me souviens à peine d’elle.

CASSANDRE : Cachottier, tu vas droit sur ton premier gage. Un petit essai ?

Elle convoitait la ligne sur la table basse. Il se détendait. Sirotait son spiritueux. Elle lui plaisait particulièrement ce soir, sa tenue coquine. Sa malice.

MARK : Annabelle était charmante. Mais pas très discrète.

CASSANDRE : Un peu comme moi, la discrétion ?

MARK : *Baby*, tu en es à deux questions…

CASSANDRE :… C’est toi, tu ne donnes pas assez de précision. Parce que t’étais captivé par ses charmes ? Tu peux tout m'avouer…

MARK : Pas besoin. Elle ne m’a absolument jamais intéressé. Elle est trop… Simpliste.

CASSANDRE : T’es le seul spécimen mâle sur terre qu’Annabelle laisse indifférent. Bien sûr. Surtout toi, Don Juan. Un gage.

Elle s’étira.

MARK : Très bien, je t’avoue tout. Elle était envoyée là par Yves, je crois. Je n’étais pas informé…

CASSANDRE : Et ça t’a vexé quand tu l’as appris, c’est pour ça que tu la détestes ?

La dentelle s'entrebâillait sur sa peau. Elle inspira sa friandise. Renifla, éternua un peu. Pouffa ensuite, elle avait perdu

l'habitude. Les deux billes marron sur son minois grignotaient ses expressions. Elle se sentait enfin jolie.

MARK : Ce que je remets en cause, c’est son influence sur toi. À mon tour ?

CASSANDRE : Une petite, pour me faire plaisir ?

MARK : Ma question d’abord…

CASSANDRE : C’est sur ce mec supposé s'appeler Joachim, encore. Tu me soules avec lui…

MARK : Tu as proposé le jeu. Et je veux la vérité cette fois.

CASSANDRE : Je vais te décevoir.

Sa gorge se nouait. Malgré la cocaïne, elle ne pouvait être qu'honnête.

CASSANDRE : Je m'en fichais de ce type. Je l'aimais bien, c'est tout. Mais je voulais savoir qui était son employeur. Je voulais comprendre qui tu fréquentais. Enfin, tout ce que tu m'as toujours caché.

Il l'observait. Effleurait ses épaules. Ému par sa franchise. Épaté aussi. Elle voulait le percer à jour.

CASSANDRE : *My turn*. Pourquoi t'as arrêté de fricoter avec le Vieux ?

Elle se frottait une narine.

MARK : Parce que je ne m’amuse plus. Dimitri est mon seul véritable ami et je le connais depuis l'enfance. Les autres, je ne les apprécie pas.

Elle négligeait les réponses. Les révélations, elle ne les cherchait plus. Elles étaient un prétexte. Elle adhérait au fauteuil, un mollet, une jarretière, une culotte sur lui, elle fredonnait :

« Un petit essai, un seul. Tu vas voir, ça vaut la peine. C'est la première ligne qui coûte. »

MARK : J'ai déjà assez bu. Je t'assure.

Il flanchait, la bouche contre son cou, les anglaises embroussaillées. Les conventions titubaient.

MARK : C'est mon tour. Je veux savoir ce que tu ressens réellement. Pour moi.

Il absorba du whisky. L'excentrique bascula en arrière, hypnotisée par son psychotrope. S'égaya au contact de sa paille. Un sérieux la happa. Brutal. Parce que proférer ce qu'on ressent, c'était toujours très indécent. On se dévoilait trop.

MARK : Tu as voulu ce jeu.

Elle chancela, un peu gauche. Friponne toujours. Et en plein spleen aussi, malgré les effets de sa coke, sous l'aplomb. Elle lui échappa. Posa un CD sur la platine.

CASSANDRE : En ce moment, je t'aime. Il y a des jours où je te hais. *Depends*. C'est à moi.

Il la considéra. Et l'aveu bourdonnait, par delà les notes, du rock pas trop criard :

« *Mirror, mirror, got my fate lying in your hands…* »[26]

CASSANDRE : Dis-moi si c’est réciproque.

Sa voix de soprano se fendait. Ce n’était ni un doute, ni le symptôme d’une passion. C’était la peur profonde de discerner ce que tous les deux contestaient. Là, devant eux, sans masque, c’était ce sentiment. Elle s'agenouillait pour plonger dans les jades.

MARK : Tu le sais, *baby*.

CASSANDRE : Je veux l’entendre.

Il la repoussa doucement. Se courba à son tour sur un rail.

CASSANDRE : Oh, c’est pas joli, tu te drogues. Tu sniffes avec moi, maintenant ?

MARK : Je t’aime.

---

[26] DEF LEPPARD — *Mirror, mirror (Look into my eyes)* (Clark/Elliott) — Polygram Ltd 1981.

Le spectateur

Combien de temps ça a duré ? Une vague accalmie de quelques mois ? Au milieu de leur lune de miel, il a fallu que mon père voie Mark. Et rebelote pour le coup du dîner. Sauf que là, tout est différent. Un peu comme si on tournait la même scène, mais qu'on réécrivait les personnages. Moi, j'avais réservé une table dans un salon privé. C'est important le confort, pour négocier. Eux, ils débarquent à la bourre. Cassandre me tape la bise et à mon père aussi. Elle porte encore une robe rouge, un truc chinois avec des motifs dorés. La robe a une fâcheuse tendance à rebiquer quand elle s'assoit.

À l'apéritif, Mark est enfin attentif à ce que raconte mon paternel. Cassandre bâille. Elle nous coupe direct :

« Bon, vous lui demandez ce que vous voulez tout de suite, histoire de passer une soirée distrayante après ? »

Là, mon père est proche du malaise. C'est moi qui dois expliquer qu'on a besoin d'un investisseur dans un business de bijoux. Mark acquiesce. J'ai gagné. Cassandre trinque sans façon. Et on commence à discuter. De leurs séjours à Gstaad ou à Londres. De karaté, parce que Mark le pratique depuis toujours. Mon père est scié. Il déguste tranquillement les plats. Nous, on converse à trois. Cette fille, si elle n'était pas la copine de Mark… Elle a un sens de l'humour incroyable. Une franchise. Une fraîcheur que je ne rencontre pas souvent à l'époque. Je suis jaloux sur le coup. Mark

est plein aux as. Beau gosse. La fille qu'il se tape est adorable. Mais je ressasse, c'est bizarre. Ça sonne creux. Pas leurs sentiments l'un envers l'autre. Mais leur couple.

Il existe de par le vaste monde des individus qui ne sont pas du tout faits pour être ensemble. Même s'ils s'aiment. Le genre de couple dont on dit : la passion les dévorera. Et qui finit par s'automutiler, s'autodétruire. Ils ont beau s'aimer, ils foncent dans le mur. Ils se critiquent sur tout, ils ne lâchent prise sur rien, ou pire, ils se nuisent. Avec des insultes, avec des actes ou avec les poings. Alors, à la base pourquoi ils sont ensemble, me direz-vous ? Ben, pour la même raison qu'ils se démolissent : parce qu'ils ne peuvent pas se passer l'un de l'autre… Bien, la logique, n'est-ce pas ? C'est celle des junkies, la dépendance : non je veux pas, mais j'ai besoin, non, mais oui. Mais non. Je ne te supporte pas, je ne veux pas que tu partes, je te déteste, je t'aime, le leitmotiv à la noix.

Admettons que ça arrive parfois parce que les sentiments, justement, ils sont trop forts. Ou chez les psychopathes, aussi. Perso, depuis que je les connais aussi séparément, Mark et Cassandre, les incohérences me chiffonnent. Ils ne se complètent sur rien. De l'idéologie au mode de vie, en passant par les manières, aux antipodes… Je radote ? Croyez-moi ou pas, quand il la regardait, il la couvait, c'était autre chose que de l'attraction. Et elle, c'était pareil. C'est incroyable. De s'aimer au point de se détruire. Autre aberration, ils s'admiraient. Mon analyse n'engage

que moi. Mais moi, je les ai déjà vus tous les deux ensemble, alors que vous, jamais. Ce qui me donne l'avantage. Du narrateur.

Le hameau – Le chien depuis son tapis lui adressait une pupille humide. Alarmée. Elle, elle devenait folle à s'imaginer devant ses parents. À recomposer les phrases en écho, à l'infini. *Mark, j'ai quelque chose à te dire… Papa, maman, il faut que vous compreniez, je ne veux pas vous faire souffrir…*

Le cinquième test, il fallait s'en débarrasser, elle l'avait posé sur sa table de nuit. Elle s'en approcha. Pria. Le résultat n'avait pas varié. Pour la cinquième fois. Elle devait voir Mark. Irait-elle ? Se cacherait-elle ? Se confierait-elle à ses parents ? Les larmes se condensaient sur ses cils. Elle avait honte. Parce qu'elle avait été trop conne. Elle était démunie. Perdait à nouveau l'équilibre. Et elle aurait tant souhaité qu'on lui prenne la main. Qu'on lui dise que tout irait bien. Qu'on la console comme une petite fille. Qu'on efface ses dernières années d'un coup de baguette magique.

Le bon gros berger soufflait bruyamment. La jeune fille se maudissait. Ne se pardonnait pas d'avoir zappé le geste, plusieurs fois de suite, gober cette fichue pilule, ce n'était pas si compliqué. Elle ne savait même pas de quand datait la grossesse. Elle se serait cogné la tête contre les murs. Une immense bourde. La pire possible dans sa situation. Elle devait déjà gérer sa liaison avec Mark et l'approche de sa majorité. Elle ne savait pas s'occuper d'elle. Ni d'un chien. Ni de personne. Qu'est-ce qu'elle allait devenir si elle s'encombrait d'un môme ? Et même, n'importe quel embryon devrait avoir été désiré. Ardemment.

Consciemment. Sa décision était prise. Elle n’aurait même pas à assener à ses parents qu’elle était enceinte.

[…]*Dehors il y a cette lourde pluie*
Qui a vu ton corps
Si pâle et si tendre
Maintenant elle essaye de laver cette ville
Mais cette ville, cette ville, est beaucoup trop sale

Il y a des moments
Où c’est mieux
De ne pas toucher
De ne pas toucher le silence […]

Stephan EICHER – *Silence* (S. Eicher) - Album «Silence» - Barclay 1987.

Solèse – Les brumes d’un quai, la nuit, les rafales du vent du Nord imbibaient leurs vêtements. Ils arpentaient les berges du fleuve. Ils renâclaient à gagner la chaleur d’autres coins, le restaurant chic réservé et sa cuisine traditionnelle. À portée de regard, la masse sombre déversait une odeur d’algue. Autour, les rues se pelotonnaient sous la grisaille. Ils appréciaient cette minute-là. Sous sa vase, le cours d’eau les fascinait presque. Le

brouillard aussi leur combinait une hospitalité poétique. Il attira sa compagne contre son torse.

MARK : *Baby*, nous pourrions… être toujours comme ce soir ?

CASSANDRE : Tu n'as pas toujours été comme ce soir.

MARK : Alors à quoi penses-tu ?

CASSANDRE : à *la femme est l'avenir des cons et l'homme n'est l'avenir de rien…* [27]Je suis crevée, moi. Bon. Sincèrement, je peux te parler ?

MARK : Bien entendu. Dis-moi ce qui te préoccupe.

Leurs fronts se touchèrent. Il noua ses pupilles à celles aux lueurs noires. Bouleversées.

CASSANDRE : Je suis malheureuse. Je me sens prisonnière. Je suis enceinte.

La mâchoire, les traits contre les siens se crispèrent.

CASSANDRE : Eh, t'as entendu ?

MARK : Allons au restaurant.

À l'extérieur, les ténèbres vrillées de mille feux creusaient les façades de l'auguste bâtisse. C'était un des plus anciens hôtels de Solèse, mille-huit-cent-trente-quatre. Il contemplait le lac et l'îlot du philosophe. Il était raffiné, élégant, à l'égal de ses concurrents sur le même quai. À Solèse, les établissements respectables se disputaient la vue sur les eaux, lac ou fleuve,

[27] RENAUD – *Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?* (Renaud Séchan) – « Marche à l'ombre » – Polydor 1980.

depuis plus d'un siècle. Ils étaient tous cotés. Le couple venait chercher là de la discrétion, souvent. Les tentures luxueuses, les cuivres de chandeliers se reflétaient sur le cristal, les inox. L'heure, une tardive, nettoyait la salle. Ils seraient bientôt seuls. Elle aimait l'endroit. Les pas des serveurs amortis par la moquette épaisse. Les éclats des appliques. Les tonalités un peu chair, un peu pêche. La mélancolie l'envahissait. Des larmes qu'elle taisait. À cause de l'embryon, parce qu'elle ne l'avait pas désiré. Lui, il la dévorait des yeux.

CASSANDRE : Je vais avoir besoin d'aide, tu comprends ?

Il étreignait sa main.

MARK : Garde cet enfant. Nous l'élèverons.

Elle remercia qui de droit d'être déjà assise. Exhuma ses pouces tout rougis.

CASSANDRE : Mais ça ne va pas ? Papa est un ex-maquereau, maman une ex-pute, tu t'imagines ?

MARK : Cette période est terminée. Je t'empêcherai d'avorter, c'est clair.

CASSANDRE : Mais t'as perdu un boulon en route, c'est pas vrai ? T'as rien à lui offrir et moi non plus !

MARK : Nous avons tout à lui offrir. J'en suis certain. Regarde, ces derniers mois…

CASSANDRE : Je vais t'apprendre un truc fondamental : le fric, ça ne remplacera jamais une enfance gâchée. Un père et une mère normaux qui se sont rencontrés dans une boum. Style papa

n’essaie pas de buter maman quand il pète un câble. Ou réciproquement. Je ne voudrais pas de nous comme parents, alors…

MARK : Je veux cet enfant, Cassandre.

CASSANDRE : Et moi, si jamais ça t’intéresse, je le porte. Et c’est complexe.

MARK : Nous allons tout organiser.

Une ombre, son obsession pour elle, se présentait devant lui. Le hasard l’enjôlait trop. Il se voyait vivre différemment. À cause de cet enfant. L’avenir pouvait se tramer sur de nouvelles bases. Il pouvait être à l'image de ces derniers mois. L'essentiel était de la garder. Et de la persuader.

CASSANDRE : Ce… C’est un accident, et ça doit le rester. C’est tout.

MARK : Je vais prévenir tes parents.

CASSANDRE : Là, ça ne rime plus à rien ! Et tu leur diras quoi à mes parents ?

Elle virait au magenta. Pêchait un secours dans son champ’. S’étranglait avec les bulles. Tremblait de colère, étouffait de véritables hurlements.

MARK : Eh bien, je suis le père de cet enfant.

CASSANDRE : Mais oui, bien sûr ! Au cas où tu ne le sais pas, cet embryon n’est pas le fruit d’une concertation entre nous, d’une volonté de ma part, d’une décision quoi. Il est là parce que…

Elle sourit à un serveur, un peu trop empressé. L'employé, confus, décampa.

CASSANDRE :… Parce que j'ai merdé.

MARK : Tu n'avortes pas. Il est là. Et c'est aussi mon fils.

CASSANDRE : L'idée que ça pourrait être une fille, ça t'effleure pas ?

MARK : Non. Nous aurons un fils.

Cet enfant, c'était surtout sa chance à lui.

Beauval – Elle posait ses fesses sur un banc en ciment. Trop froid pour la réchauffer. Le soleil mutin brillait sur les après-midi du mois d'avril. La réconfortait. À sa droite, quatre filles de sa classe papotaient. D'abord distraite, elle pensait à Mark. Il s'acharnait à la convaincre. Elle ne savait plus ce qu'elle devait faire. Elle se rêvait un avenir apaisé. Elle présageait que sa sérénité, elle ne l'atteindrait jamais avec Mark. Encore moins si un enfant les liait à vie. Elle était comme les filles de son âge, elle aurait voulu croire au prince charmant. Sauf qu'elle, il l'avait vaccinée à quinze ans contre les illusions…

LA PREMIÈRE FILLE :… Ce truc sur l'avortement hier soir, sordide…

La brunette en forme de Pac-Man tiraillait la manche de son pull difforme.

LA DEUXIÈME : Elles assassinent leur bébé, comme ça. Et elles s'en foutent.

Ses prunelles larges débordaient sur sa figure, un tour à droite, un autre à gauche.

LA PREMIÈRE : C'est écœurant.

Cassandre à sa gauche se sentait anesthésiée. Perplexe. Tout à coup, elle se projeta devant un Liégeois glacé, avec Annabelle. Oui, Annabelle lui manquait beaucoup.

LA TROISIÈME : Elles ne le font pas de gaieté de cœur quand même…

Ses épis batailleurs de cheveux blonds empiétaient sur ses joues menues au rythme des rafales.

LA PREMIÈRE : Mais alors, qu'elles le gardent, leur bébé !

Un pic, la ferveur alimentaire ses yeux verts au centre de son faciès poupin.

LA DEUXIÈME : C'est fort, avec toutes les méthodes de contraception, elles ont trouvé le moyen de tomber enceinte.

Une rougeur lardait ses pommettes. Deux os prononcés.

LA PREMIÈRE : C'est de l'imprudence, elles ont qu'à assumer.

LA TROISIÈME : Et si elles peuvent pas le garder, leur môme ?

LA DEUXIÈME : Et la pilule alors ? Et les préservatifs ? Il fallait y penser avant !

LA PREMIÈRE : Moi, je dis, elles l'ont bien cherché.

À sa gauche, Cassandre, toujours silencieuse, se décomposait. Elle se haïssait tellement. Ces trois filles de sa classe, des Euménides pour elle, leurs solutions, la flagellaient. Elle piétinait

là, debout maintenant, près d’elles, victime de sa curiosité maladive : jusqu’où peut aller la connerie de lycéennes basiques ?

LA TROISIÈME : Mais il y a des vrais accidents, non ?

LA PREMIÈRE : Mais les accidents, c’est leur faute ! Après, elles se plaignent, ouais, elles sont traumatisées, c’est facile !

LA DEUXIÈME : C’est une question de responsabilité, à elles d’assumer.

LA PREMIÈRE : De nos jours, on fait pas un enfant quand on peut pas assurer derrière… !

LA DEUXIÈME :… C’est comme le SIDA.

Cassandre se remémora le visage amaigri de son Annabelle. Stoïque, elle guetta quand même la suite, à toutes fins utiles. Pour son étude sur la connerie.

LA PREMIÈRE : Ah, ça, les chiffres, ils n’augmenteraient pas comme ça si les gens étaient plus sérieux.

On se dressait face à elle, on rougissait. On se contenait. On se lançait enfin, intimidée.

« D’abord, on peut oublier la pilule. Et ce n’est pas une contraception infaillible. »

LA PREMIÈRE : Oublier la pilule ? Mais c’est… con !

Elle s’indignait, elle s’offusquait. Bientôt dix-huit ans d’une vie dominée par le *comme il faut*, le bien-pensant catégorique. Sans habitude de réflexion. Les épreuves, les erreurs, c'était pour les autres…

CASSANDRE : La pilule, ça s’oublie, une capote, ça se déchire, le risque zéro, ça n’existe pas de par ce vaste monde.

Elle s’enflamma. C’était revitalisant, et non, elle ne se blinderait jamais contre la connerie. Les Euménides[28] persévéraient, l'une d'elles, dressée à son tour, tendait son index vers le ciel.

LA PREMIÈRE : D’accord, mais il reste la fidélité…

CASSANDRE : Quoi ? La fidélité ?

Du coup, elle reculait. Abasourdie.

LA PREMIÈRE : Dans la vie, il faut prendre ses responsabilités. Il y a des gens qui méritent ce qui leur arrive.

La réplique la plia comme une douleur. En souvenir de l’air d’Annabelle, devant les gamins d'une école. En réponse à l’ignorance. Aux déficients en tolérance et en respect…

CASSANDRE : Toi, miss XXXL, tu vas arrêter de déverser des absurdités plus grosses que toi.

LA PREMIÈRE : Quoi ? Mais…

Sa bouille toute ronde s'époustoufla.

CASSANDRE : Tu ne sais pas de quoi tu parles. Sois gentille. Et ferme-la.

Elle vouait toute son amertume à la plus véreuse.

LA PREMIÈRE : Mais on peut discuter, non ?

---

[28] Esprits (ou déesses) du monde souterrain. Leur tâche consistait à punir les criminels.

CASSANDRE : Bien sûr qu'on peut discuter. Viens me baratiner avec la contraception, le VIH, les maladies, les grossesses accidentelles. Mais le jour où tu ne seras plus vierge.

Elle voulut s'éloigner, avec sa conviction préétablie, la providence la provoquait. Mais la tentation fut plus puissante. Elle invoqua l'avenir.

CASSANDRE : Remarque, tu risques de rester vierge un bout de temps. Vu ton niveau. En plus de ton look de pachyderme.

Les filles enregistrèrent son départ définitif.

LA PREMIÈRE : Elle est nerveuse, cette fille…

La troisième chassa deux mèches de son champ de vision. Se concentra sur son ongle rongé au sang. Se leva. Retrouva Cassandre une minute plus tard dans un renfoncement de cour.

LA TROISIÈME : Elles sont pas très fines.

CASSANDRE : Au sens propre ou au figuré ?

LA TROISIÈME : Tu… Tu serais pas enceinte par hasard ?

Elle s'enfonçait sous sa tignasse de paille

CASSANDRE : Qu'est-ce qui peut te faire penser ça ? J'ai une allergie à certaines idées, c'est tout.

La maison – La narratrice concluait son récit. Jurait que même dans une autre circonstance, elle aurait agi de la même manière. Puis se défoula sur un cadeau du visiteur, avec sa montagne de chocolat, de crème. Depuis le pouf, devant la cheminée, elle loucha sur son invité. Calé dans un fauteuil.

SVEN : Tu as dû les effrayer, les pauvres.

CASSANDRE : T'aurais laisser dire, toi ?

SVEN : Moi, je ne suis pas lycéenne, ma puce.

L'ogresse engloutit deux cuillérées de chantilly pour noyer ses tracas.

SVEN : Je ne sais pas comment tu peux avaler tout ça.

CASSANDRE : Ben si. Tu le sais. Sinon, tu ne serais pas venu avec des gâteaux.

L'éphèbe rit. Mine de rien, il tourna la tête vers les escaliers. Puis vers le bar.

CASSANDRE : C'est bon, il doit être dans son bureau…

SVEN : Soyons francs, je suis venu te demander ce que tu comptes faire.

Il ne badinait plus. Son accent de miel, si moelleux, télescopa sa cible. Devant lui, la cuillère, sous son tas de sucreries, se bloqua. Longtemps.

CASSANDRE : Je vois. Tu joues les bons toutous pour Dimitri, quoi.

La bouchée succomba, puis deux après elle.

CASSANDRE : Il veut le garder.

Dépité, l'éphèbe expirait.

CASSANDRE : Je ne sais pas ce que je vais faire. Je crois que je vais prévenir mes vieux un peu plus tard, quand on ne pourra plus revenir en arrière, emménager à Solèse, devenir blonde oxygénée, liposucée et bourge… Ce n'est pas que ça m'enchante…

SVEN : C’est dément. Et tes études ?

CASSANDRE : Entretenue, tu sais ce que ça veut dire, toi. On s'en tape, des diplômes.

SVEN : Toi, entretenue ? Tu es incapable de supporter…

Il mata sans gêne le futur père. Qui jaillissait de la cage d'escalier. Susurra sa sanction :

« C’est vrai qu’il est beau, tout de même. »

La gloutonne coinça les lèvres sur son biscuit.

CASSANDRE : T’es grave, t’avais jamais remarqué ?

Elle racla un copeau de chocolat croustillant. Avala sans prendre le soin de mâcher. Mark se glissa à sa gauche sur le sofa.

SVEN : Ma puce, il ne te faut aucun stress dans ton état. Laisse tes petites camarades parler.

L’assiette se désemplissait sous les regards médusés. Elle finissait déblayée de la moindre trace.

CASSANDRE : Je n’ai plus d’ami, tu crois que c’est facile ?

Solèse – Léonore l’écouta avec attention. Décrocha le combiné, composa le numéro, discourut. Ses inflexions ardues, des cavités, concassèrent un merci. Elle raccrocha. Son cabinet dans les quartiers d’affaire de Solèse exhalait un luxe d'hôtellerie de standing. Les plafonds hauts aspiraient la lumière. Derrière son pupitre, les paysages saturaient des toiles. Des collines et des océans. La jeune fille avait encore menti à ses parents. Elle avait encore impliqué Fa. Une fuite de sept jours loin d'eux lui était

nécessaire. S'oxygéner. Choisir de le garder en elle ou pas, cet embryon. Avec Mark sur son dos, elle ne parvenait pas non plus à réfléchir.

LÉONORE : Il est d'accord pour te recevoir à l'improviste dès que tu veux.

CASSANDRE : C'est gentil, merci.

LÉONORE : Il pourra te suivre éventuellement tout au long de la grossesse.

CASSANDRE : Je ne sais pas encore…

LÉONORE : Il est temps de prendre une décision. Pour ce genre de choses, le plus tôt est le mieux.

Le ton, la sympathie, la bienveillance même, rognait sur l'image de mégère. La jeune fille se sentait même rassérénée. Sans doute un excédent d'hyperémotivité.

LÉONORE : Si tu décides de le garder, il faudra te ménager. Tu n'auras plus jamais la même vie, tu sais.

Le conseil résonnait sur le mode de la promesse. Un avenir serein. La femme abandonna son écritoire. Approcha peu à peu. Sa patiente gigota sans retenue sur sa chaise.

CASSANDRE : Vous pensez que je ne devrais pas…

La femme accola ses deux paumes à ses clavicules. Puis lui massa les trapèzes. Dans ses veines, le sang se coagula. Léonore lui apparut à nouveau barbare. Excitée par les filles les plus amochées. Comme la surnommait Annabelle avant, poétique : la *médecin de nos ombres*.

LÉONORE : Je t'aime beaucoup, Cassandre. Je pense à toi.

L'œsophage de la jeune fille s'embrasait. Elle avait un creux, et une angoisse s'empâtait dans son palais. Ces frictions, ce massage ne la relaxait pas.

LÉONORE : Je pense aussi à Mark.

La maison – C'était une fin d'après-midi oppressée par les stratus, ballottée entre deux averses. Les masses appuyaient sur les vallées, se collaient aux parois des massifs, ensevelissaient les sommets. L'Énervée écrasa son mégot sous sa semelle. Ses docks lustrées gravissaient ses chevilles. Les lacets traînaillaient contre le perron. Le polyester noir de sa jupe se piquait d'éclairs sous la grisaille. Elle passa ses nerfs sur une autre blonde. La brume scandait les échos sporadiques de réacteurs d'avion. Qui circulaient là-bas, derrière les buttes, du côté de Solèse.

L'Énervée vérifia l'état de ses collants résilles. Elle s'accommoda d'une marche pour lacer ses pompes. Enfin, elle perçut le vroum d'un moteur. La berline se gara devant la fontaine, entre les autres. Elle se campa sur ses mollets. Riva ses mains sur ses hanches. Elle adressa à Mademoiselle, sortie du véhicule, un mixage complicité et tristesse. Un rictus, le constat d'une grosse pagaille. Sur l'escalier, elles narguaient ensemble la prochaine averse à l'horizon. Et s'étreignaient. Mark se déroba en faveur des autres, déjà à l'intérieur.

VICTOIRE : À part un môme probable, t’as quoi de neuf ?

CASSANDRE : On a toujours besoin d’une pétasse avec soi.

VICTOIRE : Ouais, on en a besoin pour s’entendre dire : tu peux pas garder ce gniard.

CASSANDRE : C’est marrant, ça. Je parierais qu’il t’a demandé de venir pour me convaincre du contraire.

VICTOIRE : Ouais, j’avoue. Ça m’empêche pas de penser ce que je pense. Imagine la vie qu’il aurait, ce mioche. Avec vous comme parents, c’est la cata. Il aura le mental de son père, la connerie de sa mère, ou alors le mental de sa mère, le physique de son père, ce qui serait mieux…

CASSANDRE : Merci, t’es toujours aussi aimable…

VICTOIRE : Il part avec de sacrées lacunes, ne le garde pas.

La grimace en guise de réponse l’affecta. On lui tapota la clavicule.

CASSANDRE : Je sais plus ce que je dois faire.

La Blonde déambula au milieu des fauteuils devant les deux œuvres, les portemanteaux ringards avec leur cheminée cathédrale. Elle s’inquiétait. Annabelle demeurait assise. Elle dévoilait ses bras presque transparents, son éreintement, son anorexie aussi. Elle maigrissait à vue d'œil, drainée par le virus, abrutie par les traitements, dévastée par les effets secondaires de l’AZT. Entre ses épaules, sa poitrine dépérissait, et entre les longues mèches ambrées, ses fossettes s’éclipsaient. Baby

babillait tendance fillette de dix ans. Un cache-cœur révélait son nombril, sa bedaine un peu rebondie. En tout cas, c'était ce que notait la Blonde. Fabrice et Victoire s'affichaient en couple officiel. En une année, la Blonde ne s'était pas habituée. Sans compter qu'il était notoire que Fabrice, pour Victoire, était prêt à tout. Par exemple, payer son loyer. Accumuler les tentatives pour décrocher de la cocaïne. Se ranger. Entre deux risettes à Dimitri, elle évolua avec un plateau vers sa meilleure amie.

LINA : Tu veux un toast ?

ANNABELLE : Décrispe, bichette, j'en prends un.

Ses phalanges diaphanes se posèrent sur des miettes de foie gras.

LINA : Tu ne trouves pas tout ça un peu… Bizarroïde ?

ANNABELLE : Ça a toujours été comme ça avec eux, je te rappelle.

Dimitri avança d'un pas vers elle. Il la scruta. Même avec l'atrophie du corps, la beauté ne s'évaporait pas. De l'hôpital à ce fauteuil, l'âme entière irradiait dans la silhouette, presque sans forme à présent. Elle résistait toujours, la Belle, une incarnation de son idéal.

ANNABELLE : Dimitri, arrête de fantasmer.

DIMITRI : Ta présence même est une source de fantasme, ma belle.

Il s'inclina devant ses genoux, le sourire aux lèvres.

ANNABELLE : Arrête, s'il te plaît. Tu me mets mal à l'aise. On est en public…

À quelques mètres devant elle, elle ne voyait que lui, le ventre de Baby. Il s’arrondissait de minute en minute comme s’il lui mimait un message. Elle adressa une supplique au destin. Pour qu’il fasse bien les choses. Autant que possible.

[…]*There's a time to live and a time to die*
When it's time to meet the maker
There's a time to live but isn't it strange
That as soon as you're born you're dying […]

IRON MAIDEN – *The Clairvoyant* (Steve Harris) – Album «Seventh Son of a Seventh Son» – EMI Records 1988.

La boîte de nuit tentaculaire, carré VIP – Elle se morfondait dans son coin. La Belle lui manquait depuis deux semaines. Sans qu’elle sache bien pourquoi. Mark avait insisté pour qu'elle s'installe dans le faux manoir quelques jours. Fa la couvrait. Elles étaient supposées être en pleine révision. Elle regrettait de louper la prochaine semaine de cours, encore.

Elle avait sans arrêt des fringales. C’en était infernal. Elle desserrait par degré les ceintures de ses jeans. Elle le déplorait. Elle rêvassait, de la vanille, de la fraise, un banana split avec des masses de chocolat. En plus, maintenant, elle s’attachait à son petit ventre, à son contenu. Même, parfois, elle dialoguait avec. Risible, nul. Le fœtus, son avenir incertain, c’était aussi une

souffrance. La présence de l'Énervée ne se chargeait pas de l'apaiser. Dans les lieux publics, elle se méfiait toujours de son amie. Un réflexe d'autodéfense. Lina avait dû partir une demi-heure plus tôt. Elle la couvait toujours, une grande sœur zélée envers elle.

Elle buvait des jus de fruits. Elle se lamentait de virer boulimique. Elle se jugeait grosse. Laide. Une baudruche avec des talons hauts. Des fringues trop serrées. Elle en aurait chialé. Pourtant, même un fin observateur ne pouvait présager de son état. Sa silhouette se modifiait à peine. Ses tempes lui pesaient. Les synthés, les tap taps rescapés du disco l'assourdissaient. Elle, elle penchait côté rock. Surtout les soirs comme celui-ci. Quand il lui interdisait purement et simplement de danser. Une nausée timide plus tard, elle tiraillait la manche de sa chemise.

CASSANDRE : Je peux aller prendre l'air cinq minutes ?

MARK : Vas-y, *babe*. Tu veux qu'on t'accompagne ?

CASSANDRE : Non, ça ira, merci.

Le videur, une baraque de deux mètres, lui tint la porte. Dehors, sous la brise fraîche, elle accosta. Savoura le confort de son manteau. C'était une nuit enchantée. Avec des étoiles vivaces, une lune presque intacte. Elle visa un banc à l'écart du parking. Quelqu'un s'amenait dans son dos. Mark avait dû lui envoyer un chaperon. Un unique éclairage trouait l'opacité entre les résineux. Au loin, la campagne pionçait. Elle ne distinguait rien de ce côté-là. Les feuillages sur une butte. Elle sursauta :

« Salut, ma belle. »

Elle tressaillit. Se retourna.

CASSANDRE : Joachim ?

Elle négligea les conventions, lui bondit au cou, se ravisa. Joua la gosse prise en flag. Elle fouilla les ombres à la recherche de son expression.

CASSANDRE : Excuse-moi. Je ne m'attendais pas du tout à te voir ici.

JOACHIM : Je suis dans le coin en ce moment.

CASSANDRE : Comment ça va ?

JOACHIM : À peu près bien. Écoute, Cassandre, je sais que le moment est mal choisi pour te dire ça comme ça, mais je n'arrive pas à t'oublier.

CASSANDRE : On peut être amis. C'est tout ce que je peux te proposer.

Elle récapitula, un éclair, les étapes de leur relation. Il avait été son client, tendance possessif, un comble. Il ne lui valait maintenant que des ennuis. Un mec à fuir.

JOACHIM : Je ne te crois pas. Je suis sûr que tu tiens à moi.

CASSANDRE : Non, il y a des choses que tu dois savoir à propos de moi…

Le sol se plia en deux. Un grognement se vissa dans son larynx. Le murmure pour elle seule frémit oups.

MARK : Je vous dérange sans doute.

CASSANDRE : Pas du tout, Mark. On bavardait.

Elle ressassait des aïe, aïe, aïe. La nécessité de s'évader. Mais non, les secondes détalaient toutes vers l'instant suivant. Vers le récif inévitable.

MARK : Exact. Comme toutes les autres fois.

L'homme au crâne rasé fixa Joachim. S'approcha de lui. Ordonna.

DIMITRI : Tu dois partir maintenant.

Deux acolytes du jeune homme se pointaient à leur tour.

UN DES DEUX : Il a raison, Joachim. Viens, on se casse.

Le spectacle s'enlisait dans les anomalies. Les présences, au voisinage des parfums de pins, dans la bruine. Les profils sous le faisceau du lampadaire, sous les astres, les constellations. Quand, à quelques pas, le cercle VIP s'entrebâillait, ses néons, ses tempos. Joachim jaugeait toujours la situation. Mark, dans sa ligne de mire. Sans esquisser d'approbation. En réalité, ils s'observaient l'un et l'autre. Les témoins entendirent un éclat.

JOACHIM : Et si je demande à Cassandre de venir avec moi ? Ensuite, je pars.

Son aplomb corna, une provocation. L'homme au crâne rasé se tourna vers Mark. Fraternel.

UN DES DEUX : Il a du cran quand même.

Une fille assez petite, dans sa robe noire ultracourte, se faufilait. Les ténèbres masquaient ses yeux pénétrants. Un second séisme répliqua au premier. Mark détailla Cassandre des chevilles jusqu'à la crinière.

MARK : C'est à toi de choisir.

Cassandre se crashait. Ravala sa sensation de déjà vu. Ses nerfs la trahissaient, elle titubait.

JOACHIM : Viens avec moi.

Victoire se crispait. Se hissait sur la pointe des pieds. Épiait la réaction de son amie. Ne savait pas comment s'y prendre pour intervenir. L'aider. Cette fois, elle ne voulait pas louper le coche. Les pensées traversaient un cerveau et un cœur. Il n'y avait qu'un seul chemin, celui-ci n'était pas le bon. Une chance de sauver Joachim, peut-être elle, peut-être même le futur bébé. Mais ce n'était pas celle-là. Par le passé, quelqu'un, un garçon brun aux yeux azurés, lui avait destiné la même requête :

« Viens avec moi… »

Lui et aucun autre, elle l'aurait suivi ailleurs, au bout de la Terre. Pour le rêve, pour la fuite, pour un idéal. Le preux était mort, la leçon, elle l'avait intégrée brutalement. En le perdant à jamais dans une mare de sang. Elle entrevit derrière elle une fille en noir, son amie. Elle devina son innocence. Elle sut aussi que Victoire ne pourrait rien pour elle. Elle visualisa les armes, toujours planquées dans les bagages de Joachim. Pourquoi troquer le plus incontrôlable contre le plus dangereux ? Son enfant ne naîtrait pas. Quoi qu'elle choisisse. Ce n'était ni son heure, ni sa place. Elle en aurait hurlé par avance, de sentir cette évidence. De se heurter à l'épilogue. À quoi bon ? S'attacher à des chimères, toujours. Il restait à grandir. À progresser, à mûrir. Une Cassandre en devenir.

CASSANDRE : Non, je ne viens pas avec toi. Tu ne représentes rien pour moi.

Le jeune homme se paralysa. Sous un rayon de lune, ses traits se dessinaient campés dans leur sang-froid. Il fallait qu’il s’en aille.

CASSANDRE : Merci. Mais je n’ai pas besoin d’aide.

Mark lui reprocherait tout à coup sûr. Un M. Hyde près d'elle qu'elle voulait voir mort. Leur amour des derniers mois n'avait été qu'illusion. Joachim ne déguerpissait pas. Elle s’avança vers lui. Lui intima :

« Dégage, tête de pioche… »

Une hantise s'empara de lui. C’était la dernière fois qu’ils se voyaient, déjà ? Les deux acolytes le monopolisaient, le charriaient de force vers l’intérieur. Des biceps s’enroulèrent autour de Cassandre.

DIMITRI : Tu as bien fait. Crois-moi.

Cassandre décocha un œil en arrière. Victoire avait les larmes aux yeux. Elle lui adressa un signe bref. Des doigts croisés.

CASSANDRE : Je sais. Je ne comprends pas ce qu'il me veut.

Mark l’examinait. Elle devait se préparer à tout. Elle percevait les moteurs sur le parking de l’autre côté. Là où Joachim disparaissait sans doute. Du club, on pouvait accéder à la salle dancing. À une autre sortie. Il avait de la chance. S'envoler… Elle releva à peine la consolation de Dimitri, au creux de son oreille :

« Il ne lui arrivera rien, à celui-là. »

Le spectateur

En réalité, ce soir-là, c’est là où j’étais. Contre la porte, à l’entrée. Le videur ne bouge pas d'un poil. Mon pote m’empoigne :

« Viens, on va voir, y se passe un truc avec Joachim… »

Je vous jure, c’est dément, il y a des climats qui restent. On ne capte pas pourquoi, ces regards qui vous marquent. Je garde mon whisky à la main. Joachim passe devant moi. Décomposé. M'ignore. S'arrache du club. Ça me paraît louche. Une impression. J'étais jeune. Avec le recul, je sais : je l’admire. Et je suis blasé. Je ne suis pas capable de l’imiter… Il est toujours le même depuis. Un abruti qui croit au courage. à la rédemption, pas pour lui. Pour ceux qu'il kiffe. Il n'a jamais encaissé. Si Cassandre l'a fréquenté, c'était un hasard. Il s'est accroché à elle, égoïstement. Il l'a confondue avec Camellia. N'a pas assimilé qu'elle l'interprétait pour lui aussi, son rôle…

Le mec avec le crâne rasé prend Cassandre dans ses bras. Sur le mode : ne l’approchez pas, je la protège. Mark trépigne, ça me fait repenser au resto, la première fois. Il attrape Cassandre, le chauve ne bronche pas. Bien plus tard, j’ai appris pour le bébé. Dans ma tête, j’ai déchiffré les données : c’était ce soir-là. Je suis sûr. Et il l’a fait exprès. Une déduction, une espèce de ressenti. Il bascule dans le vide et il l'entraîne avec lui dans sa chute.

Elle me frôle. Ramasse un sac. Me sourit affligée. Ils s'esquivent tous les deux.Juste à les regarder sortir de la boîte, je vous assure, il y avait un truc, une crudité. La fatalité. Ce couple, ce n'était plus Cassandre et Mark. Leurs airs à tous les deux… Je m'en souviens encore. Après, le mec au crâne rasé est morose. Se pose au bar.

Je questionne mon pote :

« C'est qui, le crâne rasé ?

Mon pote me répond :

– C'est Dimitri. »

J'ai cru que j'allais cracher mon whisky aussi sec. Parce que Dimitri, je ne suppose pas qu'il a l'allure d'un moine bouddhiste en goguette. Il a dû flairer qu'on avait prononcé son nom. Ce soir-là, il m'a payé des tournées.

Je me souviens

De l'instant I

Celui où je me dis

Je crève ce soir

Devant nos miroirs

Instant I – Elle ne savait pas. Ce qui l'avait poussée dans le second salon, celui de la bibliothèque et du piano. À peine la porte franchie, elle s'était engouffrée, une envie, égrener quelques notes. Se sentir protégée par elles. Boucher ses oreilles au reste. Occuper ses yeux. Elle ne se servait presque plus du piano, un demi-queue laqué noir. Elle n'aimait pas se trouver là. Depuis le premier jour. Lorsqu'elle avait découvert le faux manoir.

Elle ne se concentrait pas. Elle ne pouvait que détailler le moindre de ses souffles, à lui. Il arpentait le rez-de-chaussée. Se servait un whisky du côté cuisine. Revenait s'affaler dans un des fauteuils en cuir derrière son dos. En temps normal, il ne buvait jamais autant. *Avril* de Tschaïkovski se brisa soudain sur un *si*. Elle se précipita vers le bar à son tour. S'enfila un martini d'une traite. Puis un deuxième. Inspira pour dissiper son malaise. Puis encore. Elle devait retourner en face de lui. Affronter son angoisse. Ne pas avoir peur de lui.

Il était toujours dans son fauteuil. Quatre identiques, en acajou et cuir, étaient disposés en rond autour d'une table ovale.

Une nausée la secoua. Elle posa son verre sur la table. S'écroula en face de lui. Elle pensa alors :

« Le rideau s'ouvre sur le huis clos. » [29]

Et lui, un écho dans le réel, lui opposa :

« Je ne te crois plus. »

CASSANDRE : Comme d'habitude.

Elle n'avait rien à lui confesser. Son dilemme peut-être. Être là alors qu'elle aurait pu être ailleurs. Son cœur d'artichaut, comme l'appelait Sven. Ses affections puériles, dès qu'on lui témoignait de l'attention. Qu'on l'admirait. Impossible pour elle d'ignorer un homme s'il lui était attaché. Le malaise s'insinuait en elle, elle frissonnait.

MARK : Je ne supporte pas les défis. Tu le sais.

CASSANDRE : Je suis au courant. Mais là, ce n'en était pas un.

La peur, encore elle, toujours elle, périclitait là, dans son ventre. Non, elle devait se battre, ne pas être effrayée par avance, c'était vain d'ailleurs. Comme son attachement à un germe d'humain.

MARK : Dis-moi la vérité. Je ne veux pas te faire de mal.

Il n'était pas conscient de son mensonge. Ce M. Hyde là ne tolérait pas qu'on touche à sa chose. Elle était la chose. Et il croyait dur comme fer qu'elle le trahissait.

CASSANDRE : La vérité, c'est qu'il m'a dit bonsoir. Il n'aurait pas dû.

---

[29] Référence à Jean-Paul SARTRE – *Huis clos* pièce en un acte de 1943.

Dans sa trachée, l’émotion se contenait. L'étranglait. Il se leva. S'approcha d'elle. Lentement.

MARK : Tu mens.

CASSANDRE : Je ne suis pas responsable de tous les dingues qui peuplent la planète, quand même… Demande à ton pote Dimitri. Tu verras.

Je suis si désolée, mon bébé. Je ne peux pas l’éviter, il est fou. Pourvu qu’on n’y passe pas tous les deux.

MARK : Tu tiens à lui. C’est évident.

CASSANDRE : Non.

Encore un effort, et peut-être, le voeu de décourager le destin, et les coups ?

CASSANDRE : Je te promets que je m’en fous.

Elle trembla. Il se courba sur elle. Son haleine trop chargée lui flanqua un spasme, la répulsion.

MARK : On m’a dit que ce n’était pas moi, le père. Au début, je ne l’ai pas cru, mais maintenant…

La panique la crucifiait. Elle tâcha de déterminer le on. Tétanisée. Elle contre toutes les langues de…

CASSANDRE : OK, tu veux faire confiance à Victoire, alors ? Elle invente n’importe quoi…

Elle se concentra sur le piano, les livres autour. Elle portait un être, elle l’aimait déjà, pourquoi, c’était inutile, fétu de paille, rien contre les venins des vipères. Qui d'autre que Victoire pouvait la condamner à finir en charpie ? Et son bébé avec elle ?

MARK : On m’a dit que c’était lui.

Elle supplia en silence, ce n’était pas Victoire, qui, et pour quelle raison, lui infliger ce calvaire, l'illusion puis le drame. L’adieu au fœtus. Peut-être même à la vie. Ce n’était pas elle qui décidait. Elle déchiffra chacune de ses intentions, distinctes sur ses mâchoires contractées, dans le jade des iris, déjà cruels, tranchant. Elle se laissait convaincre, non, elle n’en pouvait plus, l’attente était plus terrible, le présage plus insoutenable que n’importe quelle commotion, que toutes les douleurs...

CASSANDRE : Franchement, quand je te regarde… J’aurais préféré.

Une dernière prière plus tard, la sentence faucha toute résistance.

MARK : Je vais te tuer.

Instant I plus neuf jours, n'importe où en enfer – Elle n’était pas morte. Le premier choc encaissé, les premiers jours après, elle se consacrait toujours au même refrain. Elle opérait à ciel ouvert son cœur, l’inachevé, l’alourdi. Dimitri l'avait rapatriée chez lui. Elle ne se souvenait plus comment. Elle s'en foutait. Un médecin, un gynéco sans doute, vint l'examiner plusieurs fois. Lui annonça avec des pincettes que le fœtus n'était plus là. Voulut lui remonter le moral, elle pourrait avoir d'autres enfants. Comme si elle était assez bête pour supposer que le fœtus avait pu survivre. Comme si elle ne l'avait pas ressenti, mourir.

Victoire et Lina insistaient pour la voir. Elle refusait. Ne prononçait plus une syllabe. Dimitri lui expliqua qu'elle était sous le choc. C'était pire. C'était une nouvelle mort. En elle, autour d'elle. De retour chez ses parents, elle s'inventa une mauvaise grippe. Pour dormir encore. Le médecin lui avait refourgué une tonne de tranquillisants. Puis, elle se mit à divaguer au gré des rues de Beauval, sur les chemins chez elle avec son chien. À quoi bon les cours, le lendemain, quand il n'y a qu'un cri en soi, « je souffre », « je ne suis qu'une douleur », le sang encore, partout avec elle, le sien ou celui de l'être en elle, partout… La suite, les convulsions, un flash, une silhouette près d'elle avec une trousse médicale. Tailladée par les remords, à nouveau vampirisée, le chaos, la violence l'assujettissaient. Un zombie dans une vie sans norme, sans règle, sans nom. Elle avait tant construit sur du vent. Elle survivait toujours. Alors elle s'étudiait, l'âme en peine, vide, son ventre aplati, ses hanches amaigries. Elle réserva une place dans un train pour l'autre bout du pays. Elle ne s'en servit pas. Parce que ça n'avait plus de sens. L'avenir sonnait creux. Elle ne s'était pas défendue. Peut-être, même, qu'elle était coupable. De ce M. Hyde qu'était Mark parfois. De ses accès de violence envers elle. Il avait ordonné :

« Tu gardes ce bébé. »

Elle avait voulu obéir, elle l'avait porté un peu, un avant-goût de bonheur. Maintenant, il ne lui restait plus rien. Elle aurait aimé savoir choisir et ne jamais le revoir. Elle aurait tout donné même

pour le voir mort. Elle s'était perdue dans son épreuve, un martyr. Dans ses deuils. Égarée au point de ne plus se sentir exister. Simplement, sans comprendre comment, sans savoir pourquoi, elle se relevait toujours. Et elle marchait.

Il inspira profondément. Le coffret rond, la boîte à pilules, décrivait des cercles entre l'acier et le chêne de la table haute. Elle gémissait, son métal grinçait. Une mosaïque d'œil-de-tigre l'ornait. Sans la regarder, il la faisait encore pivoter, dans un réflexe, un automatisme, le sens des aiguilles d'une montre. Il était parti quelques jours. S'était calmé. Un séjour dans le sud de la France. À son retour chez lui, son vieil ami lui tombait dessus à l'improviste.

Dimitri, agacé par ses tics, négligeait le *single malt*. Il aspirait à une conciliation, une solution. En plus d'Annabelle, Cassandre comptait sur lui. La récupérer dans cet état. Hagarde. Inerte. Il avait agi trop tard. Il regrettait.

DIMITRI : On se connaît depuis combien d'années ?

MARK : Depuis très longtemps. Toute une vie.

DIMITRI : Je te connais bien. Mais là… Tu es devenu complètement incohérent.

MARK : Exact.

Ses doigts claquèrent sur le métal. Il se redressa, avec le coffret dans son poing.

DIMITRI : On n’en a jamais parlé. De Cassandre… Enfin, de toi et de Cassandre…

MARK : À quoi bon.

Il comprimait toujours la boîte, celle de Cassandre, au creux de sa paume.

DIMITRI : Ça suffit, tu ne crois pas ? Tu es en train de la détruire, de te détruire. Tu dois arrêter de la voir. Pour elle comme pour toi.

Il enfreignait tous ses principes. Il ne devrait pas se mêler plus de leur…

MARK : Je ne pourrai pas.

DIMITRI : Bon, je récapitule. Elle s’est prostituée pour te plaire, tu as buté un gosse sans histoire pour elle, arrête moi si j’oublie un point. Elle est enceinte, tu veux qu’elle garde l’enfant, et du jour au lendemain, tu provoques une fausse couche. Tu cherches partout un dénommé Joachim, qui n’a rien à voir avec elle. Et tu veux la tête de ce Joachim.

Au téléphone, Annabelle l'avait conspué :

« Enfoiré, tu savais et tu n'as rien fait ! »

L'avait supplié de veiller, toujours, sur Cassandre.

« Cassandre est honnête, franche. C'est une fille qui vaut la peine qu'on s'attache à elle… »

Annabelle n'était pas objective en ce moment. Mais il la respectait, plus qu'aucune autre.

DIMITRI : Elle est mignonne, elle est intelligente, elle est sincère, elle n'a pas du tout le profil d'une pute. Mais vous n'êtes absolument pas du même monde. Vous n'avez rien à faire ensemble.

C'était évident. Il ne décelait rien de logique dans leur liaison. Il avait toujours cru son ami intéressé par les écervelées. Une ride creusa son front. La jeune fille éperdue et muette chez lui. Il l'avait perçue sur elle, son obstination. Elle l'avait épatée. Une force de la nature sous des abords fragiles.

MARK : Je ne cesserai pas de la voir. Et si je dois la perdre, je préfère la tuer de mes mains.

DIMITRI : C'est incroyable. Tu ne veux rien entendre.

Il bondit de son tabouret de bar.

Elle s'était avachie dans un couloir de son lycée. Elle se forçait à gober les « Confessions ». Maudissait Rousseau et son ruban. [30] Révisait tant bien que mal pour le bac de français. Un an en retard. Douze mois. Encore à cause de Mark et de son p… de caractère de… à cause de leur p… d'histoire. Des talons martelaient le carrelage. Se figeaient devant elle. Elle n'avait pas à lever la tête pour deviner à qui appartenaient ses jambes hallucinantes.

---

[30] Jean-Jacques ROUSSEAU : (1712-1778) Les Confessions Livre II : le ruban volé. Autobiographie en faveur de son auteur munie d'un pacte autobiographique.

CASSANDRE : Qu’est-ce que tu me veux ?

FA : T’as arrêté de le voir, ton mec ?

CASSANDRE : T’as pas une clope ?

Elle ramassa ses feuilles. Ferma son cartable. Fa, en silence, l'étreignit. Elles dévalèrent ensuite les escaliers, par une issue de secours. Fa entama un paquet. Lui offrit la première blonde. Et un briquet. Cassandre mâchonnait presque le filtre. Embrasait le tabac.

CASSANDRE : J’ai arrêté de le voir. Alors pourquoi t’es là ?

FA : J’ai un message d’Yves. Pour toi.

Ce qu'elle devait lui proposer la défrisait. Depuis qu'elles se côtoyaient, elle avait changé d'avis. Avant, elle était troublée par le clan de St-André. Quatre petites bourgeoises recrutées par Yves directement chez leurs parents se soutenaient, se soudaient, mieux que la plupart des filles qu'elle fréquentait. À présent, elle les connaissait bien. Si la Belle n'avait pas été séropo, c'est sûr, elle aurait fini par assurer la cohésion de toutes les putes de Solèse et des banlieues. Même malade, elle visitait le trottoir, les poules, les gogos-dancers, prenait des nouvelles, tisonnait les potins. Chaperonnée par Sven ou par son mec, Dimitri. L'ombre d'elle-même pour le physique. Une véritable boule d'énergie pour le moral. Elles buvaient un café souvent, sans animosité. Elles avaient pu s'expliquer toutes les deux. Au sujet de Martial surtout et de ses complots contre son ex l'année précédente. Dire qu'elle aussi avait failli tomber amoureuse de ce baratineur à l'époque…

FA : Si tu veux te venger, il t’aide. Si tu l’aides.

Elle aimait bien Cassandre. Elles se ressemblaient sur un point. Elles ne fuyaient pas devant les ennuis. Comme la première fois où elles s'étaient croisées en boîte. Le soir où Cassandre avait pêché un flingue pour aider la Belle. Et puis, Cassandre s'était toujours montrée solidaire envers elle aussi. Elle l'avait toujours fait profiter de ses aubaines. C'était une fille entière. Pas la bourgeoise qui s'éclatait avec son mec, comme on la décrivait. La fumée entre elles deux s’épaississait.

FA : T’as toujours une sacrée réputation, tu sais.

CASSANDRE : C’est qu’une réputation… Combien il est prêt à sortir ?

FA : Ce serait occasionnel. Tu serais indépendante. Le temps que tu règles tes comptes. Et moi, eh bien. Tu sais que je suis là.

Elle appelait ça pour elle *l'effet Annabelle* : l'envie d'agir pour le mieux dans la pire des merdes possible.

CASSANDRE : Putain, il est pas si con, le Vieux.

FA : C'est une raclure. Faudra se méfier.

Il vaut mieux suivre sa propre loi, même imparfaite, que la loi d’autrui, même meilleure ; il vaut mieux mourir en pratiquant sa loi : la loi d’autrui a des dangers.

LA BHAGAVAD-GÎTA – (deuxième millénaire avant notre ère).

Instant I plus dix-sept jours – Elle franchit les écluses automatiques de la douane. Ne s'attarda pas sous la gare, entre les vitrines de la galerie commerciale. Il fallait à peine dix minutes de marche pour arriver au Café des rendez-vous matinaux. Elle dévia de la trajectoire initiale pour contourner le quartier chaud. Pas envie de tomber sur une connaissance. Elle n'hésita pas devant la devanture. Dès qu'elle entra, un employé de la réception suspicieux inspecta l'arrivante. Le pattes d'éléphant usé, la redingote séculaire, le sac de cours, les semelles compensées. Puis, il croisa son regard et la reconnut. La Blonde se figea dans son tailleur, dans ses bas nacrés. Une de ses consoeurs détala aussitôt vers un coin du comptoir. Une autre, une grande métisse, happa l'arrivante par le coude.

LA FILLE : Salut, si c'est vrai que t'as des ennuis, j'ai entendu un truc…

CASSANDRE : Non, *no problem*, ça va. C'est cool.

LA FILLE : Tu piges pas, je te parle d'un mec, Joachim, je le connais bien. Si je peux faire quelque chose. Tu me bipes.

CASSANDRE : T'es chou. S'il me cherche, dis-lui… Je ne me souviens plus de lui. Donc, je ne vois pas pourquoi il me colle. Fais ça pour moi. Texto.

La délicatesse l'ébranlait. Sa frimousse pâlotte plongea vers l'avant.

LA FILLE : C'est tout, t'es sûre ?

CASSANDRE : Prends soin de toi, Coco. Fais ça pour moi aussi.

La fille compatit en silence. Balbutia un ciao. Tomba sur une chaise plus loin. La Blonde se remettait de son ankylose. Elle embrassait son amie, un bécot sur chaque joue, le rouge prune traçait deux ronds sur la peau. Elle la poussait à s'asseoir.

LINA : J'hallucine, comment t'es arrivée là ?

CASSANDRE : Ben, j'ai séché les cours, j'ai pris le train…

LINA : S'il apprend ça, il va te tuer… Euh, pardon.

CASSANDRE : C'est bien ce que tu voulais dire. Ce n'est pas grave. J'ai besoin d'aide, Lina. Où est Victoire ?

LINA : Elle ne vient plus beaucoup en ce moment…

CASSANDRE : Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas l'envoyer tutoyer Freddie. [31] Du moins pas tout de suite.

Elle commanda une cafetière, le serveur se marra. Elle déplia cash un billet marine. Cent balles. Dispensa en plus une moue. Un garder tout. Parce que dépenser, c'était le cadet de ses tracas, et même une soupape de sécurité salutaire. Aussi expansif qu'un comédien de sitcom, le serveur rentabilisait sa journée.

CASSANDRE : Tu sais ce qui m'est arrivé ?

Elle savait. La moitié du côté obscur de la cité était au courant. Une scène devant une boîte de nuit tentaculaire. Dont les échos rebondissaient partout. La Blonde pâlissait. Ses iris de saphir disparurent sous ses paupières. Elle avait espéré mieux pour son amie. Pour ce bébé à naître. Puis elle se ravisa.

---

[31] Freddie MERCURY, le chanteur du groupe QUEEN, décédé le 24 novembre 1991.

CASSANDRE : Quelqu’un a raconté des conneries à Mark. Encore.

LINA : L’Énervée ?

CASSANDRE : Je ne pense pas. Mais j’ai besoin que tu me briefes… Tu veux essayer de la cuisiner ?

LINA : Pas de souci.

Elle s’apitoya sur l’état du jean, élimé, de son ex-collègue. La vision l’alarma.

LINA : T'es fringuée comme une miséreuse.

CASSANDRE : Tu te souviens déjà plus de tes années lycée, grande soeur ?

La Blonde se réchauffait au contact de sa porcelaine. Elle divaguait vers d’autres optiques, les notions d’équité, de loyauté, la vie, l’amitié. Les anciens principes encore coriaces, hors de la sphère étriquée de son job.

LINA : Alors, c’était quoi, les ragots ?

L’arrivée de cafés les interrompit. Le serveur ravitaillait la tablée gratis. Avec une précision de robot, toutes les soixante secondes. Reconnaissant pour la largesse. À force, il rognait en cadence sur son pourboire.

LINA : Merci, on a tout ce qu’il nous faut. Si vous continuez comme ça, j’ai quinze jours d’insomnie devant moi.

Enfin seules, elles soupirèrent l’une comme l’autre. Exténuées.

LINA : Il vaut mieux que je sache où chercher.

CASSANDRE : C’est du gros ragot bien visqueux, Mark n’était pas le père, non, non, c’était Joachim…

LINA : Ce n'est pas possible. Foutre la merde, c'est un euphémisme, là !

Elle tourna sa cuillère. S'excusa d'un geste amical. Une féroce, Baby se gorgeait de fiel. Son maquillage cristallin, ses lèvres rosées écopaient de rougeâtre.

CASSANDRE : Je te promets une chose : jamais, à personne, je ne dirai la vérité sur la façon dont j'ai fait ce môme. Je défendrai même la thèse d'une Immaculée Conception s'il le faut. J'en ai trop bavé avec leurs conneries…

LINA : Tu n'as rien besoin de dire. Quand on te connaît, on sait. La vérité.

Elle saisit sa tasse. Le liquide réveillait ses artères. Elle compatissait. Son air, une Patsy Kensit[32] avec un bec à la Calimero[33], n'avait plus rien de distant.

LINA : Et… tu acceptes l'offre d'Yves. Pourquoi au juste ?

CASSANDRE : Pour le bousiller, autant que je le pourrais. Pour les emmerder tous… On se reverra, grande sœur.

LINA : Tu sais que… Yves risque de t'embobiner ?

CASSANDRE : J'attends avec impatience de voir ça.

LINA : Je veillerai autant que possible…

CASSANDRE : J'ai besoin de personne.

LINA : Ne crois jamais ça.

---

[32] Patsy KENSIT : chanteuse et actrice anglaise née en 1968. Connue à l'époque pour avoir été la chanteuse de Eighth Wonder.
[33] Le petit poussin.

Un remords nouait le creux de sa gorge. Annabelle ne digérait pas la volte-face. À croire que l'enfant, pour elle aussi, avait représenté un espoir. Elle l'avait tannée, il fallait tout dévoiler. Les non-dits, un an et demi plus tôt. Pour que Cassandre, cette fois, sache…

LINA :… Yves. C'était lui le responsable. Pour Michael.

Son amie ne cillait pas. Elle l'avait tant convoité, ce moment où la mort de Michael trouverait son explication dans l'entourage de Mark. Où on lui confirmerait ce dont elle se doutait.

LINA : Méfie-toi de lui comme de la gale. Il te hait toujours autant.

Son amie étouffait son chagrin. En avait marre de pleurer. De subir. Elle avait posé sa tête sur ses mains. Michael n'avait pas perdu confiance en elle. Jusqu'au bout. Elle ne devait pas renoncer. Elle avait tant à accomplir.

LINA : Mais si ça peut te consoler, moi je t'aime.

CASSANDRE : Je t'aime aussi, la Blonde.

LINA : Je te ramène au lycée, Baby ?

CASSANDRE : Pas tout de suite, j'ai le temps. Avant de me suicider.

Il se souvenait de l'espoir. Un bonheur. Une guérison. Des mois ensemble sans se détruire. Sans que lui craque. Dimitri lui avait reproché. Il écoutait tout le monde. À chaque fois qu'on lui rapportait un détail insignifiant, il en déduisait qu'elle le

trahissait. Il n'envisageait pas de la perdre. Quant à l'enfant qu'ils auraient pu avoir ensemble, elle l'avait perçu, il n'aurait pas eu sa place. Il l'aimait trop pour la partager. Même avec un bébé. Même avec son fils. Il ne regrettait pas que ce bébé ait été rayé.

Il ne s'en voulait pas non plus de sa brutalité. C'était comme si un autre lui-même avait pris le relais. Un autre dont le but était d'exprimer ce qu'il ressentait. La jalousie. L'impression qu'elle le manipulait. Le mépris contre lui-même, parce qu'au fond, il aurait fait n'importe quoi pour la garder. Certains jours, il ne se supportait pas ainsi. Dépendant d'elle. Dans son triplex à Solèse, sur son bureau dans son cadre en bois, la photo, un cadeau de Lina, le narguait. Il la détaillait. L'image lui retraçait tout. Les bribes de normalité de leur relation. Le manoir, le parc, les rosiers, les pergolas, le pavillon d'été, la piscine étaient lointains dans l'œuvre. Floutés.

L'énigme devant lui, sur leurs deux visages. Il avait presque fini par dénier où ils s'étaient rencontrés. Pourquoi il l'avait choisie. Elle et pas une autre. Son jeu d'alors avec elle. Il s'était senti si bien avec elle depuis le premier jour. Dimitri avait sans doute raison. Ils n'avaient rien en commun. Ni le milieu social, ni l'éducation, ils ne partageaient pas d'idées. Pourtant, il se souvenait de leurs vacances. Quand ils étaient loin d'ici, c'était facile. La sincérité. Elle s'intégrait partout où ils allaient ensemble. Elle était intelligente, douée pour les langues, incollable sur la littérature et la musique, dotée d'une mémoire

phénoménale. Lui qui avant se limitait aux filles effacées. Sans consistance. Il perdait ses repères en face d'elle. Elle l'avait toujours bouleversé sur le plan physique. Jusqu'alors, il n'avait pas remarqué que sa conversation pouvait lui manquer. Il l'appela. Il se doutait qu'elle serait seule. Et il avait besoin de lui parler. Elle répondit. Reconnut sa voix. Ne lui laissa pas le temps de placer un mot de plus :

« Je bosse pour le Vieux. Je ne veux plus te voir. »

Elle raccrocha. Il crut sur le moment qu'il avait mal compris. Pour quelle raison retournait-elle travailler pour Yves ? Il réfléchit un instant. Cassandre agissait à l'instinct, pas à la logique. Et elle voulait qu'il souffre autant qu'elle.

[…]*What I've felt*
What I've known
Never shined through in what I've shown
Never be
Never see
Won't see what might have been

What I've felt
What I've known
Never shined through in what I've shown
Never free

Never me

So I dub thee unforgiven […]

METALLICA – *The Unforgiven* (Hetfield/Ulrich/Hammett) – Album « Metallica » (Black Album) – Universal 1991.

Instant I plus vingt-huit jours, n'importe quoi pour s'oublier – Fa, Farah pour ses clients, était une vraie pro. Elle régissait chacun de ses rencards de A à Z, prévoyait le maquillage, la tenue avec un zèle d’experte. Elle lui façonna en deux temps trois mouvements, avec une autre fille de Beauval, une garde-robe élémentaire. Fa continuait à tricoter ses alibis. Transmettait toutes les données du client, fournissait coco et comprimés. La mettait dans son taxi. Parfois, elles partaient ensemble. S'empiffraient de chips et de remontants dans leur voiture avec chauffeur.

Les clients n’avaient pas changé. Les nuits de Solèse non plus. C’était une aberration, les évènements ne perturbaient jamais la cité. Le matin, elle regagnait Beauval en toute hâte. N’allait jamais au Café Des Rendez-Vous. Elle avait toujours trop à vomir quand elle rentrait. Elle se lavait les cheveux. Se douchait vingt fois, l'envie de térébenthine pour se décaper l'assaillait. Au bout de trois nuits, elle n’en pouvait déjà plus. Sombrait à nouveau dans la cocaïne sans filet. Elle ne croisait que Lina, obligée. Avait la sensation que Victoire l'évitait.

Elle ne voulait plus s'enliser chez ses parents non plus. Sortait son chien vingt fois par jour lorsqu'elle y dormait. Sa mère entreprit soudain de la questionner. C'était déplacé. Après deux ans et demi de double vie, on s'interrogeait enfin sur ses fréquentations. On ne l'empêchait pas de découcher pour autant. C'était le principal. Elle s'agrippait à ses deux visages. À son sens de comédienne. Libérée des images, parce qu'accro à la dualité. Elle ne pouvait plus se passer de ses milieux. Celui qui l'avait vue grandir contre celui qui l'avait transformée. Elle n'avait plus à choisir. L'un et l'autre conjuguaient sa véritable identité.

Juste avant le bac de français, comble d'ironie, on lui organisa un week-end chez ses cousins. L'instigatrice était sa tante. Elle se plaignait, n'avait pas vu Cassandre depuis si longtemps. Surnommée Tantine, elle était sémillante. Obstinée. Cassandre annula donc ses rendez-vous professionnels, au grand dam de Fa. Elle téléphona au Vieux pour se libérer. Puis s'accorda une trêve, le séjour chez Tantine. Parmi ses trois cousins, l'un avait pile son âge. Au moins, elle pourrait papoter ou se taper l'incruste dans une soirée.

Instant I plus quarante-deux jours – Tantine fabriquait sa pâte à lasagnes elle-même. À l'assister en cuisine, à mettre le couvert, à commenter les actualités, à débrouiller les limites du hard rock avec deux de ses cousins, elle assimilait la réalité. Elle

se réparait. Sans les clients. Sans son drame. Sans sa vengeance contre elle-même.

Tantine évoquait Dieu à tout bout de champ. Elle était croyante. Imbibée de Foi. Son aîné, Guillaume avait été très malade. Un cancer à vingt ans alors qu'il menait une vie saine. Il avait guéri en dépit de prévisions très pessimistes. Tantine taxait la rémission de miracle. L'incidence pour Cassandre, c'est qu'elle s'abstiendrait de fumer à l'intérieur. Tantine avait viré antitabac.

Après le dîner, elle fugua. S'adossa au muret. Son cousin Martin la suivit. Elle lui taxa une cigarette. Les trombes d'eau des derniers jours avaient nettoyé le ciel. Persistaient une bise fraîche et des nuages épars, alors que la nuit tombait tard. Le mois de juin.

MARTIN : Ma mère va faire la gueule. Elle ne sait pas que tu fumes.

CASSANDRE : Tu ne sors pas ce soir ?

À table, elle avait paru absorbée. Vidée. Son teint était effrayant de pâleur. Elle ne s'était pas concentrée. N'avait pas su simuler…

MARTIN : Non, ce soir, c'est famille.

Ils avaient à deux mois près, le même âge. Sa mère avait décrété qu'il fallait aider la jolie cousine. Elle risquait de devenir comme sa mère à force. Dépressive depuis si longtemps que tout le monde s'était habitué. La règle tacite consistait à ignorer l'état de Suzanne, la mère de Cassandre. Le père était du genre silencieux. Absent même présent chez lui. Quant à son frère et ses sœurs, ils

étaient tous plus âgés. Martin constatait qu'ils n'étaient pas liés. Un fossé entre eux.

MARTIN : Enfin, on n'a pas la même famille, toi et moi. J'ai de la chance.

De la famille, elle n'avait que la notion. Elle savait imiter la fille exemplaire, uniquement. Cuisiner pour ses parents, participer au ménage, garder sa nièce Aurore au besoin. Mais personne, jamais, ne s'intéressait à ce qu'elle ressentait. Aucun de ses proches n'appréhendait ce qu'elle traversait. Elle avait gagné émancipation. Et solitude. Elle s'était blindée contre ses proches, ceux qui sont imposés à la naissance. Pour se dérober. Masquer sa chère vie privée.

MARTIN : Ma mère se fait du mouron pour toi. Bon ça fait peut-être trop longtemps qu'on ne s'est pas vu, mais… Tu fais peur à voir. On dirait que tu te cames.

Cassandre ne nia pas. Une mère s'inquiétait pour elle. Pas la sienne. Sa mère à elle, la menaçait souvent d'ouvrir le gaz, de s'enfiler une boîte de somnifères. Des chantages qu'elle ne réservait qu'à sa fille. Depuis si longtemps que c'était la norme. Elle, depuis toute petite, en avait déduit qu'elle était le problème de sa mère. Qu'elle devait la fuir.

MARTIN : C'est grave. Une fille intelligente comme toi. Je veux dire, tu nous sciais tous quand on était môme.

La jeune femme ne le croyait pas. Il ne pouvait pas concevoir. Martin, petit, avait été alimenté en amour. Son enfance à elle, une

longue suite de sanglots. Déjà seule dans sa chambre. Coupable d'exister avant même de commencer à vivre. Elle serait une affamée. En manque *ad vitam aeternam*.

MARTIN : Ça me fait chier, on ne se voit jamais. Je ne sais pas comment t'aider.

C'était étrange de l'entendre. Une preuve de sollicitude. Camellia ou n'importe laquelle de ses autres identités faiblissaient.

CASSANDRE : T'as pas à m'aider.

MARTIN : Je n'arrive pas à m'imaginer ce que tu vis.

CASSANDRE : N'imagine pas. Ce n'est pas la peine. Et puis tout ça, ça reste des histoires… De mec.

Elle l'avait pliée en quatre. Partout où elle était, elle la gardait contre elle, dans ses poches. Avant de venir. Pour ne pas s'égarer. Pour emporter Mark, celui des bons jours, avec elle. Pour se rappeler que cette image aussi avait été vraie.

MARTIN : Juste une histoire de mec ?

Sa cousine écrasa son mégot sur le gravier. Fouilla sa veste. En tira une photo. Lui tendit. Martin l'examina. Malgré les fronces, les plis, on voyait nettement. Deux amoureux en gros plan, des lunettes de soleil vissées sur chacun de leur crâne, enlacés, au milieu d'un jardin.

MARTIN : L'amour fou, quoi.

Une révolution chamboula le quotidien. On rénova l'hôtel de charme, le Consul. Le propriétaire profita des travaux pour jeter la faune dehors. Un matin, les demoiselles et messieurs débarquèrent devant une grille baissée. Et furent priés de déguerpir. L'ambiance était à la morosité. Solèse la fière ne voulait plus que l'on puisse confondre ses univers. Celui de la nuit se devait d'être une fête. Celui du jour appartenait aux bureaucrates sérieux. Les clients qui dépensaient sans compter au soir tombé devaient regarnir leurs portefeuilles.

La Belle l'admettait. Les temps changeaient. Les nouvelles nationalités débarquaient. Les coffres saturaient. L'immobilier fleurissait. Les filles et les garçons qui vendaient leurs corps se reléguaient dans leur quartier, à deux pas du lac. Et du poste de police. Déborah, tenancière d'un bar au cœur du quartier chaud, avait embauché une serveuse supplémentaire pour le matin. Elle ouvrait non-stop quasi vingt heures sur vingt-quatre. La faune jetée des établissements traditionnels se rencontrait là. Les clients aussi.

Les anciennes du trottoir après les années bénies perdaient leurs habitués. Leurs chiffres d'affaires baissaient. On palabrait cadre légal dans le pays pour la prostitution. Le Vieux en privé jubilait. Victoire était difficile à choper. Elle se terrait dans son mutisme à chaque fois. Le clan était démembré. Lina, Fa et Sven lui dispensaient au compte-goutte des nouvelles de Cassandre. Rien de folichon. De nouveau le nez sur ses lignes,

elle refoulait ses amis. Ne voulait plus personne à ses côtés. Pourtant, il fallait qu'elle la voie.

Elle flottait dans sa tunique ivoire. Avec la laque, ses cheveux paraissaient brillants. Les spots menthe du bar renchérissaient. Elle donnait le change. S'acharnait à contredire ceux pour qui elle n'était qu'une malade. Ses proches la dorlotaient. Profitaient de leurs instants avec elle. Elle n'était plus jamais isolée. Même le dernier album de Queen la réchauffait. Elle se le repassait en boucle. Freddie Mercury mort, ses chansons lui survivaient. Un miracle.

SVEN : Elle me fend le cœur.

ANNABELLE : Elle s'en sortira. Tu verras. Et mieux que nous.

Une mécanique, elle dégagea une cigarette de son sac à main.

SVEN : Lâche cette cigarette, ma princesse. C'est mauvais pour toi.

ANNABELLE : Ce n’est pas elle qui va m'achever, tu sais.

SVEN : Oh, ça, on ne sait jamais.

ANNABELLE : Elle va s'en douter quand elle va s'amener.

SVEN : Le client est roi et c'est moi qui paye en l'occurrence.

ANNABELLE : Si elle arrive déjà shootée, on va passer une bonne nuit… à la baffer.

Elle actionna son briquet. Fit la moue.

SVEN : Écoute, elle a l'air de marcher droit…

La Belle accompagna son geste. Déposa sa longue dans un cendrier et se jeta sur Cassandre. On la serra fort. Comme si on voulait l'étouffer.

CASSANDRE : Putain, je me demandais pourquoi j'avais le rencart ici. Vous êtes deux grands malades…

La Belle la charriait vers une banquette. Inspirait.

ANNABELLE : Moi, oui. Lui, je crois que je l'ai épargné. Allez raque mon coco.

SVEN : Champagne ! Jusqu'au bout de la nuit !

CASSANDRE : Je ne voudrais pas me montrer rabat-joie, mais j'ai un patron super tatillon, est-ce que je vais être payée, moi ?

SVEN : Oui ma puce. C'est moi ton client et je vais te faire passer une nuit de folie !

Il haussait les sourcils. Clignait de son œil droit. Charmeur. Fonçait vers le comptoir. Attrapait Déborah par la taille et lui réclamait une bouteille. Cassandre arrachait sa perruque blond platine. Sa saharienne noire glissait sur la tenture épinard. Dessous, elle portait une petite robe noire à paillettes. Des bas résilles sur des escarpins vernis.

ANNABELLE : T'es sublime.

CASSANDRE : C'est-à-dire qu'ici je ne dénote pas trop.

Se fringues étaient classiques comparées à celles de ses collègues. Certaines arboraient des mini-jupes en skaï turquoise. D'autres des robes de cocktail, ultra-courtes bien sûr. Elle ne pouvait que reconstituer les coloris d'origine… Les néons les teignaient toutes

et tous en vert pomme, pistache, lichen, suivant leurs obliques. Elles se prirent la main. Les bras d'Annabelle se perdaient au milieu des manches tulipe de sa tunique. Elle était si maigre. Maquillée avec talent. Mais livide. Des cernes grainaient son fond de teint.

ANNABELLE : J’ai appris. Pour ton bébé. Ça m'a fichu un coup…

CASSANDRE :… Laisse tomber. Ce n’était pas l’heure de naître, pour lui. Il avait rien à foutre là.

Elle ramassait sa dignité. Les morceaux d'elle. C'était ce que Mark avait décidé en tout cas. Un bisou atterrit sur sa joue droite. On déposait un seau à champagne devant elles. Leurs coupes se remplissaient.

SVEN : Bon papotez tranquillement, j'ai une copine à voir.

Les filles dans les parages le sifflaient, le huaient. Contemplaient ses fesses moulées dans son pantalon crème. Certaines les pinçaient sans façon. Lui, stoïque ne se détournait pas.

ANNABELLE : J'ai tellement de choses à te dire.

Son premier reliquat de clope s'était consumé seul. Elle hésitait à fumer. Proposa une *100'S* à Cassandre. Qui la happa direct avec sa bouche.

CASSANDRE : Et moi, j'ai l'impression de me réveiller. J'ai toute la nuit pour toi.

Elles trinquèrent en silence. Burent plusieurs gorgées d'affilée.

ANNABELLE : Michael était mon ami. Et je l'ai laissé crever. J'ai même couvert les responsables. Sous prétexte de te protéger. De nous protéger.

CASSANDRE : Si c'est le Vieux qui voulait éliminer Michael, je ne vois pas son intérêt…

Elle croisa les jambes. Se pencha en avant. Derrière ses nuées.

ANNABELLE : Il voulait faire éliminer Michael par ton mec. Là, il a déjà un intérêt.

CASSANDRE : Il était là ce soir-là et j'ai l'impression… Enfin, c'est très vague.

La Belle se mordillait la lèvre inférieure. S'abstenait toujours de s'en griller une.

CASSANDRE : C'était bizarre. Michael avait un flingue et tout le monde s'y attendait.

ANNABELLE : Michael s'est jeté dans un piège. Il s'est suicidé.

La Belle finit par se caler une longue entre les lèvres. L'embrasa.

ANNABELLE : Michael était curieux. Il m'a posé des tas de questions, à moi. Qui nous dit qu'il n'en a pas posé là où il n'aurait pas dû… ?

CASSANDRE :… Victoire ne dira jamais rien.

Ce n'était plus important. L'Énervée n'avait toujours été qu'un pion sur l'échiquier.

ANNABELLE : Victoire, elle a assez à faire pour se sauver la peau.

Les bulles fines s'égaraient à la surface de son champagne. L'alcool qu'elle aimait tant encore. Et qui lui embrumait le

cerveau. Quant à la nicotine qu'elle avait adorée, elle torturait sa gorge.

CASSANDRE : Anna, ton instit… ?

Estomaquée, la Belle s'immobilisa.

CASSANDRE : Anna, son nom. Donne-moi son nom. On n'en reparlera plus jamais, je te promets. Mais j'ai besoin de savoir.

ANNABELLE : Alors toi, tu me donnes son nom. Le nom de ce type qui est passé.

Son amie leva sa coupe. Choqua la sienne. Elle approuvait l'échange

ANNABELLE : Sauf que moi, je l'emporte dans ma tombe. Et toi, tu comptes en faire quoi ?

CASSANDRE : Je ne veux pas que ça arrive encore. À d'autres.

La Belle écarquillait les yeux, deux perles indéfinissables entre le vert et le noisette.

CASSANDRE : Je crois que je vais passer ma vie à ça. Mais j'y arriverai.

ANNABELLE : À te venger ?

CASSANDRE : À nous venger.

ANNABELLE : T'es complètement folle…

Elle s'esclaffait. Elle avait toujours apprécié les valeurs de son amie. Son tempérament, elle était passée à côté. L'avait parfois sous-estimée. Avait tenté de la protéger. Et elle avait une dure à cuire en face d'elle. Une charismatique. Qui lui inoculait sa volonté. Quel dommage. Ne pas participer à la revanche qui

s'enracinait dans le présent… Un final en apothéose pour sa courte existence.

Elle réprima son rire. Se glaça. Passa à côté de Cassandre. L'étreignit. Se colla contre le lobe de son oreille. Et d'une voix quasi inaudible, elle lui murmura. Son amie l'ingéra. Acquiesça. Le nom s'enfouit dans ses neurones. Elle avait d'autres questions pour plus tard. Mais maintenant, en retour, il fallait offrit à Annabelle le nom qu'elle attendait. Elles étaient confuses. L'une contre l'autre. Elles ne les avaient jamais prononcés pour d'autres. Les noms des briseurs d'enfance. Elles s'étaient toujours tues. Elles étaient encore hébétées lorsque Sven leur rugit :
« *Hey girls, let dance* ! »

Instant I plus cinquante-deux jours – Fin juin, elle obtint d'excellents résultats au bac de français. Palabra sur Rousseau. Le philosophe du coin. Sur ses souvenirs. Trop comiques. Elle n’avait jamais eu à bûcher en français. Les mots jaillissaient d’eux-mêmes. Et la libéraient. De l’enfant qu’elle n’aurait jamais, aussi.

En juillet, elle se dégota une place de vendeuse dans une bijouterie de Solèse. Un mois, quatre jours par semaine. C'était une première. Elle ne se défila pas. Elle se comporta en fille modèle. Tailleur réglo, talons de cinq centimètres. Employée ponctuelle. Collègue douce, attentive. Si pendant sa pause de midi, elle croisait une des filles, elle ne s'inquiétait pas. D'autres

cumulaient emplois de jour et job de nuit. Comme elle. On se couvrait les unes les autres. La nuit… Sous sa perruque, dans ses porte-jarretelles, elle s'infligeait des pseudo analyses. Voulait comprendre comment finir par détruire Mark. Réassembler le puzzle. Qui colportait les ragots, qui attisait les rumeurs, quel *ami* Mark avait pu croire.

Elle désertait la maison de ses parents à chaque occasion. *Je suis chez une copine, je vais dormir chez Fa, je vous en ai parlé*. Fa présentait bien. Elle avait le chic pour paraître réglo et *clean*. Avec son vrai prénom, Fabienne, le leurre était imparable. Sa vie n'était qu'un tissu de mensonges. Un amas de connerie. Une poudrière de chagrin. Comme celles de chacune des filles qu'elle côtoyait depuis ses quinze ans. Déguisées, derrière leurs pseudo en A, elles se paraient de leurs plus beaux atours pour assouvir les plus bas instincts de l'espèce. Elle savait à présent. Elle ne deviendrait jamais Lina-Rébecca, la call-girl d'exception. Future directrice d'une boîte ou d'une agence. Ni Victoire-Lola la désabusée, submergée par ses rôles. Ni Annabelle-Anastasia, l'âme en peine à la recherche d'un idéal dans une bourbe sans nom. Elle discutait avec Fa, avec celles du trottoir, elle se motivait avant ses rencards. Elle échangeait trois mots avec Sissi, la vieille routarde, une copine d'Annabelle. Le nouveau livre de Gisèle la célébrité locale, l'écrivain du tapin, mémoire vivante de la profession, surbookée, venait d'être édité. Elle espérait la croiser à l'occasion. Parler écriture. Philosopher.

Peut-être que celles-là la méprisaient. Peut-être qu’elle ne serait jamais militante. Elle avait débuté trop tôt. Pour de mauvaises raisons. Surtout, sa réputation lui nuisait. Seuls les plus proches d'elle connaissaient son vrai visage. Elle n'avait rien d'une bourgeoise obsédée par le sexe et la violence. Pourtant, elle leur pardonnait de la croire ainsi. Elle les entendait et pour toujours, leurs souffrances, leurs combats, seraient les siens. Là où elles voudraient aller, elle les appuierait. En dépit des apparences, toutes et tous avaient tant de points communs. Entre elle, dix-huit ans bientôt et elles quarante-cinq à soixante ans, il n'existait qu’un fossé en trompe-l'œil.

Article 199 — *Exercice illicite de la prostitution*
Celui qui aura enfreint les dispositions cantonales réglementant les lieux, heures et modes de l'exercice de la prostitution et celles destinées à lutter contre ses manifestations secondaires fâcheuses, sera puni d'une amende.

Instant I plus quatre-vingt-dix-sept jours, me vs the world
– Elle devait se prendre en charge. Dix jours sans toucher terre et les remords lui sautaient à la gorge. Fabrice lui avait conseillé. Informer qui de droit était sage. Il s'attachait à elle. Il essayait de se ranger. Il projetait de reprendre la gérance d'une boîte de nuit.

Il la suivait moins dans ses excès. Accourait quand elle avait besoin. Raquait son loyer pour elle. Elle, se caser, c'était niet.

Il l'avait encouragée les premiers mois à suivre les cours auxquels on l'avait inscrite. Elle n'avait pas pu. Les études, insanités adaptées aux *clean* comme Cassandre. Gavées de théories inutiles. Calquées sur le même mode que les moutons. Elle était au-dessus du lot. Elle gagnait déjà sa vie. Son activité était *économique*. Elle n'avait de compte à rendre à personne.

Tout le monde s'agitait. Louait la révolution. Qui ne changerait rien. Elle, elle avait attaqué à quatorze ans et des poussières. Aucun flic n'était jamais intervenu. Elle n'en avait jamais croisé à part chez les clients. On ne l'avait jamais interrogée sur son âge. Le marché devenait plus cruel. Voilà ce que le pays avait semé. Il allait falloir se battre pour bosser. Les anciennes l'avaient déjà prévu, elles. Elles étaient plus rodées que les jeunes.

Elle évitait souvent le bar de Déborah. La frousse de voir Cassandre en tenue. De subir les reproches alors que, pour une fois, elle était innocente. L'air de sa meilleure amie, le soir de mai, la poursuivait. Trouillarde, elle n'avait pas bougé. D'après Annabelle, Cassandre avait dû morfler, un martyr. Pendant qu'elle se rabattait sur son client d'alors. Pauvre loque sans morale. Elle était au centre de l'intrigue. Le moment où elle avait traduit les éléments. Pour découvrir un ensemble cohérent. Elle avait ragé. La Blonde la tannait depuis des jours. Au moins, demain, elle

serait tranquille. Elle entra. Bafouilla un bonjour. Se percha devant le bar. Décacheta un paquet neuf. La première victime ôtée du stock ne resta pas intacte. On lui tapa sur l'épaule :

« Je commençais à croire que tu étais morte… »

Victoire attribua une clope à l'arrivante.

LINA : Ça n'a pas l'air d'être la grande forme.

VICTOIRE : J'en ai marre que vous me preniez pour la coupable sur ce coup.

LINA : Ah ?

VICTOIRE : Ce n'est pas moi. Je ne lui ai rien dit, à Mark.

LINA : C'est trop grave ce qui s'est passé. J'ai du mal à croire que tu n'y es pour rien.

VICTOIRE : Je… Je n'étais pas pour qu'elle le garde, mais d'une, c'est pas mes oignons, de deux, comment te dire ? Il y a une limite à tout. Je sais pas ce qu'on a bien pu cafter à son Jules. Moi, je les ai vus, elle et ce briseur de ménage sur le parking, le soir où…

LINA :… Le soir où tu as été prévenir Mark. Juste, explique-moi comment tu veux qu'on pense que cette fois, tu n'y es pour rien ?

VICTOIRE : Parce que je te le jure.

Elle n'aimait pas le hasard. Il l'avait logée là où elle ne voulait pas être. Elle se confondait au centre de ses éthers, derrière le bout de clope. Un peu sentimentale. Elle respira, commanda un café. Pensa un brin à ce môme pas né. Pfff… Pure folie.

LINA : Pourquoi tu lui en veux comme ça, à Cassandre ? Vous étiez amies, non ?

VICTOIRE : Personne ne le sait. Tu me crois ou pas. C’est pas elle que j'ai vendue...

LINA :… Bien essayé. Pas très réaliste, tout de même.

VICTOIRE : Le serveur. Ce Joachim. Même combat. Ils ont rien à foutre avec elle. Ils la méritent pas. Je… Ce serveur, il était craignos. Et Joachim, c’est un vrai pourri. Le serveur, il l’a méritée, cette balle. Si je pouvais, pour cette tête pleine d'eau de Joachim, j’appuierais moi-même sur la détente. Lui, il est pire que tout. Je crois que c'est un casseur de bras.

Crevassée par le souvenir d’un sosie de Morrison, elle s’enterra dans son arabica. La Blonde sondait l'honnêteté de son discours. Cogitait.

VICTOIRE : Franco, je voudrais bien que Mark le fasse à ma place, mais ce con, ça l’excite plus de la tabasser elle. J’t’avoue, je rêve de le buter lui aussi. Maintenant, je vais pas demander à une blondasse de me croire.

L’étincelle d'un briquet tiqua à nouveau.

LINA : Je ne sais pas comment, mais je te crois. Par contre, ton psychisme mériterait bien un petit internement.

VICTOIRE : Bon. Tu me rencardes sur ce qu’on a dit à Mark. Et toi et moi, on aide… notre amie. Comme au temps du clan, à perpétrer une bonne vieille vengeance en règle. Juste pour se rappeler. Ce que c’est de se tenir les coudes.

LINA : Le souci, c’est que j’ai qu’une certaine Lola sur ma liste.

Dans un effluve, elle démêla le pour du contre. Adopta un parti, puis un autre. Le bilan la parasitait, pas du genre agréable à admettre.

VICTOIRE : C’est chiant. Parce que moi, j’ai dans l’idée un autre nom à proposer. On a toutes les quatre le même vilain défaut. On aime fouiner. Alors chez une cliente, je suis tombée sur un fax. Un fax super révélateur, trois jours avant que Cassandre…

C'était dur de l'évoquer. Elles se voyaient peu. Leurs vies étaient à l'opposé. Mais elle n'avait qu'une meilleure amie.

LINA : Viens, on va s'asseoir à une table.

[…]*Et quand le taureau brisé par l'effort*
A compris quel est son sort
Pour cesser de souffrir
Il va donner sa vie au matador
Dans ses yeux on voit plus
De pardon pour le tueur
Que pour les picadors
Celui qui se fait gloire
De supporter le mal
Est beaucoup moins fort
Que celui qui s'en sort […]

Daniel BALAVOINE – *Dieu que l'Amour est triste* (Daniel Balavoine) – « Vendeurs de larmes » – Barclay 1982.

Le hameau – Aurore, déjà pipelette invétérée, s'accrochait au bermuda en jean de sa tante. Se calquait sur le moindre de ses mouvements. La petite, un an et trois mois et la grande, dix-huit ans, partageaient les mêmes délires. Elles dialoguaient. Jouaient. Dansaient. Se nourrissaient à midi de purées, à quatre heures, de gâteaux sablés et de compotes. Privilégiait la chanson française dans la chaîne stéréo. Cassandre s'évertuait à ne pas abimer les tympans de sa nièce avec ses goûts à elle. La maman dans les magasins, la nounou en vacances, Aurore lui avait échu pour une journée. Elle étouffait au quotidien. Garder sa nièce, c'était son oxygène.

Balavoine embrayait sur une complainte. Cassandre entraînait Aurore dans la salle de bains. L'enfant aux yeux de sa tante, écopait d'un lourd handicap au niveau du look. Sa maman l'habillait classique. Coiffait ses cheveux en palmier au sommet de son crâne. Le clou, c'était l'énorme panda qui ornait le chouchou.

CASSANDRE : Allez Caliméro, on va te coiffer pour de vrai.

AURORE : Viiii… Tatante…

CASSANDRE : Et puis je te paierai un perf' pour l'hiver. Tu vas cartonner chez nounou.

AURORE : Pessss… Viiii…

CASSANDRE : Surtout, arrête d'apprendre à parler. Là, ton niveau de vocabulaire me convient.

AURORE : Vin ?

CASSANDRE : Ah ben ça promet. Tu dis vin avant de savoir prononcer ton prénom avec les R.

AURORE : Owowe. Owohwhe.

Le téléphone siffla sa sonnerie.

AURORE : Ddddddiiiiiinnnnnnnnngggg.

Sa tante décrocha, le sourire aux lèvres. Le petit bout de femme lâcha son bermuda. La pista clopin-clopant dans le vestibule.

CASSANDRE : Allo ?

AURORE : Allo??????

Elle utilisa sa main comme combiné. Le sourire sur la bouche de sa tante s'estompait.

CASSANDRE : Lâche-moi, c'est tout ce que je te demande…

AURORE : Tatante. Dedande !

CASSANDRE : *Now you listen to me ! Don't ever think I'm going to forgive you*[34]… Tu crois qu'on peut tout oublier comme ça ?

AURORE : Ah blabla oubié sssaa ?

Sa tante cacha le combiné, se pencha sur elle et lui colla un bisou sur la tempe.

CASSANDRE : Tu ne veux pas aller jouer ailleurs, ma chérie ?

AURORE : Nannnn. Veut tatante…

---

[34] Traduction : Maintenant, tu m'écoutes. Ne pense pas que je vais te pardonner.

Sa tante ôta sa main du combiné.

CASSANDRE : Allez Mark, fais-moi plaisir, va jouer ailleurs.

AURORE : Naaannn… Veut tatante !

CASSANDRE : *Well, so let's get in touch in ten years*. Là, je dois m'occuper de ma nièce.

Et elle raccrocha.

AURORE : Quissé tatante ?

CASSANDRE : Alors lui, tu vois, c'était le gros con de qui j'ai été amoureuse.

AURORE : …assasseuse ?

CASSANDRE : Toi, si un jour, tu tombes amoureuse d'un gros con comme celui-là, eh bien je me charge de t'éclater la tête contre le mur pour te faire revenir à la raison…

AURORE : Ah têtête ? Ah bobo ?

Sa tante se laissait glisser contre le crépi. Jusqu'à finir accroupie à côté d'elle.

AURORE : À bobo ?

Elle montra de la main le front de sa tante.

CASSANDRE : Tu sais que t'es intelligente, toi ?

Instant I plus cent dix-neuf jours – Sur le trajet, elle suppliait sa collègue de ne pas la laisser seule avec lui. Fa était désolée. Ne pourrait pas s'attarder. Elle avait un rencard dans une demi-heure. Les filles descendirent de leur berline. La façade aux éclairages sanglants les assomma. La gare illuminée de Solèse

déversait encore ses flopées de voyageurs presque face à elles. L'avenue bruyante se situait à quelques mètres du quartier chaud. Elles se promirent de se retrouver pour le café au matin. Puis en un élan, franchirent la porte à tourniquet. Il les guettait, juste derrière. À l'affût.

LE VIEUX : Bonsoir mesdemoiselles.

Fa lui tapa la bise. Cassandre lui serra la main. Il la révulsait. Depuis une nuit avec lui. À des années-lumière de là. Dans une autre époque. Le Vieux n'avait pas changé d'un pouce, immuable. Toujours ses lunettes à monture métallique vissées sur le nez. Les iris d'acier derrière, le dos à peine voûté, la démarche assurée. Il désigna le cadran de sa montre à Fa. Elle saisit l'allusion. Salua Cassandre et disparut.

LE VIEUX : Eh bien, je crois que tu as le temps de dîner avec moi.

CASSANDRE : Non, ça va aller merci. J'aurais peur de mal digérer. Mais si tu veux m'offrir un verre...

À quoi bon s'embarrasser de subterfuges ? Ils se haïssaient, une répulsion tangible. Ils simulaient. Pour la galerie. C'était ce qu'elle savourait dans sa situation. Elle ne se gênait plus pour déballer les pires horreurs. Se renseigner. Disséquer leurs intentions à tous. Blâmer, insulter avec le sourire. Il la précéda dans le corridor. On leur désigna une table. La salle, une bévue, imitait le faste, teintes bordeaux et dorée conjuguées. La jeune femme intercala son menton entre ses mains. Il lui remit, pas discret, une enveloppe.

LE VIEUX : Prime sur bénéfice.

Elle encaissa sans broncher. C'était plus fort qu'elle. En sa présence, elle virait meurtrière. Trop de remords. De larmes entassées à cause de ce type.

CASSANDRE : Ton fric, je m'en tape. Tu sais bien.

LE VIEUX : Oh, voyons, tu ne nous imagines pas tomber si bas et nous mêler de vos histoires ?

CASSANDRE : Ah. C’est pas ce que t’as fait quand tu l’as aidé à flinguer mon petit ami ?

Le Vieux lui taxa son paquet de cigarettes. Le tassa. Lui en présenta une. L'embrasa pour elle.

LE VIEUX : Rien à voir. Ce serveur fouinait.

CASSANDRE : Tu m’intéresses, là.

Le Vieux se déridait. Il devait trouver le jeu palpitant. Ou réserver quelque chose.

LE VIEUX : J’ai un rendez-vous pour toi. En milieu de semaine. Voyage d’affaires. Un de tes anciens clients nous adresse un ami…

CASSANDRE :… Bof. Okay, j'irai. Raconte-moi plutôt pourquoi tu me couves. Pour quoi tu me fais bosser. C’est quoi, ton plan, au fond ?

Le dédain du Vieux se déposait sur elle. Ne la contrariait pas. Au contraire, elle en tirait de la fierté. Il représentait un autre épisode de sa vie. Sa chute. Elle s'imaginait en train de l'éviscérer. Et son sourire ne disparaissait plus.

LE VIEUX : Eh bien, tu sais, si tu veux garder un œil sur ton ennemi, fais en sorte qu'il devienne ton ami.

CASSANDRE : Admettons. Va pour le milieu de semaine. Mais tu devras m'en dire plus.

Un serveur déposait le cocktail maison à l'armagnac devant elle. Elle le goûta sans délai. Une soif atroce la tenaillait.

CASSANDRE : Sur la mort prématurée de mon petit ami, par exemple.

LE VIEUX : Voyons, petite, tu ne vas pas dicter ta loi.

CASSANDRE : Tu ne sais pas ce qui peut me passer par la tête, Yves.

Elle lui souriait de toutes ses dents. Et elle spéculait sur une façon de le faire tomber. Légalement ou pas, mais sans merci.

Tantine à sa gauche feuilletait une revue avec Martial en couverture. Sacrée Tantine. Lors de son séjour chez elle en juin, elle avait décrété :

« Tu me sembles déprimée. »

Du coup, elle avait pris rendez-vous pour elle à son insu. Et elle raquait bien sûr.

« C'est, rabâchait-elle, ton cadeau d'anniversaire en retard. »

Pour entamer son année scolaire sur de bonnes bases. Il ne fallait pas moins pour la traîner chez un magnétiseur. Ou un truc du genre. Un ancien médecin soi-disant. Un gourou. Un charlatan.

L'homme était une sommité. Le responsable de la guérison, alléluia, Guillaume en rémission d'un cancer. La famille occultait en chœur la chimio et les comprimés...

TANTINE : Tu verras, ici, c'est la Cour des Miracles.

Le miracle. Ce serait pour Cassandre de rayer Mark de sa mémoire. Elle ne se plaignait pas du reste. Call-girl en dilettante, droguée occasionnelle, n'étaient que les écueils de son mal-être. Un homme svelte, la quarantaine établie, aux yeux bleus perçants passa la tête par la porte. Il clama :

« Bonjour tout le monde. Allez, c'est à qui ?

La dizaine de personnes présentes se dévisagèrent. Tantine tirailla sa nièce par la manche :

– C'est à nous ! »

Et elle la charria dans le cabinet de consultation. Exposa au praticien que sa nièce, comme sa mère d'ailleurs, devait être dépressive. Enfin, il fallait faire quelque chose…

LE DOCTEUR : Mais elle n'est pas du tout dépressive, votre nièce ! Elle fait la guerre, vous ne voyez pas ?

Cassandre le jaugea. Elle venait à peine de le saluer. Comment pouvait-il... ? Le docteur indiquait gentiment la sortie à Tantine. Et elle angoissait soudain. Des ses iris inquisiteurs. De ce personnage atypique. Il lui demanda d'enlever son tee-shirt et commença les manipulations. Il lui posa des questions sur son sommeil. Puis sur sa consommation. Elle ne nia pas. Soudain, il se mit à parler. Beaucoup. Sans accroc. Sans bavure :

« Ça va te remettre d'aplomb pour un moment. Je n'en ai pas vu beaucoup des jeunes filles comme toi je dois dire. Tu as tellement vécu en peu de temps que tu satures. »

La jeune femme grelottait. Se rhabillait.

LE DOCTEUR : C'est très dur ce qui t'arrive, mais ce n'est pas la fin. Tu auras d'autres enfants. Choisis mieux le père la prochaine fois.

La jeune femme s'adossait vidée contre un fauteuil, pour enfiler ses chaussures.

LE DOCTEUR : Il ne changera jamais. Mets-toi ça dans la tête et fais ta vie. Trouve-toi quelqu'un de normal. Tu es forte et très intelligente, mais ça ne suffira pas. Il va te foutre en l'air pour de bon.

La jeune femme relevait le menton.

LE DOCTEUR : Tu vas moins avoir envie de consommer tes conneries maintenant. Et ça va aller pour les cauchemars et les insomnies. Mais si tu continues comme ça, il va falloir que tu reviennes me voir. Il t'a complètement cassée.

Et ses traits énergiques vibraient de compassion.

LE DOCTEUR : Reviens me voir, mais je ne te ferais pas payer. Je prends l'argent de ta tante, mais je n'aime pas d'où vient le tien.

La jeune femme se dressait. Stupéfaite. Épatée. Et s'il pouvait tout déceler, tout soigner, comme elle en était persuadée à l'instant, il pourrait aider…

LE DOCTEUR : Je suis désolé pour ton amie. Je ne peux rien pour les gens qui veulent mourir.

Il ne lui accorda pas une seconde de plus. D'autres avaient besoin de lui. La jeune femme frissonnait sous les impacts successifs. Il fallait qu'elle discerne une logique…

LE DOCTEUR : Allez, promets-moi de prendre bien soin de toi. Il y a ce garçon brun qui compte sur toi.

Je ne vois rien que nos noirs miroirs,
Rien ne se reflète dedans
Je suis aveugle, je ne vois rien devant
Pas d'avenir, derrière, plus de passé.
Je suis armée
Je trancherai nos miroirs
Mon enfer adoré
Et mille et un verres, les éclats voleront
Nos prisons
Je les écraserai
Et je saignerai
Des flots de larmes
Par chaque pore de ma triste peau
Pour te revoir
Avec moi devant nos miroirs

Elle l'avait remercié. Pas pour les manipulations sur sa colonne vertébrale. Plutôt pour l'espoir qu'il lui avait insufflé.

C'était paradoxal. Il l'avait pourtant prévenue que Mark ne changerait jamais. Qu'Annabelle allait mourir.

Les êtres d'exception existaient. Sur sa planète aussi. Ils pouvaient lui tendre la main. Michael lui avait adressé un signe patent de l'au-delà. Il comptait sur elle. Le tant à accomplir qu'elle avait voulu dénier se scellait en elle. La demi-heure l'avait bouleversée. Elle dormait bien. Une révolution. La cocaïne ne l'attirait plus. Du coup, ses idées étaient claires. Elle s'était trompée. Elle n'aurait pas dû bosser pour le Vieux. Il lui fallait revoir sa méthode. Elle se pardonnait aussi. D'avoir survécu à Michael. À son bébé plus tard. De devoir survivre à Annabelle un jour. Elle se sentait forte. Parce que quelqu'un avait su la deviner.

Le clan n’était plus qu’un souvenir. Des photos sur son oreiller. Gaspillés, l’exubérance et les esbroufes de l’Énervée, habitante des quartiers chauds de Solèse. Fanés, les apprêts, la luminosité de la Belle, hospitalisée sans arrêt, tourmentée par les infections opportunistes. Décatis, la sensualité et les évasions de la Blonde, la vamp, cloîtrée dans une autonomie toute relative. Recruteuse à ses heures. Le Vieux palpait ses commissions.

Les clichés recomposaient l'ensemble. Les montraient par trois ou quatre, suivant le photographe. Avant, le bec en cœur de Lina embrassait l’objectif. Le rire de Victoire éclatait. D’un mouvement affable, Annabelle entourait Cassandre. D’autres poses, une parade. Un bas autoportant se baladait sur une poignée de fenêtre chez Fabrice à Saint-André. Victoire, cambrée,

barbouillait la vitre de rouge à lèvres et de paillettes pour la blague du jour :

« C’est du Dali, non, l’art pour l’art ou un truc comme ça ? »

Annabelle la contredisait, *inculte, Dali c’est le surréalisme*. Victoire tirait la langue. Consternée, Lina définissait à son tour le pastiche digne de son auteur. Et elle croisait les jambes très haut au moment du flash. Une autre frénésie, le clan, trois alcooliques, parmi leurs séries de bouteilles. Victoire, Lina, elle, Annabelle enclenchait le zoom, titubait. Du coup, c’était nébuleux, ces trois paires de mirettes rougissaient des excès. La plus réussie, elles la devaient à Fabrice. Le jour où Annabelle avait inauguré le clan. Deux blondes platine en vinyle rouge, deux blondes platine en vinyle noir, parodiaient les danseuses du Crazy Horse.

La jeune femme la déplia. Le portrait, Mark avec elle. Elle le conservait contre elle, dans ses poches. Partout. Le rappel de ce que Mark pouvait être. Aux dernières nouvelles, le même trônait quelque part sur un bureau. Dans un triplex à Solèse. Derrière eux, les tronçons de verdure, la piscine, le manoir, ses roses s'évaporaient. La Blonde s’était focalisée sur ses modèles. Leurs expressions. Celle de Mark contre elle. Presque émerveillé. Son regard envers lui de la même catégorie. Juste un couple d’amoureux. Cassandre déchira tout de suite la photo. Elle rabâchait :

« Non, non, non, tu ne vas pas faire ça, ma fille, je te rappelle qu’il a failli te buter, c’est n’importe quoi, tu ne dois pas… »

Elle avait franchi le cap des dix-huit ans depuis un mois. Elle n'avait pas eu le cœur à fêter quoi que ce soit. Elle était majeure, libre. Mais si tout s'était déroulé comme prévu, elle aurait déjà présenté Mark à ses parents. Si elle et lui n'avaient pas rompu leur équilibre précaire. Elle avait beau vouloir se dissuader, rien à faire. Au fond d'elle, elle le savait, elle pactiserait encore et toujours. Parce que c'était ancré en eux, le syndrome de l'habitude, l'arrogante nécessité. Elle était prévenue. Pourtant, elle savait déjà qu'elle le reverrait.

Instant I plus cent trente jours – Lina poireautait sur le trottoir devant le restaurant. Le groom ne s'étonnait pas de sa présence. Elle avait envie de s'envoler avec les hirondelles. Dans le ciel déblayé du moindre soupçon nuageux. Les rafales refluaient depuis le lit du lac. Déferlaient sur le quai. Sur l'îlot du philosophe, les saules, les peupliers se tordaient. Elle se caillait. Inaugurait un vison gris. Au mois de septembre. Cassandre, rien que pour la fourrure, risquait de la crucifier sur place. Elle s'en voulait. Tendre ce piège maladroit. Pas le choix. Depuis qu'elle avait compris qui était impliqué dans la fausse-couche, elle ne voyait qu'une issue. Que les malentendus se dissipent. Que tout soit comme avant. Elle spéculait aussi. Si Mark et Cassandre se réconciliaient, la seconde emménagerait un jour ou l'autre à

Solèse. Lina aurait encore au moins une amie. Qu'elle pourrait conserver à vie.

Elle se sentait dépassée. Égarée par les décisions qu'elle prenait au quotidien. Maintenant qu'elle recrutait, elle se rendait malade. Isolée chez elle. Il n'y avait que le clan pour ne pas la juger. Le clan dépendait du couple Cassandre-Mark. Ils devaient se rabibocher. Et puis Mark était le meilleur protecteur possible pour Cassandre. Face à Yves. Elle se montrait agressive. Dérangeait. Il fallait mettre un terme à ses lubies. Cassandre, bouche bée, descendait d'une berline. Évidemment. Elle n'était pas dupe. Mark et elle venaient souvent ensemble avant le mois de mai.

LINA : On fait le début de soirée ensemble, petite sœur.

CASSANDRE : Ça ne correspond pas du tout à ce que le Vieux m'a vendu.

LINA : Pour une fois, tu la boucles et tu obéis.

CASSANDRE : Ça, c’est le mot qui me débecte. En plus, tu pues la mort. Beurk.

Elle tira sur la manche en vison. Accompagna la Blonde malgré tout. On les débarrassa de leurs vestiaires.

LINA : Je te paie le champagne.

Elle lui prenait la main, l’entraînait dans le coin salon. S'arrogeait un fauteuil. Commandait d'emblée deux coupes.

CASSANDRE : Alors, alors, qu’est-ce que tu mijotes ? T’as doublé ton cher Yves pour que je le voie… ?

LINA : Okay, t'as deviné. Il est là. Il t'attend. Essaie au moins d'écouter ce qu'il a à te dire.

Son amie baissait les yeux sous la frange de sa perruque rousse. Faiblissait. On les servait.

LINA : Déstresse. J'ai un deal réglo pour toi : tu démissionnes. Moi, cette fois, j'ai toutes les infos. Je te briefe sur ce que tu veux. C'est mieux pour ta santé.

CASSANDRE : Tu sais qui… ?

LINA : Oh que oui ! Sinon je ne te demanderais pas de lui laisser une chance.

Elle avala d'une traite la moitié de sa flûte.

LINA : On est plusieurs autour de toi. On t'aidera. Tu pourras compter sur nous. Tu le sais ?

Elle lui déposa une bise sur la joue.

LINA : Cassandre, il ne tient qu'à toi de ne jamais devenir comme moi.

On l'agrippa par le poignet. On la malmena un peu.

CASSANDRE : Marché conclu. Mais t'as intérêt à me balancer tout. Et vite.

Elle compta une deux trois. S'arracha à son siège. Traversa l'immense salle pour aller s'asseoir en face de lui. Le carmin de sa robe ultra-courte explosait dans l'ambiance feutrée. Une call-girl parfaite. Le style qu'elle recrutait sur Paris. Lina s'enquilla son fond de champagne. Ne régla pas les consommations. Puis s'esquiva.

Elle tremblait. Sans pouvoir se maîtriser. Simplement parce qu'elle n'avait pas prévu. Que ce serait ce soir. Qu'elle le verrait.

CASSANDRE : Théâtre, cinéma, opéras. Vie réelle. Il y a eu Phèdre, amoureuse dans le vide, Hippolyte en aimait une autre. Il y a eu Pelléas et Mélisande, Tristan et Iseut, Roméo et Juliette, des tas de jeunes cons BCBG. Il y a eu Ava Gardner et Franck Sinatra.

Elle leva la main. Harangua un serveur pour un cocktail. Avec le s'il vous plaît de rigueur.

CASSANDRE : Ava Gardner et Franck Sinatra. Exemple éloquent. La jalousie, ça pourrit un couple.

Elle scotcha son buste contre le dossier. Sortit une cigarette de son étui. Il voulut l'embraser pour elle, elle rejeta son geste.

CASSANDRE : Mais il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'affection, de lien classique entre toi et moi. On ne s'installera jamais ensemble. Il ne sera jamais question de vie à deux. Parce qu'on est…

Le serveur, stoïque, déposait sa boisson. Chiffonné par le look de la demoiselle et l'étroitesse de sa robe de satin rouge.

CASSANDRE : Deux fous. Des dingues incurables. Des antagonistes, opposés, c'est de pire en pire et c'est inexorable. Voilà. Moi je ne changerai pas pour toi. Je ne m'attends plus à ce que tu changes pour moi.

En face d'elle, il ne pipait mot. Le front à peine plissé par l'émotion.

CASSANDRE : Si tu ne l'acceptes pas, je n'ai plus rien à foutre ici.

Pourquoi à ce moment précis, se souvenir de longs mois ensemble, de vacances, de romantisme et de douceur ? Son cœur d'artichaut fondait encore. C'était instantané dès qu'elle retrouvait le Mark des bons jours.

MARK : Évidemment, je l'accepte.

CASSANDRE : Bon, ben, je t'écoute.

La maison – Quatre heures du mat'. Elle furetait parmi les CD dans le living du faux manoir. Hébétée. Ils avaient parlé des heures. Jusqu'à s'endormir l'un contre l'autre sur le sofa. Il lui semblait qu'elle n'avait jamais autant usé ses cordes vocales. Elle avait la gorge sèche. Il dormait toujours, la tête enfouie dans les coussins. La cravate à peine dénouée. Elle l'observait en coin. Elle n'osait pas. Se blottir contre lui. Une minute sur deux, elle rêvait de l'étrangler. De le trucider. L'autre minute, de lui sauter dessus. Rien n'était simple. Ses décisions s'étaient dissoutes dans l'alcool.

Elle ne pourrait jamais. S'intégrer dans la vie ordinaire. Le lycée, côtoyer des gens quelconques. Ceux qui se limitaient à leur vision étriquée. Elle avait dû renoncer le jour où il l'avait embrassée pour la première fois. À Saint-André. C'était si loin. Trois ans. Du Mark manipulateur et conscient de l'être, plus de

trace. Il avait disparu un automne. Au détour de son premier meurtre. Tic tac, une horloge derrière elle bourdonnait. Elle la reconnut. Il avait dû la rapatrier pendant leur séparation. Elle ornait la cheminée cathédrale du salon. C’était une horloge de bronze du dix-neuvième. Celle de Saint-André. Qui l'avait tant effrayée. Qui avait épelé parfois les secondes les plus interminables de son existence. Ils avaient essuyé mille crises depuis. Il avait persévéré. L'avait aimé. Ses défauts se résumaient à cet autre lui-même. Celui qui la minait. Qu'elle craignait par-dessus tout. Elle était partie de chez Fa pour un rencard. Mais Mark était toujours là. N’importe où, il s'imposait. Elle gagna la cuisine, ouvrit les placards. Il n’y avait jamais rien à bouffer dans la maison. Elle était vide la plupart du temps. Sans traiteur, pas de bouffe. Parce qu’il n’habitait pas là, voilà. C’était une résidence *en second*. Un château pour lui tout seul. Une frime de plus.

Elle s'approcha de lui. Elle ne savait pas estimer. La valeur de l'argent. L'étendue de son portefeuille. Lina l'avait un peu éclairée. Elle se tourna vers le hall. Elle voulait voir l'endroit de son cauchemar. Elle avait perçu l'odeur en arrivant. De la peinture. Ou du vernis. La porte à gauche du sas avait disparu. Elle se frottait les yeux. Le piano n'était plus là. Les statues ethniques, envolées. Comme les fauteuils acajou. Des cartons de livres s'empilaient sous des bâches.

MARK : Si tu as une idée… Pour la décoration…

Il s'était réveillé. La prenait dans ses bras. Elle faillit hurler. Se contint.

MARK : Je ne voulais pas que tu… te sentes mal ici.

Elle le refoula. Comment pouvait-il croire qu'une rénovation abolirait sa douleur, son chagrin ?

MARK : Je suis maladroit. Excuse-moi.

CASSANDRE : Tu peux m'emmener chez Fa, s'il te plaît ? Faut que j'aille récupérer mes affaires avant d'aller en cours.

Elle ramassait sa perruque sur la table basse en verre dépoli. Décrochait son manteau en tweed dans le hall. Et s'enfuyait du faux manoir.

[...] *I thought I could live in your world*
As years all went by
With all the voices I've heard
Something has died

And when you're in need of someone
My heart won't deny you
So many seem so lonely
With no one left to cry to baby [...]

GUNS N'ROSES – *Don't Cry* (Alt. Lyrics)(Stradlin/Rose) – Album « Use Your Illusion II » – Geffen Records 1991.

Sept jours. Elle avait tenu sept jours. Sans décrocher le téléphone. Au matin du huitième, elle abdiqua. Déguerpit du lycée. L'appela de la cabine téléphonique. Lui fixa un rendez-vous le vendredi soir, entre le hameau et la forêt. Déserta le dîner au restaurant avec une partie de sa famille le vendredi. Prétexta qu'elle était fatiguée.

À la nuit tombée, elle s’élança sous la pluie avec Kant sur les talons. La grosse allemande aux vitres teintées se planquait à l'entrée du chemin comme convenu. Elle, elle fit monter son chien à l'arrière. Il s'ébroua sans complexe sur sa couverture retrouvée. Cassandre s'installa à l'avant, la capuche ruisselante, la parka inondée. Claqua sa portière. Elle parcourut droit devant elle les draperies d’ondée, les tentures de l’ombre. Les balais d’essuie-glace crissaient.

CASSANDRE : Où on va, si on continue comme ça ?

Ses réflexions sur leur avenir, ses paroles, les insultes cent fois criées, souvent méritées, elles se vidaient de leur sens. Le pare-brise vibrait sous les gouttes.

MARK : Je ne sais pas.

Le bon gros berger se couchait sur la banquette arrière. Las de patienter. Le moteur ne vrombissait pas. À ce couple bancal, il ne restait plus d'espoir. Ils ne rentreraient jamais dans la normalité. Mais ils avaient une arme ensemble. L'humour.

MARK : Où veux-tu aller, *baby* ?

CASSANDRE : On a dépassé la dose moyenne de ridicule, là.

Elle pressait son pouls, son poignet du pouce, parodiait ainsi le diagnostic. La digestion de leur dépendance, celle qui lui prescrivait de le rejoindre ici, sous le déluge.

MARK : On l'a dépassée depuis longtemps. Mais tu es venue.

CASSANDRE : Obligée. J'adore la pluie.

MARK : Chose variable et changeante.

Elle sifflota pour la réplique.

CASSANDRE : Virgile, joli. Je décide, on va à la maison pour ce soir. Hein, Kant ?

Le chien dressa une oreille. Alors, le moteur, les trombes d'eau sur le capot abrutirent un peu la réponse de Mark.

Saint-André – Les trois jeunes femmes s'immobilisèrent devant le pavillon de banlieue. Victoire se tassa contre Cassandre. Lina soupira. Elles se figeaient devant chez Annabelle à Saint-André. N'osaient pas pousser le portique du pavillon.

LINA : Allez, quoi, souriez, on est le clan, on est toujours là… !

CASSANDRE : Pour combien de temps… ?

VICTOIRE : On aura quand même tenu trois piges.

Ses cordes vocales s'engourdissaient. Une dame tassée par le temps, aux longs cheveux gris noués en faux chignon, les aperçut par la fenêtre. Elle se précipita hors de sa cuisine. Avança vers les invitées de sa fille :

« Bonjour Lina ! Bonjour, vous êtes Victoire et Cassandre ? Annabelle m'a tellement parlé de vous ! »

Les deux interpellées savaient pourtant. Annabelle n'avait rien évoqué d'autre que leur amitié. Mais elles se décomposèrent. Deux gamines prises en flag. La dame les précéda dans le pavillon. La Belle, elle, se tenait dans le vestibule. L'Énervée faillit reculer. Son amie, sa meilleure ennemie, lui paraissait cadavérique. Blanche. Des croûtes parsemaient son visage. Au moment où elle la serra contre elle, elle perçut une plume, son souffle. Se souvint que la Belle vivait dans ce corps infâme. Une âme légère, aérienne. Qui transcendait le virus immonde.

ANNABELLE : Merci d'être venues. Ça me fait tellement plaisir de vous voir…

Elle essuyait son œil. De les accueillir pour la première fois toutes les trois dans ce lieu. Là où elle avait grandi. D'habitude, du clan, seule Lina venait. Sven parfois l'accompagnait. S'amusait à interpréter le fiancé de la Blonde. Le fidèle Dimitri ne dérogeait jamais à ses deux visites par semaine. Ironie du sort. Dimitri était son premier mec légitimé par ses parents depuis la mort de Cédric. Or, Dimitri et elle ne partageaient qu'une amitié. Une vivace qui aurait dû déboucher sur…

LA MÈRE D'ANNABELLE : Je vous prépare du thé, des tisanes ?

On demanda chacune son parfum. Même l'Énervée grommela un s'il vous plaît.

ANNABELLE : Maman, on va dans ma chambre !

Les quatre ex-adolescentes prépubères grimpèrent les escaliers en chahutant. Se posèrent parmi les coussins dans sa chambre.

LINA : Je déclare ouverte la première séance extraordinaire du clan !

VICTOIRE : Si j'ouvre la fenêtre, je peux cloper ?

CASSANDRE : Ça ne va pas, non, elle va prendre froid !

ANNABELLE : Oh, petite maman, j'ai encore mon mot à dire, non ?

Elle ouvrit le tiroir de sa table de nuit. Exhuma un paquet de longues, le brandit. En distribua une à chacune. Enfila un pull gris souris en maille épaisse. Puis, malgré le froid d'octobre, elle entrebâilla la fenêtre.

ANNABELLE : Je voulais vous revoir… Ensemble. Comme avant.

CASSANDRE : Nous aussi, on voulait te revoir…

LINA : Aïe, aïe, aïe, le clan réuni tous les jours, ça, c'était une grande époque…

Elle ravala sa salive. Et si elle avait froissé sa meilleure amie ? L'Énervée se coula vers la Belle. Caressa son omoplate dans un élan.

VICTOIRE : Le clan, c'était ton idée. Sans toi, il n'y a plus de clan… Il n'y aura plus de clan. On est toutes… différentes.

La Belle la fusillait de ses iris mi-verts, mi-noisette, inchangés. Mais son corps, lui, pâtissait tant des traitements…

VICTOIRE :… Merde, tu vas crever ! T'as autre chose à foutre que t'occuper de nous !

ANNABELLE : Toi aussi, tu vas crever, Victoire. Et Lina, et Cassandre un jour.

VICTOIRE : C’est vrai, tu fais chier, occupe-toi de ta gueule un peu…

Et les larmes roulaient de l'arête fine de son nez sur son filtre. La Blonde accourut avec un mouchoir en papier. La porte émit un faible : toc, toc, toc.

Lina se précipita pour l'ouvrir. Débarrassa la mère d'Annabelle de son plateau. Promit qu'elle fermerait elle-même la fenêtre. Puis revint. Plaça le plateau sur le bureau. Elle servit à chacune sa tisane ou son thé. Sans avoir besoin de vérifier qui voulait quoi. À force, elle les connaissait par cœur, ses trois amies.

ANNABELLE : On l’a cherché, ce qui s’est passé. C’était nous, de A à Z. On a un tiroir-caisse à la place du cœur. Résultat ? Comptez vos morts, vos blessés, ramez. Michael, moi. Après, s’il n'y a pas de vaccin, ce sera toi. Tes tarifs à la nuit ont chuté, là. Juste récompense, on a été des idiotes. Au service de leurs humeurs.

Victoire écrasa son mégot. Se rongea aussi sec une cuticule.

ANNABELLE : Vous irez là où vous devez. Sûrement dans trois milieux différents. Mais vous saurez toujours au fond que quoi qu’il arrive, il y a eu quelqu’un pour vous. Pour vous comprendre. Pour vous aimer. Sans tenir compte de vos erreurs. Parce que nous sommes quatre à les avoir faites.

VICTOIRE : Ouais, certaines plus que d’autres…

Cassandre l'attirait contre elle par le poignet. L'enlaçait.

ANNABELLE : Non, non. On a toutes de quoi s'en vouloir.

Lina déposait sa tête contre son épaule.

ANNABELLE : J'ai contaminé des clients. Sciemment.

Ses trois amis s'en doutaient depuis longtemps. Mais blêmissaient. L'une se racla la gorge.

CASSANDRE : Je voulais que mon bébé disparaisse.

LINA : Moi, je ne vis que pour le fric. Je suis capable de tuer pour gagner du fric.

VICTOIRE : Je suis responsable à cent pour cent du meurtre de Michael.

Elles avalèrent des gorgées de leurs boissons. Elles se cramaient le palais. Ne pipaient mot.

CASSANDRE : Victoire… ce n'est pas toi qui as appuyé sur la détente.

Deux perles verdoyantes se chevillaient à elle.

ANNABELLE : Putain, j'ai un regret. Je ne les verrai pas payer l'addition.

VICTOIRE : Ils ne la paieront peut-être jamais, hein ?

CASSANDRE : Oh que si. Et avec les intérêts.

La jeune femme s'affala sur le fauteuil. Épuisée. Son souffle s'enlisait. Elle avait flâné du parking au restaurant. Admiré les toits de l'hôtel casino huilés par le grésil. Les hectares de pelouse devant le lac. Sa mère allait la sermonner pendant des

heures. À raison. Elle ne voulait pas l'inquiéter. Personne ne pouvait savoir. Expérimenter le désir de vivre et la peur de mourir à son paroxysme quand on a déjà rendu les armes. Pénétrer à petits pas dans le dernier automne de sa vie. Et pouvoir se retrouver là attablée en face des flots foncés du lac de Saint-André. Cajolée, pour un déjeuner de midi en tête à tête. L'amour, elle ne l'avait pas consommé lors de leur seule nuit ensemble. Elle était une pro à l'époque. Sans sentiment, que de la mécanique. Aujourd'hui, elle se délectait de leurs rendez-vous si chastes. De la passion tue et muée en un sentiment éternel. Son cavalier s'assit à sa gauche. Elle angoissait depuis qu'il était venu la chercher. Devait-elle lui poser cette question ? Elle qui n'était plus que le reflet déformé de celle qu'on surnommait la Belle. Filiforme. Maigre. Fade. Au bout du rouleau.

ANNABELLE : Tu n'es pas venu me voir. À l’hôpital.

Il étreignait sa main. Lui murmurait qu'il était désolé. Voyage d'affaires. L'excuse banale la plus courue du Tout-Solèse...

ANNABELLE : Je sais que je t’inspire de la pitié. Que je suis laide.

DIMITRI : Ne dis pas ça, c’est faux.

Elle commanda du poisson. Lui aussi.

ANNABELLE : Tu pourrais avouer maintenant. Aurais-je pu être la seconde épouse d’un homme d’affaires ? Si je n’avais pas eu certains problèmes ?

L'obsession enflait crescendo depuis le premier soir où elle s'était réfugiée dans ses bras. Depuis qu'ils se confiaient l'un à l'autre.

Dimitri n'avait rien à voir avec le gentil Cédric à peine émergé de l'adolescence. Souvent d'ailleurs, elle vérifiait à quel point son odyssée dans le milieu de la nuit l'avait transformée. Elle n'avait plus les mêmes idéaux. Plus les mêmes goûts. Elle s'attachait aux qualités de Dimitri. Son honnêteté malgré ses activités. Ses yeux chaleureux. Sa gentillesse. Son humour et son flegme. Son physique aussi, rassurant. Ses épaules carrées, son torse velu, ses traits virils. Elle avait cru d'abord se raccrocher à lui. Elle s'était leurrée. Elle était tombée amoureuse de lui au fur et à mesure des mois. Sans espoir. Il était trop tard.

DIMITRI : Oui. Tu aurais pu.

Ils tournaient à l'eau. Elle n'avait souhaité ni champagne, ni autre alcool. Et il s'interdisait de boire seul.

ANNABELLE : Dimitri, je ne me sens pas bien.

Il sentit un coup au centre de sa poitrine. Il la savait malade, bien sûr, depuis longtemps. Mais il ne parvenait plus à s'imaginer sans ses escapades avec elle. Sans sa douce voix à l'autre bout du fil. Sans sa meilleure amie.

ANNABELLE : Et je vais laisser un champ de bataille merdique derrière moi en partant.

DIMITRI : Arrête de penser à tes amies. Pense à toi. À te soigner.

ANNABELLE : Tu es le seul en qui je peux avoir confiance. Tu vas devoir assurer.

Il leva le bras au passage d'un serveur.

ANNABELLE : D'accord pour une ou deux coupes…

Il obtempéra. Caressa une mèche de ses cheveux ambrée. Elle ferma les yeux. S'arrogea ses doigts. Les embrassa.

ANNABELLE : Tu veilleras sur le clan. Tu es le seul à pouvoir le faire.

DIMITRI : Annabelle, ton clan n’existe plus. Je suis désolé, mais…

ANNABELLE : Respecte-moi, respecte ce que je te demande. Le clan existe encore.

DIMITRI : Je ferai ce qui est dans mes possibilités.

ANNABELLE : Même pour Cassandre ?

DIMITRI : Cassandre. C’est une plaie. Et avec ce qui s’est passé…

ANNABELLE :… Tu te débrouilleras.

Il baisait ses phalanges diaphanes. Secouait le menton. Elle lui chuchota :

« Bien sûr que si… »

DIMITRI : Elle est ingérable.

ANNABELLE : C’est pour ça, précisément, qu’elle vous fait tous craquer.

DIMITRI : C'est un fléau, cette fille. Elle ne me fait pas du tout craquer…

ANNABELLE : Qu’est-ce que tu voudrais cacher à une mourante ?

DIMITRI : Ne dis pas ça ! Je ne supporte pas de t’entendre dire… !

Il avait haussé le ton. Se le reprochait déjà.

DIMITRI : Il n’y a que toi pour voir une part d’humanité en moi. Je n'ai que toi.

ANNABELLE : C'est faux. Tu as ceux à qui tu laisses croire que tu es profondément humain.

Les bulles lui chatouillaient l'œsophage. Les lèvres.

DIMITRI : Lina n'aura plus besoin de personne bientôt. Victoire, je veux bien faire ce que je peux. Mais Cassandre est avec Mark. Ce n'est pas mon problème.

ANNABELLE : Oh si, c'est ton problème. Ou alors, crois-moi, ça va le devenir.

Il la contemplait. Son visage aux lignes parfaites rayonnait devant les baies vitrées, sur un horizon terne. Les traces de prurigo voilées par un fond de teint, la maigreur dissimulée dans un pull tunique ivoire. Elle pouvait toujours séduire. Si proche de la fin.

ANNABELLE : Le jour où elle se venge comme elle le prévoit, aide-la. S'il te plaît.

London, Park Lane – Elle fumait debout. L'œil figé sur le *fog*. Elle dominait les panoramas. Une avenue, l'un des beaux parcs de Londres à cent pas. Tissus kitch et fleuris, causeuses calées dans les embrasures rondes des baies vitrées. Salle de bains en marbre, baignoire balnéo. Salle à manger d'apparat. La suite ne lui avait pas paru immense au mois de février dernier. Et à présent, elle se perdait au milieu. À chaque séjour, il réservait la même *roof suite*. Une aberration pour deux. Comme elle s'indignait à leur arrivée, il lui avait rétorqué :

« J'ai besoin d'espace… »

Un après-midi, dans le faux manoir, il lui avait déclaré :

« Bon. Il va falloir que tu te libères au moins trois jours. »

CASSANDRE : Exigeant en plus…

MARK : J'emmène ma petite hippie faire du shopping sur *Carnaby Street*.

CASSANDRE : Bof… *Already done*. À quand les comédies musicales sur Broadway ?

MARK : Quand tu voudras.

CASSANDRE : J'suis pas très avion.

L'anglais lui était aisé. Elle alignait les dix-neuf sur vingt depuis la seconde. Quasi bilingue, elle foirait dans les autres matières. Trichait. Dix-huit piges. Et elle mentait toujours. Comme aux premiers jours de leur liaison. C'était cynique, affligeant. Fa lui avait ficelé une excuse pour cinq jours. Des révisions du bac en octobre. Ses parents avaient applaudi.

Un doute. Que venait-elle faire à Londres avec lui ? C'était comme s'il voulait réanimer leurs sentiments d'avant le mois de mai. Et elle se savait incapable de redevenir la même Cassandre. Il se pomponnait. Elle le taquinait depuis trois ans à ce sujet. Il mettait un temps fou à se préparer. En privé, elle le traitait sans complexe de gonzesse. Mauvais signe, aujourd'hui, il avait embarqué le téléphone sans fil dans la salle de bains. Il devait rencontrer des amis à lui ici.

Elle avait à peine ouvert ses bagages. Vissa sa clope à son bec. Partit se dénicher une robe. Alluma au passage la télévision.

Tapa de mémoire le numéro de la chaîne musicale sur la télécommande. Billy Idol se mit à rugir un de ses refrains favoris :

« *In the midnight hour, she cried more, more, more…* »

Elle monta le volume. Tira une robe à moitié transparente de son fourbi. Rangea sa redingote dans une penderie. Jean-Paul Gaultier, le chouchou de la planète mode. Mark contestait. Pas assez classieux. Trop vulgaire. Elle se promit de ramener un surplus de bagages conséquent dans le vol retour en *first class*. Pas grave. Mark raquerait l'excédent. Sur l'écran large, Billy Idol sautillait, agitait les coudes, devant une foule en délire.

« *More, more, more.* »

Elle s'immobilisa au solo de guitare. S'appropria, pour la première fois le couplet culte :

« *… I walked the world with you, babe*
A thousand miles with you
I dried your tears of pain, babe
A million times for you…
I'd sell my soul for you babe
For money to burn with you
I'd give you all, and have none, babe
Just, just, justa, justa to have you here by me… »[35]

Elle s'était laissée choir dans un fauteuil.

« J'ai vendu mon âme. »

---

[35] Billy IDOL– *Rebel Yell* (Idol–Stevens) – Album « Rebel Yell » – Chrysalis Records 1983.

Elle tira sur le filtre. Une dose de nicotine pour masquer son malaise. Elle se blâmait. C'était systématique. Elle se reprochait les mots, les gestes. Les siens, ceux des autres. Sa situation, ses souffrances, ses épreuves, ses hontes. Masochisme imparable. Costume à la coupe impeccable, chic et noir aux reliefs en rayures à peine visible, sans cravate, Mark s'exilait de la salle de bains. Elle le snoba. Écrasa son mégot. Replongea par la fenêtre. Cinq étages plus bas :

« Si tu me fais le coup des amis à voir, je te jure que je rentre chez moi illico à la nage par la Manche. »

Il reposa le téléphone. Appuya sur le bouton arrêt du téléviseur. L'air désolé :

« C'est trop tard, notre soirée est programmée. »

Elle s'étouffait déjà de rage. Se traitait d'idiote. Se serait bien jetée par la fenêtre pour atterrir cinq étages plus bas. Il la prenait dans ses bras, elle le repoussait.

CASSANDRE : Je te déteste.

MARK : Mais non, mais non. J'ai annulé les amis et j'ai réservé une table au *Mon Plaisir*[36].

---

[36] *The Mon Plaisir*, le restaurant français le plus vieux de Londres, en tout cas présumé.

Hôpital de Saint-André – La malade feuilletait un tabloïd débile. Sur sa table de nuit en formica blanc, *Les nuits fauves* [37]de Cyril Collard se vouait à l'inutilité. Avec une dédicace en en-tête : « Et si la vraie vie débutait le jour où on apprend à se pardonner ? L'Éternité, après, ce n'est rien, un détail. *Enjoy it*. Cassandre. »

Elle n'avait pas pu aller voir le film au cinéma. Pas le courage. Ce type malsain. Un peu à son image. Elle ne lirait pas le livre non plus. Trop de dégoût. Pas envers l'auteur. Lui, il avait un regard de spleen. Et franc. Le rien à perdre de ceux qui osent tout. Une visiteuse entra dans la chambre d'un bond.

LA JEUNE FEMME : Je ne savais pas si je pouvais t'apporter des fleurs…

Elle tendit à la malade une boîte de chocolat. Une voix rauque et plaintive s'éleva. Les cordes vocales s'usaient à prononcer :

« Les chocolats, c'est bon pour le moral. Assieds-toi, je t'en prie. »

La jeune femme obtempéra. Un peu maladroite. Sans oser lui faire la bise, se pencher sur elle, à cause de ces grosses plaques sur l'épiderme. Elle n'avait pas l'habitude des hôpitaux. Elle craignait le virus.

LA JEUNE FEMME : Euh… Comment ça va ?

ANNABELLE : Mieux que les circonstances pourraient le laisser supposer.

---

[37] Première édition : Flammarion 1989.

Elle se remémora soudain Les *nuits fauves* près d'elle. Avec le prénom de Cassandre en ouverture. Elle fit un effort surhumain. Dissimula sa paranoïa. Actionna le bouton. Le dossier du lit se hissa en gémissant. Elle rangea le magazine et le bouquin dans son tiroir. S'immobilisa en position assise. Bien droite.

DELPHINE : Quand est-ce que tu sors ?

ANNABELLE : Le problème, ce n'est pas de sortir. C'est d'éviter de revenir…

Le genre de visite qui la déboussolait. Les gens, engoncés dans leur quotidien. Qui ne la voyaient que par politesse. En même temps, la jeune femme à ses côtés avait assez souffert. De la disparition inopinée de son frère cadet. C'était le moment de poser la question. De faire comme si. Pour tenir sa parole. Elle n'en avait pas envie. Mentir aujourd'hui, c'était douloureux. Elle avait eu droit le matin à une batterie d'examens. Avec des infirmiers sympas. Mais calfeutrés, à l'abri du virus, puisqu'elle était leur ennemie.

ANNABELLE : Est-ce que tu as des nouvelles… ?

Sa visiteuse secoua la tête. Désolée. Nostalgique. Et la Belle ne pouvait rien à son chagrin. Que la baratiner. L'aider à cultiver des chimères.

DELPHINE : J'en suis même au point où je pense qu'il est… Enfin, il a dû avoir un accident…

ANNABELLE : Non, il ne faut pas penser ça ! Il ne lui est rien arrivé ! Il a dû partir plus loin qu'il n'avait prévu ou atterrir dans un coin perdu… En tout cas, moi, je refuse de te croire.

DELPHINE : Ma mère aussi, refuse de me croire. Mais je te jure, il y a quelque chose qui cloche. Ce n'est pas Michael, il n'est pas comme ça. Il nous aurait donné des nouvelles, ça fait deux ans !

La Belle ne respirait plus. Se sentait prise de nausées. Priait pour que Delphine se casse, vite. Mette fin à son supplice. Jouer la comédie ainsi alors qu'elle était si lasse…

DELPHINE : J'ai demandé en tout cas une recherche dans l'intérêt des familles. Je veux savoir où il est. Après, libre à lui s'il ne veut pas nous voir…

La Belle frissonna. N'entendit qu'un mot sur tous. Perçut le sens. On allait se mettre à la recherche de Michael. Sa visiteuse spéculait à haute voix. Sans plus la concerter.

DELPHINE : Je me demande toujours, sa copine, elle serait partie avec lui ? Et sa famille ne la rechercherait pas ? Ou alors, elle ne serait pas partie, mais pourquoi ne se manifeste-t-elle pas ? Je ne la connais même pas, tu te rends compte, je n'ai aucune idée de son prénom… Ou alors, il aurait inventé cette fameuse copine pour qu'on lui lâche les basques ? C'est comme cette histoire de voiture. Qu'est-ce qu'elle foutait là-bas ? Il aurait pris l'avion à trois-cents kilomètres d'ici alors qu'il y a un aéroport avec des vols pour le monde entier à cinquante kilomètres de chez nous ?

ANNABELLE : Tu me colles la migraine avec tes suppositions. Moi, la seule chose que je comprends, c'est que je ne reverrai pas Michael avant de mourir et que tu n'as aucun moyen de le prévenir quand je passerai l'arme à gauche.

Sa voix défaillante, sa conviction. Peut-être sa visiteuse allait-elle marcher ?

DELPHINE : Excuse-moi. Ce n'est pas de ta faute. Je suis sans arrêt en train d'y réfléchir.

ANNABELLE : Moi aussi, je dois dire, je réfléchis souvent à tout ça.

Ouf, elle avait émis une vérité. Qui la soulageait un peu. Il fallait embrayer sur d'autres feintes. Protéger ceux qui resteraient…

ANNABELLE : Tu as peut-être raison, au fond. Il n'avait plus de copine et il a voulu nous faire croire qu'il avait quelqu'un dans sa vie. À force de vivre des peines de cœur, on devient aigri parfois… Moi, je ne l'ai jamais vue en tout cas, sa soi-disant copine…

DELPHINE : Ça correspondrait à la sensibilité de Michael… Il a très bien pu se faire des illusions sur une fille et s'apercevoir qu'elle ne le calculait même pas.

ANNABELLE : Je suis même sûre que c'est quelque chose comme ça. Michael est tellement sensible…

Le quart d'heure suivant acheva de l'ankyloser. Sa visiteuse et elle évoquèrent une à une toutes les incohérences dans la disparition. Et elle, systématique, maintenait contre vents et marées, le cap.

Convaincre que Michael allait bien. Qu'il était quelque part dans le monde. Qu'il s'était imaginé une fille idéale. Qu'il avait été déçu. Que Cassandre n'existait pas. Lorsque sa visiteuse déserta enfin sa chambre d'hôpital, la Belle appuya sur le bouton pour revenir en position allongée. Puis s'écroula en arrière sur son oreiller. Et pleura.

Beauval – Boum. Encore une heure à encaisser les statistiques. Les données sur l'épidémie. Les discours « il faut se protéger ». Les yeux verts noisette d'Annabelle braqués sur elle, la dernière fois. Et ceux de l'Énervée, émeraudes fripées par le virus. Les autres, ses camarades, derrière elle, graffitaient sur leurs pochettes. Mâchonnaient leurs stylos. Se foutaient du HIV.

Fa, à ses côtés, triturait ses longs cheveux de jais. Faisait des bulles de son chewing-gum. Exprimait son assiduité dans chaque matière. Elle justifiait son échec au bac. Et son redoublement. C'était le deuxième. Le Vieux la menaçait, il n'y en aurait pas de troisième. À elle, elle se confiait, elle devait retarder l'échéance. Son embauche à Solèse dans un nouveau salon. Du coup, elles avaient tous les cours généraux en commun. Depuis quatre mois déjà.

Sur les fenêtres, le mois de janvier imposait son givre. Dans le faux manoir, à une dizaine de kilomètres d'elle, le salon au piano avait achevé sa transformation. Les murs s'étaient ornés

de frises ivoire et de photographies en noir et blanc. Mark avait commandé un meuble massif, acheté une télévision immense et deux canapés douillets. Il avait laissé assez d'espace. Cherchait un piano ancien rénové pour lui plaire. Elle en avait toujours rêvé. Un automatisme, elle triturait son mot d’absence dans sa poche. Elle n’aurait même pas dû être en classe. Mais Mark passait la chercher à dix heures. Et elle ne traînait pas les bars avant leurs rendez-vous. Elle voulait garder l’esprit clair. Ils ne s'étaient pas vus pendant vingt jours.

À chaque fois, même scénario. Ils se querellaient parce qu’elle était majeure. Parce qu’elle ne voulait pas lui présenter sa famille. Parce qu’elle dissimulait leur relation. Parce qu’elle crevait de honte à la pensée qu’on apprenne ce qu’elle avait été pour lui. Ils se disputaient parce qu’il sombrait dans la mégalo, ou dans la parano, ou qu’il buvait trop. Parce qu’il lui ordonnait d'emménager à Solèse. Sous n'importe quel prétexte, ils se bagarraient. La différence, c'est qu'elle se défendait. Elle dégainait n'importe quel objet contondant pour lui planter dans le cœur. Les coups, les menaces, ce n'était plus seulement lui qui les assenait. Kant ne venait plus avec elle au faux manoir. La violence le déstabilisait. Le rendait agressif. Il avait mordu Mark dans une mêlée. Parfois, elle baissait les bras. S’il avalait trop de whisky, elle calmait le jeu. Le temps d’être enfin en sécurité chez ses parents ou chez Fa. Et là, elle lui disait au revoir. Adieu. Elle

l'ignorait ensuite, l'effaçait pendant des jours, des semaines. Il n'existait plus pour elle.

Au bout du compte, il l’appelait un soir. Avant que sa mère ne rentre. Il lui proposait un dîner, une sortie. La lune. Et elle craquait. C’était reparti pour les rencontres clandestines, les séjours organisés chez des *copines*. Du coup, elle était en terminale. Ses notes s'évertuaient à jouer au yo-yo. Deux semaines de quinze sur vingt. Deux semaines de cinq sur vingt. Elle bûchait non-stop pendant deux semaines. Participait. Puis elle se perdait avec lui, le même temps.

Parfois, Lina lui téléphonait. Puis débarquait le lendemain au volant de son bolide à Beauval. Se garait entre les pavillons de banlieue. Victoire, Sven, les rejoignaient à Solèse. Ensemble, on partait courir les boutiques. Le clan renaissait alors. Au milieu des rires irraisonnés, dans les pubs où on commandait du champagne à quinze heures. Devant les vitrines, chez les esthéticiennes. Un moment où elles étaient seules, Lina lui avait exposé. Elle avait pris des gants. Victoire n'avait pas osé. Maintenant, elle savait qui avait pourri les idées de Mark au mois de mai précédent. Elle connaissait le fax. L'identité de l'étrange cliente de Lola. À la sonnerie, Fa se réveilla. Déploya ses longues jambes. La pista dans les couloirs.

FA : La semaine prochaine ou dans deux semaines, je ne pige pas ?

CASSANDRE : À cheval sur les deux. J'ai besoin d'un long week-end.

FA : Tu tires une drôle de gueule. On dirait que tu veux buter quelqu'un…

Son amie se traçait un chemin parmi les lycéens. Sans un mot.

FA : Bon ben à demain alors ?

Un bécot retentit sur sa joue. Cassandre s'extirpa de la foule. Cavala dehors. Dans la cour, le bitume abîmé par le temps se couvrait de gelée. Elle sentait son cœur palpiter. Son cœur d'artichaut, comme aimait à la surnommer Sven. Elle dépassa le portail. Il n'avait pas voulu patienter dans sa voiture. Il était là. Elle se rua dans ses bras et les murmures fusèrent des deux bouches, des je suis désolé, des pardonne-moi par paquet.

Riex, faubourg de Solèse – La villa de Dimitri se peuplait. L'âtre rond gommait le froid en rafales sur les toits. Le bouddha la lippe consternée sur son granit la dévisageait. Elle se fanait d'ennui. À cause des laïus, les stations de ski, l'immobilier, le prix des chalets, les mérites comparés des 512 TR, d'autres fameuses italiennes, un vernissage burlesque, le dernier concert, l'Échiquier du Mal,[38] et ce que pouvait écrire Goethe… *Et qu'a-t-il bien pu écrire d'essentiel, hm, exquis ces apéritifs, le traiteur, qui eèst-*

[38] L'échiquier du Mal

ce ? Eux tous, les nantis sous leurs abords culturés[39] la rendait hargneuse. Elle regretta amèrement Marx, Proudhon. Et elle rumina sa robe fourreau griffée, la soie sur son dos, le labeur de pauvres petits vers. Un jour, à force, ces tarés, ils lui déteindraient dessus.

L'homme au crâne rasé s'enquit de tout le comité. Décortiqua d'un œil amusé les attitudes. Se riva près de Fabrice. Lui débita trois platitudes polies. Le Chauffeur, à peine libéré d'une énième cure, se cherchait une épouse convenable sous la houlette de son tonton. La rumeur galopait, une héritière avec des œillères serait la bienvenue. On colportait que les finances stagnaient. Le Vieux avait des ambitions démesurées. Et Fabrice ne voulait pas renoncer à sa Victoire. Mademoiselle vint à eux. Concéda à la tradition des bises, pour le Chauffeur aussi. Elle le méprisait. Ne le camoufla pas, lui imposa :

« Comment se porte Lola ?

Le Chauffeur bêla un :

– Bien. »

Et il décampa en faveur de son oncle plus loin.

DIMITRI : Tu l'as effrayé…

CASSANDRE :… C'est un faucheton. Il baise l'Énervée et il se la joue snob sans complexe depuis sa dernière cure. Tous frais raqués par le Vioque.

---

[39] Cultivés, bien sûr.

DIMITRI : Ton vocabulaire me paraît pour le moins déplacé, ce soir.

CASSANDRE : Mais tes murs sont habitués aux termes déplacés. Je te rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, on croisait chez toi des putes. Bizarre, les macs eux, tu les invites toujours. En revanche, des putes conventionnées un temps, il ne reste que moi.

Elle croisa le regard de son hôte. Presque hilare. Et synchrones, les syllabes déferlèrent, les aiguilles d'une horloge :

« Je t'adoreuh… »

CASSANDRE : Ah, Cassandre, j'adore ton sale caractère…

DIMITRI : Tout à fait. Et ta robe. Sexy en diable. Comme toujours.

Il se fit la leçon. Les paillettes irisées éclataient sur le grain de peau. Le bustier brodé sculptait les seins et un simplissime pendentif. Les deux noyaux marron s'aiguisaient sous les sourcils accentués et le maquillage foncé. Et la bouche, pourpre, pulpeuse se moquait.

CASSANDRE : J'ose te laisser seul parmi les vampires de ta bourgeoisie ?

DIMITRI : Ose, mais reviens plus tard, nous n'avons pas fini la lutte des classes.

Elle tourna les talons. Il guigna les reflets de l'étoffe. Les plis sur sa chute de reins. Et se rabroua. Léonore se tordit d'un rictus au loin.

CASSANDRE : Comment allez-vous, ma chère Léonore ?

Elle se questionnait à son sujet. Comment la harpie endurait-elle sa face dans le miroir le matin ? Aucun signe ostentatoire d'hostilité n'était admissible pour le moment. La mégère fléchissait devant elle.

LÉONORE : Bien.

Elle orienta sa tête à gauche, à droite. Une mécanique dédiée à la bienséance. Avec des fantasmes dignes du hard crade. Faites médecine…

CASSANDRE : Pourrait-on se parler en privé ?

Elle soupirait, mutine, sans ambiguïté.

LÉONORE : Volontiers, si tu m'accordes cette faveur.

Elles se faufilèrent ensemble vers un angle du living, puis dans le couloir.

LÉONORE : Je sais que tu ne m'apprécies pas. Même après tout ce que j'ai fait pour toi.

CASSANDRE : Je vous suis très reconnaissante. Au contraire.

Elle se félicitait, le ton était nickel. Merci aux répétitions mentales. Pour se défouler, elle visualisa des crochets de bouchers.

LÉONORE : En tout cas, moi, je t'apprécie, tu comprends ?

La fille acquiesçait. Et pensait :

« Mais non, je suis une cloche, je sais pas où tu veux en venir, charogne… »

CASSANDRE : Bien sûr…

Elle ancrait son hameçon dans le gosier du poisson. Encore un peu, il bondirait pour frire dans la poêle.

LÉONORE : Nous pourrions peut-être repartir sur de bonnes bases.

La fille susurra un oui accrocheur. Réanima sa peine, les explications de Lina. Se cantonna à son plan. Allons, allons, ne pas la trucider sur-le-champ…

LÉONORE : Combien ?

La fille faillit lâcher son champagne. Disserta sur le manque de tact de la mégère. Non, mais, elle ne se souvenait pas qu'elle avait arrêter ou quoi ? Enfin, c'était un arrangement, la rescousse du destin. Elle balbutia un nombre, au hasard, astronomique. De toute façon, elle n'avait jamais su au fond combien elle, son corps pouvait coûter sans les commissions. Comme une marchandise. Se vendre. Elle parapha avec une date, une heure, la mention payable d'avance. Ne pas perdre l'essentiel de vue. Pourvu que l'éphèbe souscrive si jamais…

LÉONORE : D'accord, d'accord. Et pour le reste ?

Cassandre dédicaçait ses desseins à ses collègues, masculins ou féminins. Elle en aurait vomi, des petites marottes salaces, carrément biscornues. Elle n'avait jamais été faite pour ce job. Elle était trop impressionnable. Ses lèvres s'ouvrirent sur un probant :

« *No problem*. »

LÉONORE : Tu peux peut-être inviter un ami ?

La fille émit un second :

« *No problem*. »

Il fallait qu'elle parvienne à convaincre Sven. Ou elle inventerait un rhume pour expliquer son absence. C'était malin. Et elle releva le menton.

CASSANDRE : Ne nous faisons pas remarquer, s'il vous plaît. Venez.

Elles se séparèrent. La plus jeune se jeta sur du champ' et une brioche au foie gras.

DIMITRI : Cassandre ! Tu devais revenir me tenir compagnie !

L'interpellée simula la gaieté. Il frôla son épaule d'une main amicale.

DIMITRI : Qu'est-ce qu'elle te voulait ?

CASSANDRE : S'il te plaît, ne t'en mêle pas.

Son minois attendrissant se désorganisait.

DIMITRI : Méfie toi d'elle, je n'ai pas du tout confiance.

CASSANDRE : Mais pourquoi invites-tu des gens que tu détestes ?

Elle cligna de la paupière. Une extravagance, une ironie.

CASSANDRE : Ne t'inquiète pas pour moi, mon chou. J'assure.

[...] *And I, get sick when I'm around, I, can't stand to be around,*

I, hate everything about you!

Everything about you,

Everything about you,

Everything about you!

Some say I got a bad attitude,

But that dont change the way I feel about you,

And if you think this thought might bring me down,

Look again cause I aint wearin no frown! [...]

UGLY KID JOE – Everything about you (Ugly Kid Joe) – Album « America's least wanted » – Mercury Records 1992

La maison et n'importe où – Elle jaillissait de la salle de bain. Les anglaises peignées, la figure fardée. Revenait vers lui, reboutonnait un peu sa chemise, l'embrassait. Fouillait dans son dressing.

CASSANDRE : Faut que je me trouve quelque chose à mettre, moi…

Elle brassait des fringues, les examinait recto verso.

MARK : Où veux-tu aller ? Pourquoi un chauffeur ?

Elle n'écoutait pas. Elle réajustait son string. Agrafait son bustier. Optait pour des bas assortis, les enfilait un par un sur ses cuisses. Pourchassait une de ses bottes derrière le fauteuil.

CASSANDRE : Je reviens. D'ici deux heures au pire. Promis.

Elle atteignait le brodequin. Le posait contre son jumeau miroir. Se glissait dans une soierie noire.

MARK : Reste.

Il la ceinturait par la taille. La transportait sur le lit. Elle se débattait, elle riait, elle suppliait :

« Laisse moi partir… S’il te plaît ».

Il la relâchait. Elle se dépêchait de se chausser. Les zips crissaient.

CASSANDRE : Fais-moi confiance pour une fois dans ta vie. Je te promets que je ne te tromperai pas. Pas ce soir.

Elle se plantait devant la psyché.

MARK : Bon, très bien. Mais tu reviens.

Elle rectifiait d’un poil la ligne de ses sourcils sur l’arcade.

CASSANDRE : Je reviens. Je reviens toujours.

Elle tanguait contre lui. Lui garantissait encore des tas de minutes ensemble. Elle se dirigeait vers l’escalier. Agrippait son manteau blanc. Et son timbre de soprano s'enfonçait dans les graves. Elle l'avertissait :

« Juste, *dearest,* si jamais, il manque un flingue dans ta collec’. »

Il se précipita sur elle. Pressura son bras.

MARK : Tu veux bien m’expliquer ?

Elle bougonna :

« S’il te plaît, fais-moi confiance. »

L’homme observait sa passagère à travers le rétroviseur. Elle se remaquillait. Il la connaissait un peu. Avant, il la conduisait souvent à ses rendez-vous. Il ne l’avait pas revue depuis un bail. Fa l'avait appelé pour lui demander ce service contre une bonne prime. Il l'avait assurée qu'il ne poserait aucune question.

La fille était sympathique. Agréable. Ils avaient abordé pas mal de sujets anodins pendant les trajets. Ils se tutoyaient. Ce soir-là, elle paraissait *clean*. Et enthousiaste. Pourtant, le conducteur repéra deux anomalies. Les doigts, ils tressaillaient sur son bâton de rouge. Surtout, un calibre au milieu d'un fouillis, dans une pochette ouverte. Elle lui réclama le téléphone. Le conducteur entendit chaque houle de la conversation.

LA FILLE : C’est pas beaucoup te demander, je te laisse même le salaire !

Un silence. L’interlocuteur devait argumenter.

LA FILLE : L’amitié, c’est pas ça, mon pote, c’est du soutien *ad vitam aeternam*. Moi, j’aurais pris le risque pour toi.

Un second chapelet de réponses s’égrena.

LA FILLE : OK. Je la bute pas. Mais débarque à l’heure, si jamais. Parce que j’ai trop envie de le faire.

Un clic, la fille refourgua le combiné au conducteur. Un levier, du métal, des saccades s’agitèrent derrière lui. Un chargeur chavira sur le siège. S’emberlificota dans un foulard. Ils étaient presque à l’adresse.

LE CONDUCTEUR : Je reviens à quelle heure ?

LA FILLE : Tu peux rester ici et m’attendre, s’il te plaît ?

L’homme baissa les yeux. Quel sacré numéro. S’interrogea, La sortie était-elle encore professionnelle ? Après tout, ça ne le concernait pas. La berline avait stoppé sa course. Le moteur ronronnait.

LE CONDUCTEUR : Combien de temps ?

La fille s'arracha à la banquette :

« Cultive-toi. Prends un bouquin, lis un chapitre. Et je serai là. »

L’homme sourit. Cette fille était une excentrique. Un choc de carrosserie, la portière claqua. Excentrique et nerveuse.

Elle la tenait à sa merci. La ligotait. Manquait entailler les poignets à force de serrer. Cette femme, responsable, par pur sadisme, de mois de souffrance. Cet être qui n'avait plus rien d'humain avait comploté contre elle. Elle se souvenait de Lina :

« Victoire la sentait mal : elle a fouillé chez elle. Elle n'a pas percuté tout de suite, elle est désolée. Elle ne pouvait pas savoir, c'était trois jours avant… »

Victoire avait lu le fax sans comprendre. Le fax qui annulait les consultations prévues pour Cassandre avec un gynéco. Le mot fausse-couche figurait même là. Trois jours avant.

Sans ses lunettes écrasées sur le sol, la femme ne distinguait plus rien. Beuglait toujours. Hoquetait sa fureur. Ne se prémunissait plus contre le sang, dans son palais, sous son museau. Elle occultait jusqu’au canon au milieu de son front.

LÉONORE : Je te hais, je te ferai tuer pour ça, je te hais !

CASSANDRE : Toi, l’adepte du sadisme, il fallait quand même que tu testes l’autre côté, un jour. Ça consolide ton expérience.

Elle testa la solidité des sangles, parfaite. S’amusa ensuite avec son joujou.

LÉONORE : Je te jure que je te ferai tuer ! Je te hais !

CASSANDRE : C’est complètement réciproque. Par contre, moi, je peux te buter tout de suite. Si tu veux. Ou alors, tu peux répondre quand je te parle.

Elle se grilla une cigarette. Approcha un fauteuil. Sa victime crachait du sang sur le tapis. Avec une incisive.

LÉONORE : Ve te verais tuer…

CASSANDRE : C'est pas déjà ce que t'as essayé de faire ?

LÉONORE : Mais tu n'es qu'une pute !

CASSANDRE : D’abord je suis plus sur le marché. Et même ? Ça t'autorise à vouloir que je crève ?

LÉONORE : Tu ne faux rien. Ton corps est intéreffant mais tu n'es rien !

La jeune femme se leva de son fauteuil. Se pencha à son oreille :

« C'est vrai. Mais tu vas penser tous les jours à moi, à partir de maintenant. Comme je pense tous les jours à ta tronche… »

Elle lui balança un coup de genou dans le menton. Pour équilibrer la dentition. Elle ne se loupa pas. Une canine rebondit sur l'accoudoir. La harpie croassait des insultes à la pelle.

CASSANDRE : C’est pas beau ce que tu dis.

Sa prisonnière incisait ses tympans à force de s'égosiller. Où pouvaient être planqués ses bâillons sado-maso ? Elle s’engagea dans une quête en règle. Dénicha une sorte de muselière en cuir. L’appliqua tant bien que mal. Parce que la bête se débattait. À

travers la matière, on pouvait à peine percevoir les six notes, un refrain :

« Ve te verai tuer pour va… »

CASSANDRE :… On va dire que moi, je ne saurais jamais pour quelle raison obscure t'as raconté des conneries à mon mec sous couvert d'avis médical ou de je ne sais quoi. Et toi, tu ne me feras jamais tuer, c'est un échange de bons porcs cédés.[40] Quand même, là, je te collerais bien ta petite balle. Dommage… La violence, c'est contre mes principes.

Elle admirait le sang de la mégère. Il coagulait sur un carré de laine ivoire. Les auréoles écarlates, c'était gai comme une décoration de Noël.

CASSANDRE : Bon, là, tu m'as fait oublier mes principes.

Le contact de l'arme la perturbait toujours. L'envie, la faim, elle la tyrannisait. Un désir de meurtre à se damner.

CASSANDRE : Je ne t'ai pas encore dit. Mais mon flingue, il est tout léger. Pour ne pas succomber à la tentation, j'ai dégagé les cartouches avant de passer.

Elle se dressa, jubila. Elle transféra le pistolet dans son sac.

CASSANDRE : J'espère que t'as la *latche*[41], là.

Elle entrebâillait la porte d'entrée. Esquissait trois pas de mambo. Braquait encore en arrière, enchantée. Puis en bas de l'immeuble,

---

[40] De bons procédés, bien sûr.
[41] La *latche* : version locale de la honte.

elle trébucha à force de rigoler. Un éphèbe en costume laiteux lui apparut sous la lampe du porche.

CASSANDRE : T’es à la bourre.

SVEN : Elle est… ?

CASSANDRE : Je pensais que tu me connaissais mieux que ça…

SVEN :… Ma puce… Je suis navré pour ce qui t’est arrivé… Mais tu…

CASSANDRE : Je me venge. Point. Et là, je dois rentrer. Tu fais quoi ?

SVEN : Elle est dans quel état ?

CASSANDRE : Hors d'état de nuire, muselée, deux ou trois dents en moins, pas de grosse hémorragie. Je compte sur la fracture du nez. Pas d’urgence, mon pote.

L'éphèbe compta les gouttes de sang sur elle. Puis jeta aux ordures sa moralité.

SVEN : Je rentre aussi. Mon homme m’attend.

CASSANDRE : C’est pas vrai, t’as un mec ?

Le conducteur la vit approcher. Il éteignit l’autoradio. La fille lui envoya une adorable moue. S’enfonça dans la banquette arrière. L’homme nota le manteau, constellé de pâtés rouges. Elle se débarrassa. Il vérifia qu’elle était bien indemne. Se renseigna pour la forme :

« Ça ne va pas ?

La fille pouffa. Se pencha sur sa robe, souillée. Récupéra l'écharpe avec le chargeur sur le siège. Fourra tout dans sa pochette. Déclara ensuite :

– Ça va, *no prob'*. Tu peux me passer le téléphone, s'il te plaît ? »

Le conducteur se secoua. Épilogua quel numéro, cette fille. Heureusement, en général, il ne s'occupait plus de ses trajets. Lui, il préférait éluder certains problèmes.

C'était la nuit. Et un isolement lui pesait, subit. Un compagnon, un cafard, il avait besoin de repos. L'idée de l'enfant, une passéiste, ruinait son calme. La solitude l'effleurait, un soupçon de plus. Il déboucha un *single malt*.

CASSANDRE : J'ai mis moins de deux heures.

Il avisa les traces sur la fausse fourrure. Une brûlure appuya au creux de son estomac :

MARK : Est-ce que ça va, *baby* ?

Les secondes se strièrent, un peu dans l'inquiétude, un peu dans le regret. Il ne savait toujours pas d'où elle sortait.

CASSANDRE : C'est rien, ce n'est pas à moi, le sang…

Elle jeta son manteau. Se baissa sur la soie, les bas. Désaxée sous les éclaboussures d'hémoglobine.

CASSANDRE : Je vais me prendre une douche et me changer.

Elle rangeait le calibre dans un tiroir. Elle disparaissait. Vingt minutes encore. Elle était là. Elle basculait sur ses genoux.

MARK : Ne change pas de sujet. D'où viens-tu ?

Elle le narguait. Divulguait à son oreille des offres coquines. Proposait aussi une ligne, pour fêter un truc…

MARK : Cassandre…

CASSANDRE : Mark. Je te dirai tout. Plus tard.

Il se déridait. La scène, il se la représentait dans la flamme de l'imagination…

DIMITRI : Est-ce que quelqu'un a détaché la pauvre Léonore, au moins ?

MARK : Le lendemain, je pense.

En proie à un rictus, très formel encore, il plissa les yeux. Il ne mangeait pas. Dimitri enfonça son hilarité dans une rasade de vin.

MARK : Cassandre a demandé à Fabrice de lui rendre ce service. Léonore hurlait encore. Mieux, Cassandre m'a avoué qu'elle a enlevé le chargeur. Avant de la menacer.

DIMITRI : Enfin, elle ne l'a pas tuée, c'est déjà ça…

Il se concentra enfin sur son assiette.

MARK : Non, mais maintenant, Léonore veut la tuer, elle.

Dimitri s'esclaffa encore.

DIMITRI : Tu ne peux pas devenir une meurtrière !

Il se raisonna. Liquida une traite de breuvage trop chaud. Se brûla la langue. Cassandre badinait avec sa *100'S*. L'écrasait. Son style du jour prônait le cuir, jupe jusqu'aux mollets, fendue. Bustier écru en coton pour détonner.

DIMITRI : Tu ne peux pas te venger de tout le monde, comme ça, simplement parce que tu l'as décidé.

CASSANDRE : Non, c'est vrai, je ne peux pas.

Sa cuillère touillait le thé. Vert mélèze.

CASSANDRE : Je dois tout accepter parce que je suis avec Mark. Ou parce que j'ai tapiné. Je dois fermer ma gueule. À la fin, je crèverai. Comme Annabelle crève. J'aurais tout laissé faire. Je ne veux pas. Je n'y arrive pas…

DIMITRI :… Il y a autre chose que de la vengeance ou de la révolte dans ton attitude…

Son palais se calcina, l'eau était bouillante, imbuvable.

DIMITRI : Tu te fais des ennemis avec tes… manies. Tu vas dépasser les bornes, et personne ne pourra plus rien pour toi.

CASSANDRE : Sincèrement, avec Léonore, j'étais sûre d'avoir déjà dépassé les bornes. Tu me rassures, mon chou.

Elle carbonisait le bout d'une longue. Crachotait une latte. Une réminiscence, une envie vague de normalité emmurèrent son larynx.

CASSANDRE : J'apprécie, vraiment, tes conseils, et ta… ton aide.

Sa rétine butait sur un détail. La terre cuite du cendrier était ébréchée.

CASSANDRE : Mais pas la façon dont tu me surveilles, dont tu me convoques ici pour me faire la morale alors que je suis en pleine séance shopping. Ça, ça me débecte. Tout ça parce que je me tape

ton pote. Ou ton associé, j’en sais rien… Quoi ? Je le connais trop et ça te défrise ?

DIMITRI : Oui. C’est exactement ça.

Et d’une paume, il caressa sa tête imberbe. Elle l’examina. Séduite. Elle aimait son humour, son flegme. Son look aussi, ses cols maos, son rasage chromé, de son crâne à ses joues. Surtout, elle se sentait en sécurité avec lui. Sa chaleur, sa bonhomie l’enveloppaient. Il avait le chic pour la réconforter. L'apaiser. Plus accessible et doux que Mark ne le serait jamais. Elle suspectait bien ses activités et pas les plus légales. Le penchant en elle pour les mecs dangereux ne la leurrait pas. Il se reflétait sur lui, sur elle. L'homme au crâne rasé n'était pas banal. Et soudain, elle ne voulait plus de Mark dans sa vie. Parce qu’elle aurait pu le rencontrer en premier.

DIMITRI : Mais ce n’est pas ma motivation principale.

CASSANDRE : J’ai du mal à te croire.

Elle exhala sa fumée par les narines. C’était son automatisme. Pour marquer la concentration. Il avait cru le noter parfois. Elle détendit un bras, ramena l’autre en avant. Tira une bouffée. La nicotine s’évacua par la bouche. Ses jambes se croisaient, avec les bottines. Leur matière couinait.

CASSANDRE : Même si je sais que je te plais.

Il allait attraper l’anse. Il se ravisa. Son invitée lui fournit une blonde. Il l’attrapa. Elle l’embrasa pour lui. Il fréquentait des filles de Solèse depuis des mois sans s'attacher. Annabelle ne le

dissimulait pas au clan. Dans son état, elle n'espérait rien de plus de lui. Que de l'affection, de la compréhension. Une constante.

CASSANDRE : Ce qui me tue chez toi, c’est que si je te saute dessus, là, tout de suite…

Son hôte se délectait d’une taffe de tabac. Il se privait de la considérer, de la voir. Il se campait dans sa loyauté envers Mark. Elle ne pouvait pas se tromper, c’était impossible. Elle percevait qu’elle l’attirait. C’était d’ailleurs une aberration quasi cynique. Elle avec Mark. Lui, lié à Annabelle. Il s'intéressait à elle. L’estimait même au-delà de ce qu’elle était. Mal à l’aise à cause de son impulsion, elle remâchait ses complexes. Elle n’était pas dotée de la plastique de l'ancienne Annabelle. Tant pis, elle devait savoir, elle se lança enfin. Elle lâcha le filtre. Dérapa sans équivoque sur la braguette de son pantalon. Taquina le lobe de son oreille. Le comprima contre le dossier, les cuisses autour de lui. Sa jupe en train de tomber. Elle lui présenta son offre en bonne et due forme :

« On pourrait se débarrasser de nos principes et de nos obligations... »

Il hésita. La bouche se promenait sur sa nuque. Ses paupières se scellèrent. Il inspira un grand bol d’oxygène. Son parfum avec. Et il détourna la course des lèvres sur son cou. Refoula la thésarde ès allumages d’un non, d’une brusquerie. Elle recula. Debout, elle arrangea sa jupe. Son bustier. Le cuir, le coton. Elle était chamboulée.

CASSANDRE : Je ne te le proposerai qu'une fois, tu sais.

DIMITRI : Je sais. Mais je suis vieux jeu. Et moi, je ne te plais pas réellement.

Il la lorgna. Se maudit. Il avait besoin de cinq secondes. Pour faire le vide dans son cerveau. Pour se rétablir. Il expira, ouf. De la relaxation. Il lui fallait une séance de relaxation. Vexée, elle réinvestissait le lin du sofa. Récupérait son orpheline de blonde.

CASSANDRE : Laisse-moi te dire que… comment même tu peux… ? T'as totalement raison en plus, tu me gaves.

DIMITRI : Je constate, c'est tout. Malgré tout, tu continues à le voir, tu es prête à lui pardonner n'importe quoi. Tu lui pardonnes tout. C'est impensable !

CASSANDRE : T'en sais rien !

Elle se dressa, le mégot coincé entre pouce et index. Furieuse.

DIMITRI : À d'autres, mais pas à moi, Cassandre ! Tu crois qu'il peut changer…

Leurs regards ne se dessoudaient plus.

CASSANDRE : Et toi, t'es jaloux parce que ça te dépasse…

DIMITRI :… Moi ? Ce qui me dépasse, c'est toi ! Tu es incohérente !

Tout à coup, il la dévisagea. Elle était perdue. Aurait volontiers fondu en larmes.

DIMITRI : Je suis désolé. Ce n'est pas dans mes habitudes de crier.

CASSANDRE : J'ai une fâcheuse tendance à taper sur les nerfs. Ce n'est pas grave. Je ne suis pas une incarnation de bonne santé mentale…

DIMITRI :… Ne dis pas ça, tu es…

Il allait prononcer le mot en trop. Il le retint *in extremis*.

CASSANDRE : Je suis ? À ma connaissance, je suis la seule fille dont le rêve le plus cher est de buter l'homme qu'elle aime.

L'aurore acculait la nuit dans le passé. Les pellicules de soleil s'accumulèrent sur la cité endormie encore, à peine dérangée par les éboueurs. Solèse bâillait son cycle nocturne. S'éveillait, s'étirait, se toilettait pour son peuple d'employés. Mark jaugea la pendule. Les années ne réparaient rien. Ni les sentiments, ni les tempéraments. Pas même les hypothèses. Il agrippa son téléphone. Elle était celle à qui il voulait parler. À chaque virage dans sa vie. Il s'accrochait à elle.

Elle avait un bac blanc cette semaine. Elle hésita. L'urgence, dans sa voix à l'autre bout du fil, la perturba. Elle serait chez Fa, c'était d'accord, le soir même. Après les montagnes de paperasses, le soir cavala jusqu'à l'heure du rendez-vous. Confisqua l'attente. Il ne coupa pas le moteur dans la ruelle morne devant chez Fa. Cassandre se précipita dans sa voiture. Un restaurant, un casino, plus tard, ils gagnèrent leur retraite. Leur chez-eux. Une brise légère pour un mois de mars

pianotait sur les tuiles, par-dessus le faux manoir. Ils dansaient l'un contre l'autre encore. Ils chahutaient. Elle plaisantait à propos des snobs croisés. Il renchérissait sur les ex-collègues, le clan, déserté, sur les origines familiales, douteuses. Elle se moquait de lui, délimitait de l'index les cernes sous ses yeux…

CASSANDRE :… C'est une autre de tes maîtresses, encore…

Elle s'enivrait champagne, sensualité dans une de ses robes en maille métallique. Elle tourbillonnait.

MARK : Non, mon père est mort la nuit dernière. Un cancer.

Elle le lâcha. S'installa sur le canapé. Flamba une longue. La nicotine arrondissait ses narines. Elle épia une émotion, un indice d'humanité pendant qu'il lui relatait la veille du mourant. Il n'y eut rien. Pas de chagrin. Pas de révolte. Juste des faits. Presque crus. À force d'insensibilité.

CASSANDRE : Qu'est-ce qui se passe sous ton armure ? Il y a quoi d'autre que le Mark blasé de tout ?

Alors, il frôla son visage. Il effleura chaque parcelle, dessina chaque sillon, ses fossettes, sa bouche, le profil de son nez. Il lui chuchota une sentence. Une insoupçonnable :

« Il y a toi. »

[...] *But if you fall and take a tumble it won't be far*

If you fail you mustn't grumble

Thank your lucky stars

Just savour every mouthful
And treasure every moment
When the storms are raging round you
Stay right where you are

Oh don't try so hard
Oh don't take it all to heart
It's only fools they make these rules
Don't try so hard [...]

QUEEN – *Don't try so hard* (Queen) – Album « Innuendo »- Queen Productions Ltd 1991.

Hôpital de Saint-André – Un parfum de musée de cire adhérait aux cloisons. C'était le visage d'une enfant, presque. Démunie dans sa cellule de vulnérabilité, trahie par son organisme, les paupières béantes sur les fils électriques du lit, sur le masque à oxygène. Une chevelure jaunie, filasse, fuguait sur ses tempes. La ponction dans le sein était pansée. Bâchée sous les draps. Seul le système d'aspiration s'évadait à sa droite, via des valves, des soupapes, à destination des bocaux. L'écoulement endigué par une pince, il avait cessé de s'épancher de son liquide visqueux. Les mycoses se soumettaient à la lividité. Elles s'estompaient. C'était bien elle, pourtant. La Belle chétive, bradée. Le virus parachevait son œuvre. Le souffle lésinait sur les jours. La vie s'éteignait sous le tuyau du drain, les poches de

perfusion. Une vie, au goût de perte, de bienveillance. Avec ses passions, ses acrobaties, ses luttes. Elle renonçait. La visiteuse digérait la déchéance physique de son amie. Les houles que le drame générait en elle. Elle ne se permettait pas un mouvement. Pour ne pas déranger…

ANNABELLE : Tu te décides ?

Un murmure rauque. La mort de passage ne se déguisait plus. Elle se promenait là. Balisait le parcours, repérait sa proie.

ANNABELLE : Excuse-moi si je reste allongée pour te recevoir. Mais tu peux t'approcher, je ne risque pas de te mordre.

CASSANDRE : Je suis paumée, désolée.

Elle s'aventura près du lit. Se dispensa des phobies, embrassa la malade.

ANNABELLE : Je le savais bien, tu t'es débrouillée pour venir. Lina radote, avec ton Mark, qu'il t'interdit de me voir comme ça. Dimitri, il dit pareil. Mais je savais que tu viendrais.

Un reliquat de chair, les os de ses pommettes, se diaprait de larmes.

CASSANDRE : En fait, Mark m'a amenée. Il m'attend.

Elle brandit un mouchoir. La malade le repoussa, toussota. Un tube palpita à son côté.

ANNABELLE : Raconte-moi tout…

Malgré la chair exsangue, sucée par les pneumonies récurrentes, l'appétit de vivre crayonnait sur elle le souvenir de sa beauté.

ANNABELLE : Je m'inquiète pour toi, Baby.

Le mystère Annabelle. Il était gravé au centre de deux perles, des mystiques, entre le noisette et le vert.

ANNABELLE : Ne fais pas cette gueule. J'ai besoin de parler…

Sa force déclinait parfois sous une quinte en poignard. Dans sa gorge, dans ses poumons, dans la ponction sur sa poitrine. Le speech qu'elle prévoyait s'encrassait. Alors, une dévotion, la paix l'environnait, la stimulait. Une sœur autour d'elle. Cassandre lisait sur elle sa progression vers la fatalité. La sérénité. C'était fou, l'irradiation. Le privilège d'un miracle, un porte-bonheur à l'approche du moment fatidique. Elle angoissa soudain...

CASSANDRE :… Un peu de calme, c'est possible, Anna ?

ANNABELLE : J'exige que tu me laisses m'exprimer.

CASSANDRE : Je t'adjuge un temps de parole indéfini.

À la contempler, elle s'acclimatait à la douceur, au répit. Un cataplasme sur ses blessures.

ANNABELLE : Tu crois que j'ai pas de bol ? Que le sort est injuste ? Mais j'ai pas les idées embrouillées. Je vois les gens…

Elle ne bougeait plus. Elle psalmodiait. Elle limitait jusqu'à l'amplitude de son poignet. Mitigeait les piqûres intermittentes de l'intraveineuse. Son épuisement transperçait ses phrases de part en part.

ANNABELLE :… Cassandre. Ils viennent me voir, ils ne voient qu'eux-mêmes. Ce sont des égoïstes, ils voient leur mort dans la mienne, ils flippent. Ils me trouvent moche, ils ont pitié, ils ne cherchent pas plus loin… Ces réactions, ça colle une étiquette, ça

enterre en avance. C’est pour ça que je ne veux pas rentrer à la maison. Je ne veux plus de leur pitié.

Mon amie, ton éthique, ta philosophie, exemptes de tout calcul, régies par l'instinct. Voisins de la sagesse.

ANNABELLE : Je ne veux pas de ta pitié, hein, pas de ça. Toi et moi, on se connaît trop.

Tes ongles cyanosés s'abritaient au chaud dans la corolle de mes doigts. Et la tuyauterie, les bonbonnes, les plaques sur ton épiderme s’évaporaient.

ANNABELLE : Comme dirait ma mère, je vais m’endormir à tout jamais. Sacrée image. Les gens sont des as dans l’art du camouflage. Je vais mourir. C’est la réalité. Mais je regrette. Ceux que je laisse. Les amis. Les ennemis. Je regrette de ne pas avoir trouvé de justice en ce bas monde…

Il ne restait que toi, Annabelle, ton expression, tes rayons de pureté, pour toujours la cible d’une jalousie des anges. Tu voulais gommer tes cicatrices, les miennes. Appliquer du baume sur nos amertumes et nos remords.

ANNABELLE :… Tu es une allumée. Même Victoire, elle passe pour équilibrée à côté de toi. Tu vis toujours sur ton petit nuage, tes idéaux… Des fois, je me suis même demandé si tu n’as pas fait exprès de tester ses conneries à lui… Tu cachais franchement bien ton jeu quand on s’est rencontrées. Je croyais…

Tu ne t'interrompais plus. Comme si tu courais à perdre haleine. Mon amie, si lasse. Et croire toujours que demain, pour les autres

au moins, sera meilleur qu'aujourd'hui. Croire en l'avenir des autres à défaut d'en avoir un.

ANNABELLE : Débarrasse-toi de lui, s'il te plaît. J'ai vu assez de champs de bataille bordéliques derrière moi, je ne veux pas te laisser comme ça. Victoire se shoote à l'héro, Lina devient aussi pourrie qu'eux... Toi, t'en es déjà sortie, et tu te laisses encore détruire par ce con.

Je me souvenais de tes colères, de tes propos militants. Ils avaient disparu. Maintenant, tu étais quiétude, miel, vérité.

ANNABELLE : Rends-moi service, avoue-moi. L'inconnue de l'équation, c'est quoi ? C'est Mark ? Ou c'est toi qui ne veux pas admettre qu'il ne changera jamais. Que t'as perdu ta guerre. Il est comme ça. Malgré… Et là, je peux te dire que ça me flingue, ce qu'il ressent pour toi ne changera pas sa nature, tu sais.

Les paroles étaient similaires. Il ne changera jamais. Ta guerre. Toi, au seuil de la grande Inconnue, tu distinguais au-delà des apparences ce que je n'osais pas.

CASSANDRE : Je ne peux pas le larguer.

Un ours en peluche, deux boutons en guise de cornées, deux ahuris, me sondaient. Et fourmillaient de devinettes. Au sujet de cet entretien extraordinaire dans cet hôpital.

ANNABELLE : Ne joue pas, ni l'innocente, ni la victime, ni la coupable avec moi. Je te connais un chouya quand même. Tu traces ta route, on ne sait pas si c'est de l'instinct, de l'acharnement, les deux. Mais lui, il te plombe les ailes, tu ne

comprends plus ce qui est flagrant. Tu NE PEUX PAS refuser de le quitter. Tu as encore tant à accomplir !

Le jour de ma mort me revenait en boomerang. Ta trachée s'obstruait, se tordait, mais tu ne lâchais rien.

ANNABELLE : Et arrête de penser aux autres, elles, elles sont dans leur galère. Évolue, s'il te plaît. Vis mieux, elles n'y sont pas arrivées… Je n'y suis pas arrivée.

Tes conseils me touchaient. Ils s'inscrivaient en moi. Ils sont là, à chacun de mes pas.

ANNABELLE : Pense à celui qui est mort parce qu'il avait confiance en toi. Au-delà de tout ce qui est possible.

J'imaginais ton soulagement. Les lames de dagues dans ton thorax, tes douleurs. Ta bataille à toi se terminait. Tu me faisais don de tes précieuses minutes. Tes doigts au creux des miens étaient si fragiles que j'aurais pu les casser.

ANNABELLE : Je veux mourir en paix. J'ai assez souffert. Ils me dégoûtent tous. J'aurais voulu pouvoir pardonner, me pardonner des trucs aussi, j'y arrive pas.

Le pardon transparaissait sur toi et tu le niais. Ta compassion te portait et tu ne la percevais pas. Ton cœur pur dansait déjà ailleurs que sur cette Terre, parmi les étoiles.

ANNABELLE : Je me sentirais mieux, si j'étais sûre, qu'au moins une de nous, va vivre bien. Voir grandir des mômes. Dans une maison avec un jardin. Atteindre un âge avancé. Et mourir en se

disant : je n’ai pas de regret, moi. Pas comme Annabelle, quand elle est morte à juste vingt-deux balais.

Tes murmures, une magie qui s'élevait dans les airs, m'enveloppaient. Notre amitié étrange, sans fondement, je l'espérais à vie. Et je devais te laisser t'envoler. J'avais peur comme jamais. Parce que j'allais te perdre, mon amie.

CASSANDRE : Qu’est-ce que je peux répondre à de si belles paroles, moi ?

Ses projets dispatchés la mutilaient tous. Elle les assembla un par un. Mark si différent certains jours. Le M. Hyde qu'il pouvait devenir.

ANNABELLE : Facile. Réponds : je vais t’obéir. Je vais le faire pour toi. Pour Michael. Je vais vivre. Répète après moi…

CASSANDRE :… T’as rien à m’envier pour le côté allumé.

ANNABELLE : Moi, j’ai une excuse, je suis malade. Dis-moi entre allumées, on garde le contact, après… ?

CASSANDRE : Je suis archinulle en spiritisme...

ANNABELLE : Il existe peut-être autre chose, les Voies de Dieu…

CASSANDRE :… Justement, elles sont impénétrables. À ce qu’on dit.

ANNABELLE : Je ne pense pas m’ennuyer entre Jim et Freddie[42]… Mais je chercherai bien un moyen de faire le mur…

---

[42] Morrison et Mercury.

CASSANDRE : Si tu trouves, merci de ne jamais te matérialiser sans prévenir.

La tristesse calcinait ses mirettes. Elle avait beau se démener, elle empiétait sur…

ANNABELLE :… J'ai horreur des adieux. C'est trop dur.

CASSANDRE : Je vais me démerder pour revenir te voir…

Le recours, l'espoir résistaient. La réponse le perfora :

« Je ne crois pas qu'il y aura de prochaines fois. C'est la dernière. »

Elle recroquevilla ses phalanges dans celles de son amie. La perfusion et le drain oscillèrent.

ANNABELLE : Ce n'est pas que je suis aux pièces… Mais je te jure, je suis crevée, ils m'épuisent. Je sens que c'est bientôt l'heure. De mourir.

Son amie se mouchait. Avec de l'eau salée plein les orbites.

ANNABELLE : Fais moi plaisir Cassandre, ne m'oublie pas trop vite. Et trouve-toi un credo, un moteur, ce que tu veux, rien que pour toi, pour avancer dans ta vie.

Son amie s'agenouilla contre le lit, apposa sa joue contre le drap-housse. Leurs doigts se soudaient, leurs nez se touchaient.

CASSANDRE : Qu'est-ce qu'on va devenir si tu nous laisses ?

ANNABELLE : Ça m'inquiète aussi… Dimitri, Lina, Victoire, Sven et toi, vous comptez plus que tout pour moi…

Et leurs cils s'emmêlaient presque, leurs haleines fusionnaient, elles ne pouvaient plus se séparer l'une de l'autre. Une seule vie,

moins de quatre années pour se découvrir, pour s’apprendre, c’était peu. Si précieux.

ANNABELLE : Ça t’effraie, un autre bisou à une sidéenne ?

CASSANDRE : Je ne veux pas partir.

ANNABELLE : Il t’attend, là. Allez. Va le rejoindre. Fonce.

Lorsque la visiteuse quitta la chambre, l'infirmière entra à son tour. Elle bloqua le nounours contre l’aisselle de la malade, vaqua à un contrôle du clamp. La malade était harassée. Un bilan la rassérénait. Elle avait posé les bases d'un futur qui ne serait pas le sien. Grâce à l'affection de Dimitri, Sven, grâce à la fidélité de ses amies, elle serait présente. Souvent, elle convoitait une existence qu’elle n’aurait pas. L’âge mûr, la vieillesse, un mari, des enfants. Sa consolation, c’était d’inoculer ses convictions aux autres. Elle ne vivrait pas. Au moins, elle avait agi comme elle le devait. Pour protéger les siens, sa famille de cœur.

SYLVIE : Alors, Annabelle, comment tu te sens ?

ANNABELLE : C’est bon, ça va. Tu veux bien me donner ma boîte à bijoux s’il te plaît ? Je ne peux plus l’attraper.

La jeune femme lui rendit le service. Décela même l’étui. En tira la chaînette, avec son pendentif.

SYLVIE : Je t’aide à l’attacher ?

Dans les iris, les reflets verts signifièrent un oui. Elle s’exécuta, haussa la nuque de la malade.

SYLVIE : Elle est très jolie, ta croix.

ANNABELLE : Tu sais, j’ai demandé à ma mère de me faire enterrer avec.

SYLVIE :… Oh, mais tu as le temps avant de mourir ! Ton pneumothorax se résorbe, ils veulent enlever le drain…

ANNABELLE : C'est reculer pour mieux sauter, cocotte.

Et elle voyait par les persiennes ce mois de mars morose s'achever sans neige.

La Blonde se mirait dans son capuccino. Attrapait la crème fouettée. La lapait dans sa cuillère, la replongeait au milieu de la mousse.

SVEN : Je t’ai vu, tu as mis un sucre.

CASSANDRE : Moi, j’en ai mis deux et tu ne me grondes pas…

SVEN : Toi, quantité négligeable, tu n’as jamais qu’un client à séduire…

CASSANDRE : Ne me cherche pas. J'ai trop envie de te séduire toi…

Ils chahutaient, flirtaient, l'une protégée par les biceps de l'autre. Sven était a priori le seul homme dont Mark n'était pas jaloux. Cassandre en profitait pour draguer gentiment le gigolo. Sans arrière-pensée. Une petite fille avec un jouet neuf.

La Blonde les observait. Leur souriait. Mécanique. Elle avait déserté la conversation. L’après-midi détente rechargeait ses batteries. De zéro. Ce mois-ci, elle avait couru sans arrêt. Entre

Saint-André et son Annabelle, Solèse et ses clients, deux voyages à Paris... Avril était chargé.

CASSANDRE : Tu verras, toi, quand tu seras officiellement avec Alain...

Le gigolo devait penser à se ranger. Son nouvel ami, marié de son côté, le voulait rien qu'à lui. Il lui destinait un arrangement financier. Pour l'instant, Sven pesait les avantages et les inconvénients. Sans s'engager. Ne se résignait pas à la presque exclusivité amoureuse.

SVEN : Ouh, ouh, Lina, où es-tu?

La Blonde redescendit sur terre. Et se résolut à l'admettre.

LINA : L'hôpital, ils ne veulent pas laisser sortir Annabelle. Je m'inquiète.

Le tourment ricocha sur ses amis. Incongru. Cassandre et Sven se remémoraient leurs dernières visites à la malade. Pour Cassandre, un mois s'était écoulé. Pour Sven, une petite semaine. Entre deux hospitalisations, Annabelle n'avait même pas profité d'une semaine de répit…

SVEN : Et notre Énervée n'a pas daigné se montrer aujourd'hui.

LINA : Elle galère.

Elle désigna le pli à l'intérieur de son coude. Se piqua avec l'index.

SVEN : Sans compter que Cassandre ne fait aucun effort pour s'intégrer. Et qu'on est obligé de jouer les taxis.

La Blonde se déridait.

CASSANDRE : Eh, oh, t'exagères.

LINA : Tu vis dans un trou, c'est l'enfer. Que des vaches. Pas d'habitants.

CASSANDRE : Il y a les chiens. Les chevaux, les reptiles, les moutons…

SVEN : … Ton charmant lycée. Pas très gai.

CASSANDRE : C'est pour ça que j'évite d'y rester.

Les rires se plombèrent soudain. Les trois amis envisageaient tous…

CASSANDRE : Je vous interdis de dire quoi que ce soit.

LINA : Si tu venais vivre ici…

CASSANDRE :… Je deviendrai l'ombre de moi-même.

Elle se leva d'un bond. Noua son foulard.

SVEN : Allez, je me dévoue, je te ramène. Lina pourra filer à Saint-André.

Il attrapa la Blonde dans ses bras. Lui susurra un au revoir. Puis Lina étreignit Cassandre. Lui glissa au creux de l'oreille :

« On t'aime comme tu es, miss principe… »

L'éphèbe empoignait déjà Cassandre.

« Ciao, ciao… »

La Blonde devait récupérer sa voiture sur le parking de son immeuble. Les rues basses se déroulèrent sous ses escarpins. Presque vidées malgré le soleil d'avril. L'heure où le commun vaquait à son travail, dans les bureaux, les magasins. Elle contenait une envie irrépressible de marcher. De ne pas conduire.

De fuir Saint-André. Elle monta chez elle pour écouter son répondeur. Elle perçut la sonnerie. Juste avant de tourner sa clé dans la serrure. Elle se pressa d'ouvrir. Se précipita à l'intérieur. Décrocha à bout de souffle. Elle reconnut la voix. Ne put que marmonner, ses maxillaires ne se décrispaient plus :

« J’arrive… J’arrive… J’arrive… »

Elle posa le combiné. Nauséeuse. Le ressaisit, frénétique. Pour le laisser choir aussitôt. Il fallait pourtant qu’elle prévienne… Qui, déjà ? Les amis du milieu ? Les anciens camarades de classe ? Yves ? Les copines ?

À quoi bon, d’ailleurs ? Elle, elle irait à St-André. Elle allait annuler tout de suite ses rencards. Elle embrasa une clope. C'était machinal. Elle se figea. Elle allait se retrouver seule. Face à sa vie.

Le spectateur

Quand je pense à elle, je suis triste à pleurer. Quand je pense à mon étincelle. Mon Annabelle. La période, elle était sombre pour moi aussi. J’ai dérivé pas mal de temps. Ramé, écumé les bastringues, les soirées. Ma vie d’alors, elle ne me plaisait pas du tout. J’ai croisé Lina une fois, en passant, genre froid et pas concerné, j’ai demandé des nouvelles de la Belle. On m’avait rapporté qu’elle était séropositive longtemps avant. Ça me semblait délirant, allez savoir pourquoi. Parce que mon idole, elle, avec le VIH, ça sonnait si hypothétique, carrément insensé.

Là, quand Lina a pâli, j’ai vu mes derniers rêves s’écrouler comme des châteaux de cartes. Parce que j’ai compris, non, j’ai senti la réponse. Lina s’est mordu les lèvres, elle me l’a annoncé :

« Elle n’a pas traîné, ça a été trop vite, les médecins n’ont rien pigé, elle est morte. »

La magnifique Annabelle, *call me for a wild time*, comment l’imaginer même une seconde amaigrie, vieillie ou malade ? Alors, expliquez-moi, vous, comment tolérer sa mort, comment se convaincre ? La plus belle, c’est juste un point dans les stats ? Une variable aléatoire, de ces contaminés qui développent un SIDA en une poignée d’années ? J’en ai eu mal, affreusement. Ça m’a ébranlé, bousculé, j’en aurais chialé là, sur place, devant tout

le monde, si j'avais su. La plus belle de toutes, morte, ça m'a fichu le pire des coups. Alors que j'en avais connu d'autres. Parce qu'Annabelle, elle n'était pas seulement elle. Elle représentait quelque chose, le quelque chose la dépassait, ça la transcendait.

Annabelle, quand elle vous touchait le cœur une fois, vous étiez transformés pour toute votre vie. Vous pensez : ce n'est pas possible, une fille pareille, aussi magique, il exagère, c'est parce qu'il avait le béguin, et lui, il croit qu'on va gober ses élucubrations… Comment vous le formuler ? Ne me croyez pas, mais Annabelle, c'était un ange sur terre, la douceur en plus de la beauté. Annabelle, c'était un cadeau précieux. J'aurais voulu compter parmi ses proches. Parmi ceux qui ont eu la chance de bien la connaître. Ne me croyez pas, mais mes souvenirs, ils n'appartiennent qu'à moi. Je sais, moi, comment elle était. Et voilà, elle est morte. Après la tombée de la nuit. Comme il se doit pour une fleur des nuits.

Un ange dans l'infini.

[...] *My soul is painted like the wings of butterflies*
Fairytales of yesterday will grow but never die
I can fly – my friends. [...]

QUEEN – *The show must go on* (Queen) – Album « Innuendo » – Queen Productions Ltd 1991.

Dans la chambre, à l'hôpital, un nounours se tenait assis. Et placide, il versait de grosses larmes invisibles. Il en avait vu, des années défiler. Il avait bien vécu. Aujourd'hui, il était seul. Il n'avait plus personne pour l'étreindre, le dorloter. Il était vidé par le drame infernal. Il devenait inutile. L'avenir le terrorisait. Qu'allait-il lui arriver ? Personne ne voudrait plus jamais de lui, avec son oreille esquintée et sa patte d'éclopé. L'infirmière contemplait le cadavre. Une fille. À peine plus jeune qu'elle. Malgré les principes de son métier, au fil du temps, des hospitalisations aussi, elles s'étaient liées comme de vraies amies. L'infirmière avait nié son objectivité. Et s'était investie auprès d'une malade. Elle bloquait sur les doigts d'Annabelle. Elle pensait aux dessins sur lesquelles ses doigts avaient bûché. Le lit était glacial. Et les phalanges pétrifiées.

Elle savait qu'Annabelle s'éteindrait un jour. Elle admirait même son sang-froid sidérant depuis le début. Le virus s'était propagé. Inexorable. Elle s'était organisée, formée, spécialisée, pour veiller la jeune femme jusqu'à son dernier

souffle. C'était paradoxal. Annabelle était d'une franchise parfois dérangeante. Pourtant elle l'avait séduite. Dans chacun de ses gestes, on ne pouvait trouver que de l'amour. Une personnalité exceptionnelle. Elle avait prévenu l'incontournable Lina. Elle avait appelé la famille. Et ensemble, ils l'avaient vu partir. À vingt-deux ans, si tôt. Sylvie en pleurerait ensuite chez elle. À présent, il fallait accepter la mort. L'incohérence, les choix déficients face au virus. Cette mère effondrée qui suppliait son bébé, qui baisait ses beaux yeux. Qui lui chuchotait qu'elle avait bien lutté. Qu'elle avait le droit de se reposer. Certains ne répondaient pas aux traitements. Le chef de service notait les décès. On les traitait en quantités négligeables. En statistiques. Pratiques sexuelles à risque. Hémophiles tombés au mauvais endroit. Et puis, Sylvie s'attardait encore. C'était la première fois dans sa courte carrière. Elle bénéficiait d'une curiosité, une vision, insolite, poignante. Souvent, depuis ce soir-là, elle se souviendra de l'instant. Se dira aussi qu'elle l'avait rêvé.

Maintenant closes, les paupières évoquaient le sommeil, la sérénité. Le sourire, étoilé, s'éternisait. Les ondes de bonheur, l'intensité s'implantaient sur la sacrifiée. Et surtout, par-delà la mort même, une irradiation, la béatitude constellait son visage. Comme convenu avec son amie, Sylvie extirpa l'ours en peluche de son désespoir. Elle le pressa fort contre sa poitrine :

« Je vais bien m'occuper de toi, tu verras… »

Elle ouvrit un tiroir. Pour préparer le bijou, une jolie croix, de l'or, sur sa chaînette fine. Lorsqu'elle quitta la chambre avec le nounours, elle savait où était le combat à mener pour elle. Elle était sûre de sa voie. Grâce au mystère d'une amitié. À la beauté d'une morte.

Une nuit, Annabelle mourut. Elle se fabriqua des ailes sur les bras du vent. Les déploya et s'évanouit au cœur de l'univers.[43]

[...] *We're stuck in a bad place*
We're trapped in a rat race
And we can't escape
Maybe there's been some mistake
We're trying to make a high score
We're walking through a closed door
And nobody's winning
We're just sinning against ourselves [...]

QUEEN – *I can't live with you* (Queen) – Album « Innuendo » — Queen Productions Ltd 1991.

Elle claquait la portière de la sportive. Se tournait vers lui. Elle s'immergeait au fond des jades. Elle le repoussait net. Elle bouclait sa ceinture. Il différa l'annonce. La morte, elle n'était rien pour lui. Pourtant le contrecoup, il l'anticipait, serait

---

[43] Bye, bye love.

rude. Et Cassandre le scrutait. Avec sa figure de porcelaine à cause du blush. Une noirceur éperdue dans les pupilles :

« Bon. Je vois bien que ça ne va pas. Tu veux me dire ce qui se passe ? »

Le moteur démarra, rugit un vroum de réacteur d'avion. Il conduisait, l'habitacle glissait de gauche à droite. La chaussée grevée de trou se soulevait par endroits.

CASSANDRE : Tu veux bien me dire ce que tu as ?

Elle l'aurait appris de toute façon en un coup de fil. Il n'avait pas d'issue. Et aucune raison d'en briguer une. Pas de motif de s'irriter non plus. Elle devinait déjà l'aveu. Le courage dans ses artères se tarissait. Devait-elle réitérer sa question ? Il appuya sur la pédale. Les deux têtes partirent en avant. Elle expira son soulagement. Remercia le ciel. Il n'y avait personne derrière eux pour emboutir le monstre. La cylindrée de dingue se gara le long des chênes.

MARK : Annabelle est décédée hier soir. Lina… N'a pas osé te déranger.

Elle blêmit. Ses paumes en corolle recueillirent son front. Elle ne pouvait pas le croire. C'était encore tôt. La Belle était si jeune, à peine plus âgée qu'elle, il lui aurait fallu d'autres années, des épisodes de bonheur, de maturité, vieillir… Elle n'avait qu'un étau, il se compactait autour de son estomac, dans son larynx. Il lui tenait lieu de larmes. Parce qu'on ne peut rien à la mort. Même à celle d'un être jeune. Elle ne pleurait pas. Puisque le sort n'avait pas été une fatalité. Puisque les remords étaient des ingrats et les

regrets, des lâches. À quoi bon pleurer sur l'injustice, sur la maladie ? Sur les résignés ? Sur les dernières heures d'un ange ?

CASSANDRE : Annabelle…

MARK : Je suis désolé, *baby*.

Il s'attendrit sur ses moues de fille fragile. L'évidence, elle était différente à présent. Il caressa sa nuque. Colla sa bouche sur son cou. S'accapara son regard, flatta les anglaises autour des lobes.

CASSANDRE : On y va ?

Si tu nous voyais, Anna. Tous en train d'halluciner, à se demander comment ils ont osé t'enfermer dans un cercueil…

Sven lui serrait la main si fort, ses vaisseaux sanguins exploseraient sous peu. Elle épia, deux secondes, les enflures des larmes au coin de ses paupières. Sa part de féminité, sa sensibilité. Elle l'enviait maintenant. Son cœur d'artichaut à elle, au fil des épreuves, s'était tari. Elle pleurait elle aussi, à l'intérieur. Tout était ouate et détachement. Les cuicuis des mésanges s'étaient feutrés sur les nimbes de végétation. Alors qu'Annabelle avant, c'était l'exubérance. La brise légère d'avril frémissait dans les marronniers. Le prêtre devant le cercueil psalmodiait. Un amas de platitudes sur la jeunesse emportée. Sur le sort révoltant et sur le don de la Foi. Sur l'amour de Dieu…

L'amour de Dieu qui permet le virus. Les morts. Qui permet ce qu'on a vécu toi et moi, Annabelle. Si tout ça, c'est de l'amour, Dieu, c'est un pervers et un sadique.

Le silence obscène corrompait tout. On étouffait les sanglots dans des mouchoirs. Ils étaient ensemble tous les trois dissimulés au fond des rangs. Pas devant, parmi les copines d'enfances et les amis officiels. Ils étaient venus directement au cimetière, pour plus de discrétion. Avaient boycotté la cérémonie religieuse. Dimitri serrait les poings dans ses poches. Remisait ses lunettes de soleil. Vérifiait le contenu de la poche interne de sa veste. Il ne tenait pas en place.

Je ne voyais pas ce que tu représentais. C'est toi qui maintenais une cohésion entre nous, en plus du reste. Tu as créé le clan, tu as soudé le clan, tu as tué le clan…

La mère d'Annabelle s'accrochait à son fils aîné, à sa belle-fille, à Lina, à Daphné. Le Vieux, droit comme un I, saluait ses connaissances au troisième rang. Ils étaient tous là. Les proches de tout acabit, les intimes des deux mondes. Dispersés parmi l'assistance. Sauf Victoire. Trop occupée, avait-elle répliqué. Mark, lui, n'avait pas de raison d'être présent. Cassandre aurait dû être en cours de philo. Elle était en cours de deuil. En cours d'apprentissage de l'absence. En leçon de vie. Celle qui serine : même quand on se prépare, le jour où le deuil se produit…

Je ne m'en remettrai jamais, de t'avoir perdue aussi, après tous les autres, mon Dieu, Anna, pourquoi tu as lâché si tôt, t'aurais dû t'accrocher, on était là… Pourquoi tu voulais nous quitter ?

La foule adressait ses derniers aux revoirs au cercueil. Puis les membres de la famille reculaient. Le frère, les parents, Lina, Daphné, d'autres.

Tu nous abandonnes, pourquoi, tu n'avais pas mérité de crever si vite… On était là…

Le Vieux présentait ses condoléances aux parents. Le terme double vie s'enrobait soudain, une consistance, un sens diabolique. Morbide. Elle lui aurait craché dessus, sur le coup. Sven pressait ses doigts. Dimitri hochait le menton. Impassible sous ses lunettes noires. Immobile, enfin. Lorsque les deux femmes apparurent devant le cercueil, elle se motivait pour s'intégrer dans la file indienne. Elle ne les avait vues qu'une fois, et en photo. Pourtant, elle les reconnut aussitôt. Elle sursauta. Dérapa. S'agrippa à la manche de Sven. Dimitri la rattrapa de justesse :

« Cassandre, ça va aller, je suis là… »

Elle s'accrochait à son épaule, une bouée enfin. Au loin, les deux femmes présentaient leurs condoléances à la famille d'Annabelle. La sœur et la mère de Michael. À un mètre du Vieux. Elle sentit qu'il la retenait encore, il la secourait. Ils cavalaient ensemble à travers les allées, entre les pierres tombales, bras dessus, bras dessous, ils s'enfuyaient.

DIMITRI : Viens, on va attendre Sven dehors, on sort de là, je n'en peux plus...

À l’extérieur de l’enceinte, sur l'esplanade, dans un creux de la ruelle pentue, ils s'arrêtèrent, essoufflés. Il l'enlaça. Elle hoquetait encore, bataillait, sans savoir qui elle pleurait, Michael, Annabelle, elle-même.

DIMITRI : Tu as vu… quelqu’un ?

Elle opinait, les cordes vocales jugulées. Trop mal. Elle accola sa tête contre lui. Il lui alluma une cigarette. Puis la berça presque. Un murmure s'échoua contre sa poitrine :

« La mère… La sœur… De Michael. »

Le prénom qu'elle s'empêchait de prononcer la poignardait. Il l'étreignait. S'en voulait. De se sentir bien avec la crinière de jais sur son thorax. D'être attiré par elle à ce point. À cet endroit. Alors qu'Annabelle venait de mourir… Elle pompa une latte sur sa clope. Le Vieux franchissait le portail et se dirigeait vers eux. Narquois.

LE VIEUX : Comment se sent Cassandre ?

CASSANDRE : Mieux. Merci.

Elle se crispa. Se pressa contre Dimitri. Un instinct. Sa présence le sécurisait toujours.

LE VIEUX : La cérémonie était émouvante. Parfaite.

CASSANDRE :… Pour un dommage collatéral.

Elle tremblait de rage. La tempe contre l'épaule de Dimitri. Et elle assimilait à cet instant qui il était. De quoi il la protégerait. Qu'elle pouvait malgré son business, se fier à lui.

LE VIEUX : La disparition d'Annabelle marque la fin d'une époque, mais sans doute serons nous amenés à nous revoir dans d'autres circonstances, chère Cassandre ?

CASSANDRE : Je ferais tout pour qu'on ne soit pas amenés à se revoir… Enculé.

Puis elle pencha le menton. Émit sa rage rauque :

« Sauf le jour où je te buterai. »

Dimitri la retint. La cacha contre lui.

LE VIEUX : Des promesses…

DIMITRI : Tu n'aurais pas dû venir ici. Ta présence…

LE VIEUX :… Je suis un ami des parents.

DIMITRI : Ta présence était malvenue. Tu signes la fin de ton époque.

En entrouvrant un œil, Cassandre constata sa victoire sans combat. Le Vieux pâlissait. Retournait dans les murs du cimetière. Elle, elle recula. Elle et l'homme au crâne rasé se paralysaient là, à cinq millimètres l'un de l'autre. Et s'entredévoraient du regard.

Je suis partie le 20 avril 1993. Je suis certaine qu'on va me haïr, ce n'était pas ce que je cherchais. Il y avait une infirmière avec moi au moment où je suis partie. Elle ne se doutait pas, à me voir agoniser, si jeune, qu'en fait, ce n'était pas la maladie opportuniste due au virus qui m'achevait. J'ai mélangé les drogues, les alcools pendant des années. J'avais envie que

mon cœur cesse de battre. J'étais usée, j'avais hâte de mourir. Je n'ai traîné les hôpitaux que pendant deux ans.

Allez savoir, je ne suis peut-être même pas rentrée dans les statistiques. Ce qui me consolait, c'était la voix de Freddie Mercury, comme échappée du ciel dans le dernier album de Queen. Je n'ai jamais pu ouvrir ou voir au ciné « Les nuits fauves ». Je ne supportais pas votre réalité. La foule qui adule les gens comme moi.

Au fond, la vie m'était pénible. La douleur gonflait en moi depuis toujours. J'ai eu mes disparus, si souvent mal, la culpabilité aussi me rongeait de l'intérieur. Vous ne savez pas, vous, comme on peut se juger coupable à huit ans de ce qu'on nous fait subir. Vous n'entendez pas nos cris, à nous, qui sommes détruits. Je ne l'envisageais pas non plus. C'est ce jour-là, quand je suis partie. Je ne parvenais pas à me sentir sereine. J'ai su.

Non, ce que j'ai vécu n'excuse rien. La plupart d'entre vous pensent que je confonds tout. Que les clients ne sont pas responsables de la prostitution. Que la castration chimique est une solution à la pédophilie… Vos yeux, c'est irrémédiable, sont fermés sur ce qui vous dérange. Sur ceux qui vous entourent. La pédophilie est possible parce que vous cimentez votre aveuglement. Les pédophiles eux-mêmes comptent sur vous. Sur vos œillères. Ce n'est pas en restant accroché à vos principes que vous protégerez vos enfants. Pensez-y.

Je n'en ai pas voulu à mes parents. À huit ans, j'ai choisi de me taire. Quand j'ai annoncé que j'étais séropositive, ils m'ont soutenue sans réserve. Ils m'aimaient. J'étais leur fille chérie. Pourquoi me suis-je prostituée, alors, me direz-vous… Le désespoir, c'est un cliché, mais c'est ma vérité. La clause de ma déchéance. J'ai haï chacun de mes clients. Je n'étais pas de la trempe des autres. J'ai compris leurs combats : elles avaient besoin d'être reconnues. Je ne les ai pas partagés. Votre système repose sur deux piliers. D'un côté la misère humaine des clients, de l'autre, celle des prostituées. Vos piliers, vous les bâtissez. J'aurais volontiers dynamité l'ensemble et vous avec.

« Ce sont des hommes, répétez-vous, avec leurs besoins. »

Le besoin justifie pour vous la traite de l'être humain. Vous excusez les clients, vous les comprenez même. S'ils sont parmi vous à me lire aujourd'hui, mon message demeure. Recourir aux prostitués, c'est autoriser l'esclavage au moins moral. Il s'agit d'assumer vos erreurs, là où la société permissive se détourne. Ne vous voilez plus la face.

J'avais à peine plus de vingt-deux ans lorsque je suis partie. Mon cœur me lâchait, ils ont bien agi. Ils ont appelé ceux qui pouvaient être avec moi. Mon amoureux, celui à qui j'avais voué mon âme à défaut de mon corps, était injoignable. Pourtant, je ne me suis pas sentie seule. J'ai eu l'impression de m'endormir. De me réveiller d'un cauchemar. J'étais obnubilée uniquement

par ses deux pensées : j'allais enfin savoir ce que je cherchais et est-ce que je devrais payer après ma mort ?

Solèse – Elle n'avait pas saisi. Il l'avait entraînée dans la vieille ville. Ce n'était pas un quartier où ils dînaient en général. Il la serrait si fort contre lui alors qu'ils marchaient… Au gré des pentes crues, devant les canons de l'arsenal, au pied de la cathédrale. Elle avait cru en une autre mauvaise nouvelle. Au final, la devanture en bois, l'odeur d'humidité des pierres séculaires, le restaurant l'accueillait d'un air débonnaire. Ils passèrent la porte.

MARK : Je vais te laisser, maintenant.

Elle se tut. Elle n'osait plus articuler une parole. Submergée. Il épiait sa réaction. La salle vibrait des cris de joie de l'Énervée. Les mangeurs firent mine de ne pas l'entendre. Comme Cassandre, Lina ne disait rien. Elle se séquestrait dans sa tanière depuis le vendredi précédent. Le loisir, la superficialité la heurtait.

VICTOIRE : Mais qu'est-ce que vous foutez ici ?

LINA : Ils se baladent…

La troisième glissait un merci à l'oreille de son compagnon.

MARK : J'ai pensé que tu avais besoin de voir tes amis. Amuse-toi bien.

CASSANDRE : On se voit à quelle heure ?

Il médita. Puis dégaina le pouce et l'index : deux heures… Il déguerpit. Les trois filles envahirent une table ronde de cinq couverts. Lina avait réservé aussi pour l'absente.

VICTOIRE : Eh, t'as son Amexco au moins ?

CASSANDRE : Voyons, comme toujours.

LINA : C'est l'essentiel.

À l'instant, les mentons féminins, gouvernés par un élan irrépressible, braquèrent vers l'entrée. L'objet de leur attention, un Adonis, promena sa stature de surfeur de beige vêtu derrière les fesses d'un serveur. Il baissait ostensiblement les yeux. Un gel disciplinait ses boucles courtes, ses joues étaient rasées de près. Autour de lui, chaque femme du périmètre se pâmait. Ambitionnait de percer la couleur des iris. Humait un arôme de mâle. Fantasmait sur le moulage d'une sangle abdominale.

Sven, Lina, Victoire et Cassandre s'étreignirent en silence. Une chape plombait les anciennes expansions. On leur délivra les menus. Ils les potassèrent. Louchaient tous sur la place inoccupée. La Blonde évalua le nombre de calories dans un magret de canard.

SVEN : Mais non, voyons, ici, on va manger une fondue…

VICTOIRE : Ça doit faire vingt ans que j'en ai pas bouffé.

CASSANDRE : Sauf que t'as même pas dix-neuf balais, pétasse.

VICTOIRE : Ouais, à mon âge, j'devrais même plus avoir à te tolérer salope.

La plaisanterie retombait. Lina considérait ses deux amies. Les quatre paires d'yeux convergèrent sur la chaise vide à sa gauche…

LINA : C'est atroce. Elle me manque.

CASSANDRE : Elle nous manquera toujours.

VICTOIRE : C'est vide, quoi.

LINA : C'est dommage, tu n'as pas pu venir…

VICTOIRE : J'ai des emplois du temps de ministre. C'est pas du Lelouch.[44]

LINA : Je sais bien que c'est compliqué…

CASSANDRE : Des embrouilles à la chaîne, tu veux dire…

VICTOIRE : Les embrouilles, ça s'appelle des mecs, en langage courant, je ne cause pas de toi, chouchou…

La Blonde, diaphane, soupira. Baby se mordit la lèvre.

SVEN : Elle est avec son amour Cédric maintenant.

Au coin de sa pupille, une part d'émotion se cloîtra. Un romantisme forcené.

VICTOIRE : Elle a osé… Clamser sans m'attendre. Quel toupet, la pouf'…

LINA : Tu aurais vu son visage… Au moment de…

Elle ne parvint pas à compléter. Étouffa le reste dans les larmes.

SVEN : Qu'elle était belle au funérarium, on aurait dit…

---

[44] *C'est pas du Lelouch* (pardon au réalisateur de film) : les films de Lelouch sont considérés par Victoire comme étant d'une part trop plein de sensiblerie, et d'autre part, longs.

CASSANDRE :… C’est un putain de lieu commun, mon pote.

SVEN : Non ma puce. C’est la vérité. Je n’ai jamais vu quelqu’un… comme ça… Je te le jure. Surtout avec ce virus…

VICTOIRE : C’est bien du Annabelle, ça. Toujours vouloir tout réussir mieux que les autres, même sa mort…

LINA :… Il y a une justice, pétasse. Toi, tu risques de pas être très belle à voir…

VICTOIRE : Eh blondasse, écrabouillée contre un mur dans ta Porsche, tu risques de même pas être identifiable…

Le serveur scrupuleux nota la commande. L’éphèbe ne le reluqua pas, obsédé par les cépages de blanc sec. Et par l’évocation si saumâtre, la Belle dans son cercueil. Tandis que sa beauté ne s'était pas éteinte.

SVEN : Alors, mes mignonnes, les projets ?

LINA : J’en ai marre, je m’arrache. À la prochaine occase, je reste à Paris. J'ai assez souffert ici.

VICTOIRE : Ouais, c’est bien. Et sur mon front, c’est marqué vierge première fraîcheur.

CASSANDRE : Lina, t’as raison. C’est cool.

VICTOIRE : Vous croyez encore au libre arbitre ? Vous, avec vos rêves.

SVEN : Pourquoi est-ce qu’elles ne croiraient pas en leurs rêves ? Regarde la puce, elle est avec Mark et elle ne travaille plus… Ce n’est peut-être pas le meilleur des exemples.

Il ressassait la vision. La Belle sur son lit blanc avant les obsèques. La si jeune fille chez lui à des années-lumière de là. À pleurer, à rire de leur cliente, contre elle, leurs promesses, être l'un pour l'autre, dans les tempêtes, les accalmies… Et l'injustice. Elle était partie. Pourquoi elle ? Alors que d'autres, avec le même virus, survivaient ? Quand elle n'avait commis qu'une erreur dans sa courte existence, celle de vouloir exercer une vengeance… D'autres les cumulaient, les non-sens et les bévues…

CASSANDRE : Non. Mais en tout cas, se barrer, l'idée est tentante.

VICTOIRE : J'aimerais bien voir ça !

Son exclamation se dissipa. Le serveur déchargea les apéritifs. À son départ, Sven se pencha vers l'Énervée. Martela dans un phrasé *morendo* tout ce qu'il engrangeait.

SVEN : Supposons qu'on te laisse tous tomber. Toi, la rabatteuse, toi qui sais si bien monnayer tes infos pour te payer ton shoot, tu serais obligée de te vendre avec les miséreuses…

Le serveur s'essoufflait, il amenait les hors-d'oeuvre. Son chef l'avait rabroué à cause de son étourderie. Il débutait ici. Droit comme un I, il pivota sur ses talons. L'Énervée tournait son martini dans le sens des aiguilles d'une montre.

SVEN : Tu me fais vomir. Je suis au courant de ta responsabilité dans plusieurs cas. Comme tout le monde à cette table. Elles te pardonnent pour le clan, parce qu'une fois, tu as été honnête. Moi je ne peux pas. Annabelle… se faisait un sang d'encre pour toi. Mais moi, j'en ai rencontré plusieurs, des filles comme toi. Des

dangers pour vous-mêmes, pour les autres. Je me fiche de ce que tu comptes faire de ton avenir. Mais laisse les autres espérer. Elles, elles ont de quoi…

CASSANDRE : *You slow down*. Le chagrin ne t'autorise pas tout, Sven.

Il la toisa. Elle déplia les doigts de Victoire. Rêches. Les garda dans les siens.

CASSANDRE : Annabelle n'est plus là. Mais nous sommes le clan.

LINA : On ne se sentira plus jamais seules. On a quelqu'un pour nous aimer…

VICTOIRE :… Sans tenir compte de nos erreurs.

Sven les étudiait l'une après l'autre. Leurs mains entrelacées en évidence sur la nappe. Leur message sans équivoque. Il pensait à l'absente. Un ange avec un rire cristallin qui clignait de l'œil dans sa direction. Il hissa son kir royal, perturbé.

SVEN : Puisque tout est dit, alors, à Annabelle.

Les trois filles trinquèrent avec lui. Les pétillements, les chocs, étaient timides.

LINA : Eh, l'Énervée, tu veux The Lesson By Baby de Léonore… ?

CASSANDRE : Oh, non, pas ça, pitié…

SVEN :… Tu l’aurais vue dans sa fausse fourrure, la puce…

VICTOIRE :… Les balles sont dans la bagnole, pour pas te tuer, gnagnagna… J'suis au courant…

SVEN : Ma douce et tranquille petite puce…

VICTOIRE : N'empêche, t'as craché sur une belle enveloppe, le bellâtre. Léonore, c'est une bénédiction pour le portefeuille.

CASSANDRE : Il n'a plus besoin de petits coups…

LINA : Ah ça, c'est prouvé avec celui qu'il a décroché !

VICTOIRE : Moi, on me dit jamais rien. Elle est vraiment très riche, ta poule ?

SVEN : En réalité, IL est assez riche.

Son accent pianissimo ciblait la surprise. L'atteignit sans effort. Le verre de l'Énervée se tassa. La Blonde tripota une de ses bagues, inspecta sa manucure. Baby se grilla une *100'S*.

CASSANDRE : Dis-leur la suite…

LINA : Quoi, toi t'es au courant et pas moi ?

Baby grimaça un rictus, tapota le biceps de l'éphèbe.

LINA : Allez quoi, crachez le morceau.

Sven retroussa une de ses manches. Avec ses cheveux coupés et sans sa barbe de trois jours, il se sentait encore dénudé.

CASSANDRE : Lina. T'as pas trouvé bizarre de ne pas le croiser ces derniers temps ?

VICTOIRE : Attends, moi j'ai remarqué qu'on le voyait plus, mais tu poses la question à une blonde, t'es disjonctée…

CASSANDRE : Sven n'en est plus un.

L'éphèbe déchiffrait les augures dans les bulles de sa coupe.

LINA : T'as pris ta décision et tu m'as caché ça, espèce de salaud !

Elle lui envoya une calotte du coude. Un sanglot lui enroua la gorge. Un regret, un leitmotiv.

VICTOIRE : C’est excellent, Sven nous la joue guimauve, Julia Roberts, *Pretty Woman*[45]. Plutôt pretty boy look premier de la classe…

LINA : Mon Annabelle aurait été si contente pour toi…

VICTOIRE : Mais notre Annabelle, elle fait reluire ses putains d’ailes, elle est zen sur son nuage. Elle se fout royal des copines et des copains…

CASSANDRE : T’en sais quoi, toi, la vierge de première fraîcheur ?

Au milieu de la nuit, leur fondue avalée, les au revoir s’énoncèrent. Ils se séparèrent. Mark la guidait. Elle, *lento*, le suivait. Elle lançait des coups d’œil en arrière. Elle convoitait une autre présence, un réconfort. Le vestige d’elle-même. Il la plaqua contre lui. Appuya un baiser sur son front.

MARK : Si je pouvais lire dans tes pensées quand tu me regardes…

[...] *I'm so ugly, but that's ok, cause so are you*
Broke our mirrors
Sunday morning is every day for all I care
And I'm not scared
Light my candles in a daze 'cause I've found God [...]

NIRVANA – *Lithium* (K. Cobain/Nirvana) – Album « Nervermind » – Virgin Songs Inc. BMI 1991.

---

[45] *Pretty Woman* : film américain dont nous avons déjà parlé, je crois.

La maison – Mine de rien, entre les trêves, les retrouvailles, aucun des deux ne parvenait à conjurer les absences de l'autre. Aucun n'assimilait les ruptures. Ils buvaient ensemble, une semaine après la mort d'Annabelle. Elle avait abusé du blanc au restaurant. Et Victoire en douce, lui avait fourgué un cadeau. La friandise, celle qu'elle espérait quand elle voulait décompresser. S'oublier. Elle avait une envie de champagne. Elle passa derrière le bar. Fouilla dans le frigo. Repéra un magnum à peine entamé sous son bouchon d'inox. Les ténèbres entravaient les campagnes aux alentours. Lanternaient dans les recoins, autour de l'âtre, contre les deux œuvres. Les lampes se tamisaient. Elles ne suffisaient pas à dépecer les ombres. Et la conjecture, l'étrangeté, s'égrenait, *bis repetita placent*. Il picolait trop. Elle remplit deux flûtes. Retourna vers lui, lui en tendit une.

MARK : Tu es belle.

CASSANDRE : Tu as bu.

Elle s'enfonça dans le divan. Et le jaugea. Elle avait la nausée, à être là, près de lui.

MARK : Il faut que je te dise… Je serais devenu fou… si tu étais partie avec ce…

CASSANDRE :… Mais non. Tu te serais remis.

MARK : Je t'aurais tuée d'abord.

CASSANDRE : Et à part ça, tu sais dire quoi ?

MARK : Je veux te garder. Viens t'installer à Solèse, *baby*.

CASSANDRE : Je ne ferai jamais ça. Ma famille… J’aurais trop honte. Et puis, en passant, ce bébé aussi, tu voulais le garder, Mark.

Le dialogue cent fois rejoué. Elle se tailla une ligne sur la table basse. Avec son hachoir miniature qu'elle emportait partout. Pas de paille, pas de miroir. Qu'à cela ne tienne. Elle dégaina la carte de crédit qu'il lui avait assignée. Elle l'amusait. Il lui tendit son portefeuille. Elle en arracha un billet de cinq cents balles, épais. Le roula.

MARK : Si tu viens avec moi, c'est avec toi que je me marie.

La ligne blanche tressauta. Elle releva les narines.

CASSANDRE : Tu vas… te marier ?

MARK : Si tu ne viens pas avec moi.

La consternation s’empêtrait avec les vapeurs d’alcool, avec les spasmes, une rébellion. Puis un élément dans la masse implosa. Elle implora, une échappatoire. Avala du mousseux. L'obsession s'imprimait dans ses neurones. Stagnait, aboutissait :

« Je dois le tuer. »

Elle ne devait pas se laisser submerger. Même si elle le savait, lui, un jour, il conclurait l’opération, il la tuerait. Si elle ne le faisait pas, il le projetait déjà. Et elle ne voulait plus mourir, elle ne tolérerait plus de souffrir, elle ne pourrait plus sombrer ainsi... Plus de balises, plus de réalité. Des mouvements sans analyse. Le trop-plein. C'était sa défense.

Et puis, méritait-il de vivre, après tout le reste, Michael, le fœtus dans son ventre, Annabelle. La mère, la sœur de Michael, figées dans le deuil qu'elles ignoraient. Qu'il bafouait jour après jour depuis près de trois ans. Calé dans son fauteuil, il l'horripilait avec ses iris de jade. Vides et hautains. Il allait se marier avec une autre ? Après ce qu'ils avaient traversé ? L'alcool encore, avait-elle le choix ? Il fallait agir vite. Où se procurer une arme, elle ne se souvenait de rien, ses réflexes accéléraient, une toupie en elle. Elle se munit de la bouteille pour la sacrifier à sa cause. Revint en direction du tyran. Passa juste derrière lui. Et assena le coup de toutes ses forces. Le tyran flancha, son crâne roula en avant. Il tomba face contre terre.

Lorsqu'il reprit conscience, elle était radieuse derrière lui. Elle lui avait ravi sa place. Et elle sniffait. L'observait. Il essaya de se redresser, confus, maladroit, lourd. L'effort parut pathétique. Au bout de plusieurs minutes, il s'assit tant bien que mal. Se frotta l'occiput.

MARK : Tu as voulu me tuer ?

Ses rétines se fatiguaient encore. L'attraction du sol était imparable. Elle lui proposa une ligne. Ricana. Se moqua de sa faiblesse. Le comique de l'évènement leur semblait acquis. Il rit à son tour.

Riex, faubourg de Solèse –

MARK : Tu restes avec moi.

Il la grippait par la taille. Elle se coinça l'opportunité d'une mutinerie. Arbora en intégral les dents du haut, diplomates et charmeuses. Salua leur hôte.

Dimitri blablata, un compliment pour elle par ci, une prévenance pour lui par là. Se détourna pour en accueillir d'autres. Il ne pouvait plus s'empêcher de la mater en coin. Il l'embarrassait devant Mark. Son légitime d'ailleurs ne la libérait plus. Et elle dut distribuer des bises. Brasser des paluches. Elle en bâillait… Elle ruminait les avatars, son calendrier scolaire, c'était l'endroit idéal pour bûcher sa philo. Le mythe de la caverne, nous sommes les prisonniers des apparences, les *ombres sur le mur*.[46] Il ne se décollait pas d'elle, soudé façon siamois. Le jeune homme identifia leurs deux silhouettes au-devant des baies vitrées. S'approcha. On le reconnut, on échangea avec lui une liste de platitudes. On lui demanda des nouvelles de son père. Il en donna.

LINA : Bonsoir, Mark, bonsoir Cassandre.

On lui accorda une civilité. En prime, l'amie lui décerna un clin d'œil dans la discrétion.

MARK : Lina, puis-je te laisser surveiller ce jeune homme et Cassandre ?

La Blonde se munit de gentillesse, acquiesça bien sûr. Et lui, il se consacra à d'autres discussions avec d'autres convives.

---

[46] *L'Allégorie de la Caverne* de Platon.

LINA : J’ai cru qu’il ne te lâcherait jamais.

Près d’elle, le jeune homme lui formulait ses espoirs dans un sourire ses espoirs. Aurait volontiers dépoilé Cassandre aussi…

LE JEUNE HOMME : Vous vous connaissez depuis longtemps ?

LINA : Oh oui. Depuis le lycée.

CASSANDRE : Et vous deux, vous vous connaissez depuis ?

LINA : Pareil. Karl est un ami très cher.

Baby afficha son caprice, le dédain mixé avec le culot dans sa fameuse moue :

« Je n’aurais jamais cru ça de toi, Karl.»

Le jeune homme la dévisagea. Froissé. Devant lui, les babines sous leur parure de pourpre se retroussèrent.

CASSANDRE : Voilà donc où passent les économies de papa. Chez Rébecca.

Le jeune homme blêmit. Et décampa. Les filles s'orientèrent bras dessus bras dessous vers des armadas de toast.

CASSANDRE : J’ai cru qu’il ne dégagerait jamais.

Elle opta pour du champ’. La Blonde la copia. Elles choquèrent leurs flûtes l’une contre l’autre.

LINA : Tu ne lésines pas, tu vas arriver à faire baisser mon chiffre…

CASSANDRE : Alors, t’es venue en accompagnatrice du Vieux ?

LINA : Eh non. Je suis venue parler business avec des cons à sa place. Remarque bien, ça me change un peu de mon ordinaire. En fait, j’espérais bien te croiser ici…

CASSANDRE : Et l'Énervée, tu l'as pas embarquée…

LINA : Chut, ne parle pas d'elle ici, Fabrice lui, est dans le coin avec sa future épouse…

Elle déposait un index sur son bec. Balbutiait.

CASSANDRE : Mille excuses. Bien qu'à mon avis, la fiancée ne doit pas manquer de motivation. Une pute comme coloc', ça ne devrait pas la rebuter, au point où elle en est…

LINA : Toi et ta grande gueule... Ça te dispense de me raconter comment tu vas depuis l'autre soir ?

CASSANDRE : Je vais bien, tu penses, tout est parfait. Mark me gave avec son idée de m'installer à Solèse, mes profs me gavent avec des faut réviser, ma famille avec leur boulot. À part ça, je m'appelle Cassandre, et je n'ai pas touché une ligne depuis une semaine…

LINA :… Chapeau. T'es sur la bonne voie.

Les deux gorges se nouèrent sans prévenir. En hommage au seul ange jamais répertorié sur Terre. Annabelle dérivait là, autour d'elles. Avec son halo, sa pureté de cristal.

LINA : Je la sens juste à côté de moi parfois…

L'hôte se manifesta entre elles. Et la brune courut vers les toilettes avec un mouchoir sous le nez.

DIMITRI : Qu'est-ce qu'elle a ?

LINA : Elle se sent seule.

Elle le dévisagea. Pensa encore à la Belle. Qui avait eu raison. En prédisant que Dimitri en pinçait pour Baby. Elle le planta là sans

préavis. Fureta dans les environs. Elle la débusqua au détour du couloir vidé. Fonça sur elle. Les narines rougissaient, les yeux marron s'embrumaient.

CASSANDRE : Lâche-moi, Lina. S'il te plaît…

LINA : Non. Ça tombe bien, je voulais te choper en privé.

Elle détailla la moquette du corridor. Toujours personne à la ronde. Elle se décida.

LINA : Voilà : il y a quelqu'un qui voudrait te voir. Bon. Ça risque d'être coton…

L'affligée la fixa puis succomba.

CASSANDRE : Si c'est dangereux, je prends.

Solèse centre – Il rajustait ses souvenirs. Pour la différencier parmi les passants. Si jamais elle venait. Son meilleur ami ébauchait un sourire.

KAMAL : Je sens que ta meuf va nous balancer…

JOACHIM : Un, t'as le droit de te tirer. Deux : elle n'est pas comme ça.

Son ami n'était pas convaincu. Il le chaperonnait quand même. Comme toujours. Ils avaient grandi ensemble. Dans le même quartier. Les mêmes occupations. Ils se soutenaient. Se complétaient. Ne s'interrogeaient jamais sur leur amitié réciproque. Ils étaient deux frères. Se présentaient ainsi d'ailleurs. Même si physiquement, ils ne se ressemblaient pas. Ils s'étaient choisis en maternelle.

KAMAL : Bon, je vais faire un tour dehors. Si jamais, je te préviens.

Il ne pigeait pas ce qui attirait Joachim chez cette meuf' depuis deux ans. En plus, elle était la propriété d'un bourgeois assez dangereux. D'un ami de Dimitri. Il était pourtant présent. Comme une nuit en boîte, un an avant. À chaque crise de son frère d'armes. Il était monté avec lui à Solèse pour assurer ses arrières. Et bien sûr, pour revoir Coco, sa petite amie, une belle métisse qu'il adorait. Il n'était pas du genre à se tracasser. Sauf pour les deux êtres proches de lui. Son meilleur ami, son amoureuse. Autour de lui, le peuple de Solèse se ravitaillait, épluchait les potins du bureau, du quartier, troquait une feuille de chou contre une autre. Il aimait bien l'atmosphère de la cité. Cosmopolite. Moins cordiale, plus fortunée que la sienne. Il franchit la porte. Se cogna contre une jeune femme sur le perron.

CASSANDRE : Euh. Pardon.

KAMAL : Salut Cassandre.

Elle ne le connaissait pas. Bloqua sur son visage intègre, sur ses fossettes, des charmeuses, sur ses yeux francs, une seconde. L'éternité. Elle la perçut, qui planait sur lui. Elle la repérait à force de la côtoyer. La mort. Le jeune homme allait l'affronter bientôt. Agoniser longtemps. Le temps de se pincer, elle partit s'asseoir en face de Joachim.

Son accoutrement, un jean pattes d'eph, un débardeur sous un blouson, des lunettes rondes noires style baba cool le stupéfièrent.

CASSANDRE : Tu voulais me voir ?

Le jeune homme se fendait d'une inertie. Un véritable automate. Conditionné pour la maîtrise de soi. Pas un atome de complicité en mémoire de leurs rencards. Si elle retraçait ce que lui avait coûté l'escapade. Son honnêteté vis-à-vis de Mark. Elle lui avait annoncé sans ambages. Par bravade. Par mépris. Ils s'étaient bagarrés…

CASSANDRE : Dis donc. C'est vrai que t'en as, des choses à me dire.

JOACHIM : Je ne ressens plus rien pour toi.

CASSANDRE : Ça m'en a tout l'air. Donc. Ça fait des mois que tu cherches à me parler, comme ça. Juste pour t'aérer à l'oxygène si spécifique de Solèse.

Elle immolait sa déception sur un autel, l'ironie. N'ôtait pas sa veste. Dessous, des épaules aux avant-bras, les hématomes la crevassaient. La dispute du soir précédent. Son vis-à-vis parodiait le détachement. Sans la concerter, il disparut cinq minutes. Émergea entre deux consommateurs avec un jus de fruit. Et il lui offrit d'office.

JOACHIM : Je te respecte, c'est tout, alors je voulais te prévenir…

CASSANDRE : Gaffe, ça ressemble à de l'intérêt, de l'inquiétude même…

JOACHIM :… J'ai souffert à cause de toi, ma belle…

CASSANDRE :… Mais oui, c'est ta petite fierté qui a souffert…

JOACHIM :… Tu n'as aucun tact. C'est d'ailleurs pour ça que tu as des ennemis…

CASSANDRE :… Classe, le vocabulaire. Très inspiré…

JOACHIM :… Certaines personnes t'en veulent et je…

CASSANDRE :… Je suis au courant, t'avais pas à te déplacer pour si peu…

JOACHIM :… Je ne sais pas ce que tu faisais avant…

CASSANDRE :… Mais si, rappelle-toi, t'étais même un client satisfait…

JOACHIM :… Pourquoi tu ne veux pas la fermer un peu ?

CASSANDRE : Pourquoi tu me mens ?

JOACHIM : Tu vas m'écouter maintenant, tu m'épuises…

CASSANDRE : Comme avant, quoi. Pourquoi tu ne me dis…

JOACHIM :… Ça suffit, tu es insupportable… !

CASSANDRE : Et toi alors, qu'est-ce que t'es ? Un merdeux ? Un type avec des potes pleins aux as ? Un assassin, pourquoi pas ? Joachim, sur cette Terre, tout le monde a ses petits problèmes, et…

JOACHIM :… Je voulais juste que tu fasses très attention à toi parce que…

CASSANDRE : … Les mecs, vous êtes doués pour m'imposer ce que vous, vous voulez. Mais y'en a pas un pour prendre en compte ce que moi, je veux. C'est lassant. À la fin.

Et elle snobait son verre. Démoralisée par son machisme. Mark aussi, commandait pour elle sans son autorisation.

JOACHIM : C’est bien alors, t’as l’habitude. JE VEUX que tu négocies un truc pour plaquer ton mec.

CASSANDRE : Tu sais ce qu’on te raconte, et c’est tout. Tu débarques pour me dire ce que tu veux pour moi. Mais je ne te connais pas. Joachim. Ce n’est même pas ton prénom en plus.

JOACHIM : Ça aurait pu marcher, nous, sinon ?

La jeune femme bloqua sur le jus de fruit. En plan sur le formica.

CASSANDRE : Tu sais bien que non.

Et elle disparut entre deux cadres dynamiques. Le jeune homme se leva. À travers la vitre, il distingua sans peine le tableau. Dehors, Kamal parlait avec Dimitri. Puis l'homme au crâne rasé alpagua Cassandre par le bras.

Riex, faubourg de Solèse – Depuis les berges, les bourrasques gravissaient le dénivelé. Aboutissaient sur la terrasse. Ballottaient les parasols comme des pruniers. Elle accompagnait leurs fantaisies du regard. Un coup à bâbord, un coup à tribord. Comme elle, hier soir avec Mark. Percutait le mur à gauche, se mangeait la table à droite. Elle n'avait pas lésiné non plus. L'avait menacé avec un de ses flingues. Dimitri versa le thé dans les céramiques. Elle le remercia. Huma l’eau bouillante. La tradition vivace, boire le thé chez lui, c'était un antalgique.

CASSANDRE : Annabelle me manque.

Il l'examina. Détailla les ecchymoses, les coupures. Des taches bleues, des marques sur le tissu cutané. Sa façon de se tenir aussi. Il avait su un instant plus tôt. Ce qu'il voulait. Quand elle lui avait révélé son projet de long séjour en Écosse. Il prévoyait que peut-être, plus tard, à son retour… Lorsque Mark ne serait plus qu'un souvenir pour elle…

CASSANDRE : C'est gentil à toi, d'être venu me chercher.

DIMITRI : Et tes bras ?

CASSANDRE : Ça va, c'est rien. En fait, j'ai un peu la frousse de frôler l'hôpital.

Sous l'évocation, elle se frotta le poignet.

DIMITRI : Pourquoi tu voulais voir Joachim ?

CASSANDRE : Pour jouer avec le feu. Bien sûr.

Il l'étudiait. Ses meurtrissures. Sans aucune pudeur. Sa fidélité morale acquise à Annabelle s'était envolée avec elle, le jour des funérailles. Et la fragilité de la jeune femme l'émouvait.

DIMITRI : Rien ne va plus. Cette fois, ça suffit. Tu vas faire ton voyage. Ici, tu n'es plus à ta place.

CASSANDRE : Parce que toi, tu sais où elle est, ma vraie place, maintenant ?

L'ordinaire, le danger, son fil d'équilibriste à elle où elle évoluait encore. Il avait été son ancrage. Celui qui l'empêchait de sombrer. Son amour paradoxal, son enfer personnel. Elle ne s'était pas écroulée grâce à lui. Il avait tué à cause d'elle. Maintenant, il n'était que ce M. Hyde. Impossible à apprivoiser.

DIMITRI : C’est à toi de voir. Si tu veux qu’il t’installe à Solèse. Ou si tu veux vivre un peu.

Il se leva. Le brouhaha derrière la baie le happa à son tour. Le vent sur la toile d’un parasol fermé.

DIMITRI : D’abord, pose toi la question : tu pourras continuer ? Éviter de vivre comme lui, il veut que tu vives ? Tu pourras continuer à supporter de paraître celle que tu n'es pas ?

Elle se dressa en face de lui. Puis se réfugia contre l’âtre rond. Devant les genoux du bouddha en bronze avec sa lippe de bébé. S'évertuer. Se maintenir sur le fil. Il l'avait tendu, lui, pour elle, l'année de ses quinze ans.

CASSANDRE : Si j'arrête de le voir, il est capable de… qu'est-ce qui va m’arriver ?

DIMITRI : Je peux l'empêcher de te nuire. Veiller sur toi. Tu arrêtes de le voir. Point.

CASSANDRE : Et comment tu vas le convaincre de ne pas me buter ?

DIMITRI : Cassandre. J'ai quelque chose à te dire.

Elle pivota de nouveau vers lui. À l’extérieur, le parasol scandait toujours sa mesure. En obsessionnel compulsif. Elle allait fêter dans trois mois ses dix-neuf ans. Trois ans et demi bientôt de hauts et de défonces. à s'oublier pour lui…

CASSANDRE :… Oui, je sais, Mark va se marier. Alors, mon chou, tu veux te débarrasser de moi ?

DIMITRI : Non… Je veux que tu vives ce que tu aurais dû vivre jusqu'à maintenant. Ce que tu mérites. Une femme comme toi…

Il ne s'étonnait plus de rien avec elle. Qu'elle sache déjà pour le mariage. Qu'elle perce à jour les personnalités…

DIMITRI : Tu es exceptionnelle.

CASSANDRE : Tu peux le dire. Je n'ai pas que des amis. On me le fait remarquer.

DIMITRI : D'accord. Mais tu as aussi des amis.

CASSANDRE : Est-ce que l'un peut compenser l'autre ?

DIMITRI : J'en suis persuadé.

Il soupira. Elle attrapa ses anglaises. Les relégua derrière ses oreilles. La crinière résistait. Des frisottis lustrés.

DIMITRI : Tu m'as, moi. Tu ne me fais pas entièrement confiance, c'est ça ?

Elle ne se prononça pas tout de suite. Trop accorder ou ne pas assez se dévoiler. Elle avait quelques soucis de dosage avec sa franchise.

CASSANDRE : Je te fais relativement confiance.

DIMITRI : Il restera tel qu'il est. Tu le sais. Je ne le nie pas, il tient à toi. Mais pour lui, c'est plus apparenté à un titre de propriété qu'à autre chose… Quoi qu'il arrive.

Elle avança encore. Ses iris marron se chevillaient sur lui.

DIMITRI : Fais-le pour ton avenir. Fais-le en souvenir d'Annabelle.

Un regret s'était imprimé dans sa voix.

CASSANDRE : Raconte-moi : pour quelle raison exactement tu veux que je le quitte ?

Les gifles du parasol devant la piscine absorbèrent Dimitri. À la fin, il murmura :

« Avec ton intelligence peu commune, tu n’as pas encore compris ? »

Il la regardait avec tant d'intensité. Qu'elle se ralluma une cigarette.

[…] *Call me Raider call me Wrong*
Call me insane call me Mr. Vain
Call me what you like
As long as you call me time and again
Feel the presence of the aura
of the man none to compare
Loveless dying
For a chance just to touch a hand
or a moment to share
Can't deny the urge that makes them
want to lose themselves to the debonair one
Hold me back the simple fact is
that I'm all that and I'm always near […]

CULTURE BEAT – *Mr Vain* (S. Levis — P. Zweier — T. Fenslau / N. Katzmann — J. Supreme) – Dance Pool Sony Music 1993

La maison – Ses paupières étaient closes. Ainsi les griffes du feu depuis le centre de la cheminée, ne l'atteignaient pas. Les coups sur les côtes mûrissaient. Les bleus au niveau des rotules, les cicatrices, elles, n’avaient plus le temps de disparaître. Elle, elle papillonnait dans un détail, une sauvagerie. Elle se rappelait d’autres signatures, les balafres dont lui, il écopait. Le cristal, les fragments, ils s’étaient éparpillés partout. Quelques soirs avant. Il lui faisait miroiter le piano qu'il avait acheté pour le nouveau salon. Pour elle. C'était un Gaveau en excellent état, il le ferait accorder bien sûr dès qu'il serait livré. Il revenait contre elle avec des verres. Il s’appropriait déjà leur réconciliation, la énième. Il quémandait son pardon :

« Et puis, pour l'année prochaine, dès que tu te sens prête, j'ai un nouvel appartement pour toi… »

Une parodie.

CASSANDRE : Ne rêve pas. On ne peut pas continuer…

Il y avait encore les minutes. Où seule la peur retenait son cœur accroché à la vie. Où il l’effrayait à un tel point. Elle s’attendait à tout. Et elle se recueillait.

MARK : Tu es la réversibilité, Cassandre. Un jour, tu es ici, le lendemain tu m'ignores…

Son œil vert la transperçait. Elle baissa la tête.

MARK : Tu ne veux plus me voir ?

CASSANDRE : À quoi ça nous mène ? On ne va pas vivre ensemble, on ne peut pas se séparer, et on ressasse nos conneries,

nous, toujours, lala la. Putain, on n'a rien en commun. J'en peux plus.

Et le timbre de soprano se lassait aussi, de leur relation, de ses joutes depuis le début entre eux. Il se répercutait dans l'impasse : nous avons échoué.

MARK : Cet appartement… Nous pouvons changer…

CASSANDRE : Mais non. Tu sais bien que toi, tu resteras le même…

Son chagrin s'égrenait, velouté, sans détour. Elle ne le revendiquait plus. Elle trahissait l'examen, elle dépiautait l'engrenage.

MARK : Viens à Solèse.

CASSANDRE : Je ne m'installerai jamais à Solèse.

MARK : Mais… Donne-moi une chance.

CASSANDRE : Oh ? Ça ne changera rien. La seule chance, c'est qu'on arrête tout, tout de suite. T'oublies que j'existe et moi, je… Je t'oublie.

Ses maxillaires se paralysaient. Leurs pupilles ne se délaçaient pas. La colère empourprait les marrons, le veto dorait les jades. Et la résolution ronronnait. Sans appel, tranchante. Des deux côtés.

MARK : Je refuse.

CASSANDRE : Et moi, je refuse de rester ta poule ou ton joujou ! Tu ne le fais pas exprès de manipuler les gens. C'est juste dans ta nature ! Le naturel qui tue !

MARK : Pourquoi es-tu restée avec moi, alors ? Les erreurs, ce ne sont pas les miennes ! C'est toi, toi seule ! TU as accepté de travailler pour Yves, toi, tu as choisi d'accepter mon argent, pour tes tenues, pour ta poudre !

CASSANDRE : Tu ne piges rien ! La lucidité, faut dire, c'est pas ton fort ! C'est vachement facile de choisir entre le chantage, les menaces, Victoire sur mon dos, tes chers amis, les *manly men*[47]…

MARK : Tu me pousses à bout, Cassandre !

CASSANDRE : Vas-y, essaie encore une fois de me buter, peut-être même que tu vas finir par y arriver va savoir ! Et merde, c'est pareil à chaque fois… !

Le mutisme, l'immobilité les gagnèrent. Ils s'observaient. Elle passa ses nerfs sur une longue, lui en proposa une. Le cliquetis de briquet piqua l'instant.

MARK : Ce bébé, c'était une chance, et nous… Je l'ai laissée filer.

CASSANDRE : Mark. Des chances, tu en as laissé filer des dizaines.

La nervosité se voilait. Tant à accomplir et se cloisonner là, dans leur couple bancal.

CASSANDRE : Je ne pourrais jamais te pardonner tout ce que tu as fait. Tu le sais.

Une silhouette, deux, trois, chavirèrent dans ses idées. Les morts et les vivants, les ombres, les fantômes la harcelaient. Lui, il

---

[47] Les machos.

assimila ses présences en trop. Il aurait voulu les anéantir une fois pour toutes. Ils étaient désormais hors d'atteinte, au-delà de son pouvoir.

MARK : Ton serveur…

CASSANDRE :… Annabelle. Mon bébé. On ne peut pas continuer, tu me tueras, ou je te tuerai. Je te hais. Tu me hais. On joue à cache-cache avec la vérité : on ne peut pas se voir ! C'est un désastre. J'ai une vie complètement folle…

Les filtres des deux blondes se heurtèrent sur un cendrier.

MARK : Je ne veux pas croire que tu me hais.

CASSANDRE : C'est souvent vrai pourtant.

Son menton s'inclinait en douceur.

MARK : Ne me laisse pas, *baby*.

Elle, elle se répétait une sentence acquise depuis longtemps, renaissante sans cesse :

« Je vais y arriver. »

Solèse, un vendredi soir – Le genre de soirée qui la désarçonnait. Ils devaient dîner avec Dimitri au Marquis de Carabas. Sauf qu'ils devaient le rejoindre pour un apéritif dans le salon privé d'un autre hôtel. Il lui avait promis :

« Nous n'en avons pas pour longtemps. J'ai quelqu'un à voir. »

Elle regrettait le clan, les copines. Grr. Ces bourgeois, notables, tous si bien sapés. Occupés à jouer les maîtres du monde entre

deux bouchées. À s'autocomplimenter, elle les surnommait les *congratulateurs précoces*. Elle ne manquait jamais de localiser ses anciens clients parmi eux. Depuis qu'elle était l'officielle de Mark, ils faisaient tous semblant de ne pas la remettre, les hypocrites :

« Ah oui, Cassandre, charmante, charmante… »

À leur serrer la main, elle ressentait de la honte. De la répugnance envers ce qu'elle avait osé, plus jeune. Et un mépris croissant. Une petite grosse la heurta de plein fouet. Écrasa ses orteils au passage. Elle tenait sa coupe. Sa veste. Quelqu'un avait harponné Mark. Ce devait être celui à voir. Elle se campait seule. Avec son champagne. Et de la buée dans les yeux. On attrapa son coude.

DIMITRI : Tu t'ennuies ?

Elle lui sauta dans les bras. Se ravisa. La spontanéité n'était pas de rigueur.

CASSANDRE : Je devrais être en train de pioncer. J'ai un bac à passer la semaine prochaine. Et lui, il me traîne ici… Tout est sous contrôle. Pour lui.

Elle avala les trois quarts de sa coupe cul sec. Dissipa ses larmes. Se fraya un chemin entre les tables vers le piano. Se pencha à l'oreille du pianiste. Abandonna sa veste sur une chaise. Elle arborait une robe noire, fluide, aux bretelles fines entrelacées dans le dos, aux transparences sur les hanches. Trois étoiles en strass ivoire marquaient sa taille. Une signait la base de son cou. Sa crinière libre voletait en halo autour de son visage. Elle n'avait

plus l'ambition d'être admirée. Chanter, c'était son remède quand le chagrin débordait. Sa fugue.

Dimitri l’avait escortée. D’assez loin pour ne pas s’imposer. Et soudain, il pensa, une évidence, de celle qu’il refoulait souvent. Il la connaissait depuis trois ans. Et chacun de ses élans lui paraissait charmant. Il ne l'assimilait plus à une petite sœur d'Annabelle. Le clavier égrenait les premières notes. Simplistes. Une partition en do majeur. Puis la voix s’élevait :

« *Some say love, it is a river*
That drowned the tendered...
Some say love, it is a razor
That leads your soul to bleed »[48]

Le vibrato ensorcelait. Distillait une émotion quasi palpable. Tant et si bien qu'autour d'elle, on cessa de causer. La chanteuse intégrait les paroles, exhalait les images. Chaque nuance existait pour elle.

« *Some say love, it is a hunger*
An unless ache in need . »

Une plume se déposait sur un nuage... La chanteuse souriait. Les yeux clos.

« *I say love*
It is a flower
And you it’s only seeds . »

---

[48] Bette MIDLER – *The Rose* (Amanda Mc Broom) – « The Rose » – Atlantic Records 1979.

C'était une fille adorable. Elle sublimait la mélodie. Le souvenir d'Annabelle le chatouilla. Annabelle qui avait su deviner avant lui qu'il était attiré par Cassandre. Il s'était persuadé du contraire. D'abord parce qu'il ne sortait pas avec des mineures. Ensuite à cause de Mark. Parce qu'Annabelle était là. Depuis son divorce, il était frileux en amour. Il ne mélangeait plus les histoires de coeur et l'attraction sexuelle. C'était sa façon à lui de ne pas laisser d'autre femme s'incruster dans sa vie.

« *It's the heart afraid of breaking*

That never learns to dance

It's the dream

Afraid of waking that never takes the chance . »

Dimitri craquait pour Cassandre. Comme pour Annabelle cinq ans avant. Alors que son divorce était en court. Annabelle, ensuite, s'était éloignée de lui. Lui était revenue malade. La différence d'époque. Les scénarios possibles… Annabelle disparue, il se détachait de la fidélité morale qu'il lui avait vouée. Mark s'était lassé. S'approchait. Il couvait la chanteuse d'un œil jaloux. Dimitri le salua.

« *It's the one who won't be taken*

Who cannot seem to give . »

DIMITRI : Quel talent, n'est-ce pas ?

« *And the soul afraid of dying*

That never learns to live. »

MARK : Elle ne veut pas prendre de cours, pourtant.

« *When the night has been too lonely*

And the road has been too long

And you think that love is only for the lucky and the strong . »

Une femme, la quarantaine brillante, essuyait le coin de sa paupière, à deux pas derrière. À chaque crescendo. Son cavalier, stoïque, contre elle, ne bronchait pas.

DIMITRI : Pourquoi es-tu venu avec elle ?

« *Just remember in the winter*

Far beneath the bitter snows . »

MARK : Parce que jusqu'à preuve du contraire, elle est à moi.

La femme se cramponnait à son cavalier. Et la chanteuse entrouvrait les paupières.

DIMITRI : Il va falloir qu'on parle, toi et moi. Pas ce soir. En privé.

« *Lies the seeds that with the sun's love*

In the spring

Becomes… »

MARK : Non.

« *The Rose...* »

Et les coupes choquèrent les nappes. Les applaudissements tintèrent. La chanteuse atterrissait. Frileuse sous les regards. La femme s'approchait d'elle, lui glissait, conquise :

« Vraiment, bravo, vous avez un don. »

Le pianiste souriait, satisfait de s'être changé de son ordinaire. Elles étaient mortelles ces soirées privées, en général… Dimitri et Mark entourèrent la chanteuse.

DIMITRI : Tu as une voix magique.

CASSANDRE : Je dois t'avouer, je suis nulle avec un micro. Mais sans, ça va, je me débrouille.

MARK : Bon, maintenant que tu as eu ta minute de gloire, nous allons dîner.

Le spectateur

Il ne faut pas s'embarrasser avec les potins, hein. Prenez, moi, je mettrais ma main à couper : Dimitri et Cassandre, ils avaient dépassé depuis longtemps les limites de la camaraderie. La loyauté envers Mark.

Ah, le caractère de ma copine Cassandre. Sa manie du parler franc. On a envie soit de la trucider, soit de la défendre. Avec elle, pas de demi-mesure. Moi, par exemple, à l'époque, quand elle m'a sorti un :

« Voilà donc où passent les économies de papa. »

Avec Lina à côté morte de rire, je l'aurais giflée si on n'avait pas été en public. J'en crevais d'envie. Depuis, elle ne s'est pas soignée sur les bourdes. On fait avec. Le sale carafon. Tabasser Léonore aussi, ce n'était pas banal. C'est-à-dire : il ne persiste plus de maboules pour témoigner de l'avoir fait.

Voilà pour quelle raison il ne faut jamais mêler l'argent, le sexe, et les sentiments. Au bout du compte, c'est toujours le bordel, au sens propre et au figuré. Je connais Dimitri plutôt bien depuis le temps. Il n'est pas du genre altruiste. Même sous ses airs de garçon bien sous tout rapport. Il a des lacunes du côté principes.

Il a voulu protéger Cassandre. Peut-être parce qu'il s'est trouvé là. Il s'est dit :

« Tiens, j’ai un truc à faire de bien, ça va m’occuper un moment. »

Ça ne tient pas. Peut-être parce que Cassandre, elle avait une mauvaise influence sur son bonhomme, déjà pas d'équerre. Peut-être parce que le crâne rasé, à force, ça chauffe sous le soleil. Là, ça correspond plus. Du coup, on admet moins de voir une jolie minette décalquée par un grand gaillard. Même si c’est son pote, le gaillard. Surtout si la minette ne rechigne plus à se servir d'un automatique. On a toujours la hantise de devoir composer avec un deuxième ou même avec un troisième cadavre.

Juste un concert au bord de l'île Rousseau
Et le hasard de se voir à nouveau
Tu viens vers moi et tu me dis bonjour
Le temps sur Genève est bien lourd (Bis)

Et l'on échange là quelques nouvelles
Les Berlinois ont quitté leurs hôtels
Monsieur Wagner est mort hier au soir
Le temps sur Genève est bien noir (Bis)

Mais je m'attarde en d'inutiles verbes
Je perds un jeu que je croyais superbe
Entre nous il n'est plus question d'amour
Le temps sur Genève est trop court (Bis)

William SHELLER – *Genève* (W. Sheller) – « Dans un vieux rock'n'roll » – Phillips Universal Music 1976

Le parc se ravigotait. Accueillait l'été, les foisons d'amarante, de rudbeckia, de géraniums sous les bousculades de la brise. Le soleil dorait les pelouses en pente douce. Les flots plus bas se constellaient de rayons. Il était midi. La chaleur à son zénith fendait les allées. Il flânait. Avec les pages de la bourse dans la tête. L'inquiétude aussi en sourdine, à propos de son rôle, si jamais elle se rétractait. Ou si elle persistait. Et à force de spéculer, sur les investissements, les indices et sur l'aide à apporter, il ne la reconnut pas lorsqu'elle l'accosta près des

bateaux. Il avait anticipé sur les artifices. Une robe ou une jupe, les talons exagérés, l'allumeuse élégante à l'image de ses habitudes. Devant lui, elle était intimidée. Dans un jean délavé, évasé aux chevilles, sur des semelles compensées. Spontanée, elle lui plaqua une bise sur la joue.

DIMITRI : Je ne t'ai pas reconnue. Excuse-moi.

CASSANDRE : Tu m'invites, mon chou ?

DIMITRI : Viens, j'ai réservé.

Elle le remercia. Lui emboîta le pas. À travers la verdure, puis sous l'abri de la terrasse. Galant, Dimitri recula sa chaise. La laissa s'installer. Il s'assit à son tour. Lorgna sur le tee-shirt, une relique du look traditionnel. Très échancré.

DIMITRI : C'est calme ici. Alors, comment ça se présente ?

CASSANDRE : Je te retourne la question, Dimitri.

Ses pommettes à peine ambrées, son menton, sa bouche ourlée sous un gloss, le troublait. L'originalité et la fraîcheur.

DIMITRI : Il ne veut rien entendre. Mais tu fais le bon choix.

CASSANDRE : Cool. S'il ne me bute pas tout de suite, j'ai une chance de dépasser le cap des vingt balais un jour...

DIMITRI : Tout se passera bien. Si tu es toujours d'accord.

Il déplia un calepin, griffonna trois gribouilles dedans. Le stylo rejoignit son veston. Avec le carnet. La serveuse tirée à quatre épingles les dérangea presque. Elle enregistra les commandes. Puis se retira.

DIMITRI : Cassandre, je… Tu es ravissante.

Le compliment attisa une risette.

CASSANDRE : T’as oublié tes lunettes, mon chou…

DIMITRI : C’est simple, je ne me prive pas de t’admirer.

Il réfléchit encore. Les yeux, deux lacs sombres, biaisaient sur les serviettes.

CASSANDRE : Je ne sais pas si je fais bien, je ne sais pas quoi penser…

D’un mouvement ample, elle reléguait ses anglaises derrière ses oreilles.

DIMITRI : Ne pense pas. Si tu te décides, tout ira bien. Moi, je suis toujours là. Au cas où.

Et il s’injuria un peu. Il remâcha. Ce jour où il l’avait repoussée. Les occasions. Le jour au cimetière, lorsqu'ils étaient si proches. Elle le fixait, pimpante, une rose parmi…

Le couperet trancha à l’improviste à peine plus tard. Parce que les décisions nécessitent parfois des aménagements. Le téléphone sonna chez lui...

CASSANDRE : J'en ai marre, Dimitri. Viens me chercher s'il te plaît.

DIMITRI : Tu… vas pouvoir m'attendre ?

CASSANDRE : Ne me prends pas pour une décolorée, s'il te plaît.

Lorsqu'il sonna au portail, Mark consentit à l'enclencher. Dimitri abandonna son américaine devant le perron. Grimpa les escaliers,

entra. La représentation avait démarré sans lui. D'emblée, on le prit à témoin…

MARK : Elle veut partir, qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle se butait, croisait les bras l'un sur l'autre. Guettait l'arrivant, pleine d'espoir. Explosait :

« Dimitri va me raccompagner, j'en ai marre, je ne veux plus te voir ! »

MARK : Pardon ?

CASSANDRE : J'ai dit : BÂTARD, PAUVRE TARÉ !

MARK : Tu ne bouges pas d'ici ! Nous n'avons pas terminé !

CASSANDRE : J'en ai marre de toi, t'as pas compris ? Je répète : je me casse, je ne veux plus te voir !

DIMITRI : Je vous laisse cinq minutes, si vous voulez…

MARK : Oui !

CASSANDRE : Non !

Elle souffla sa confession :

« S'il te plaît… Il me fait peur. »

Dimitri se complut dans son flegme et sa rigueur. Piétina en plein milieu des belligérants.

MARK : Je te fais peur. Bien entendu.

Le défi résonnait. Si elle partait…

MARK : Je ne peux pas accepter. Je ne peux pas te laisser partir.

CASSANDRE : Tu DOIS me laisser tranquille.

Une trêve encore. Les éclats, brutaux, se bousculèrent à nouveau.

MARK : Tu crois arriver à quelque chose toute seule ?

CASSANDRE : Ce que j'arriverai à avoir seule vaudra toujours plus que ce que tu me proposes, fils de… filles comme moi !

MARK : Tu n'auras pas un centime pour tes caprices !

CASSANDRE : Mais garde le ton fric, bouffe-le, même si tu veux ! J'en veux pas, il est aussi sale que ta gueule ! Je repars à zéro !

MARK : L'argent ne t'intéresse pas ? Tu avais des clients à ton goût, n'est-ce pas ? Je m'en suis toujours douté !

CASSANDRE : C'est normal, une salope, avec un bâtard de mac…

La gifle fusa, elle l'esquiva.

CASSANDRE : Tu restes un mac ! Faut te faire à l'idée ! Tu ne m'empêcheras pas de faire ce que je veux !

MARK : Tu veux partir, tu veux partir ? Eh bien, pars ! Tu pourras être n'importe où, je le saurais et je…

CASSANDRE :… Tu veux continuer à pourrir ma vie ? Ça ne t'a pas suffi ?

MARK : Si tu pars, JE TE TUE !

CASSANDRE : Essaie seulement, ça ne sera jamais pire que baiser avec toi !

Il se maîtrisait pour ne pas la frapper. Fulminait. Elle frémissait de rage. Leurs regards ne déviaient pas.

DIMITRI : Mark, Cassandre va venir avec moi maintenant.

CASSANDRE : Attends, attends une minute. Il faut que ce médiocre, ce mégalo, sache enfin la vérité…

MARK : Tu ne pars pas !

CASSANDRE : Écoute bien : tue moi, là, maintenant, tout de suite, sinon, si tu continues à pourrir ma vie quand je passe cette porte, je te jure, je me relèverai ! Et moi, je te buterai !

MARK : Tu ne pourras pas !

CASSANDRE : Toi, tu es un lâche, mais moi, crois-moi, si j'en ai l'occasion, je n'aurais aucun mal à le faire !

MARK : Qui va tuer l'autre, *poupée* ?

CASSANDRE : Oui chéri, fais-moi flipper ! Je tremble ! T'as jamais pu, trois fois, quatre fois, tu n'y es jamais arrivé ! C'est ta faille ! Moi, je n'hésiterai pas, je te le promets, à la première occasion !

MARK : Tu ne sais pas à quoi tu t'engages !

CASSANDRE : Si, je sais ! Tu me vois, là ? Regarde-moi bien ! Dans un an, dans dix ans, dans vingt ans, c'est moi qui bousillerai ta vie, compte sur moi !

DIMITRI : Maintenant, nous partons, Cassandre…

La jeune femme agrippait un sac dans un coin. Clamait encore :

« Tu me dégoûtes ! »

Se précipitait dehors sans tarder. Ses talons dévalaient déjà les marches… Toujours à l'intérieur, Dimitri se rongeait un peu les sangs.

MARK : Je n'arrive pas à croire que tu l'aides.

Une pâleur subite teignait ses pommettes.

DIMITRI : Ça ne pouvait plus durer, tu sais bien.

Il épia une autre réaction. Son vieil ami ne s'en permit aucune. Il se coula dans un fauteuil, face à l'âtre. Dimitri haussa les épaules. Et s'en alla. Il retrouva Cassandre dans son américaine.

DIMITRI : Tu respires mieux ?

CASSANDRE : Pas encore.

Le moteur ronfla.

DIMITRI : Je te ramène où ?

CASSANDRE : Je te montrerai.

La voiture dépassait le portique.

DIMITRI : J'aurais préféré que les choses se passent plus calmement.

CASSANDRE : T'es malade ? Tu croyais qu'il m'offrirait des roses, avec un mot du style bonne chance, ma grande ?

Autour de la berline, les étendues de forêt le disputaient aux prairies. Le capot avalait les contours d'une chaussée très sinueuse.

DIMITRI : Je voulais que tu saches que j'ai été très heureux de te connaître.

CASSANDRE : Pourquoi ? Tu vas dégainer un flingue ?

Elle riait à l'idée. Jaune, quand même. Même si elle ne pouvait se l'imaginer avec une arme entre les pognes. Les sourcils du conducteur se raidissaient d'ailleurs. Ses poings sur le volant aussi.

DIMITRI : Tu sais…

Ils parcouraient un paysage de carte postale. Les hameaux se cloîtraient à flanc de montagnes. Le fleuve plus bas transperçait les roches au niveau d'une ancienne écluse. Derrière, les autres monts anciens, les collines avec leurs sentiers, les prairies alternaient.

CASSANDRE : J'ai un regret te concernant.

DIMITRI : Moi, je ne t'ai encore jamais dit que tu portes ton prénom à merveille.

Il embrayait. Planifiait la suite. D'une main, elle lui désigna une direction. Il la détailla sans y penser, le jean usé sur le cuir des sièges. Et ses iris marron aux reflets d'œil-de-tigre, ils auguraient de tout.

CASSANDRE : Moi, j'aurais bien aimé savoir pourquoi, malgré enfin… tu cherches toujours à le protéger. Même de lui-même.

À l'arrivée, ils se séparèrent. Elle sortit de l'américaine. Il la vit courir. Et expira sa frustration. Ou son soulagement. Cassandre propageait une espèce d'onde, deux effets à la fois simultanés et contradictoires. Il déplorait de ne plus pouvoir la revoir pour l'instant. Il regrettait aussi ne pas l'avoir assez vue. Au fond, il espérait qu'un jour, après son voyage, il serait le premier à l'accueillir lorsqu'elle reviendrait dans les environs.

Solèse – L'Énervée passa d'abord devant la devanture sans ralentir. Elle s'immobilisa quelques mètres plus loin. Et

retourna sur ses pas. À travers la vitrine, elle considéra l'intérieur. C'était propret. Ses lunettes noires glissèrent sur l'arête de son nez. Elle la distinguait, maintenant. Un couple datant d'avant-guerre la monopolisait.Victoire n'osait toujours pas pousser la porte. Elle ne se ressemblait plus par moments. Sa poupée la reconnaîtrait-elle ? Une impulsion plus tard, elle se jeta dans le magasin. Là, elle se focalisa sur un présentoir. Cassandre ne la remarqua pas, polarisée sur ses emballages, ses deux petits vieux.

« Je peux vous renseigner ? »

Une vendeuse, la quarantaine bien sonnée, toisait les loques de l'Énervée.

VICTOIRE : C'est-à-dire, je… Je cherche une… Un bracelet.

LA VENDEUSE : Quel genre de bracelet exactement ?

VICTOIRE : Ben je ne sais pas, c'est pour ça que je regarde…

Les deux vieux déguerpissaient avec leurs emplettes. Cassandre s'amenait. Pâlissait.

LA VENDEUSE : Tu t'en occupes, s'il te plaît ?

Le signal se voulait discret. Indiquait l'intruse. D'autres visiteurs affluaient. La vendeuse partit en chasse pour une commission plus grasse.

CASSANDRE : Je n'étais pas sûre…

Elle consacra un sourire à l'Énervée. Avec de la clémence, de l'humanité.

VICTOIRE : Chut, baisse d'un ton, la vieille va t'entendre, je veux pas, ça te donnerait mauvais genre si elle calcule qu'on se connaît….

Alors, en tragédienne bien rodée, elle interpréta…

VICTOIRE : Oui, c'est pour offrir !

CASSANDRE : Je vais vous montrer, c'est par ici…

Suivie de sa cliente, elle accéda à l'angle de la boutique. L'Énervée se débarrassa de ses lunettes.

VICTOIRE : Tu me reconnais mieux, là ?

CASSANDRE : Comment je peux t'oublier ? Et ta santé ?

VICTOIRE : Ça va, ça stagne. Tu te casses, alors ?

CASSANDRE : Jusqu'à preuve du contraire, je suis déjà partie. J'ai arrêté depuis un bail de… plein de trucs, tu vois. Là, je vais un peu plus loin, c'est vrai. Je peux t'écrire… ?

VICTOIRE : Non ! C'est trop le bordel. T'es encore vachement naïve, des fois…

CASSANDRE : Je n'arriverai jamais à changer.

VICTOIRE : N'empêche, j'admire ton courage, suer ici pour un salaire de misère, je sais pas comment tu gères. Ça gagne quoi, vendeuse ?

CASSANDRE : Moins que tu crois. Mais c'est un job normal. Et j'en ai besoin. Pour mon voyage.

VICTOIRE : C'est tout toi, ça. T'étais pas faite pour lui. T'es une personne valable, toi.

CASSANDRE : Je ne sais pas si…

VICTOIRE : Pas demain. Mais on se reverra. Je sais pas comment. Je sais pas quand. Mais on va se revoir. On est le clan.

Les poussières démangeaient le coin de ses paupières. Vive, en un éclair, elle remisa les lunettes noires devant ses rétines.

VICTOIRE : Alors. T'es arrivé à… nous quitter… Dimitri, il t'a fait un joli cadeau… C'est ton nouveau… ?

CASSANDRE : Pas du tout. Écoute, je…

VICTOIRE : Ta gueule, je supporte pas…

Et elle voulait juste exprimer ce qu'elle avait souvent gaspillé. Le sentiment, elle l'avait déterré, lorsqu'elles étaient solidaires, dans la même galère. Elle défit sa drôle de timidité. Et marmonna :

« Je t'aime, salope. Depuis le jour de la rentrée en seconde. »

Les doigts se nouèrent aux siens. Pendant une déferlante. Puis Victoire détala. Pépia au passage :

« Merci. Mademoiselle. »

La vendeuse concluait sa vente. Évaluait la marginale déjà dehors. Consultait sa collègue.

LA VENDEUSE : Elle ne t'a pas posé de problème, celle-là ?

CASSANDRE : Non aucun, je…

LA VENDEUSE : Avec ces drogués, on ne sait jamais, tu as fait attention, j'espère, il ne manque rien ?

Sa collègue s'étranglait avec sa salive. Elle ouvrait des mirettes ébahies. Choquée.

Les néons à l’intérieur trichaient avec une palette de vert épinard. Depuis les moquettes, jusqu’aux sièges à peine rosis par un rayon lorsque la porte s’entrebâillait. L’Énervée se collait contre une table.

DÉBORAH : Tu bosses quand ?

VICTOIRE : Dans une demi-heure. Tu vois pas à ma gueule ?

Par vague, elle éprouvait les piqûres. Les crampes dans ses mollets. Synchrone, son martini blanc tanguait. Elle lui bafouillait des remarques. Une automate. L’autre débarqua. Lâcha un bécot sur chaque joue de la patronne. Lui commanda un alcool fort. La chercha. La découvrit. Se posa en face d'elle. L’Énervée leva la tête.

LINA : Salut, toi. Alors, t’as des exclusivités ? Tu y es allée… ?

VICTOIRE : Ouais, tu vas rigoler. Elle va raquer pour des études à l'étranger. Une *clean* en plus sur terre, quoi.

LINA : Elle a fini par le faire, la salope. Elle l’a largué...

Elle secoua ses boucles de gauche à droite. Avec de l’écœurement ou de la satisfaction au creux de ses prunelles azurées.

VICTOIRE : Ouais. Un chouya aidée quand même.

Elle ne pouvait que noter la gaieté de la Blonde. Elle, elle se sentait prise au dépourvu. Dans les murs du salon, au moins, elle ne risquait pas de se geler les couennes l'hiver prochain. On la menaçait tous les jours de la jeter sur le trottoir… Allait-elle résister ? Succomber…

LINA : Je la voyais déjà ici… J’en ai entendu parler. Mais je ne pouvais pas le croire.

VICTOIRE : Moi, si… elle est trop balèse…

LINA : Non, c’est facile pour elle.

VICTOIRE : Quoi que, elle aurait pu s’en débarrasser plus tôt. Alors, comment va euh…

LINA : John, il s’appelle John. Il va bien, merci.

Son whisky arriva. Elle remercia Déborah. Régla aussi sec. Avala une lampée.

VICTOIRE : T’as des nouvelles de ta mère, de ta frangine ?

LINA : Bof. Daphné est en deuxième année de droit, ma mère, tu la connais… Toujours pareille. J’ai des nouvelles de la famille d’Annabelle, si tu veux…

VICTOIRE : Ah, encore la pouffiasse…

LINA : Ils vont bien…

VICTOIRE : Lina, quelque part, je m’en tamponne.

LINA : C’était pour entretenir la conversation.

VICTOIRE : C’est chouette alors, d'être amoureuse ?

L’autre se mit à glousser. S’étouffa, éternua son *blended scotch* par les narines. Se recomposa.

LINA : Bon, je sais ce que tu te dis…

VICTOIRE :… Moi ? Mais non, pas du tout, voyons…

La Blonde gambergeait.

LINA : John est adorable, tu sais…

VICTOIRE : Ouais, aussi adorable qu'il peut l'être. Eh, au moins, c'est bien John, son prénom, dis ?

LINA : Moi, au moins, Fabrice le larbin n'est pas mon...

Elle entortillait autour de son index des cheveux peroxydés.

VICTOIRE :… Je suis une indépendante, je fais ce que je veux, quand je veux. Et pis, t'as raison, trois abonnés comme les tiens, bien marqués sur un planning, c'est mieux, recruter des mannequins à Paris pour peupler nos boîtes, c'est l'avenir de la profession…

LINA : Pourquoi tu fais pas comme elle, alors, toi ?

VICTOIRE : Je te pose la question ?

LINA : Je veux rester avec John.

Ses paumes se busquèrent sur son verre.

VICTOIRE : Et avant lui, il y a eu Fabrice, avant Fabrice, Mark, avant Mark, Yves… T'es manipulée, tu sais ça…

LINA : Et toi alors ?

VICTOIRE : Moi ? Je suis pas manipulée, mais on m'aime pas assez pour m'aider. Toi, t'es manipulée, mais tout le monde t'aime. Comme notre sacrée petite Baby...

LINA : Je suis désolée. J'ai appris, pour Fabrice…

VICTOIRE : C'était prévu, il devait se marier, il a pas besoin de ma bénédiction, quand même.

LINA : Faut pas regretter. Tu te vois toi, dans la vie, dite active, responsabilités, patrons, collègues, familles ? Plus un rond pour

nourrir tes rejetons après les factures, non merci ! On a choisi. J'ai choisi…

Elle renifla un peu. Tira un paquet de mouchoirs de son sac à main.

VICTOIRE : Mouais. Tu peux pas partir non plus, quoi. Sinon…

Et elle imita des doigts un revolver sur sa tempe. Appuya sur la détente imaginaire. La Blonde but. Puis bougonna.

LINA : Baby, elle n'a jamais été comme nous, tu sais bien… Elle n'a pas été des nôtres longtemps. Rien à voir avec une pro.

VICTOIRE : Ouais, nous, on n'était pas avec Mark, et on n'a jamais pensé à alpaguer Dimitri.

LINA : Qui aurait cru ça ? Il ne l'a pas tuée… Il a même accepté…

Elle cogita.

VICTOIRE : Mouais, je sais, à croire qu'il l'aime assez… T'as un beau tailleur, la vamp. Chanel ?

LINA : Mugler, faut pas déconner.

Elle se racla la gorge.

VICTOIRE : Et lui, t'as des nouvelles ?

LINA : T'es pas au courant ?

VICTOIRE : Quoi ?

LINA : Il a dit qu'il prenait du recul. Plus personne n'a de ses nouvelles.

[...]*Sometimes I feel nobody gives me no warning*
Find my head is always up in the clouds
In a dream world
It's not easy - living on my own

Dee do de de, dee do dede
I don't have no time for no monkey business
Dee do de de, dee do dede
I get so lonely, lonely, lonely, yeah
Got to be some good times ahead [...]

Freddie MERCURY – *Living on my own* (Freddie Mercury) – Queen Music Ltd 1992.

Le soleil matinal échaudait les monts. Rebondissait sur le fleuve plus bas, dans son lit. La colline vibrait des mille émotions dans l’air, sous la pression de la fin d’été. Un bon gros berger humait deux odeurs. Revenait jogger à droite du genou de sa maîtresse. Parfois, il l’observait aussi, le curieux. S’évadait à nouveau vers un fourré. La route serpentait. Se nichait plus loin dans un abri sous les branchages. Au pied d'une pente raide, une croix antique était vissée sur un promontoire. Le chien gronda. Sa maîtresse lui intima un ordre. Il se tut. Ils coururent encore, une foulée après l’autre. Ils avisèrent l’allemande garée au croisement d'un chemin de terre et de la route. L’homme devant. La joggeuse stoppa net. Le chien plia la patte avant gauche à la manière d’un setter. Il était un brin bâtard.

La joggeuse, sous la coupe d'une douleur subite dans le thorax, expira, ralentit. Elle se mit à marcher en direction de la berline. Le chien lui emboîta le pas, un peu suspicieux.

CASSANDRE : Qu’est ce que tu fous là ?

MARK : Je veux te parler. Si c’est possible.

Il décelait déjà sa tristesse. Les soupçons de paillettes dans les billes marron. Une expression bien à elle, la candeur liguée avec la force.

CASSANDRE : Je n’ai rien à te dire.

MARK : Je veux d’abord m’excuser. Te souhaiter bonne chance.

Il analysa les commissures de la bouche et les fossettes.

CASSANDRE : Tu poireautes ici depuis… Je ne sais pas combien de temps. Qu’est-ce que ça signifie ?

La voix de soprano se tendait, acidulée. Elle ne se déguisait pas dans le tact.

MARK : Tu ne veux plus me revoir, alors.

CASSANDRE : Exact.

Ce terme était à lui. Elle le décocha comme une blague. Pour masquer sa nervosité en sa présence. Tous ses reproches en filigrane. Elle leva les yeux vers lui. Il était grand. Il affichait une carrure d’athlète. Sans veste, sa chemise révélait ses biceps, les longues heures sur un banc de musculation, les entraînements aux arts martiaux. Ses bras qui savaient si bien la ceinturer et la frapper…

MARK : À propos de tes affaires, tu veux que je te les amène ? As-tu aussi… Besoin d'argent ?

Ses traits ne se contractaient pas. Son élégance, sa classe s'intensifiaient avec ses intonations. Qui pouvaient être si tendres.

CASSANDRE : Je ne veux rien. Mes fringues, ils sont à toi, tu les as payées. Et garde ton fric. Il n'existe plus pour moi. Ça m'a trop coûté, tout ça.

Elle essaya de siffler. Rappela ensuite le chien qui accourut. Qui se vit félicité pour sa promptitude.

MARK : Tu ne me pardonneras jamais ?

CASSANDRE : Bien sûr que non. Toi non plus, tu ne me pardonneras jamais. Rien.

Elle recula. Prit de l'élan avant un saut, sa volonté.

CASSANDRE : J'aurais tant aimé qu'il existe un vaccin contre la paranoïa, la mégalo, la violence… J'aimerais que tout soit différent.

Il allait rétorquer. Elle l'interrompit de la main.

CASSANDRE : Ne dis rien, ne me dis surtout pas que tu peux changer. Parce que ce n'est pas vrai.

MARK : Je t'aime toujours.

CASSANDRE : À ta façon. C'est incompatible avec ma nature.

MARK : C'est bien terminé, n'est-ce pas ?

Elle tapotait le crâne de son chien, impatient. Qui voulait cavaler encore.

CASSANDRE : Tu ne comprends pas. Ça n'a même jamais commencé. Toi et moi, c'était tout sauf une histoire d'amour. Mark.

Elle partit sans se retourner. Le chien la pistait. Mark attendit un moment. La silhouette s'effaçait derrière le bosquet. Il la suivit encore. Mentalement. Même s'il ne la distinguait plus, impassible. Les chaussures battaient le revêtement d'asphalte puis les graviers au pied de la croix. Elles s'enraillèrent soudain. Le chien interrogea sa maîtresse d'un regard. Elle, complice, lui montra le vide devant elle, à sa gauche, à sa droite.

CASSANDRE : Le chien, c'est inexorable je deviens cinglée. Pendant une seconde, je te promets, j'ai cru qu'ils étaient là, tous les deux, à côté de nous…

Et le bon gros berger soupira sa consternation.

Le spectateur

Encore aujourd'hui s'il m'en laisse l'occasion, je le tuerais volontiers, Mark. Simplement pour faire du vide dans la pourriture. Pour nettoyer quoi. Quand je pense à Michael, mort pour rien, ça me démange le bras droit. Une obsession. Un peu comme leurs histoires.

Ma copine est là, en face de moi, à me mater. Et à picoler. Et je n'ai qu'une envie. Vous savez ? En apprendre plus. Cassandre ne veut rien dire. Elle tranche direct :

« Tu me gonfles avec tes questions. Chacun doit se dépêtrer avec ses souvenirs. Alors, déjà, démerde-toi, mon pote… On est toutes et tous, dans ce putain de monde, *the unforgiven*…[49]»

Si je pouvais me mettre à leur place… Non, je ne pourrais pas. J'étais de l'autre côté. J'avais ma petite vie à droite, mes habitudes à gauche. Comme tous. Je les ai croisées, les filles. De temps à autre, en boîte, au restau. J'ai payé Lina. Et je n'ai rien vu. Sous la carapace. Dans l'iceberg. Ce que je représentais pour elles. Annabelle en démon vengeur. Cassandre se défendre becs et ongles de Mark.

J'ai cru qu'elles avaient toutes choisi. Les filles faciles,

---

[49] Voir page suivante…

attirées par le fric, les putes par nature. Ce qu’elles exhibaient d’elles. Elles n’avaient pour moi, pas de personnalité. Elles se ressemblaient toutes. Je n’ai pas perçu. Leur détresse. Je m’en mords les doigts, parfois. Je les croyais semblables. Interchangeables. Même quand Cassandre accompagnait Mark pour dîner avec mon père et moi. Je l'ai casée d'instinct, dans le même panier.

Je n’aurais pas pensé. Un jour, devenir ami avec elle ou une autre fille de son genre. Moi je cassais des bras pour de l'argent de poche. Je suivais mon paternel pour qu'il ne se rende pas trop ridicule. J'avais mes soucis. Je n'étais pas représentatif d'une jeunesse, d'un milieu. Comme le clan, je n'appartenais au fond qu'à la frime et au fric. Depuis, l’eau a coulé sous les ponts. On a entériné la leçon : pas de discrimination à l’égard des séropositifs. Après, on a tous zappé. Chaque mort de l’épidémie. Moi, j'ai encore envie de chialer quand Cassandre assène :

« Le SIDA, c'est une horreur capable de bouffer un ange en deux temps trois mouvements. »

Dépassé, je le suis à force de me rappeler. Ça ne vous arrive jamais, à vous ? De vous sentir appartenir à d’autres années. À d’autres mœurs. À un âge d’or. Les détails, eux, m'échappent. Sacrée mémoire. Si on se souvenait si bien, regretterait-on autant ? J'envisage maintenant leurs réalités. Je comprends mieux leurs réflexes. Bien sûr, moi, je ne pourrais jamais me mettre à leur place. J’ai juste ça, ma vieille obsession. Et c’est tout.

Peut-être pour s’exposer : ouais, tu vois, on se la jouait dans ma prime jeunesse. Peut-être pour éviter d’oublier. Pour graver une fois pour toutes ce qu’elles étaient en vérité, pour moi, pour d’autres. Comme j’en ai rêvé parfois, de mes fleurs des nuits.

Et demain peut-être, quand toutes les questions seront biffées sur ma liste, je pourrais me relever. Retrouver ma fierté grâce à elles. Parce que je suis là pour les raconter. Peut-être, une part de ma rédemption est sous vos yeux à cet instant.

[…] *With time the child draws in*
This whipping boy done wrong
Deprived of all his thoughts
The young man struggles on and on he's known
A vow unto his own

That never from this day
His will they'll take away […]

[…]*You labeled me*
I'll label you
So I dub the Unforgiven. […]

METALLICA – *The Unforgiven* (Hetfield/Ulrich/Hammett) – Album « Metallica » (Black Album) – Universal 1991.